



HAL
open science

Noms et verbes météorologiques : des matières aux événements

Katia Paykin

► **To cite this version:**

Katia Paykin. Noms et verbes météorologiques : des matières aux événements. Linguistique. Université de Lille 3, 2003. Français. NNT : 2003LIL30011 . tel-04560342

HAL Id: tel-04560342

<https://hal.science/tel-04560342v1>

Submitted on 26 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE DE LILLE III – CHARLES DE GAULLE

Année

N° attribué par la bibliothèque

□□□□□□□□□□

THESE

**pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE LILLE III**

**Discipline :
LINGUISTIQUE**

présentée et soutenue publiquement

par

Katia Paykin-Arrouès

le 5 décembre 2003

**NOMS ET VERBES METEOROLOGIQUES :
DES MATIERES AUX EVENEMENTS**

**sous la direction de
Madame Danièle Van de Velde (Université de Lille III)**

JURY

Madame Anne-Marie Berthonneau (Université de Lille III), Présidente
Monsieur Denis Creissels (Université Lumière Lyon II)
Monsieur Georges Kleiber (Université Marc Bloch, Strasbourg)
Madame Anne Zribi-Hertz (Université de Paris VIII)

RESUME :

Ce travail propose une analyse sémantico-syntaxique du lexique météorologique français qui forme un ensemble délimité grâce à ses référents, phénomènes naturels se produisant dans l'atmosphère d'une façon non-cyclique. Les noms de météores, qui sont tous des noms concrets non-déverbaux, forment une classe à part, car ils sont les seuls à pouvoir assumer le comportement des noms de matières, d'états et d'événements et à faire ainsi co-exister, à l'intérieur de la même classe, les notions difficilement compatibles entre elles. Les verbes météorologiques constituent une classe de verbes impersonnels dont la structure ne comporte aucun argument, si ce n'est une place réservée à un constituant locatif, et manifestent la même hétérogénéité que les noms qui leur correspondent, enfermant dans leur sein des verbes d'activité (*pleuvoir*) à côté de verbes d'état ou de changement d'état (*geler*). L'expression que chaque langue trouve pour les phénomènes météorologiques alterne entre structures verbales et nominales, puisqu'un phénomène atmosphérique n'est qu'un noyau où aucune distinction entre une chose et sa manière d'être n'est ni possible ni envisageable. Les langues décomposent artificiellement ce noyau synthétique en sujet et prédicat où soit l'un soit l'autre est forcément vide ou vidé de tout véritable contenu sémantique. Le comportement des verbes et des noms météorologiques n'a rien d'aléatoire ou d'irrégulier, mais possède, au contraire, un caractère tout à fait régulier et prévisible qui permet de prédire le comportement des éléments laissés dans l'ombre par le présent travail.

TITLE :**METEOROLOGICAL NOUNS AND VERBS : FROM MASSES TO EVENTS****ABSTRACT :**

This work proposes a semantico-syntactical analysis of the French meteorological lexicon, a limited set of nouns and verbs referring to non-cyclical, natural atmospheric phenomena. Meteorological nouns, which are all non-deverbal concrete nouns, are in a class by themselves because of their unusual ability to assume the behavior of mass, state and event nouns, thus allowing relatively incompatible notions to coexist within a single class. Meteorological verbs form a class of impersonal verbs having a structure containing no argument but reserving a place for a locative constituent. These verbs are as heterogeneous as their corresponding nouns, as they can refer to an activity (*pleuvoir* 'to rain') as well as to a state or a change of state (*geler* 'to freeze'). When thinking about atmospheric phenomena, it is impossible to distinguish between the thing itself and its state of being, as the two form a synthetic whole. Languages, alternating between verb and noun structures, artificially break down this synthetic whole into a subject and predicate, at least one of which is without real semantic content. The behavior of meteorological verbs and nouns is neither haphazard nor irregular, and their predictable character makes it possible to foresee the behavior of elements not discussed in this work.

DISCIPLINE : LINGUISTIQUE**MOTS-CLES :**

nom météorologique, verbe météorologique, événement, état, activité, matière, structure argumentale, constituant locatif, impersonnel, explétif, inaccusativité, force de la nature

KEY-WORDS :

meteorological nouns, meteorological verbs, event, state, mass, argument structure, locative constituent, impersonal, expletive, unaccusativity, nature force

UMR 8528 SILEX – UNIVERSITE DE LILLE III
BP 149 – 59653 Villeneuve d'Ascq

REMERCIEMENTS

Cette thèse est avant tout le fruit de rencontres, mais aussi d'encouragements et de témoignages de confiance.

Ma reconnaissance va d'abord à ma directrice, Madame D. Van de Velde, qui, dans des cours professés lors de l'année académique 1993-1994 à Columbia-Paris a éveillé mon intérêt pour la linguistique et l'a nourri en se chargeant de ma formation de linguiste. Elle a toujours trouvé les termes justes pour apaiser mes inquiétudes, sans jamais entraver ma liberté de recherche. Sans elle, ce travail ne serait pas.

Ma profonde gratitude va aussi à Madame A.-M. Berthonneau pour nos longues discussions ; parce qu'elle était la mieux placée pour la comprendre, elle a su canaliser ma sensibilité russe et m'a aidé à m'acclimater, tout au long de ces cinq années passées à Lille III, à l'institution universitaire française.

Madame Marleen Van Peteghem, non sans audace, m'a invitée, dès le début de ma thèse, à partager certains travaux et communications et m'a ainsi montré le chemin de l'exigence du travail scientifique. Je l'en remercie chaleureusement.

Je voudrais remercier également Madame A.-M. Berthonneau, Monsieur D. Creissels, Monsieur G. Kleiber et Madame A. Zribi-Hertz d'avoir accepté de faire partie de mon jury.

Parce qu'il m'a permis de découvrir le français littéraire et fait partager sa passion pour le grec, je tiens à remercier Monsieur Ph. Azoulay, véritable incarnation du Français amoureux de sa langue, tel qu'il existe dans l'imaginaire russe.

Madame G. Dal, m'a fait de nombreuses remarques en matière de morphologie. Qu'elle en soit vivement remerciée, sans pour autant, selon la formule consacrée, être tenue responsable des lacunes qui ont pu subsister.

De même de nombreux membres de l'équipe de SILEX ont toute ma gratitude, et notamment Monsieur Ph. Miller, son directeur, Madame N. Flaux, Madame L. Haegeman, Madame A. Carlier, Madame N. Gasiglia : ils m'ont fait part de leurs précieux commentaires lors de séminaires internes ou de discussions informelles.

Enfin, parce qu'une thèse est aussi l'occasion de partager les plaisirs, tracas et interrogations propres à toute entreprise nouvelle, je souhaite inclure dans ces remerciements mes condisciples doctorants de Silex, François Allaert, Célia Bernez, Seyfeddine Ben Mansour, Carsten Meyer, Fayssal Tayalati, Chrysanthie Therapontos.

Je dois de plus à Geneviève Dehon, « my computer wizard », d'avoir été un parfait avocat du diable qui m'a fourni un regard critique sur de nombreux développements.

Christine Copy de son côté n'a pas ménagé son énergie pour me prodiguer ses conseils et suggestions d'énonciativiste. Merci !

Sabine Petit par son enthousiasme inébranlable et sa passion communicative pour la linguistique m'a plus d'une fois guérie de la tentation du renoncement : le feu sacré ne s'est jamais éteint grâce à elle.

Judith Cahen, quant à elle, a pris amicalement son temps pour me prodiguer d'utiles conseils méthodologiques. A elle aussi, merci !

Merci aussi à Isabelle Renault pour son soutien et ses remarques critiques.

I take my hat off and bow low in profound recognition before my dearest natives speakers, listed in alphabetical order that has nothing to do with the pertinence and frequency of their involvement: Stanley Bastien, Yves Borenstein, Simon Escow, Aaron Greenberg, Ramia Mazé, Maura Pollin¹. Merci donc à ces humbles locuteurs natifs qui ont toléré mes multiples sollicitations et qui ont tous appris que, contrairement à la définition du dictionnaire, parler de la pluie et du beau temps n'a rien de banal et constitue en fait un type d'échange particulièrement informatif et scientifique.

Je ne remerciais jamais assez mes parents, et plus particulièrement mon père, de m'avoir élevée dans la certitude et l'espoir qu'un jour je deviendrais linguiste.

Un grand merci va enfin à Madame Fl. Arrouès, ma belle-mère, pour sa confiance illimitée dans ma vocation.

Bien sûr je ne saurais oublier mon mari, M.T.G., qui m'a constamment rappelé qu' « In the real life you have to deliver ! »

¹ Etant donné que les remerciements doivent être compris par les personnes concernées directement, il m'a paru plus approprié de remercier mes amis anglophones dans leur propre langue.

TABLE DES MATIÈRES

I. INTRODUCTION.....	4
II. DU NOM VERS LE VERBE OU DU VERBE VERS LE NOM?.....	8
1. LA NUIT DES TEMPS.....	8
1.1 <i>Le proto-indo-européen comme langue active</i>	8
1.2 <i>Les racines météorologiques proto-indo-européennes</i>	10
1.2.1 Les précipitations	11
1.2.1.1 La pluie	11
1.2.1.2 La neige.....	14
1.2.1.3 La grêle	15
1.2.1.4 La rosée	15
1.2.2 Les éléments de l'orage	15
1.2.2.1 Le tonnerre	15
1.2.2.2 L'éclair – la foudre	16
1.2.2.3 L'orage – la tempête	16
1.2.3 Les nuages, la brume et le ciel.....	16
1.2.4 Les différentes manifestations du froid et du gel.....	18
1.2.5 Le soleil et la chaleur.....	19
1.2.5.1 La chaleur.....	19
1.2.5.2 Le soleil	21
1.2.6 Les vents	22
1.3 <i>Le nom météorologique proto-indo-européen</i>	23
2. LES TEMPS MODERNES.....	25
III. LES STRUCTURES À VERBES MÉTÉOROLOGIQUES	28
1. LES ANALYSES ANTÉRIEURES.....	28
1.1 <i>Les questions et les conclusions</i>	28
1.2 <i>La structure argumentale et sa pertinence</i>	29
1.3 <i>La structure sémantique de Jackendoff</i>	30
1.4 <i>La structure impersonnelle et son analyse</i>	32
1.4.1 Les particularités du pronom <i>il</i>	33
1.4.2 Le pronom des verbes météorologiques, un argument à part entière	35
1.4.2.1 De l'origine à l'état actuel.....	35
1.4.2.1.1 L'origine divine du pronom	35
1.4.2.1.2 « Dieu est mort », au moins en synchronie	36
1.4.2.1.3 Un sujet indéfini effacé des verbes russes	38
1.4.2.1.4 Les différences entre le comportement syntaxique antérieur et actuel.....	40
1.4.2.2 Descente au niveau sous-jacent	43
1.4.2.2.1 L'hypothèse de Darden	43
1.4.2.2.2 Le sujet nul des verbes météorologiques russes	49
1.4.2.3 Le sujet réel de surface	51
1.4.2.3.1 Le <i>it</i> ambiant de Bolinger	51
1.4.2.3.2 Fillmore et le <i>it</i> comme une copie d'un adverbial locatif.....	54
1.4.2.3.3 La position de Bennis : un argument pourvu d'un È-rôle	56
1.4.2.3.4 Le <i>it/il</i> en tant qu'argument chez Pesetsky	59
1.4.3 Un quasi-argument permettant le contrôle	62
1.4.3.1 La position de Chomsky et Rizzi.....	62
1.4.3.2 Les solutions de Ruwet aux problèmes du contrôle	62
1.4.3.3 Deux structures susceptibles d'avoir l'élément PRO, au lieu d'une seule	64
1.4.3.3.1 Le contrôle du PRO des verbes non-météorologiques	65
1.4.3.3.2 Les verbes météorologiques possèdent-ils un sujet PRO ?	69
1.4.4 Le pronom des verbes météorologiques comme élément explétif.....	74
1.4.4.1 Les points de vue sur l'anglais et le français	75
1.4.4.2 Le <i>it</i> explétif chez Postal et Pullum (1988).....	77
1.4.4.3 Les verbes météorologiques en tant que prédicats à un seul argument événementiel et les jugements thétiques	78
1.5 <i>Les SN extraposés et l'hypothèse inaccusative</i>	80
1.5.1 Les définitions de l'inaccusativité	81
1.5.2 Les expansions des prédicats météorologiques sont-elles des objets profonds ?	84

1.5.2.1	Leur caractère optionnel.....	84
1.5.2.2	Leur résistance au déplacement	85
1.5.2.3	Les trois types de structure	87
1.5.2.3.1	Les SN quasi-adverbiaux.....	89
1.5.2.3.2	Les SN extraposés proches des objets internes	91
1.5.2.3.3	Les SN extraposés et le prédicat métaphorique	95
1.5.3	Les SN extraposés aux prédicats météorologiques en russe et en anglais	97
1.5.3.1	Le cas du russe	97
1.5.3.2	Le cas de l'anglais	98
1.5.4	Le français, l'anglais et le russe – trois systèmes différents	101
1.5.5	Les verbes météorologiques confrontés aux verbes inaccusatifs canoniques	102
1.5.5.1	Le préfixe <i>re-</i> et l'hypothèse inaccusative	102
1.5.5.2	Les verbes météorologiques et la télicité	103
1.5.6	Les emplois personnels des verbes météorologiques	108
1.5.7	L'hétérogénéité des verbes météorologiques	113
1.5.8	Quelques conclusions	117
2.	NOUVEAUX ÉLÉMENTS D'ANALYSE.....	118
2.1	<i>Les noms anglais en -ing et les prédicats météorologiques</i>	118
2.1.1	Les noms en <i>-ing</i> et les contraintes qui pèsent sur leur formation	118
2.1.2	Les nominaux en <i>-ing</i> dans Grimshaw (1990).....	119
2.1.3	Peut-on avoir des noms météorologiques en <i>-ing</i> ?.....	121
2.2	<i>Si il n'a pas de Ê-rôle, ça peut-il en avoir un ?</i>	122
2.2.1	La définition du pronom <i>ça</i>	123
2.2.2	<i>Il</i> et <i>ça</i> , pareils ou différents ?	124
2.2.2.1	Les deux pronoms perçus comme référentiels ou la position de Maillard	124
2.2.2.2	Le <i>ça</i> indistinct ou la position de Corblin	124
2.2.2.2.1	L'interprétation n°1	125
2.2.2.2.2	L'interprétation n°2	128
2.2.3	Le <i>ça</i> météorologique en tant que locatif.....	128
2.3	<i>La présence du locatif dans les prédicats météorologiques</i>	131
2.3.1	Les constituants inarticulés de Recanati.....	131
2.3.2	<i>Danser vs pleuvoir</i> ou la théorie de Taylor	132
2.3.3	Une place argumentale des prédicats météorologiques réservée aux locatifs	132
2.4	<i>Les adjectifs météorologiques</i>	136
2.4.1	Les adjectifs météorologiques du latin	136
2.4.2	Les adjectifs de matières météorologiques et les autres	137
IV. LES NOMS MÉTÉOROLOGIQUES FRANÇAIS140		
1.	LE TERME <i>TEMPS</i> , SON ORIGINE ET SES EMPLOIS.....	140
1.1	<i>Le temps qu'il fait et le temps qui passe</i>	140
1.2	<i>Le nom temps en tant qu'hyperonyme des noms météorologiques</i>	142
1.3	<i>Le comportement linguistique du nom temps et la structure il fait</i>	143
2.	L'HÉTÉROGÉNÉITÉ DES NOMS DE MÉTÉORES	146
2.1	<i>Les propriétés physiques des phénomènes atmosphériques</i>	147
2.2	<i>Le comportement syntaxique des noms météorologiques</i>	150
2.2.1	Les études antérieures	150
2.2.2	La spécificité des noms météorologiques par rapport à d'autres classes de noms	151
2.2.2.1	Les noms de matières	151
2.2.2.1.1	L'article partitif.....	152
2.2.2.1.2	Les spécifieurs spatiaux.....	152
2.2.2.1.3	Les noms de mesure exacte	154
2.2.2.1.4	L'article défini singulier	155
2.2.2.1.5	L'article indéfini <i>un</i>	159
2.2.2.1.5.1	<i>Un</i> en présence d'un modifieur	159
2.2.2.1.5.2	<i>Un</i> en l'absence de toute modification	161
2.2.2.1.6	Le déterminant <i>quel</i>	164
2.2.2.1.7	Les adverbes de quantité : <i>beaucoup de</i>	166
2.2.2.1.8	Le caractère non-homogène retrouvé	167
2.2.2.1.9	Les spécifieurs temporels	169
2.2.2.2	Les noms d'états	171
2.2.2.2.1	L'article <i>du</i> , un degré indéterminé d'intensité.....	172
2.2.2.2.2	La modification et l'article <i>un</i>	172
2.2.2.2.3	Les déterminants <i>quel</i> et <i>que de</i> : entre l'interrogation et l'exclamation	174
2.2.2.2.4	L'adjectif <i>grand</i> et les adverbes de quantité.....	177
2.2.2.2.5	Le déterminant <i>tout le</i>	179
2.2.2.2.6	Le nom <i>degré</i> : une mesure chiffrée	180

2.2.2.2.7	Le caractère non-permanent des états et leurs limites temporelles	182
2.2.2.2.8	Structures locatives et liens avec le sujet	184
2.2.2.3	Les noms d'événements	187
2.2.2.3.1	L'événement en tant qu'élément de la forme logique des énoncés	187
2.2.2.3.2	L'événement en tant que type de prédicat dans la classification des verbes	190
2.2.2.3.3	L'événement en tant qu'entité dénotée par un type de nominalisation verbale	193
2.2.2.3.3.1	La distinction de Vendler : les faits par rapport aux événements	193
2.2.2.3.3.2	Événements complexes vs événements simples chez Grimshaw (1990)	196
2.2.2.3.3.3	Les noms d'événements existent-ils en tant que classe ?	200
2.2.2.3.3.3.1	Dénoter un événement vs être un nom d'événement	200
2.2.2.3.3.3.2	Les noms d'événements vs les noms d'actions	202
2.2.2.3.3.3.3	Comment doit être envisagée une action pour qu'on l'appelle 'événement' ? ...	203
2.2.2.3.3.3.3.a	Caractère terminé et délimité de l'action	203
2.2.2.3.3.3.3.b	Le caractère ponctuel de l'action	204
2.2.2.3.3.3.3.c	L'ancrage spatio-temporel	205
2.2.2.3.3.3.3.d	L'événement en tant qu'individu autonome	206
2.2.2.3.4	En guise de conclusion	208
2.2.2.4	Les noms météorologiques de procès dynamiques	208
2.2.2.4.1	Les noms actifs à référent dynamique	208
2.2.2.4.1.1	Les noms dont les référents possèdent une durée	208
2.2.2.4.1.2	Le déterminant <i>tout le</i> et le parcours d'une durée	210
2.2.2.4.2	Les prédicats événementiels	210
2.2.2.4.3	Entre les matières et les activités	212
2.2.2.4.4	Les individus à limites propres et leur détermination	214
2.2.2.4.4.1	L'article <i>un</i> et le pluriel à quantification	214
2.2.2.4.4.2	L'interrogatif <i>quel</i>	215
2.2.2.4.5	Les noms véritables à comportement de nominalisations achevées	216
2.2.2.4.6	Les noms météorologiques de procès dynamiques comme noms de forces naturelles	218
2.2.2.4.6.1	L'agentivité	218
2.2.2.4.6.2	Les manifestations dynamiques dotées d'une force	219
2.2.2.4.6.3	Le caractère intensif et le <i>quel</i> exclamatif	220
2.2.2.4.7	Les noms en marge <i>foudre</i> et <i>tonnerre</i>	221
2.2.2.5	Les noms d'individus	222
2.2.3	Quelques prédicats caractéristiques des noms de météores	223
2.2.3.1	Le verbe de mouvement <i>tomber</i>	223
2.2.3.2	Les prédicats spatiaux	227
2.2.3.2.1	Les prédicats verbaux (<i>re</i>) <i>couvrir</i> et <i>envelopper</i>	227
2.2.3.2.2	Les prépositions spatiales <i>dans</i> , <i>sous</i> et <i>sur</i>	229
2.2.3.3	Les structures existentielles <i>il y a</i> vs <i>il fait</i>	233
2.2.4	L'hétérogénéité homogène	236
V.	CONCLUSIONS	238
VI.	BIBLIOGRAPHIE	242

I. INTRODUCTION

« La réalité façonne le langage qui à son tour façonne notre image de cette réalité ».
A. Schaff (1968) *Introduction à la sémantique*

Les phénomènes météorologiques sont omniprésents : ils conditionnent la vie de tous les jours, structurent les activités de l'homme, *constituent* le sujet des conversations ; mais ce n'est pas pour ces raisons pragmatiques, qui sont, par ailleurs, tout à fait légitimes,² que nous avons choisi d'étudier le lexique des météores ; nos raisons étaient purement linguistiques.

Ce travail se propose d'étudier le lexique météorologique français et plus précisément d'analyser la place originale qu'occupent les verbes et les noms météorologiques dans le système linguistique de la langue. Les noms de météores forment en effet une classe bien délimitée, tout comme les verbes météorologiques. La délimitation de ces classes résulte de la nature même des référents des verbes et des noms en question et se légitime par le comportement sémantico-syntaxique de ses membres.

Les verbes météorologiques constituent ainsi une classe de verbes impersonnels dont la structure ne comporte aucun argument, si ce n'est une place réservée à un constituant locatif. De leur côté, les noms de météores sont les seuls à pouvoir assumer le comportement des noms de matières, d'états et d'événements et à faire ainsi co-exister, à l'intérieur de la même classe, ces notions, qui sont *a priori* difficilement compatibles entre elles.

Les verbes et les noms météorologiques dénotent tous des météores, phénomènes naturels qui se produisent dans l'atmosphère de façon non-cyclique, perçus comme étant sans agent ni cause et comme échappant au contrôle des humains. Le terme *météore* provient du grec, *ἰαὐρομήτωρ*, qui signifie 'qui est en l'air', selon Chantraine (1977), ou 'qui est en haut, qui s'élève', selon Boisacq (1950). Il s'agit d'une forme composée de la préposition *ἰαὐρῶ* et du verbe *ἔβη* 'élever, emporter'. Selon Chantraine (1977), le nom *ἰαὐρομήτωρ* entretient le même rapport avec le verbe *ἔβη* que le nom *ἔπιπτος* 'paroles, considération, explication' entretient avec le verbe

² La météorologie peut même être considérée comme un domaine qui est partie prenante à la constitution de chaque culture, si l'on pense à l'importance qu'elle acquiert dans la prise de conscience de soi de l'homme, qui commence à se distinguer des éléments naturels qui l'entourent, dans la mise en place de systèmes de croyances liés à la divinisation des forces naturelles ou dans la structuration du monde (cf.

εἶναι ‘rassembler, choisir’. Dans la mesure où le verbe ἀβῆναι tire son origine de ἄν ‘air’ et signifie proprement ‘mettre en l’air’ (cf. De Campos Leyza 1874), le terme *météore* dénote alors ‘celui qui est élevé au milieu de l’air’, en d’autres termes l’ensemble des phénomènes qui se manifestent dans l’atmosphère. Cependant, déjà à l’époque d’Aristote, ce terme recouvrait les phénomènes de la rosée et du givre dont les manifestations ne se situent pas *stricto sensu* dans l’air. Les météores subsument ainsi des phénomènes atmosphériques qui, selon Aristote (*Les Météorologiques*), « n’ont qu’une existence passagère et se détruisent au fur et à mesure de leur formation ».

Ces phénomènes, malgré leur identité physique objective, se trouvent exprimés dans des langues différentes par des moyens qui varient entre les noms et les verbes (cf. les différences entre *Sneg idët* en russe, qui signifie littéralement ‘neige va’, et *Il neige* en français). Toutefois, cette variété d’expression ne témoigne pas d’une perception différente des mêmes météores, mais du choix des moyens que chaque langue possède pour exprimer les phénomènes atmosphériques. Ces derniers étant parfaitement synthétiques et donc non-décomposables en « ce qui se passe » et « quelque chose à quoi cela arrive » (cf. Ruwet 1990 : 59), le contenu des verbes météorologiques équivaut à celui des noms et l’expression que chaque langue trouve pour ces phénomènes décompose artificiellement ce noyau synthétique en sujet et prédicat où soit l’un soit l’autre est forcément vide ou vidé de tout véritable contenu sémantique (cf. *il pleut vs la pluie tombe* en français).

Le présent travail remet en cause plusieurs certitudes acquises dans le domaine des expressions météorologiques :

- Tout d’abord, la classe des verbes météorologiques ne constitue pas une classe homogène. Tous ses membres possèdent un emploi impersonnel qui les unifie, mais on trouve parmi eux aussi bien des verbes d’activités (comme *venter*) que des verbes d’état ou de changement d’état (comme *geler*). Les verbes météorologiques sont donc aussi hétérogènes que les noms leur correspondant et se distinguent en fonction de propriétés physiques des phénomènes qu’ils dénotent.
- Ensuite, les noms météorologiques, au moins en français, anglais et russe, ne sont pas des noms déverbaux. Au contraire, c’est plutôt le nom météorologique qui se trouve à l’origine ultime des expressions météorologiques indo-européennes. Le passage d’une forme nominale à une forme verbale à l’intérieur d’une seule et même langue en

entre autres la place réservée aux phénomènes atmosphériques dans les védas ou dans la délimitation du temps et l’établissement des calendriers, notamment du calendrier républicain français).

diachronie témoigne à nouveau d'une difficulté de leur décomposition, difficulté liée à la nature synthétique de la perception des météores.

– Enfin, le comportement des verbes et des noms météorologiques n'a rien d'aléatoire ou d'irrégulier, mais possède, au contraire, un caractère tout à fait régulier et prévisible.

Le présent travail se compose de trois parties. Il nous est apparu essentiel, dans un premier temps, d'examiner l'étymologie des noms et des verbes météorologiques pour déterminer si on peut valablement parler de noms déverbaux dans le cas des noms de météores, comme le fait Ruwet (1990). L'étude des racines proto-indo-européennes dans le domaine des météores établira que des noms météorologiques ont bien été à l'origine des formations nominales et verbales plus tardives. De même, un aperçu de la dérivation de ces termes en français, en anglais et en russe modernes confirme que les noms de météores ne sont pas, pour la plupart, dérivés de verbes météorologiques.

Dans la deuxième partie, qui porte sur les verbes météorologiques, nous nous livrons à une analyse critique des approches existantes, qui se sont surtout concentrées sur la question des actants éventuels de ces verbes dans la construction impersonnelle, pour aboutir à des solutions nouvelles dans la compréhension du fonctionnement et de la structure des verbes météorologiques. Nous étudierons également les emplois personnels de ces verbes, ainsi que leur caractère hétérogène.

La troisième partie, consacrée aux noms de météores, débutera par une étude du nom *temps*, que l'on peut considérer comme hyperonyme des noms météorologiques. Nous analyserons ensuite le comportement sémantico-syntaxique des noms de météores en le contrastant avec celui des noms non-météorologiques de matières, d'états, d'actions et d'individus, classes de noms avec lesquels les noms météorologiques partagent des caractéristiques. Nous ferons aussi un détour théorique pour définir le terme *événement*, tel que nous l'employons en parlant des noms d'événements en général et des noms d'événements météorologiques en particulier. Nous terminerons par un exposé des particularités des noms de météores en tant que classe et par des conclusions générales sur la contribution que l'étude du lexique météorologique peut apporter à la recherche linguistique.

Notre étude se concentre sur la langue française, car le lexique météorologique, bien qu'il occupe une place à part dans beaucoup de langues, si ce n'est dans toutes, a des propriétés sémantico-syntaxiques différentes d'une langue à l'autre, et ce en relation directe avec le système interne de chaque langue particulière. En revanche, là où une analyse contrastive pouvait permettre de mieux comprendre le fonctionnement des

structures du français, comme dans l'examen de la structure argumentale des verbes en question, nous avons eu recours à d'autres langues, notamment à l'anglais, mais aussi au russe, au grec et au latin.

II. DU NOM VERS LE VERBE OU DU VERBE VERS LE NOM ?

Il nous paraît essentiel de commencer l'étude des expressions météorologiques par l'examen du rapport qui peut être établi entre les noms de météores et les verbes leur correspondant. Peut-on considérer les noms météorologiques comme des déverbaux, autrement dit comme des noms dérivés des verbes correspondants, et donc susceptibles d'hériter leur structure argumentale, si ces derniers en possèdent une ? Ou doit-on envisager les noms météorologiques comme étant à la base de la formation et donnant donc lieu aux formations verbales ? La réponse à ces questions se situe à plusieurs niveaux. Dans l'approche diachronique, nous examinerons les racines proto-indo-européennes dans le domaine météorologique et essayerons de trouver, si possible, la catégorie originelle qui servait pour parler des phénomènes atmosphériques. Dans l'approche synchronique, nous analyserons la situation en français, anglais et russe modernes, afin de déterminer le rapport existant entre les noms et les verbes météorologiques.

1. La nuit des temps

1.1 Le proto-indo-européen comme langue active

La langue mère reconstruite pour les langues indo-européennes, dont font partie les langues auxquelles nous faisons référence dans le présent travail (le latin, le grec, l'anglais, le russe et surtout le français), est le proto-indo-européen.³ Cette langue mère serait le parler commun d'une population qui aurait habité sur le même territoire au quatrième millénaire avant notre ère. Le système linguistique de cette langue originelle appartient au type actif (le système qui précède le système ergatif et accusatif). Ce type actif possède une caractéristique principale, affectant la morphologie et la syntaxe de la langue, à savoir l'opposition entre deux classes de noms, active et inactive. Cette opposition entraîne une division des verbes en sous-classes, également active et inactive. Pour un verbe, l'appartenance à la classe active ou inactive est déterminée par la nature du référent des nominaux combinables avec le verbe en question. Selon Gamkrelidze et Ivanov (1995), la classification binaire des noms selon leur dénotation

³ Le terme *proto-indo-européen* réfère au stade hypothétique antérieur à l'indo-européen ancien.

constitue le principe sémantico-structural fondamental du proto-indo-européen (Gamkrelidze et Ivanov 1995, Vol. 1 : 238). La classe active comportait donc des formations nominales dénotant des personnes, des animaux, des arbres et des plantes, c'est-à-dire des noms dont la dénotation était animée, par opposition à la classe inactive qui référerait aux entités dépourvues de cycles de vie. Comme le remarquent Gamkrelidze et Ivanov, à côté des noms ayant une dénotation « naturellement active », cette classe active comportait également des objets inanimés vus par les locuteurs comme « exprimant le principe actif ou pourvus d'une capacité d'action » (*ibid.*). Dans ce dernier groupe figurent les noms dénotant les parties du corps, mobiles ou dotées d'une capacité d'action, tels que les mains ou les pieds, ainsi que les noms de phénomènes naturels et de conception abstraite qui étaient considérés comme actifs : le vent, le tonnerre, l'éclair, l'eau, l'automne, le destin, le bien. Par conséquent, nous pouvons supposer que les météores devaient être désignés en proto-indo-européen par des substantifs se trouvant du côté des noms actifs.

Plus précisément il semble que les noms de météores devraient se ranger parmi les noms agentifs. Ainsi que l'a démontré Luraghi (1993), bien que les forces naturelles ne possèdent qu'un seul des traits prototypiques des agents (animé, doté de volonté, exerçant le contrôle), celui de contrôle, elles se distinguent des autres entités inanimées sur un point fondamental : elles ne peuvent pas être manipulées par un agent et ne peuvent pas, normalement, recevoir un rôle d'instrument. Quoique parfois dans les textes anciens les forces naturelles puissent figurer en tant qu'instruments des divinités, ces forces se comportent plutôt comme des êtres humains, si on les oppose aux autres entités non-manipulables, à savoir les émotions.

En ce qui concerne le caractère nominal des expressions météorologiques, nous trouvons une idée connexe chez Martinet (1986) qui considère que même au stade de la langue où « la distinction entre nom et verbe n'est pas encore établie [...], nous avons intérêt à concevoir ces unités indifférenciées comme des noms, parce qu'on suppose qu'elles présentent un trait qui caractérise, pour nous, les noms par opposition aux verbes, à savoir l'indifférenciation du passif et de l'actif » (Martinet 1986 : 207).

A un moment donné, la langue indo-européenne quitte le système linguistique actif et opère un transfert de la classification nominale dominante à une classification verbale fondée sur le principe binaire de transitivité. Selon les mêmes Gamkrelidze et Ivanov (1995), ce changement de l'opposition nominale vers une opposition verbale signifie un passage « du concret (nominal) vers le plus abstrait (verbal), des oppositions

de dénotations concrètes à des oppositions de types d'action et d'activité. L'opposition verbale, transitive - intransitive, entraîne directement l'apparition des relations sujet - objet, exprimées par les arguments qui fonctionnent comme le sujet ou l'objet d'une action»⁴ (p. 271).

Il nous semble vraisemblable que les noms météorologiques sont, pour la plupart, antérieurs aux verbes correspondants. Les noms de météores seraient donc à l'origine des expressions variées de phénomènes atmosphériques, mais cette situation caractériserait surtout l'état originel, dit 'primitif', de la langue mère, impossible à reconstruire avec certitude. Examinons à présent l'ensemble des racines proto-indo-européennes disponibles dans le domaine météorologique.

1.2 Les racines météorologiques proto-indo-européennes

Quand on examine de près les racines reconstruites pour la langue proto-indo-européenne, on remarque que, dans le domaine de la météorologie, il est souvent difficile, et parfois impossible, de définir avec certitude si la racine concernée appartient à une catégorie nominale ou verbale. Il semble que cette difficulté n'est pas limitée aux météores, car, selon Benveniste (1984), « l'examen de l'ensemble des formes permettra seul à décider, dans chaque cas, si l'on a affaire à un véritable nom-racine ou à un thème pris comme nom. Nul doute que les vrais noms radicaux soient aussi rares que les verbes radicaux authentiques » (Benveniste 1984 : 176).

Si on se fie à l'ouvrage de Delamarre (1984), toutes les racines désignant des météores appartiennent à la catégorie nominale, car elles sont toujours traduites en français par des noms. Cependant, en confrontant les données de Delamarre avec les données de Mallory et Adams (1997), de Gamkrelidze et Ivanov (1995), ainsi que de Buck (1949), cette généralité ne paraît pas aussi nette. Considérons donc ces racines une à une. Les ouvrages cités, que nous avons choisis pour référence, ne comportent pas

⁴ Il est intéressant de remarquer, sans pour autant en tirer de conclusion théorique définitive et sans adhérer à ce point de vue, que cette idée de passage du système originel, nominal concret, vers un système plus développé, plus tardif, fondé sur le verbe, peut être défendue du point de vue neurologique. Selon Deglin *et al.* (1983), quand l'hémisphère gauche est opprimé, la langue d'un individu change : la quantité des mots employés diminue, ses énoncés deviennent courts, la syntaxe se simplifie, les noms et les adjectifs dominent d'une façon significative par rapport aux verbes et aux pronoms. Le lexique de l'hémisphère droit est donc plus concret, moins conceptuel. La perception des phénomènes et des objets concrets du monde extérieur est aiguë. Quand l'hémisphère droit est opprimé, la quantité des mots employés, ainsi que la longueur des énoncés augmentent. Le lexique abstrait et les mots grammaticaux dominent par rapport au lexique concret. Or, « l'évolution de l'être humain se poursuit dans une direction bien précise : l'hémisphère gauche de notre cerveau assume de plus en plus de fonctions. En revanche, un bon développement de l'hémisphère droit et l'hémisphère gauche mal développé sont caractéristiques des enfants et des peuples dit 'primitifs' » (cité d'après Rudnev 1997 : 343-344).

tous les mêmes répertoires de termes météorologiques. Dans ce travail nous voudrions dresser une liste exhaustive des racines météorologiques à partir des travaux déjà existants. Cette liste portera sur :

- les différentes précipitations (la pluie, la neige, la grêle, la rosée) ;
- les éléments constitutifs de l'orage (le tonnerre, l'éclair, la foudre) ;
- les nuages, la brume et le ciel ;
- les différentes manifestations du froid et du gel ;
- le soleil et la chaleur ;
- les vents.

1.2.1 Les précipitations

Il semble que le proto-indo-européen comportait surtout, si ce n'est uniquement, des termes météorologiques élémentaires, comme 'pluie', 'neige', 'rosée' ou 'vent' ; les termes faisant une distinction plus fine entre les phénomènes comme 'crachin' ou 'bruine', ainsi que les phénomènes complexes, comme 'orage', sont en effet plus tardifs.

1.2.1.1 La pluie

Les racines proto-indo-européennes associées au phénomène de la pluie sont incontestablement les plus nombreuses et aboutissent à des termes dotés des significations les plus variées dans des langues filles. Mallory et Adams (1997 : 477-478) considèrent que les deux racines principales qui remontent au proto-indo-européen sont **suh_x-* (**seu-*)⁵ et **h₁uers-* (**uer-s-*, **wers-*, **aw-/*w-*). Les deux sont présentées comme nominales et leur distribution, en dehors du grec où elles sont conservées toutes les deux, est mutuellement exclusive dans les langues filles. Si la distribution sémantique en grec ancien est originelle, ces deux racines dénotaient deux concepts légèrement différents : **suh_x-* – 'pluie battante' (en anglais, *heavy rain*) et **h₁uers-* – 'pluie fine' (en anglais, *light rain*). Ces racines n'ont survécu ni en français, ni en anglais, ni en russe. Elles sont pourtant préservées en grec ancien. Nous avons d'une part *ἀέ* 'il pleut' et *ἀδιὸ* 'pluie battante', provenant de la racine **suh_x-*, et d'autre part *ῥόζ* 'rosée', provenant de la racine **h₁uers-*. Mallory et Adams (1997) rejettent l'hypothèse assez répandue (cf. parmi d'autres Gamkrelidze et Ivanov (1995))

⁵ Nous mentionnons entre parenthèses, à l'instar de Mallory et Adams (1997), les variantes de la même racine, qui figurent dans d'autres ouvrages.

selon laquelle **s(e)uh_x-* est connecté à la racine **seu-* ‘presser, extraire le jus’. Dans le cadre de cette hypothèse, la pluie serait une substance extraite par un agent divin.

C’est précisément cette hypothèse qui amène Gamkrelidze et Ivanov (1995 : 586) à postuler une déité suprême, l’agent ou l’envoyeur de la pluie, dont l’existence rendrait tabou le terme **seu-/su-* désignant un phénomène crucial pour l’agriculture, donc sacré. Les auteurs expliquent ainsi le petit nombre des langues filles où la racine est préservée (le grec, l’albanais, le vieux prussien et le tokharien seulement) : ce terme tabou était remplacé par d’autres formations lexicales. Cependant, ils ne donnent comme illustration d’une présence divine explicite que l’exemple grec : ἄÆάÿð ‘Zeus envoya la pluie’ (Homère, *Iliade* 12.25, *Odyssée* 14.457). Étant donné que le caractère sacré d’un terme semble venir de son association avec une divinité, on aurait pu s’attendre à ce que la première langue à abandonner le terme tabou soit précisément celle dans laquelle celui-ci est directement combinable avec le nom de la divinité. Or, la langue grecque fait partie des rares langues qui ont conservé la racine dite ‘sacrée’. Ce fait affaiblit largement l’hypothèse avancée par Gamkrelidze et Ivanov, considérée de toute façon comme parfaitement infondée par Mallory et Adams (1997 : 478).

Le vocabulaire de Delamarre (1984) ne fait aucunement mention de la racine **suh_x-* (**seu-*), tandis que la racine **wersâ-* ‘pluie’, une variante de **h₁uers-*, aboutit au terme grec ἠόç donné cette fois-ci comme signifiant ‘pluie’ et non ‘rosée’. Toutefois, le dictionnaire de Liddell et Scott (1996) ne mentionne que le sens ‘rosée’. C’est uniquement au pluriel que ce terme signifie ‘gouttes de pluie’ (L&S 1996 : 692).

Les deux termes proto-indo-européens principaux dénotant la pluie, tous deux nominaux, ne sont donc pas conservés dans les langues qui nous intéressent dans ce travail.

Dans la liste des racines désignant le phénomène de la pluie de Mallory et Adams figurent deux autres racines nominales : **h_aeghlu-/gh-?* (**aghl(u)-*, **ag-/h_g-*) et **nbh(ro/ri)-* (**nebh-*, **ombh-ro-*). La première aboutit au terme grec ÷ÿð donné comme signifiant ‘brouillard, nuage’, mais qui, selon Liddell et Scott, signifie plutôt ‘brume’. La deuxième est préservée dans le terme latin *imber* répertorié comme signifiant ‘averse’, mais pouvant signifier selon le *Oxford Latin Dictionary* de Glare (OLD 1997 : 832) ‘pluie, tempête de neige ou de grêle, eau de pluie’. Bien que parfois (cf. Delamarre (1984)) le terme ἰᾰñïð soit considéré comme un dérivé de la même racine **mbh-*, pour Mallory et Adams ce terme n’appartient pas à la même dérivation, car **mbh-* devrait donner ἰö en grec. Cette deuxième racine est, selon Mallory et Adams,

probablement dérivée de **nebh-* ‘nuage’. Il semble que la racine désignant la pluie évolue vers le sens ‘brouillard, nuage’ (cf. le grec), tandis que la racine désignant le nuage évolue vers le sens ‘pluie forte, averse’ (cf. le latin).

Ces deux racines ne sont pas répertoriées dans Gamkrelidze et Ivanov (1995). En revanche, Delamarre (1984) les mentionne toutes les deux, en incorporant, à côté du sens ‘pluie’, le sens ‘brouillard’ dans la racine **aghlu-* et le sens ‘nuage de pluie’ dans la racine **mbhros-/*ombh(r)os*, ce qui assouplit la bizarrerie de l’évolution du sens, telle qu’on la trouve chez Mallory et Adams.

Encore une fois ces deux racines nominales n’ont pas survécu et nous n’en avons pas de trace dans les langues qui nous intéressent.

La dernière racine associée avec le phénomène de la pluie en proto-indo-européen est mentionnée uniquement par Mallory et Adams et semble être plutôt de catégorie verbale, contrairement aux quatre racines déjà abordées. Il s’agit de la racine **dhreg-* (**dher -gh-*) signifiant surtout ‘faire mauvais’ (en parlant du temps), mais aussi indistinctement ‘pleuvoir ou neiger légèrement’. Cette racine aboutit en vieil anglais à *deorc* ‘sombre’ qui donnera ensuite *dark* en anglais moderne, tandis qu’en vieux slave on en obtient *padoroga* ‘temps plus ou moins orageux’, terme qui n’a pas survécu en russe moderne. Cette racine prolifère surtout en lithuanien où elle est à l’origine de plusieurs termes dont la signification varie de ‘dégel’ (*ãtdregis*) à ‘être mouillé, salir’ (*dãrgti*) en passant par le verbe ‘pleuvoir légèrement’ (*drengti*) et le nom ‘mauvais temps de toute sorte’ (*dãrga*). Bien qu’intéressante en tant que racine verbale dans le domaine de la pluie, cette racine semble à nouveau être sans incidence dans les langues auxquelles nous nous intéressons ici.

Ces données nous obligent à constater que, malgré l’abondance des termes désignant la pluie en proto-indo-européen, les quatre racines nominales étudiées ne se sont maintenues ni en français, ni en anglais, ni en russe moderne, tandis que la seule racine verbale aboutit soit à un terme non-météorologique en anglais (‘sombre’), soit à un terme désuet en russe. Il faut donc chercher l’origine des termes modernes dénotant la pluie dans une époque beaucoup moins lointaine. En ce qui concerne l’appartenance catégorielle des racines associées au phénomène de la pluie, nous pouvons constater que la seule racine verbale dénote surtout un état météorologique (‘faire mauvais’). Cette racine ne désigne donc pas la pluie en tant que précipitation comme les quatre racines clairement nominales, mais renvoie plutôt à l’état atmosphérique associé avec ce phénomène. Nous verrons par la suite que la distinction entre les précipitations et les

états se révèle pertinente pour l'appartenance catégorielle d'autres racines proto-indo-européennes du domaine météorologique.

1.2.1.2 La neige

Pour désigner le phénomène de la neige, on trouve deux racines distinctes chez Mallory et Adams (1997 : 530), une de catégorie nominale, **snig^wh-s*, **snoig^wh-os* (**sneig^{ho}-*), et l'autre verbale, **sneig^wh-* (**sneig^{ho}-*). Selon ces auteurs, la racine nominale aboutit donc aux noms avec la signification 'neige' en grec (*ἰβόα*), en latin (*nix*, *nivis*), en vieil anglais (*snâw*) et en vieux slave (*sn g*). A son tour la racine verbale donne lieu aux formations verbales équivalentes à 'il neige' en français : *ἰβόαέ* en grec, *nivit*, *ninguit* en latin, *snîwan* en vieil anglais et *osniž iti* en vieux slave. Dans le cas des termes désignant la neige, contrairement à ceux qui désignent la pluie, nous avons deux types d'étymon et pas seulement de catégorie nominale. La dérivation s'effectue donc à l'intérieur de la catégorie et les racines survivent jusqu'aux langues modernes.

Curieusement, chez Gamkrelidze et Ivanov (1995 : 587), l'étymon de tous les termes liés au phénomène 'neige' est une seule et même racine **sneig^{ho}*, répertoriée par Mallory et Adams comme une variante de deux racines différentes. Gamkrelidze et Ivanov ne se prononcent pas sur l'appartenance catégorielle de cette racine unique et se concentrent exclusivement sur ses dérivés. Ils rapportent que, dans les langues celtes, il s'est produit un changement sémantique concernant les dérivés verbaux : leur sens a basculé de 'neiger' vers 'pleuvoir'. On obtient donc, en vieil irlandais, *snigid* 'la pluie tombe' à côté de *snechtae* 'neige'. Il nous semble que ce phénomène peut être ajouté aux arguments à l'appui de la position de Mallory et Adams quand ils postulent l'existence de deux racines, d'appartenance catégorielle différente. La racine verbale subirait un changement sémantique, tandis que la racine nominale garderait le sens d'origine.

L'ouvrage de Delamarre (1984), considérant toutes les racines météorologiques comme nominales (cf. II.1.2), mentionne la racine **snoig^whos*, **snig^whs*, mais ses dérivés sont également réduits aux noms dans des langues filles. Il n'est donc pas facile de comprendre comment Delamarre dérive le verbe 'neiger' dans ces mêmes langues.

Il paraît pourtant sûr que les noms dénotant la neige en latin, en vieil anglais et en vieux slave viennent de racines nominales et non de racines verbales. En revanche, nous sommes enclins à considérer que la forme proprement verbale vient directement de

la racine verbale, existante déjà en proto-indo-européen, mais dérivée à son tour vraisemblablement d'une racine nominale originelle.

1.2.1.3 La grêle

Pour désigner le phénomène de la grêle, une seule racine, de catégorie nominale, existe en proto-indo-européen : **ghel(h₂)d-~ *ghl(h₂)-ed-?* (**ghel dâ*). Elle ne survit qu'en grec *ἄελα*, sans changement de sens, et en vieux slave *žl dica* pour signifier 'pluie glacée'. Pour une fois les données de Mallory et Adams (1997 : 287) concordent avec celles de Delamarre (1984), tandis que Gamkrelidze et Ivanov (1995) ne font pas du tout mention de ce terme. Nous sommes à nouveau en présence d'une racine originelle nominale qui n'a pas survécu dans les langues modernes qui nous intéressent.

1.2.1.4 La rosée

Pour le phénomène de la rosée, il y a également une seule racine répertoriée par Mallory et Adams (1997 : 158-159), ainsi que par Delamarre (1984), à nouveau nominale : **rôs* (**rosâ-*, **ers-*). Mallory et Adams donnent également une autre variante du même étymon (1997 : 638-639), **h₁res*, **h₁ers* 'liquide, humidité', considérant ce terme comme un vrai nom-racine du proto-indo-européen, chose rare selon Benveniste (cf. II.1.2). La racine en question est conservée en latin (*rôs*, *rôris*) et en vieux slave (*rosa*) et donne également les termes du français moderne (*rosée*) et du russe moderne (*rosa*). Il est intéressant de noter qu'en albanais cette même racine est à la base d'un verbe dénominal neutre *resh* qui désigne toute sorte de précipitations (*po resh shi* 'il pleut', *po resh borë* 'il neige'). La rosée donc est conçue en albanais comme la précipitation par excellence.

1.2.2 Les éléments de l'orage

1.2.2.1 Le tonnerre

L'ouvrage de Mallory et Adams (1997 : 582) mentionne deux racines nominales pour dénoter le tonnerre, l'une **ghrómos* (**ghromos-s*, **ghrom-o*), répertoriée également chez Delamarre (1984), et l'autre **(s)tenh_x-* (**stono-s*, **(s)ten -*), absente des autres ouvrages. Gamkrelidze et Ivanov (1995) font à nouveau l'impasse sur ce phénomène. Les deux racines sont proto-indo-européennes et, quoique signifiant toutes les deux 'tonnerre', possèdent chacune une signification supplémentaire. La première, formée vraisemblablement sur une racine nominale **ghrem-* 'bruit, grondement', signifie 'tonnerre, grondement', tandis que la deuxième signifie plutôt 'tonnerre, grognement,

gémissement'. Leurs dérivés opèrent une spécialisation du sens et, dans le cas où une langue préserve les deux racines, une seule et non les deux signifie 'tonnerre météorologique'. La racine **ghrómos* aboutit en vieux slave au *grom* 'tonnerre, bruit', préservée en russe moderne, et au verbe *v zgr miti* 'tonner', tandis que la racine *(*s*)*tenh_x*- donne en vieux slave des termes non-météorologiques *stenjo* 'gémissement' et *stenati* 'gémir', ainsi qu'en russe moderne *ston* 'gémissement'. Le grec choisit plutôt la deuxième racine pour la météorologie, *óôÝíù* 'tonnerre, son, bruit' et *ôÝíúâé* 'tonner', tandis que la première racine est préservée uniquement avec le sens 'bruit', *÷ñüüð*. Le latin et le vieil anglais ne retiennent que la deuxième racine : *tonâre* 'tonner' en latin et *punor* 'tonnerre' en vieil anglais. Dans le cas du tonnerre, nous avons donc dérivation de noms et de verbes à partir de racines nominales.

1.2.2.2 L'éclair – la foudre

Le seul terme répertorié pour ce phénomène ne semble pas appartenir au proto-indo-européen. La racine **meldh-*, qui figure uniquement dans l'ouvrage de Mallory et Adams (1997 : 353), est considérée comme caractéristique des dialectes du Nord-Ouest de l'indo-européen tardif. La racine est clairement nominale et survit dans le vieux slave *ml nii*, ainsi qu'en russe moderne *mólnija*. Cette racine unique désignait probablement le phénomène dans toute sa complexité comme c'est le cas en russe moderne. La distinction entre la manifestation visuelle et la décharge électrique, telle qu'elle est présente en français (*éclair* vs *foudre*), ne vient probablement pas de l'indo-européen.

1.2.2.3 L'orage – la tempête

Les phénomènes de l'orage et de la tempête semblent beaucoup trop complexes pour le proto-indo-européen, il n'y en a donc mention directe dans aucun des ouvrages consultés.

1.2.3 Les nuages, la brume et le ciel

Il semble qu'en proto-indo-européen, il n'y avait pas de distinction très nette entre les nuages et le brouillard en tant que phénomènes météorologiques et le ciel en tant qu'objet constant. Les trois racines signalées par Mallory et Adams dans ce domaine (1997 : 110) ont toutes les trois le statut proto-indo-européen et appartiennent à la catégorie nominale. La racine **nébhes-~ *nebh-el-* (**nebhos-*, **nebh-*, **neb^h-*) signifie 'brume, nuage' et possède un développement secondaire vers 'ciel', mélangeant en quelque sorte ces trois notions bien distinctes dans des langues filles. Les termes du

français, anglais et russe sont fondés, eux, sur un ou plusieurs des sèmes de la racine originelle. Le latin et le grec sont pourtant les seules langues qui ont préservé la racine avec son sens météorologique. On obtient donc d'une part *nifol* 'sombre' en vieil anglais et *nebo* 'ciel' en vieux slave et russe moderne et d'autre part en latin *nebula* 'brume, brouillard', mais également 'nuée', et en grec *ἰθύϊδ* 'nuage' à côté du sens 'brume, brouillard' selon Gamkrelidze et Ivanov (1995 : 573), mais uniquement 'nuage' selon le dictionnaire de Liddell et Scott (1996 : 1171). Gamkrelidze et Ivanov considèrent que la ligne de partage dans les dérivés des langues filles passe surtout entre les noms qui signifient 'ciel' et ceux qui signifient des phénomènes météorologiques, 'brume, brouillard et/ou nuage'. Cependant, la même racine originelle figure chez Delamarre (1984) avec le sens très restreint de 'nuage, nuée' donnant lieu aux dérivés mentionnés ci-dessus, avec des significations plus variées donc que la signification d'origine.

Le même phénomène se produit dans la description de la deuxième racine répertoriée par Mallory et Adams, **sneudh-*, **snoudh-* qui, selon ces derniers, signifiait 'brume, nuage' en proto-indo-européen, sens préservé dans le terme latin *nūb̄s* 'nuage, brume'. Selon le *Oxford Latin Dictionary*, ce même terme latin pouvait signifier également 'temps nuageux' et même, de façon rhétorique, 'ciel, air' (1997 : 1198). Pour Delamarre, la racine originelle ne possède que la signification 'nuage, nuée', conservée telle quelle en grec (*ἰθῦϊ*) et en latin. Toutefois, le terme grec tel quel est absent du dictionnaire de Liddell et Scott et le terme *ἰθῦϊδ* (1996 : 1183) qui comporte la forme *ἰθῦϊ* au neutre signifie 'muet' et 'sombre'. Delamarre restreint donc à nouveau la signification des termes, aussi bien ceux d'origine que ceux des langues filles.

Enfin, la troisième racine de la série est **hzmeigh-*, **hzmighleh_a-* (**meigh-*) qui signifiait 'bruine, brume' en proto-indo-européen (Mallory et Adams 1997 : 110) et qui aboutit toujours à des termes météorologiques dans les langues filles : d'une part 'brume' en vieil anglais (*mist*) et en vieux slave (*m glā*), qui seront conservés avec le même sens en anglais moderne (*mist*) et en russe moderne (*mglā*), et d'autre part 'nuage' en grec (*ἰβ-ἔς*), signifiant cependant selon Liddell et Scott plutôt 'brume, brouillard' (1996 : 1222), ce qui rend le partage de Mallory et Adams inutile. Cependant, le traitement de la même racine par Delamarre (1984) est encore différent, car, pour ce dernier, la racine proto-indo-européenne ne signifie que 'brouillard' et ses dérivés gardent cette signification unique sauf en néerlandais où on obtient le verbe *miggelen* 'bruiner'.

Nous sommes à nouveau en présence de trois racines nominales du proto-indo-européen qui aboutissent à des noms météorologiques et éventuellement à des verbes dans des langues filles.

1.2.4 Les différentes manifestations du froid et du gel

Il semble impossible d'établir une correspondance précise entre les termes français, anglais et russes dans le domaine du froid et du gel. Contrairement aux précipitations, pour lesquelles on peut établir d'une façon univoque les termes correspondant dans les trois langues, des phénomènes tels que le givre ou la gelée blanche ne trouvent pas toujours d'expression équivalente parfaite, terme à terme, dans les trois langues mentionnées. Etant donné que les ouvrages de Mallory et Adams, ainsi que ceux de Gamkrelidze et Ivanov, emploient des termes anglais pour expliciter le sens des racines proto-indo-européennes, il est parfois difficile de cerner la véritable signification originelle de ces dernières.

Mallory et Adams (1997 : 287) donnent deux racines nominales du proto-indo-européen glosées en anglais par 'ice', traduisible en français soit par 'glace', soit par 'verglas'. La première racine **ieg-* (**yeg-*, **(y)ek'-*) qui ne figure pas du tout chez Delamarre (1984), possède une signification supplémentaire chez Gamkrelidze et Ivanov (1995 : 588), à savoir celle de 'froid'. Le terme ne survit que dans très peu de langues filles, et on le trouve notamment en vieil anglais. On y aboutit à *gicel(a)* qui signifie 'stalactite de glace'. La deuxième racine **h₁eih_x-* (**ei-s*, **eis-*), en revanche, possède la même signification 'ice' chez Mallory et Adams, ainsi que chez Gamkrelidze et Ivanov, et chez Delamarre reçoit, en français, un sens limité à 'glace'. Le terme est préservé en vieil anglais (*îs*), qui aboutit à *ice* en anglais moderne, et en vieux slave (*in jè*), qui donne *inij* en russe moderne, et signifie dans les deux cas 'givre' et non 'verglas' que l'on attendrait plutôt, étant donné le sens de la racine originelle.

La dernière racine proto-indo-européenne liée au domaine du froid est **^kelto-* (**^kel-*, **kel -*) 'froid', répertoriée uniquement chez Mallory et Adams (1997 : 112). Puisque la forme *cold* en anglais, proposée pour rendre la signification de la racine, est ambiguë entre le nom et l'adjectif, il est difficile de cerner la véritable appartenance catégorielle de cette racine. Il semble de toute façon clair qu'il ne s'agit aucunement d'une racine verbale. Les langues celtiques et le latin possèdent des dérivés de cette racine avec un sens opposé. En d'autres termes, le latin *calidus* et le gallois *clyd* au lieu de signifier 'froid' signifient 'chaud'. Selon les auteurs, ce phénomène suggère que la

sémantique de la racine est liée surtout à l'intensité du phénomène et non à la température elle-même. Buck (1949 : 1077) défend le même point de vue et considère que tout un groupe de termes associés au phénomène de la chaleur est apparenté à un groupe associé au phénomène du froid, ce qui serait dû entre autres choses au fait que les sensations tactiles provenant d'un fer brûlant et d'un morceau de glace sont tout à fait semblables. Parmi les exemples appuyant ce raisonnement, Buck (1949) fait également figurer deux termes latins, *prûna* 'givre' et *prûna* 'charbon ardent'. Contrairement à toute attente, le terme anglais *cold* ne vient pas de la racine *^hkelto-, mais a pour étymon une racine plus tardive, indo-européenne et non proto-indo-européenne.

1.2.5 Le soleil et la chaleur

1.2.5.1 La chaleur

Selon Gamkrelidze et Ivanov (1995 : 589), la racine proto-indo-européenne la plus importante pour désigner la chaleur est *^hg^{ho}er-m. Etant donné la traduction de celle-ci en anglais (*warmth*, *heat* 'chaleur'), il s'agit d'une racine nominale qui ne fait pas la distinction qui existe en anglais moderne ou en russe moderne entre chaleur faible et chaleur forte. Cette même racine figure parmi les variantes de la racine *^wg^whermós (*^ug^uhermo-, *^wg^wher-, ^hg^{ho}er-m, ^wg^war-/^wg^wr-) répertoriée par Mallory et Adams (1997 : 263-264). La traduction anglaise de cette racine (*warm* 'chaud' ou 'chauffer') laisse entendre qu'il ne peut pas s'agir d'une racine nominale. Ces auteurs postulent que la racine vient de la racine *^wg^wher- qui a la même signification *warm* 'chaud' ou 'chauffer'. Cependant, cette dernière figure également parmi les variantes de la racine *^wg^whermós, mais aussi d'une autre racine du même champ sémantique qui possède la même signification 'warm', ^wg^whrensós (*^ug^uhrç-ns-o-, *^wg^wher-, *^wg^war-/^wg^wr-), tout en étant également présentée comme l'étymon de cette deuxième racine. Le même champ sémantique chez Delamarre (1984) comporte ces deux mêmes racines sous une forme légèrement différente. D'une part nous avons la racine *^wg^whéros-, *^wg^whormos qui signifie 'chaleur', d'autre part nous avons la racine *^wg^whrensos qui signifie 'chaleur du soleil'. Les deux racines possèdent la même terminaison que leurs variantes qui figurent chez Mallory et Adams et sont, elles, clairement nominales.

La différence de sens entre 'chaleur' et 'chaleur du soleil' faite par Delamarre se retrouve chez Mallory et Adams, mais c'est surtout la racine *^wg^whermós qui est associée chez ces derniers avec la chaleur du soleil et du feu. La signification de la racine

g^whrensós n'y reçoit pas de précision. Toutefois, les dérivés cités par Mallory et Adams pour chacune de ces deux racines pourraient corroborer la distinction de Delamarre. On ne trouve le sens explicite 'chaleur du soleil' qu'en gallois (*gwres*) et en sanskrit (*ghramsá*), les deux termes provenant de la racine *g^whrensós*. Il nous semble donc plus plausible de considérer comme originelle la racine *g^wher*, qui ne distingue pas la provenance de la chaleur et donnera par la suite des racines plus complexes qui, elles, pourront être plus spécialisées.

Cette racine originelle n'a pas non plus d'appartenance explicite à une catégorie nominale ou verbale. En tenant compte de sa signification, on pourra parler plutôt d'une racine verbale. Il paraît assez prévisible que les noms météorologiques désignant des états ou des sensations et ne référant pas à des substances physiques observables comme la neige ou la rosée n'aient pas à l'origine une racine nominale. Les termes comme *chaleur* ne nomment pas un objet réel existant dans le monde, mais le résultat d'une action (quelque chose / quelqu'un chauffe → il y a donc de la chaleur). Nous avons déjà constaté une différence semblable dans l'appartenance catégorielle des racines originelles pour désigner des substances physiques et des états atmosphériques dans le cas du phénomène de la pluie (cf. II.1.2.1.1).

En ce qui concerne la distinction entre 'hot' et 'warm', il semble que cette question soit sans pertinence pour les auteurs cités. Même si l'on peut supposer que la racine originelle ne fait en effet pas de distinction et englobe les deux termes (cf. la traduction de la racine **g^{ho}er-m* chez Gamkrelidze et Ivanov, ainsi que la remarque de Buck (1949 : 1077) sur le fait que la distinction selon le degré de chaleur ne tient que dans les langues germaniques et balto-slaves), l'information donnée sur les dérivés étant incomplète ou contradictoire ne nous permet pas de nous prononcer sur la question d'une façon concluante. Pour Mallory et Adams (1997 : 263-264), les termes latins (*formus*) et grecs (*ἐἰρήνιυδ*), dérivés respectivement de la racine **g^whermūs*, correspondent au terme anglais *warm*. En revanche, chez Gamkrelidze et Ivanov (1995 : 589), l'équivalent anglais des mêmes termes est exclusivement *hot*. Cependant, le *Oxford Latin Dictionary* (1997 : 724) et le *Greek-English Lexicon* (L&S 1996 : 794) proposent les deux termes anglais *hot* et *warm* pour *formus* et *ἐἰρήνιυδ*.

Un autre point controversé concerne le terme *wearm* du vieil anglais qui aboutit à *warm* en anglais moderne. Pour Mallory et Adams, ce terme provient directement de la racine **g^whermós*. Pour Gamkrelidze et Ivanov, en revanche, il vient plutôt de la racine verbale du proto-indo-européen **wer-* 'brûler'. Buck, à son tour, tout en prenant

parti plutôt pour le point de vue de Mallory et Adams et, en dérivant ce terme de l'anglais ainsi que d'autres langues germaniques à partir de la racine **g^wher-*, mentionne une autre théorie reliant *wearm* et ses autres équivalents germaniques à la racine du vieux slave *varu*, *v r ti* 'chauffer, bouillir'. Cependant, ces termes du vieux slave figurent chez Gamkrelidze et Ivanov comme provenant de la racine **wer-* au même titre que le terme du vieil anglais. Même si ces données ne nous permettent pas d'aboutir à une conclusion définitive, il semble clair que *wearm* trouve son étymon dans une racine verbale du proto-indo-européen.

En ce qui concerne les termes du vieux slave *gor ti* 'brûler' et du russe moderne *goret* 'brûler' et *ž ar(a)* 'chaleur', Gamkrelidze et Ivanov considèrent qu'ils viennent de la racine commune nominale déjà mentionnée *supra*, **g^{ho}er-m*, mais sans le suffixe *-m-*. Selon Buck (1949), les mêmes termes viennent plutôt de la racine **g^wher-*. Ainsi nous retrouvons les mêmes deux variantes de la racine proto-indo-européenne que nous avons déjà examinées ci-dessus, dont l'une est plutôt nominale et l'autre plutôt verbale.

Une seule autre racine proto-indo-européenne, associée avec la chaleur, est **tep-* (**t^hep^h-*). La traduction de Mallory et Adams pour cette racine, *hot* 'chaud', suggère plutôt une nature adjectivale de la racine, tandis que sa variante **tepos-* 'chaleur' de Delamarre appartient clairement à la catégorie nominale. Selon la plupart des sources, cette racine aboutit en latin à *tepor* 'chaleur', *tepidus* 'chaud' et *tepcere* 'être tiède', tandis que le vieux slave obtient plutôt un verbe *topiti* 'chauffer' préservé en russe moderne, *topit* 'chauffer'. Buck répertorie également le terme du russe moderne *teplyj* 'chaud, tiède', mais personne ne fait mention de *teplo* 'chaleur', appartenant vraisemblablement à la même dérivation.

1.2.5.2 Le soleil

Un autre terme météorologique qui peut désigner la chaleur, mais aussi la lumière, est 'soleil'. Il est difficile de dire si le terme originel désignait l'astre, perçu plus probablement comme une divinité, ou signifiait uniquement les effets perceptibles du soleil, visuel (lumière) ou sensoriel (chaleur). Mallory et Adams (1997 : 556) donnent la racine **séh_aul* (gén. *sh_a -én-s*) et ses variantes **sâ el-*, **sâwel-*, **s(a)wHel-/n-*. C'est la dernière variante qui figure chez Gamkrelidze et Ivanov (1995 : 590) et démontre, selon ces auteurs, l'existence des flexions hétéroclites de la racine. Nous sommes en présence d'une racine clairement nominale qui aboutit aux différents termes désignant 'soleil'

dans des langues filles : à *sól* en latin, à *Ýěěið* ~ *ěěið* en grec, à *sunne* en vieil anglais et *sun* en anglais moderne, ainsi qu'à *sl n cœn* en vieux slave et *solnce* en russe moderne.

1.2.6 Les vents

Selon Gamkrelidze et Ivanov (1995 : 584), les termes indo-européens pour désigner le vent proviennent de la racine **Hw-* 'souffler'. Ces mêmes auteurs mentionnent cependant la racine proto-indo-européenne **Hwent^h-* comme la racine originelle du groupe des termes autour de ce phénomène sans donner sa signification. Ils précisent tout de même plus loin qu'à l'époque indo-européenne naissante la notion de vent commençait tout juste à se déifier. Il n'est donc pas accidentel que les termes désignant le vent comportent la terminaison *-nt^h*, marqueur des noms actifs. Cette remarque nous donne à penser que, étant donné sa terminaison, la racine, répertoriée comme racine originelle, doit être considérée comme une racine nominale de la classe active. Parmi les dérivés de cette racine, Gamkrelidze et Ivanov énumèrent *ζόέ* et *v jati*, verbes du grec et du vieux slave respectivement qui signifient 'souffler', ainsi que le nom *v tr* 'vent' du vieux slave. Le terme du russe moderne *veter* 'vent', appartenant vraisemblablement à la même dérivation, est pourtant absent de la liste.

Mallory et Adams (1997 : 72) font remonter l'origine de ces mêmes dérivés verbaux à une autre racine verbale **h₂ eh₁-* (**uç-*, **wç-*, *H -*) qui possède le même sens de 'souffler'. Contrairement à Gamkrelidze et Ivanov, Mallory et Adams considèrent que les noms des langues filles proviennent plutôt du dérivé participial **h₂ eh₁-ntos*, appartenant au même titre que la racine verbale au proto-indo-européen. Parmi les dérivés nominaux, on ne trouve pas les termes slaves, mais les termes *ventus* et *wind* du latin et du vieil anglais respectivement, formes qui restent inaltérées pour l'anglais moderne (*wind*) et presque inaltérées pour le français (*vent*). Toutefois, le même ouvrage mentionne un autre terme proto-indo-européen **h₂ eh₁-nt-* (**uç-nto-s*, **wç-*, *Hwent^h-*) signifiant 'vent' et aboutissant aux mêmes termes nominaux dérivés en latin et en vieil anglais (Mallory et Adams 1997 : 643-644). Parmi les variantes de cet autre terme, nous trouvons la racine nominale figurant chez Gamkrelidze et Ivanov. Il est donc raisonnable d'envisager les noms latins, slaves et anglais comme provenant du nom proto-indo-européen signifiant le phénomène du vent. Cependant, puisque la racine nominale semble exister en proto-indo-européen à côté d'une racine verbale, il est difficile de se prononcer sur la racine originelle : en effet, il semble impossible de savoir avec certitude si le nom doit être considéré en tant que dérivé du verbe 'souffler' pour

désigner le sujet de l'action ou si le verbe doit être vu comme secondaire, apparu pour désigner l'action associée avec le nom 'vent'.

L'ouvrage de Delamarre (1984) fait figurer deux racines nominales apparentées aux racines étudiées ci-dessus, mais les distingue en fonction de leur signification : *w̥cyus 'vent, air (concept animé)' et *w̥̌ntos 'vent'. Les dérivés de ces deux racines donnés pour le sanskrit et l'avestique sont également différents, respectivement *vâyús* 'vent, air, dieu du vent' vs *vâtas* 'vent' pour le sanskrit et *vayuš* 'vent' vs *vâtô* 'vent' pour l'avestique. Tous ces termes figurent également chez Gamkrelidze et Ivanov, mais en tant que dérivés de la même racine originelle sans distinction entre animé et inanimé. Il est donc probable que cette différence de sens s'est produite à une époque plus tardive, et non à l'époque du proto-indo-européen, car la distinction entre animé et inanimé n'est pas répertoriée dans les dérivés des langues qui nous intéressent ici.

1.3 Le nom météorologique proto-indo-européen

Toutes les racines proto-indo-européennes du domaine météorologique, répertoriées dans ce qui précède, peuvent être présentées par le tableau suivant :

Phénomène météorologique	Racine proto-indo-européenne	Appartenance catégorielle de la racine	Dérivés dans des langues anciennes : le grec, le latin, le vieil anglais et le vieux slave	Dérivés dans des langues modernes : le français (FM), l'anglais (AM) et le russe (RM)
pluie	*suh _x - (*seu-)	nominale	grec : <i>ἄέ</i> 'il pleut' ; <i>ἀδιδὸ</i> 'pluie battante'	∅
	*h ₁ uers- (*uer-s-, *wers-, *aw-/ *w-)	nominale	grec : <i>ἄρος</i> 'rosée'	∅
	*h _a eghlu-/ ^h gh-? (*aghl(u)-, *ag-/ *h ₁ g-)	nominale	grec : <i>ἀέριος</i> 'brouillard, nuage' ou 'brume' (L&S)	∅
	*nbh(ro/ri)- (*nebh-, *ombh-ro-)	nominale	latin : <i>imber</i> 'averse' ou 'pluie, tempête de neige ou de grêle, eau de pluie' (OLD)	∅
	*dhreg- (*dher -gh-) 'faire mauvais'	verbale	vieil anglais : <i>deorc</i> 'sombre' vieux slave : <i>padoroga</i> 'temps plus ou moins orageux'	AM : <i>dark</i> 'sombre'
neige	*snig ^w h-s, *snoig ^w h-os (*sneig ^{ho} -)	nominale	grec : <i>ἵβόα</i> 'neige' latin : <i>nix, nivis</i> 'neige' vieil anglais : <i>snâw</i> 'neige' vieux slave : <i>sn₁g</i> 'neige'	FM : <i>neige</i> AM : <i>snow</i> 'neige' RM : <i>sneg</i> 'neige'
	*sneig ^w h- (*sneig ^{ho} -)	verbale	grec : <i>ἰβιδέ</i> 'il neige' latin : <i>nivit, ninguit</i> 'il neige' vieil anglais : <i>snîwan</i> 'neiger' vieux slave : <i>osnižiti</i> 'neiger'	FM : <i>neiger</i> AM : <i>to snow</i> 'neiger' RM : <i>snežiti</i> 'neiger'
grêle	*ghel(h ₂)d-~ *ghl(h ₂)-ed-? (*ghel dâ)	nominale	grec : <i>ἄέριος</i> 'grêle' vieux slave : <i>žl dīca</i> 'pluie glacée'	∅

rosée	*rôs (*rosâ-, *ers-)	nominale	latin : rôs, rôris ‘rosée’ vieux slave : rosa ‘rosée’	FM : rosée RM : rosa ‘rosée’
tonnerre	*ghrómos (*ghromos-s, *ghrom-o)	nominale	grec : ÷ñüüð ‘bruit’ vieux slave : grom ‘bruit, tonnerre’ ; v zgr ñiti ‘tonner’	RM : gremet ‘tonner’ ; grom ‘tonnerre’
	*(s)tenh _x - (*stono-s, *(s)ten -)	nominale	grec : ððÝü ‘tonnerre, son, bruit’ ; ðÝüâé ‘tonner’ latin : tonâre ‘tonner’ vieil anglais : punor ‘tonnerre’ vieux slave : stenjo ‘gémissement’ ; stenati ‘gémir’	FM : tonner, tonnerre RM : ston ‘gémissement’
éclair	*meldh- (dialectes du N-O de l’IE tardif)	nominale	vieux slave : ml nii	RM : mólnija ‘éclair’
nuage, brume, ciel	*nébhes~ *nebh-el- (*nebhos-, *nebh-, *neb ^h -)	nominale	grec : íÝöüð ‘brume, brouillard, nuage’ ou juste ‘nuage’ (L&S) latin : nebula ‘brume, brouillard, nuée’ vieil anglais : nifol ‘sombre’ vieux slave : nevo ‘ciel’	RM : nevo ‘ciel’
	*sneudh-, *snoudh-	nominale	latin : nûbçs ‘nuage, brume’, ‘temps nuageux, ciel, air’ (L&S)	FM : nuage
	*hzmeigh-, *hzmighleh _a - (*meigh-)	nominale	grec : ÷ß-ëç ‘nuage’ vieil anglais : mist ‘brume’ vieux slave : m glá ‘brume’	AM : mist ‘brume’ RM : mglá ‘brume’
différentes manifestations du froid et du gel	*ieg- (*yeg-, *(y)ek’) ‘glace’, ‘froid’, ‘verglas’	nominale	vieil anglais : gicel(a) ‘stalactite de glace’	
	*h ₁ eih _x - (*ei-s, *eis-) ‘glace’	nominale	vieil anglais : îs ‘glace’ vieux slave : in je ‘givre’	AM : ice ‘glace’ RM : inij ‘givre’
	*kelto- (*kel-, *kel -) ‘froid’	nominale ou adjectivale	latin : calidus ‘chaud’	FM : chaud
chaleur	*g ^w her-	nominale ou verbale	grec : èâñüð ‘chaud’ latin : formus ‘chaud’ vieux slave : gor ti ‘brûler’	RM : goret ‘brûler’ ; ž ar(a) ‘chaleur’
	*tep- (*t ^h ep ^h -)	nominale ou adjectivale	latin : tepor ‘chaleur’ ; tepidus ‘chaud’ ; tepçre ‘être tiède’ vieux slave : topiti ‘chauffer’	RM : topit ‘chauffer’ ; teplyj ‘tiède’ ; teplo ‘chaleur’
soleil	*séh _a ul (*sâ el-, *sâwel-, *s(a)wHel-/n-)	nominale	grec : Ýëëüð ~ ëëüð ‘soleil’ latin : sôl ‘soleil’ vieil anglais : sunne ‘soleil’ vieux slave : sl n æ ‘soleil’	FM : soleil AM : sun ‘soleil’ RM : solnce ‘soleil’
vent	*Hwent ^h -	nominale	grec : çóé ‘souffler’ vieux slave : v jati ‘souffler’ ; v tr vent	RM : veter ‘vent’
	*h ₂ eh ₁ - (*uç-, *wç-, H -) ‘souffler’	verbale	latin : ventus ‘vent’ vieil anglais : wind ‘vent’	FM : vent AM : wind ‘vent’
	*h ₂ eh ₁ -nt- (*uç-nto-s, *wç-, Hwent ^h -) ‘vent’	nominale	latin : ventus ‘vent’ vieil anglais : wind ‘vent’	FM : vent AM : wind ‘vent’

Tableau 1. Les racines météorologiques proto-indo-européennes et leurs dérivés

Si nous analysons le système des termes météorologiques tel qu'il se présente à l'époque du proto-indo-européen, deux observations nous semblent particulièrement importantes :

- Le système ne comporte que les phénomènes élémentaires, même si certains d'entre eux, comme la pluie, peuvent être désignés par plusieurs termes. Les phénomènes complexes, comme l'orage, ou finement distingués, comme le crachin, semblent être nommés uniquement dans les langues filles à une époque plus tardive.
- La grande majorité des racines proto-indo-européennes associées aux phénomènes météorologiques appartiennent à la catégorie nominale. Les rares racines verbales sont soit à leur tour vraisemblablement dérivées des noms correspondants, comme dans le cas de 'neige', soit désignent des états atmosphériques, plutôt ressentis que vus ou touchés, comme 'mauvais temps', 'chaleur' ou 'vent'. Les précipitations (phénomènes observables qui se manifestent par la présence d'une matière tangible dans l'atmosphère), comme la rosée ou la grêle, sont désignées exclusivement par des noms, ainsi que les phénomènes sonores, tel que le tonnerre, ou visuels et perçus comme des objets, tels que le soleil ou les nuages.

2. Les temps modernes

Les données relatives à l'étymologie des termes météorologiques modernes sont beaucoup plus sommaires que pour les racines proto-indo-européennes. Nous ne disposons pas, en effet, d'une information exhaustive concernant l'étymologie des noms et des verbes météorologiques dans leur état actuel.

Les noms météorologiques français sont, pour la plupart, dérivés de noms latins, tandis que les verbes, marqués comme plus tardifs dans le dictionnaire étymologique de Picoche (1994), sont issus soit de verbes latins, soit de noms français. Ainsi le nom *pluie* attesté au XI^e siècle est dérivé directement du nom latin *pl via*, alors que le verbe *pleuvoir* attesté à partir du XII^e siècle, et considéré donc comme postérieur au nom, provient directement du verbe latin *pluere*. Le nom *neige* est créé au XIV^e siècle sur le modèle du verbe *neiger* pour remplacer le nom *noif* de l'ancien français, mais le verbe *niv cître* du latin vulgaire, qui se trouve à la base du verbe *neiger*, provient lui-même du

nom latin *nix, n vis* Selon le dictionnaire étymologique de Dauzat, Dubois, et Mitterrand (1993) et celui de Bloch et von Wartburg (1996), les noms *bruine, orage, tempête* viennent directement des noms latins *pruina, aura* et *tempesta* respectivement, tandis que le nom *gel* est dérivé du nom latin *gīlu*.

D'après les études de Wahlén (1925) et Weekley (1921), les verbes météorologiques anglais sont, dans leur majorité, dénominaux, tandis que les noms qui leur correspondent sont directement issus de noms météorologiques du germanique commun. L'étymologie du russe présente des données semblables. Il découle du raisonnement de Potebnja (1968) que les verbes météorologiques russes dérivent des noms correspondants ; le dictionnaire étymologique de Èernych (1993) le confirme. En ce qui concerne les noms météorologiques russes, ils viennent souvent de racines indo-européennes nominales, comme nous venons de le voir lors de notre analyse de ces dernières.

Les noms et les verbes du français moderne	Les noms et les verbes de l'anglais moderne
<i>pluie</i> « lat. <i>pl via</i> (XI ^e s.) <i>pleuvoir</i> « lat. <i>pluere</i> (XII ^e s.)	<i>rain</i> « anglo-saxon <i>regn</i> (nom) « germ. comm. * <i>reāna</i> , * <i>reāna</i> (nom) vieil angl. <i>rignan, rīnan</i> 'to rain' « germ. comm. * <i>reānian</i> 'to rain' « germ. comm. * <i>reāna</i> , * <i>reāna</i> (nom)
<i>neige</i> ← <i>neiger</i> <i>neige</i> remplace au XIV ^e s. <i>noif</i> « lat. <i>nivem</i> <i>neiger</i> « lat. <i>niv cāre</i> ← lat. <i>nix, n vis</i>	<i>snow</i> « anglo-saxon <i>snāw</i> (cf. Tableau 1) <i>to snow</i> « anglo-saxon <i>snāw</i> (nom)
<i>grêle</i> « francique <i>grisilōn</i> (XII ^e s.) <i>grêler</i> ← <i>grêle</i>	<i>hail</i> « anglo-saxon <i>hagol</i> « germ. comm. * <i>haāla</i> (nom) [apparenté au grec <i>ἐῦ-ἐῖ</i> 'caillou'] vieil angl. <i>hagolian</i> 'to hail' « germ. comm. * <i>haāla</i> (nom)
<i>rosée</i> « lat. vulg. <i>rosāta</i> ← lat. class. <i>rōs, rōris</i>	<i>dew</i> « anglo-saxon <i>dçaw</i>
<i>tonnerre</i> « lat. <i>ton trus</i> (XI ^e s.) <i>tonner</i> « lat. <i>t nāre</i> (XII ^e s.)	<i>thunder</i> « anglo-saxon <i>thunor</i> (nom) [apparenté au latin <i>tonare</i> 'tonner'] vieil angl. <i>punrian</i> 'to thunder' « germ. comm. * <i>punarōn</i> 'to thunder' « germ. comm. * <i>punara</i> (nom)
<i>nuage</i> ← <i>nue</i> « lat. vulg. <i>nūba</i> ← lat. class. <i>nūbçs</i>	<i>cloud</i> « anglo-saxon <i>clūd</i> 'roche, masse'
<i>froid</i> « lat. <i>fr gidus</i>	<i>cold</i> « anglo-saxon <i>ceald</i>
<i>gel</i> (1080) « lat. <i>gīlu</i> <i>geler</i> (XII ^e s.) « lat. <i>gīlāre</i>	
<i>chaleur</i> « lat. vulg. <i>calor, -oris</i> ← lat. class. <i>calīna</i>	<i>heat</i> « anglo-saxon <i>hæte</i> (nom)
<i>soleil</i> « lat. <i>sol c lus</i> (diminutif de <i>sol</i>)	<i>sun</i> « anglo-saxon <i>sunne</i> (cf. Tableau 1)
<i>vent</i> « lat. <i>ventus</i> <i>venter</i> ← <i>vent</i>	<i>wind</i> « anglo-saxon <i>wind</i> (cf. Tableau 1)
<i>givre</i> (XVII ^e s.) – équivalent du franco-provençal <i>joivre</i> (XV ^e s.) – les deux radicaux prélatins d'origine inconnue	

<i>orage</i> « anc. fr. <i>ore</i> (XII ^e s.) « lat. <i>aura</i> ‘vent, brise’	<i>storm</i> « anglo-saxon <i>storm</i> « germ. comm. * <i>sturma</i> (nom) vieil angl. <i>styrman</i> « germ. comm. * <i>sturmian</i> ‘to storm’ ← germ. comm. * <i>sturma</i> (nom)
<i>tempête</i> (1080) « lat. vulg. <i>tempesta</i> ← lat. class. <i>tempestus</i> (adj.) ← lat. class. <i>tempus</i>	

Tableau 2. L'étymologie et/ou la dérivation des noms et des verbes météorologiques en français et en anglais modernes⁶

Il semble donc que, contrairement aux conclusions généralisantes de Ruwet (1990), pour qui la relation entre les verbes météorologiques et les noms est « essentiellement la même que celle qui existe en général entre les verbes et les dérivés nominaux correspondants » (Ruwet 1990 : 58), les verbes proprement météorologiques sont pour la plupart dérivés de noms correspondants, et non l'inverse.

⁶ Le symbole « » signale une relation étymologique, tandis que « ← » marque une dérivation dans une même langue.

III. LES STRUCTURES A VERBES METEOROLOGIQUES

1. Les analyses antérieures

1.1 Les questions et les conclusions

Les verbes météorologiques, bien qu'abordés souvent et dans de nombreux cadres théoriques différents, le sont la plupart du temps de manière indirecte et accessoire, et trouvent fréquemment leur place dans des commentaires mis entre parenthèses ou dans des notes en bas de page. Rares sont les cas où les verbes météorologiques sont examinés pour eux-mêmes et non, de manière annexe, dans le but de conforter une démonstration relative à un autre domaine d'étude. Lorsque ces verbes font l'objet d'une attention particulière, l'objectif est avant tout de comprendre si le prédicat météorologique possède un véritable sujet, autrement dit d'éclairer le statut et la (les) fonction(s) d'un élément explicitement présent devant les verbes météorologiques dans des langues telles que le français et l'anglais (*il pleut, it is raining*), ou implicite dans des langues comme le russe ou l'italien (*dož dit, piove*), où cet élément commande malgré tout l'accord du verbe à la troisième personne du singulier. Quoique le prédicat météorologique puisse être construit avec des SN extraposés, comme dans (1), où le verbe préserve son sens météorologique, ou comme dans (2), où le verbe se trouve en emploi métaphorique, aucune étude des verbes météorologiques ne propose une analyse globale qui rendrait également compte des structures très variées où peuvent figurer ces prédicats, comme celles de (3), par exemple.

- (1) a. Il pleuvait, ce jour-là, une petite pluie fine, douce comme de la gaze [...].
(Daniel-Rops, *Mort, où est ta victoire ?*, 1934)
- b. It drizzled a little cold rain.
'Il bruinaît une petite pluie fine.'
- c. Morosilo melkim xolodnym dož dem.
bruinaît_{impers} fin_{instr} froid_{instr} pluie_{instr}
'Il bruinaît une petite pluie froide.'
- (2) a. Mais rassure-toi donc, imbécile, il s'agit tout simplement d'une partie de plaisir.
– Oui ! comme les voyages d'agrément de l'autre jour, où il pleuvait des balles
et où il poussait des chasse-trappes. (A. Dumas père, *Les Trois mousquetaires*,
1844)
- b. It is raining bullets.
'Il pleut des balles.'

- c. So vsech storon dož dilo puljami.
de tous côtés pleuvait_{impers} balles_{instr}
'Il pleuvait des balles de tous les côtés.'
- (3) a. Vous traversiez des ruines gothiques ; nos défenseurs se pressaient sur vos pas :
les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques mêlaient leurs chants à l'hymne
des combats. (P.-J. de Béranger, *Chansons*, 1829)
- a'. Le ciel pleuvait sur les allées feuillues. (F. Mauriac, *Génitrix*, 1923)
- a". Hélas, quelquefois vous (Jupiter) pleuvez toutes les eaux que vous avez.
(Scarron, *Virgile travesti*)
- b. Tears rained down her cheeks.
'Des larmes pleuvaient (s'écoulaient) sur ses joues.'
- b'. ...heaven who will rain vengeance on offenders' heads. (Shakespeare, *Richard II*)
'...le ciel qui fera pleuvoir sa vengeance sur la tête des offenseurs.'
- c. Morosil melkij dož d'.
pleuvait_{masc} fin_{nom} pluie_{nom}
'Une pluie fine bruinaît.'
- c'. Dož dili popy kropilom.
pleuvaient popes_{nom} goupillon_{instr}
'Les popes faisaient pleuvoir avec un goupillon.'

Une autre particularité des recherches antérieures est leur tendance à considérer les verbes météorologiques comme formant une classe homogène que l'on peut caractériser par son comportement syntaxique particulier, comparable d'une langue à l'autre (cf. entre autres Willems 1985 et Ruwet 1990). La plupart des conclusions des études précédentes se fondent sur le comportement du verbe 'pleuvoir' et parfois du verbe 'neiger', laissant dans l'ombre les verbes tels que 'geler', 'venter' ou 'tonner', par exemple. Or, comme nous allons le voir par la suite, les verbes de précipitation ont leur comportement propre, différent de celui des autres verbes météorologiques.

1.2 La structure argumentale et sa pertinence

Le but de ce travail est d'examiner la structure des prédicats météorologiques en synchronie⁷ du point de vue sémantico-syntaxique. Nous donnerons un aperçu global de diverses études, tout en nous concentrant sur les analyses antérieures pertinentes pour notre objectif principal, qui est de comprendre le fonctionnement syntaxique de ces

⁷ Dans notre recherche de la structure des verbes météorologiques, il nous semble important de distinguer une approche diachronique d'une approche synchronique. Autrement dit, l'étude ne doit pas confondre l'éventuelle origine de la structure verbale météorologique et l'état actuel de la question. Même si nous pouvions supposer, par exemple, qu'à un moment donné un verbe météorologique se construisait exclusivement avec un nom de divinité en tant que sujet-agent, nous ne devrions pas forcément postuler l'existence d'un référent divin derrière le pronom 'impersonnel' des verbes météorologiques modernes.

verbes.⁸ A la suite de Rappaport et Levin (1988), nous distinguons la structure prédicat-argument ('predicate-argument structure' (PAS)), représentation lexico-syntaxique, de la structure lexicale conceptuelle, représentation lexico-sémantique. La structure prédicat-argument, que nous appellerons, pour des raisons de commodité, 'structure argumentale', sera au centre de notre analyse qui portera sur les constituants visibles à la syntaxe. Cette structure indique le nombre d'arguments qu'un prédicat prend avec une variable associée à chaque argument. Le È-critère⁹ (cf. Chomsky 1981) exige que, pour qu'une phrase soit bien formée, chaque variable de la structure soit saturée (selon la terminologie proposée par Rothstein 1983 et par Higginbotham 1985, empruntée à Frege). Une variable est saturée quand elle correspond à un constituant syntaxique du type approprié, un SN par exemple. Les È-rôles, notions dérivées et non primitives, qui expriment les relations sémantiques entre un argument et un prédicat (cf. Rappaport et Levin 1988, p. 10, 12) n'ont pas d'existence indépendante du prédicat. Ils sont associés à une variable dans la structure argumentale d'un verbe, et ils ne sont pertinents que pour des règles qui régissent les rapports entre la structure argumentale et la structure sémantique.¹⁰

1.3 La structure sémantique de Jackendoff

La structure sémantique des verbes météorologiques, décrite pour le verbe 'pleuvoir' et reproduite dans (4), figure chez Jackendoff (1983 : 185) pour illustrer le « cas extrême » de ce type de structure.

(4) "rain" : [_{Event}GO ([_{Thing}RAIN], [_{Path}DOWNWARD])]

Selon Jackendoff, le verbe *rain* ne sous-catégorise, à strictement parler, qu'un sujet *it* qui est sémantiquement vide, car ce verbe météorologique lexicalise le THING ('thème'), ainsi que le PATH ('chemin'), et ne laisse donc aucun argument à exprimer syntaxiquement. En d'autres termes, le prédicat ne peut accueillir aucune variable et aucun emploi autre que l'emploi strictement atmosphérique n'est prévu pour ce type de verbes. A partir du moment où le prédicat n'accepte aucune variable, la structure ne

⁸ Cf. Willems (1985) pour une synthèse des diverses théories sur l'impersonnel.

⁹ La formulation du È-critère ('È-criterion'), telle qu'elle paraît dans Chomsky (1981) est la suivante : "Each argument bears one and only one È-role, and each È-role is assigned to one and only one argument" (1981 : 36).

¹⁰ Selon Kegl et Fellbaum (1988), le terme 'È-rôle' est souvent utilisé comme synonyme du terme 'argument'. Pour ces auteurs, la notion de È-rôle est seulement pertinente pour la sémantique lexicale et surtout dans la caractérisation d'une structure conceptuelle lexicale d'un prédicat. Au niveau syntaxique de l'analyse, en revanche, le statut sémantique d'un argument est totalement sans pertinence (Kegl et Fellbaum 1988 : 187, n. 1).

peut rendre compte des emplois métaphoriques tels que ceux de (2). Si le thème ‘pluie’ n’est plus lexicalisé et devient une variable, le verbe ‘pleuvoir’ ne possède plus le sème ‘pluie’ et ne se distingue plus d’un verbe tel que ‘tomber’. Or, l’emploi métaphorique des verbes météorologiques est fondé sur ce sème, car le SN extraposé dans (2) est comparé à la substance ‘pluie’. A titre d’illustration, la phrase *il pleut des obus* signifie que les obus tombent du ciel comme s’il s’agissait de la pluie. Si l’on perdait le sème ‘pluie’, le sens de la structure ne se distinguerait plus de celui de la phrase *il tombe des obus*.

Une autre lacune de la structure sémantique proposée par Jackendoff apparaît si l’on tente de l’appliquer aux emplois du verbe *pleuvoir* comme ceux qu’on trouve dans (3). Des phrases telles que *tears rained down her cheeks* posent en effet deux problèmes. D’une part, elles présentent la même difficulté que les emplois métaphoriques. Le thème doit rester lexicalisé pour que le sens du prédicat soit conservé, mais le prédicat ne pourra alors plus accueillir de variable. Il n’y a donc pas de place pour le SN *tears*. D’autre part, si le prédicat *rain* lexicalise également le chemin DOWNWARD, il devrait être incompatible avec l’adverbe *down*, car le chemin ne peut pas accueillir de variable non plus.

Par ailleurs, la structure sémantique ne prévoit pas de place pour un éventuel argument qui dénoterait la localisation du processus ‘pleuvoir’. Or, comme nous allons le voir, par la suite, en détail (cf. III.2.3), l’interprétation de la phrase *il pleut* en français ou *it is raining* en anglais, en l’absence de toute précision, présuppose une localisation déictique (‘ici’). Mais il n’y a rien dans la structure de Jackendoff qui peut expliquer ce phénomène. La localisation n’est pas lexicalisée, et elle n’est pas autorisée à figurer en tant que variable.

De plus, la structure proposée par Jackendoff postule implicitement l’homogénéité de la classe des verbes météorologiques, mais aussi la possibilité d’extrapoler de la structure du verbe prototypique *pleuvoir* au fonctionnement des autres verbes. Or, la structure de Jackendoff ne peut rendre compte que des verbes de précipitation, car l’événement GO avec un chemin lexicalisé présuppose un mouvement du haut vers le bas de la précipitation lexicalisée sous le thème. Cette structure ne peut donc pas décrire des verbes météorologiques comme ‘tonner’ ou ‘geler’ qui ne comportent aucune substance déplaçable. Peut-être pourrions-nous regarder la structure sémantique de ‘pleuvoir’ comme un modèle qui doit servir de patron aux autres verbes

météorologiques et envisager, par exemple, des structures comme celles de (5) pour les verbes français *venter* et *tonner*.

- (5) a. *venter* : [_{Event}SOUFFLER ([_{Thing}VENT])]

a'. *venter* : [_{Event}SE PRODUIRE ([_{Thing}VENT])]

b. *tonner* : [_{Event}GRONDER ([_{Thing}TONNERRE])]

b'. *tonner* : [_{Event}SE PRODUIRE ([_{Thing}TONNERRE])]¹¹

Cependant, la structure du verbe *geler* en emploi atmosphérique resterait toujours problématique, car il s'agit d'un verbe d'état difficilement décomposable.¹²

- (6) ???*geler* : [_{State}ÊTRE_{Temp} ([_{Thing}GEL])]

???*geler*: [_{Event}SE PRODUIRE ([_{Thing}GEL])]

Par ailleurs, les problèmes évoqués ci-dessus concernant l'emploi métaphorique des verbes météorologiques et la présence d'un locatif se posent également pour des verbes comme *tonner* ou *geler*. En outre, le parallélisme de ces structures masquerait les particularités syntaxiques des verbes de précipitation par rapport aux autres verbes météorologiques : dans la mesure où la classe des verbes météorologiques n'est guère homogène, leurs structures ne doivent pas l'être non plus.

1.4 La structure impersonnelle et son analyse

Nous allons donc laisser de côté la structure sémantique des verbes météorologiques et nous concentrer sur leur structure argumentale, strictement syntaxique. Quoique les verbes météorologiques et surtout les verbes de précipitation permettent une série d'emplois différents, il nous semble tout de même plausible de considérer qu'il y a un emploi fondamental, neutre, de ces verbes, l'emploi dit 'impersonnel' sans extension (par exemple, *il pleut* en français ou *it is raining* en anglais), et que les autres emplois seront dérivés ou du moins secondaires par rapport à cet emploi de base. Dans un premier temps donc, le seul candidat au rôle d'argument des verbes météorologiques sera le pronom dit impersonnel figurant en position de sujet de surface, explicitement présent dans des langues comme le français et l'anglais, mais implicite en russe.

¹¹ On pourrait ainsi faire corrélater les structures (5a) et (5b) avec les énoncés (i) et (ii), et les structures (5a') et (5b') avec les structures existentielles en *il y a*, comme celles de (iii) et (iv).

- (i) Le vent souffle.
 (ii) Le tonnerre gronde.
 (iii) Il y a du vent.
 (iv) Il y a du tonnerre.

¹² Nous examinerons les verbes météorologiques du point de vue de leur appartenance à différentes classes par la suite (cf. III.1.5.5.2).

1.4.1 Les particularités du pronom *il*

Le caractère particulier de ce pronom est décrit entre autres par Ruwet (1990).¹³ Selon cet auteur, en français le pronom *il* des verbes météorologiques est :

- non-déictique et non-anaphorique, et aucune forme forte (*lui*) ne lui correspond ;
- obligatoire en tant que forme du nominatif dans les phrases à temps fini ; sa contrepartie à l'accusatif (le clitique *le*) est, en revanche, inacceptable dans les propositions non-finies (**je le regarde pleuvoir*) ;¹⁴
- identique à celui des expressions sémantiques apparentées, comme *il fait soleil* ou *il y a du brouillard*.

Cette description du pronom *il* nous semble appeler quelques commentaires. Le premier trait est fondé sur la supposition que le *il* météorologique ne renvoie strictement à rien, ni dans le contexte linguistique, ni dans la situation du discours. Or, comme nous le verrons par la suite (cf. III.1.4.2), il existe des tentatives pour analyser ce pronom comme pourvu de référence.

Le deuxième trait mentionné ci-dessus ne caractérise pas le pronom *il* de façon exclusive. Comme le fait remarquer Ruwet lui-même (1990 : 50), le pronom *ça*, pourtant « moins vide de sens » par rapport à *il*, ne figure pas non plus dans des propositions non-finies.

- (7) a. *Ludvik regarde ça énerver Helena. (Ça énerve Helena.)
 b. *Hermione regarde ça tomber fort. (Ça tombe fort.)
 c. *Les ours ont senti ça cailler. (Ça caille.)¹⁵

Il faut ajouter, cependant, que les phrases de (7) ne deviennent pas grammaticales si l'on supprime le pronom *ça*, tandis que les verbes météorologiques, eux, peuvent figurer dans des phrases non-finies sans *il*.¹⁶

- (8) a. -J'ai vu, me contait-elle, moi qui te parle, j'ai vu neiger au mois de juillet. (G. Colette, *Sido*, 1929)

¹³ Cf. également Maillard, éd. (1991) ou *L'Information grammaticale* 62 (1994) consacrée à l'impersonnel.

¹⁴ Comme nous le verrons par la suite (cf. III.1.4.3.3.2), contrairement au français, l'anglais exige la présence du pronom *it* dans les propositions non-finies.

(i) I definitely did not see it rain, and yet the ground was all soaking wet.

¹⁵ Nous ne nous prononçons pas ici sur le statut exact du pronom *ça*. Il semble que dans les exemples donnés, au moins dans (7a) et (7b), il s'agit d'un emploi anaphorique qui n'est pourtant pas du même type. Nous examinerons le pronom *ça*, sujet des verbes météorologiques, ultérieurement (cf. III.2.2.2).

¹⁶ Nous reviendrons sur cette capacité des verbes météorologiques à figurer à l'infinitif après les verbes de perception (cf. III.1.4.3.3.2).

- b. -Où es-tu ? Il répondit qu'il écoutait pleuvoir, sans détourner la tête, et de nouveau colla à la vitre sa face. (F. Mauriac, *Genitrix*, 1923)

En ce qui concerne la troisième remarque de Ruwet, on peut se demander si, dans les cas de *il pleut* et de *il y a du brouillard*, il s'agit du même *il* ou du même emploi de ce pronom. Ainsi, en anglais, ces deux *il* correspondent à deux éléments différents, *it* et *there*. En outre, le fait qu'en français, les prédicats de ces deux *il* soient difficilement coordonnables est très problématique. On pourrait en effet s'attendre à ce que des phrases puissent contenir deux prédicats coordonnés à un seul et même *il*, si les deux *il* étaient réellement les mêmes. Or ce n'est pas le cas.

- (9) a. Il neige et pleut. (J. Renard, *Journal*)
 b. Il s'est mis à neiger et à faire beau en même temps.
 c. *Il y a souvent du brouillard dans cette plaine et fait toujours très humide.
 d. *Hier il y a eu du soleil et (a) neigé toute la journée.¹⁷

Malgré ces réserves, nous pouvons constater que le pronom dit 'impersonnel' qui figure devant les verbes météorologiques en français et en anglais possède un comportement particulier. Il ne reprend ni ne réfère à aucun SN. Effectivement, dans les phrases de sens proprement météorologique, le pronom *il* ne commute avec aucun SN et aucune question ne peut être posée à propos de ce pronom. De plus, il est impossible de reprendre ce pronom seul, la reprise n'étant possible qu'à partir de la phrase entière.

- (10) a. Le temps_i / la journée_i / le ciel_i était maussade. Il_{*i} a plu toute la journée.
 b. Il a fait très beau hier. *Le temps / *la température / *la journée a fait très beau hier.
 c. *Qu'est-ce qui pleut ? / *Qui fait beau ?
 d. Il_i a neigé toute la journée hier. *Je l'ai beaucoup apprécié. J'ai beaucoup apprécié cela_{*i}.
- (11) a. The weather_i / the sky_i / the day_i was just terrible. It_{*i} rained from 9 am till midnight.
 'Le temps_i / le ciel_i / la journée_i était horrible. Il_{*i} a plu de 9 heures du matin à minuit.'

¹⁷ Le fait que deux structures en *il y a*, comme celles de (i), ne soient pas coordonnables non plus n'annule pas forcément notre argument, car cette agrammaticalité peut avoir deux sources possibles.

(i) *Il y avait du brouillard et (y) avait du vent.

Tout d'abord, elle peut être liée au caractère clitique du pronom *y*. Si l'on considère que le pronom *y* doit faire partie des éléments communs, il est plus raisonnable d'y inclure le verbe *avoir* également. En effet, la phrase (ii) est tout à fait grammaticale. Le caractère déviant de la phrase (i) peut donc venir du fait que, dans le cas de deux structures en *il y a*, le pronom *il* n'est pas le seul élément commun dans une coordination.

(ii) Il y avait du brouillard et du vent.

- b. It was snowing for hours. *The sky / *the weather / *the day was snowing for hours.
‘Il a neigé pendant des heures. *Le ciel / *le temps/ *la journée a neigé pendant des heures.’
- c. *What was raining? / *Who was snowing?
*‘Qu’est-ce qui pleuvait ? / *Qui neigeait ?’
- d. It_i snowed a lot yesterday. I just loved it*_i / that*_i.
‘Il_i a neigé beaucoup hier. Je l*_i’ai adoré / J’ai adoré cela*_i.’

Quel est donc le statut de ce pronom quand il figure avec des prédicats météorologiques ? Peut-on le considérer comme un argument ? Quelle est la structure argumentale des prédicats météorologiques ? Les avis sont partagés entre ceux qui donnent un statut d’argument au pronom dit ‘impersonnel’, ceux qui le considèrent comme un élément purement explétif et enfin ceux qui se situent entre les deux extrêmes et attribuent à ce pronom un statut de quasi-argument.¹⁸ Réexaminons donc ces différentes positions.

1.4.2 Le pronom des verbes météorologiques, un argument à part entière

Parmi ceux qui attribuent un sens et un rôle thématique au pronom des verbes météorologiques, nous distinguerons :

- ceux qui considèrent que ce pronom possède une valeur référentielle en rapport avec son origine dans un état antérieur de la langue (approche diachronique) ;
- ceux qui reconstituent un sujet renfermant un substantif météorologique à un niveau sous-jacent de la structure ;
- ceux qui récupèrent le sens du pronom en synchronie dans la structure de surface.

1.4.2.1 De l’origine à l’état actuel

1.4.2.1.1 L’origine divine du pronom

L’idée de l’origine divine du pronom des verbes météorologiques figure dans beaucoup d’ouvrages philologiques (cf. entre autres Bréal 1882, Meillet 1948), mais les jugements formulés sur le comportement des verbes du latin ou du grec ancien, ou même de l’indo-européen, ne trouvent que rarement leur continuité dans la description de l’état actuel des langues. Polge (1977) a cependant formulé des conclusions qui ont des

¹⁸ Un quasi-argument est un argument non-référentiel (cf. Chomsky (1986) et Rizzi (1986)).

répercussions pour le français moderne. Pour lui, dans des formulations telles que *il pleut* ou *il fait chaud*, le pronom *il* n'est pas un pronom de sens indéterminé ou indéfini. Ce *il* perpétue syntaxiquement une relation avec un sujet qui était à l'origine un substantif. Pour appuyer son hypothèse, Polge utilise des expressions grecques et latines telles que : *Zéus húei* 'Zeus pleut' et *Dominus pluit sulfur et ignem* 'Le maître pleut du soufre et du feu'.

L'idée de Polge, c'est qu'historiquement, il n'y a pas de verbe unipersonnel. L'auteur en trouve la preuve dans le fait que les Grecs priaient Zeus de pleuvoir en s'adressant à lui sur le mode impératif : *húson! húson! 'pleus!'* Polge soutient que le *il* devant les unipersonnels à vocation météorologique n'existe pas en ancien français. Selon lui, ce pronom ne fait son apparition, par normalisation sur le modèle des verbes personnels, qu'au XII^e siècle et son emploi ne se généralise qu'au XVI^e siècle.¹⁹ « Même passée cette date, dès que dans un esprit de foi la nature du sujet réapparaît au niveau de la conscience claire, l'unipersonnel redevient personnel. C'est le cas chez Bossuet [(1627-1704)] : '*Dieu a-t-il tonné et éclairé?*' ou '*Dieu a ces orages en main : il n'appartient qu'à lui de faire éclater dans les nuées le son de tonnerre*' » (Polge 1977 : 250).

1.4.2.1.2 « Dieu est mort », au moins en synchronie

Bien avant Polge (1977), Šaxmatov (1925) a démontré que les phrases impersonnelles (ou unipersonnelles comme les appelle Polge) doivent remonter à l'indo-européen, puisqu'on les trouve d'une manière uniforme dans toutes les langues du groupe :

- | | | | | |
|------|----|-------------------|--|---|
| (12) | a. | vieil
indien : | <i>várshati</i>
'il pleut' | <i>vyúchati</i>
'il commence à faire jour' |
| | b. | les védas : | <i>na varshan na sanatapat</i>
'il n'y avait pas de pluie, mais <i>il_{impers}</i> (temps) n'était pas clair' | |
| | c. | latin : | <i>tonat</i>
'il tonne' | <i>pluit</i>
'il pleut' |
| | | | | <i>gelat</i>
'il gèle' |

Il n'y a pas de moyen de prouver que la phrase impersonnelle ait remplacé une forme personnelle à sujet divin, car, en indo-européen, à côté des phrases à structure canonique, sujet-prédicat, qui expriment des phénomènes météorologiques : *Devo várshati* 'Dieu fait la pluie' (en vieil indien) ; *Jupiter tonat* 'Jupiter tonne', *Jupiter*

¹⁹ Même si les verbes unipersonnels sont attestés bien avant cette date (cf. l'analyse de Šaxmatov *supra*), les siècles choisis par Polge n'ont rien d'arbitraire. C'est bien entre le XII^e et le XVI^e siècles que les clitiques s'installent en français d'une façon générale (A. Zribi-Hertz, c.p.).

fulget ‘Jupiter lance des éclairs’ (en latin), on trouve aussi des phrases impersonnelles qui expriment les mêmes phénomènes. En outre, les formes impersonnelles s’emploient, dans l’indo-européen, pour exprimer également des émotions, des sensations physiques et des sentiments moraux, l’existence d’un fait ou d’un événement. Toutes les langues du groupe possèdent ces formes. Si l’agent divin peut être envisagé pour des phrases météorologiques, les autres tournures impersonnelles ne peuvent absolument pas être expliquées par les phrases personnelles (Šaxmatov 1925 : 74).

- (13) a. latin : *me miseret*_{impers} ‘j’ai pitié’ *me pudet*_{impers} ‘j’ai honte’ *accidit*_{impers} ‘il_{impers} arrive’ *contingit*_{impers} ‘il_{impers} vient à l’esprit’
- b. vieil allemand : *mir*_{dat} *suintilôt*_{impers} ‘j’ai le vertige’ *kepurit*_{impers} ‘il_{impers} arrive’
- c. allemand : *mir*_{dat} *ekelt*_{impers} ‘j’ai du dégoût’ *es freut*_{impers} *mich* ‘je suis content’ *es geschieht*_{impers} ‘il se passe’
- d. russe : *menja*_{acc} *tošnit*_{impers} ‘j’ai la nausée’ *byvaet*_{impers}, *sluèaetsja*_{impers} ‘il arrive’

L’analyse des verbes météorologiques ne doit donc pas confondre leur éventuelle structure originelle et leur structure dans les langues modernes. Cette idée de la nécessité d’un partage figure déjà chez Meillet (1948, 1951), qui considère que « quand un Français d’aujourd’hui dit : *il vente*, on parle à juste titre d’un verbe ‘impersonnel’ : la forme employée signifie simplement ‘le vent souffle’, et on ne fait allusion à l’action d’aucune personnalité définie [...] » (t.1 : 196-197). En revanche, « les gens qui parlaient une ancienne langue indo-européenne pensaient les notions comme actives ; ils ne se représentaient pas les phénomènes naturels comme des choses, mais comme des forces intérieures qui agissent ; il n’y avait pas du vent, de l’air qui circule, mais une force qui souffle, analogue à la force qui est en vous et moi. Chacun des mots de la langue se présentait comme le nom d’un être actif qui agirait autour de moi et avec moi » (t.2 : 17). Pour Meillet donc, à l’origine les verbes météorologiques possèdent bien un agent,²⁰ force naturelle ou divinité, mais dans des langues modernes, ils restent proprement ‘impersonnels’.

²⁰ Plutôt que d’autoriser la conclusion que Meillet en tire lui-même sur les verbes météorologiques, cette citation semble renforcer notre idée (cf. II.1.1) relative à l’antériorité des noms météorologiques par rapport aux verbes et le fait que les noms de météores appartenaient à la classe des noms actifs du proto-indo-européen.

Il nous semble impossible en synchronie de parler du pronom *it/il* des verbes météorologiques comme étant en relation avec le substantif divin originel. Parmi les arguments linguistiques qui défendent ce point de vue, citons Darden (1973) qui montre qu'en anglais, où les phrases météorologiques se construisent avec le pronom *it* (qui est neutre) et non *he* (auquel on aurait pu s'attendre si le pronom était en effet un substitut du nom *god*), on est confronté au problème du genre dans les phrases suivantes :

- (14) a. Some god lost his thunderbolt.
'Un dieu a perdu (a laissé partir) sa_{masc} foudre.'
- b. *Some god lost its thunderbolt.
- c. ??Some god-child lost its thunderbolt.
'Un dieu-enfant a perdu (a laissé partir) sa_{neutre} foudre.'

Par ailleurs, nous pouvons remarquer que l'existence de phrases telles que celles de (15) montre que le *il* du verbe météorologique ne peut pas être co-référentiel avec le sujet nominal *Dieu* et ne peut donc pas renvoyer au même « agent ».

- (15) a. Il_i pleuvra si Dieu_i (le) veut.
- b. Dieu_i veut qu'il_i pleuve.

L'existence de phrases impersonnelles en indo-européen, ainsi que l'impossibilité d'attester la présence de traces divines dans des langues modernes, montrent bien que la structure à sujet divin constitue une variante parmi les différentes structures associées aux phénomènes atmosphériques à un moment donné dans le développement des langues. Il paraît donc clair que même si, diachroniquement, le verbe météorologique pouvait accepter une structure personnelle à sujet divin, cette dernière ne doit pas être considérée comme une structure canonique, ni comme la seule possible, ni enfin comme une structure engendrant la structure actuelle dite 'impersonnelle'.

1.4.2.1.3 Un sujet indéfini effacé des verbes russes

En russe, la question de l'origine de l'élément implicite qui commande l'accord du verbe météorologique à la troisième personne du singulier ne se pose pas en termes de formes personnelles à sujet divin pour une raison toute simple. Ces verbes météorologiques au passé prennent une terminaison neutre (réservée presque exclusivement aux inanimés) *-o* (*dož dilo* 'il pleuvait') et ne peuvent donc pas s'accommoder d'un sujet divin qui devrait exiger la terminaison nulle du masculin (**dož dil*) ou *-a* du féminin (**dož dila*).

Pour expliquer ce trait des verbes météorologiques russes, Potebnja (1968) postule l'existence de phrases à sujet indéfini de type *èto-to, neèto* 'quelque chose' à l'origine des phrases impersonnelles (non seulement météorologiques). Ce sujet indéfini viendrait à son tour d'un nom défini de matière.²¹ La forme verbale porterait donc une terminaison de troisième personne neutre au singulier, correspondant au genre de ces sujets indéfinis. Selon Potebnja, puisque ce pronom désigne uniquement une place vide dans la pensée, il peut facilement être omis.

Le sujet des verbes, qui deviendront ensuite impersonnels, n'est donc pas un nom désignant un être divin, mais un nom à partir duquel ces verbes sont dérivés. A la question hypothétique *kto svetaet ?* 'qui fait jour ?', la langue donne la réponse *svet svetaet* 'le jour fait jour'.²² Pour Potebnja, une telle structure ne constitue qu'une tautologie partielle, car elle ne répète pas le même acte de pensée et de langue. Elle décompose la perception en deux éléments, semblables dans leur contenu, l'un pour désigner la matière et l'autre son activité. Les verbes impersonnels dont les noms correspondants ne sont pas conservés par la langue seront plus anciens, selon Potebnja, notamment les verbes en *-n* : *merznet* 'il gèle', *merknet* 'il s'obscurcit'.²³ On présuppose leurs tournures semi-tautologiques uniquement par analogie avec les phrases comme *svet svetaet* 'le jour fait jour'.

Il nous semble extrêmement difficile de vérifier l'hypothèse de Potebnja, car elle porte sur un état de langue dont il ne reste que peu de traces observables. Le fait que le russe moderne admette marginalement des phrases de type *dož d' dož dit* 'pluie pleut' (et cela exclusivement avec un effet de folklore pour reproduire la langue des bylines²⁴) ne peut pas être considéré comme un reliquat de cet état antérieur, puisque l'étape suivante où le sujet précis serait remplacé par un terme indéfini, *neèto dož dilo* 'quelque chose pleuvait', est absolument impossible. Dans la mesure où Potebnja admet lui-même que l'élément indéfini qui, à un moment donné, figurait en tant que sujet des verbes météorologiques ne désigne qu'une place vide dans la pensée, il nous semble tout à fait

²¹ Ce terme est employé par Potebnja dans son sens philosophique pour désigner le principe fondamental, l'essence d'une chose.

²² *Svet* en russe signifie littéralement 'jour, lumière'. Le verbe *faire jour* est construit sur la base de *svet*. La phrase donnée par Potebnja (*svet svetaet*) reste parfaitement hypothétique et impossible dans la langue courante.

²³ Bien que la base de ces verbes puisse se reconnaître dans les substantifs *moroz* 'gel' et *sumerki* 'crépuscule' respectivement, ces noms ne peuvent pas être vus comme les sujets des tournures tautologiques des verbes donnés. Ils sont en fait les sujets des verbes *morozit* 'il gèle' et *smerkaetsja* 'il fait crépuscule'.

²⁴ Les bylines sont des chansons épiques russes de la tradition orale.

cohérent de considérer que cet élément ne doit pas être vu comme un argument des verbes météorologiques du russe moderne. Même si l'hypothèse de Potebnja était correcte pour expliquer les origines de la terminaison 'impersonnelle', elle resterait de toute façon sans réelle incidence sur le traitement des verbes météorologiques actuels.

1.4.2.1.4 Les différences entre le comportement syntaxique antérieur et actuel

Les tentatives d'analyser les verbes météorologiques des langues modernes en se rapportant à leur état originel nous semblent d'autant plus contestables que leur comportement syntaxique antérieur était parfois assez différent de leur comportement actuel. Les verbes météorologiques du grec ancien et du latin, par exemple, pouvaient figurer à la forme passive :

- (16) a. $\bar{\alpha}$ $\acute{\alpha}\delta\acute{\alpha}\acute{\epsilon}$ $\epsilon\beta\bar{\alpha}$
 hé gué huetaj oligoj
 la terre_{nom} est plu_{ind prés passif} un peu
 'Il pleut un peu sur la terre'
- b. δ $\acute{\iota}$ $\delta\acute{\gamma}\bar{\eta}$ $\acute{\iota}\acute{\gamma}\acute{\iota}\delta\acute{\epsilon}\acute{\iota}$ $\acute{\iota}\zeta\bar{\alpha}$ $\acute{\iota}\acute{\alpha}\acute{\epsilon}\delta\acute{\omicron}\bar{\eta}$ $\acute{\gamma}\acute{\iota}\acute{\iota}$ $\delta\acute{\alpha}\bar{\eta}$ $\acute{\upsilon}\delta\acute{\alpha}\acute{\iota}$
 ton huper Memfin méde neifomenon parapan
 les gens en dessous de Memphis même pas n'étant enneigés_{part prés passif} tout à fait
 'Il n'a pas tout à fait neigé ('plu' selon L&S) sur les gens en dessous de
 Memphis'
- c. $\div\acute{\epsilon}\acute{\upsilon}\acute{\iota}\acute{\epsilon}$ $\delta\acute{\iota}\bar{\epsilon}\bar{\epsilon}$ $\acute{\iota}\acute{\alpha}\beta\acute{\omicron}\acute{\alpha}\delta\acute{\alpha}\acute{\epsilon}$
 hioni polléj nejfetaj
 neige_{dat} abondante_{dat} (il) est enneigé_{ind prés passif}
 'Il est en train d'être couvert d'une neige abondante'
- d. totum istud spatium, qua pluitur et ninguitur
 toute cette immensité où il est plu_{ind prés passif} et neigé_{ind prés passif}
 'toute cette immensité où il pleut et neige'

Ces exemples du passif utilisé avec les verbes météorologiques montrent que ces verbes grecs et latins possèdent au moins un argument interne au syntagme verbal, argument qui désigne généralement un lieu. Cet argument pourrait correspondre en français à un syntagme prépositionnel du type *sur la ville* ou *à Paris*, syntagmes qui ne peuvent jamais figurer en tant que sujets des passifs.²⁵

- (17) a. *Paris a été / était / fut plu beaucoup ces derniers temps.
 b. *Les montagnes ont été / étaient / furent neigées abondamment.

²⁵ En français, les équivalents de ces phrases grecques et latines comportent un adjectif en *-eux*, comme *pluvieux* :

(i) Paris est pluvieux.

Nous reviendrons à l'analyse de ces structures, ainsi qu'à la question du lieu dans la structure des verbes météorologiques par la suite (cf. III.2.3.3).

Les adjectifs du type *enneigé* ne semblent pas correspondre aux vraies formes passives, car ils ne peuvent pas vraiment figurer dans la position prédicative des phrases passives.

(18) *Les Alpes ont été enneigées.

Néanmoins, en anglais, on trouve un emploi passif plus ou moins comparable au grec, comme dans (19), avec tout de même une différence importante. Le SN anglais, sujet du passif météorologique, n'est aucunement un argument interne au SV, car le verbe possède invariablement une particule directionnelle. Le SN est donc attaché à cette particule et n'a pas de rapport direct avec le prédicat. La formation du passif est donc possible, comme dans le cas des verbes intransitifs construits avec des prépositions.

- (19) a. This movie was much spoken about.
'On a beaucoup parlé de ce film.'
- b. The car stayed outside for a month and ended up being snowed on.
'La voiture est restée garée dehors pendant un mois et a fini par être recouverte de neige.'
- c. I tried to run fast but your gift still managed to get rained on.
'J'ai essayé de courir vite, mais ton cadeau a quand même pris la pluie.'

Contrairement aux SN sujets des énoncés (19b,c), le SN sujet du passif des énoncés (20) ne peut même pas figurer dans une phrase active.

- (20) a. Have you heard ? The Dursleys were snowed in for a whole month.
'Avez-vous entendu? Les Dursley ont été ensevelis sous la neige pendant tout un mois.'
- b. *It snowed the Dursleys in for a whole month.
- c. *It snowed in the Dursleys for a whole month.
- d. *It snowed in on the Dursleys for a whole month.

Pour revenir aux verbes météorologiques latins, notons que De Carvalho (1991) considère l'emploi « improprement dit 'impersonnel' » des verbes météorologiques latins comme un cas particulier d'une construction 'personnelle'. Pour cet auteur, il n'y a donc pas de différence entre les formes *uolat* 'quelqu'un ou quelque chose vole' et *pluit* 'il pleut', car « un vocable verbal latin est une entité autonome et la marque personnelle qui le clôt n'a rigoureusement rien d'un support extérieur ou antérieur. C'est plutôt une dépendance interne, atteinte *in fine* – un apport ultime, qui est la 'personne primordiale' en fonction de laquelle s'ordonne nécessairement, dans nos

langues, la représentation de tout événement » (De Carvalho 1991 : 38). Les deux formes mentionnées présentent donc des phénomènes de vol et de chute d'eau respectivement, phénomènes imputables à une personne primordiale non-nommée. L'emploi de ces verbes avec un SN explicite constitue donc une variante de la même structure où le SN ne fait que « nommer, substantivement » ou « adjectivement », une personne primordiale dans le verbe.²⁶ Dans le cas d'un SN avec un nom au nominatif ou à l'accusatif qui peut accompagner les verbes météorologiques latins, la personne primordiale peut avoir les statuts logiques suivants :

- lieu de provenance ;
- objet mobile ;
- entité personnelle causatrice (*ibid.*).

- (21) a. Venit imber, lauit parietes, perpluunt.
arrive averse détrempe murs pleuvent
'Arrive l'averse, détrempe les murs, et ceux-ci laissent passer la pluie.'
- b. qua ... pluit ... porta
là où pleut porte
'là où une porte laisse passer la pluie'
- c. Capena grandi porta qua pluit gutta.
Capena grande porte où pleut gouttes
'Là où de la Porta Capena, il pleut à grosses gouttes.'
- d. nuntiatum est... Amiterni terram pluuisse.
annoncé a été à Amiternum de la terre²⁷ a plu
'On annonça qu'à Amiternum, il y avait eu une pluie de terre.'

Quoiqu'en français moderne l'emploi proprement atmosphérique des verbes météorologiques et l'emploi métaphorique des mêmes verbes ne relèvent pas de la même structure, et malgré le caractère discutable de l'hypothèse de De Carvalho, la liste des « statuts logiques » des SN employés avec les verbes météorologiques latins reflète bien la palette des constructions dites personnelles des verbes météorologiques modernes. Nous reviendrons à l'analyse de ces constructions (cf. III.1.5.6).

²⁶ Curieusement, ce SN « nommant [explicitement] la personne primordiale » contenue d'une façon implicite dans une forme telle que *pluit*, n'est pas considéré comme sujet du prédicat météorologique. Selon De Carvalho, le terme «sujet », établi d'après la morpho-syntaxe de certaines langues indo-européennes modernes, telles que le français ou l'anglais, et défini en tant que support extérieur à l'événement signifié par le mot verbal, ne convient pas aux SN des verbes latins en général et non seulement des verbes météorologiques.

²⁷ Le nom 'terre' apparaît à l'accusatif, car il s'agit de la proposition infinitive.

1.4.2.2 Descente au niveau sous-jacent

1.4.2.2.1 L'hypothèse de Darden

La position de Darden (1973) offre une autre solution au problème des phrases impersonnelles à verbes météorologiques. Darden s'efforce de reconstituer pour ces verbes un sujet renfermant un substantif météorologique au niveau sous-jacent de la structure. Puisque des SV conjoints doivent posséder des sujets co-référentiels, Darden utilise l'existence des phrases de (22) comme preuve de la co-référentialité des sujets *it* des verbes qui y figurent.

- (22) a. It rained and flooded my basement.
'Il a plu et mon sous-sol a été inondé.'
- b. It snowed but did not stick.
'Il a plu mais ça n'a pas tenu.'
- c. It thundered and scared the hell out of me.
'Il a tonné et ça m'a effrayé.'

Darden conclut que les phrases contenant un verbe météorologique de (22) possèdent toutes, à leur base, des phrases à sujet explicitement nominal comme *rain rained*, car c'est forcément la pluie qui a inondé la cave, la neige qui n'a pas tenu et le tonnerre qui m'a effrayé. L'auteur note que même si les phrases de (22) sont parfois préférées par les locuteurs avec un deuxième *it* explicite, ce phénomène ne pose aucun problème par rapport à l'hypothèse soutenue. Selon Darden, ce deuxième *it* ne serait pas forcément co-référentiel avec le premier, mais il serait sûrement non-anaphorique comme le premier,²⁸ car il référerait au produit du premier verbe.²⁹

Cependant, Darden se rend compte que son hypothèse pourrait rencontrer quelques difficultés liées au genre des substantifs météorologiques dans des langues comme le russe, lequel, par ailleurs, préfère les constructions météorologiques à verbe neutre de mouvement *idti* 'aller' combiné avec un substantif désignant le phénomène

²⁸ Cette remarque de Darden paraît très curieuse, dans la mesure où un élément qui réfère à un produit dénoté par le prédicat dans le contexte gauche devrait plutôt être considéré comme anaphorique, sauf si on considère qu'il n'y a anaphore que d'un SN effectivement présent dans le contexte gauche.

²⁹ Dans les traductions des phrases utilisées par Darden pour son argumentation (cf. (22)), Ruwet met d'une façon régulière le pronom *ça* devant le deuxième verbe. Selon Ruwet, ce *ça* anaphoriserait d'une façon inévitable le premier prédicat ou son résultat. La coordination des deux prédicats, telle qu'elle paraît en anglais sans la mention explicite du deuxième *it*, semble résulter, pour Ruwet, d'une confusion linguistique des locuteurs qui confondraient les deux emplois de *it*, qui se manifestent en français par deux formes différentes, *il* et *ça*.

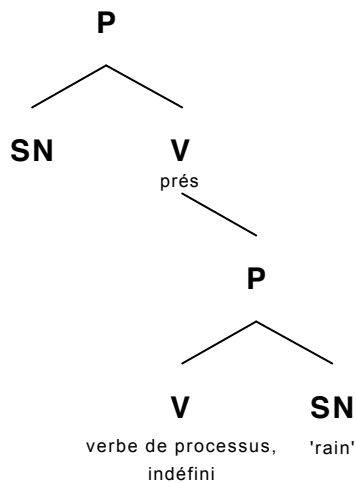
atmosphérique en question.³⁰ Les verbes météorologiques impersonnels du russe possèdent au passé la terminaison neutre *-o* (par exemple, *dož dilo* ‘il pleuvait’) qui est incompatible avec les sujets masculins *dož d’* ‘pluie’ ou *sneg* ‘neige’. Darden propose alors une structure de base dans laquelle un verbe de mouvement non-marqué est inséré comme un verbe de processus sous le nœud P, comme dans (23a).³¹ Pour obtenir une forme impersonnelle du verbe, le groupe nominal reste vide et la base ‘rain’ se met dans la position du verbe, comme dans (23b). L’incorporation du sujet a lieu avant l’accord entre le sujet et le prédicat, car ce dernier doit être prélexical. Au moment de l’accord, il n’y a pas de sujet et le verbe prend la forme du neutre singulier. La même analyse s’applique aux phrases de l’anglais avec le pronom *it*. Le sujet n’est pas éliminé complètement, une copie du SN reste et apparaît à la fin comme *it* (Darden 1973 : 525).³²

³⁰ Bien que conscient du problème posé par le genre, Darden omet pourtant de mentionner que les structures suivantes sont impossibles en français : **Elle pleut (La pluie tombe)* ou **Il/Elle a neigé toute la nuit mais elle a fondu aussitôt* (Ruwet 1990 : 54).

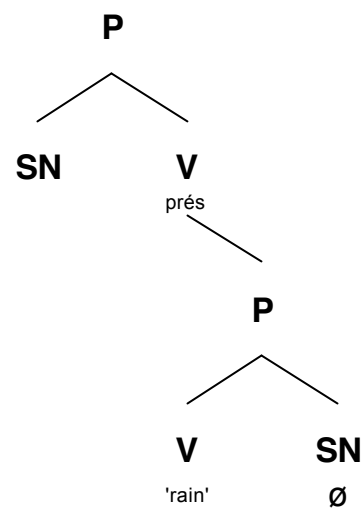
³¹ L’idée selon laquelle la phrase à verbe impersonnel renferme un substantif météorologique ainsi qu’un verbe plus ou moins neutre de processus (utilisée par Darden pour prouver que les phrases météorologiques ont un ‘vrai’ sujet) figure déjà dans Arnauld et Lancelot (1660) : « *pluit* [‘il pleut’] est proprement un mot dans lequel, pour abrégé, on a renfermé le sujet, l’affirmation et l’attribut, au lieu de *pluvia fit* [‘la pluie arrive’], ou *cadit* [‘tombe’] ; quand nous disons *il pleut, il neige, il grêle, il est* là pour le nominatif, c’est-à-dire *pluie, neige, grêle*, renfermé avec le verbe substantif *est* ou *fait*, [...] pour *id quod dicitur pluvia, est* [‘ce qui est dit pluie, est’]; *id quod vocatur nix, fit* [‘ce qui s’appelle neige, arrive’]. » (1660 : 88). Cependant, pour les grammairiens de Port-Royal, le pronom *il* des verbes météorologiques français n’est là que pour des raisons formelles, puisque chaque verbe doit avoir un sujet qu’ils appellent le nominatif. Aucune conclusion relative au sémantisme ou au comportement syntaxique de ce pronom n’est tirée. Cette position des grammairiens de Port-Royal est d’ailleurs reprise par Kuroda (1979) pour illustrer le fait que le sujet des phrases météorologiques impersonnelles ne peut pas être leur sujet logique. Toutefois, il semble que les grammairiens de Port-Royal aient eu quelques doutes sur la question, car dans la définition de l’Ellipse dans le chapitre sur les figures de construction, il est affirmé que dans la phrase *pluit*, on « [sous-entend] le nominatif pour *Deus*, ou *natura pluit* » (1660 : 107).

³² Une hypothèse semblable à celle de Darden est examinée dans Boons, Guillet et Leclère (1976) pour qui les phrases impersonnelles à verbes météorologiques peuvent présenter « une sous-structure de la forme extrapostée *Il V V-n* [*V-n* étant un substantif de la même famille morphologique que *V* avec *-n*, suffixe nominalisateur], où le sujet *V-n* serait absent » (1976 : 264). Cependant, les auteurs eux-mêmes considèrent que leur hypothèse est difficile à prouver.

(23) a.



b.



Si l'anglais permet la coordination de deux prédicats comme dans les énoncés de (22), pour les raisons proposées par Darden, le substantif météorologique sous-jacent au pronom *it* devrait être visible pour la syntaxe. Dans ce cas, le terme explicite *rain* 'pluie' dans des phrases telles que (24a) ou (28a) devrait être remplaçable par un pronom *it* ou élide complètement pour éviter toute répétition. Or, cette opération n'est pas possible. Dans (24) le terme en question est en position de sujet. Si le sujet du deuxième prédicat est remplacé par *it*, comme dans (24b), ou omis, comme dans (24c), la deuxième partie de la phrase ne signifie plus que la pluie était glaciale, mais que le temps était glacial. L'équivalent de (24a) en français n'est pas possible sans la présence explicite du terme *pluie*. La phrase (24d) ne permet pas l'interprétation selon laquelle le terme *glacial* réfère au temps qu'il fait à cause du genre du pronom. Elle est donc parfaitement agrammaticale et ce, sans aucune ambiguïté.

- (24) a. It was raining and the rain seemed icy cold.
'Il pleuvait et la pluie semblait glaciale.'
- b. #It was raining and it seemed icy cold³³.
#'Il pleuvait et il semblait faire très froid.'
- c. #It was raining and seemed icy cold.
#'Il pleuvait et semblait faire très froid.'
- d. *Il pleuvait et elle semblait glaciale.

³³ Le symbole # signifie que la phrase qui le suit n'est pas agrammaticale, mais ne possède pas l'interprétation voulue.

Les phrases (24d) et (25a,b) sont agrammaticales en français, car la reprise par un pronom personnel *il* ou *elle* n'est possible que pour des entités « classifiées, déjà rangées dans une catégorie de choses » (Kleiber 1994 : 74).

- (25) a. *Il neige et elle tient.
 b. *Il vente très fort aujourd'hui et en plus il_{vent} est chaud.

Quoique le référent des pronoms personnels puisse être facilement inféré à partir des prédicats météorologiques, l'emploi de ces pronoms échoue « faute d'une mention effective du référent » (Berthonneau 2001 : 341, reprenant l'idée de Kleiber 1994).

Dans la phrase (24a), si on remplace le verbe *to seem* par le verbe *to be* pour aboutir à deux verbes de forme identique, comme dans (26), l'équivalent de la phrase (24c) pourrait s'employer avec ou sans la répétition du verbe 'être'.

- (26) a. It was raining and the rain was icy cold.
 'Il pleuvait et la pluie était glaciale.'
 b. #*?It was raining and was icy cold.³⁴
 c. #It was raining and icy cold.
 #'Il pleuvait et faisait très froid.'

La phrase (26c), sans la répétition du verbe, semble beaucoup plus naturelle que la phrase (26b). Cependant, c'est dans la phrase (26c) que le verbe 'être' est mis en facteur commun, quoiqu'il s'agisse de deux emplois distincts, un emploi aspectuel pour former le présent progressif et un emploi plein pour désigner l'état ambiant.

Si le deuxième prédicat de la phrase ne peut pas désigner l'état de l'atmosphère, comme dans (27), les phrases sans substantif météorologique explicite deviennent agrammaticales.

- (27) a. It was snowing and the snow looked just like down.
 'Il neigeait et la neige ressemblait à du duvet.'
 b. *It was snowing and it looked just like down.
 c. *It was snowing and looked just like down.

La présence explicite du nom météorologique est également obligatoire, en anglais aussi bien qu'en français, quand le nom figure en tant qu'objet direct, comme dans (28). Ainsi, il est impossible de reprendre le produit du phénomène météorologique dénoté par

³⁴ La suite de ces trois symboles signifie que la phrase n'a pas l'interprétation recherchée, mais qu'en plus, dans l'autre interprétation, elle est plutôt agrammaticale ou en tout cas marginale.

le verbe ‘pleuvoir’ ou ‘neiger’ par un pronom *it* ou *il*. Il semble qu’il n’y ait aucune différence d’acceptabilité en fonction de l’ambiguïté éventuelle du nom (le nom peut désigner uniquement la substance dans l’air, comme ‘pluie’, ou être ambigu entre la substance dans l’air et par terre, comme ‘neige’).

- (28) a. While it was raining, I collected the rain in a large receptacle.
Pendant qu’il pleuvait, j’ai récolté (de) la pluie dans un grand récipient.
- b. *?While it was raining, I collected it_{rain} in a large receptacle.
*?Pendant qu’il pleuvait je l_{pluie}’ai récoltée dans un grand récipient.
- c. While it was snowing, I managed to gather some snow into a large pale.
Pendant qu’il neigeait, j’ai réussi à récolter (de) la neige dans un grand seau.
- d. *?While it was snowing, I managed to gather it_{snow} into a large pale.
*?Pendant qu’il neigeait, j’ai réussi à la_{neige} récolter dans un grand seau.

Dans les phrases où le nom météorologique figure comme objet indirect (cf. les énoncés de (29)), une très légère différence d’acceptabilité apparaît entre l’anglais et le français. Dans la mesure où le pronom français *le* est clitique, il ne peut pas figurer en tant que régime d’une préposition, comme peut le faire le pronom anglais *it* (cf. *under it, in it, on it* vs **sous le, *dans le, *sur le, mais dessous, dedans, dessus*). La préposition française prend donc une forme adverbiale et s’emploie toute seule. Cette particularité du français semble rendre les phrases françaises, équivalentes des phrases anglaises, légèrement plus acceptables.

- (29) a. Look! It is raining! Let’s go and sing in the rain!
Regarde ! Il pleut ! Allons chanter sous la pluie!
- b. Look! It is raining! #Let’s go and sing in it!
Regarde ! Il pleut ! #Allons chanter dessous!
- c. Look! It is snowing! Let’s go and play in / with the snow!
Regarde ! Il neige ! Allons jouer dans / avec la neige!
- d. Look! It is snowing! #Let’s go and play in it / with it!
Regarde ! Il neige ! #Allons jouer dedans / avec!

Les phrases (29b,d) sont en fait parfaitement acceptables en situation et cette acceptabilité n’a pas de rapport avec la mention préalable d’un prédicat météorologique. Le référent du pronom personnel peut donc être construit à partir de la situation du discours, ce qui autorise les phrases de (30), prononcées par un individu qui, regardant par la fenêtre et voyant la neige, s’adresse à son interlocuteur.

- (30) a. Wow ! Have you seen ? Let’s go play in it !

- b. Oh ! Tu as vu ? Viens, on va jouer dedans !

Le pronom *it* anglais, ainsi que la préposition adverbialisée du français, *qui*, *elle*, est toujours anaphorique, reprend un élément qui n'est pas explicitement présent dans le contexte linguistique, mais qui est récupérable à partir de la situation impliquée par la question 'Tu as vu ?'³⁵ La présence explicite du prédicat météorologique, avec ou sans substantif sous-entendu, ne serait donc pour rien dans l'autorisation de cette reprise de la substance météorologique.

Par ailleurs, les phrases de (9) et de (31) où les deux prédicats coordonnés sont météorologiques, posent également problème par rapport à l'hypothèse de Darden, et ce en anglais comme en français. Le référent du seul et même substantif météorologique ne peut pas en effet être en même temps celui qui pleut et qui dégèle ou celui qui pleut et neige, et ainsi de suite.

- (31) a. Il pleut et dégèle, comme au mois d'avril. (Napoléon I, *Lettres à Joséphine*, 1814)
- b. Il pleut et tonne souvent à Tivoli. (J. Michelet, *Journal*, 1848)
- c. When they left it was clouding over and beginning to drizzle. (British National Corpus (BNC))
'Quand ils partirent, le ciel se couvrait et il commençait à bruiner.'
- d. If it rained or snowed and he was trapped indoors, he composed beautiful word pictures. (BNC)
'Lorsqu'il pleuvait ou neigeait et il ne pouvait pas sortir, il composait de jolis tableaux de mots.'

La critique émise par Ruwet (1990) de l'hypothèse de Darden porte plutôt sur le modèle même, proposé pour dériver les verbes météorologiques, et se concentre surtout sur les données du français. Ruwet fait notamment les reproches suivants :

- la structure proposée ne permet pas d'engendrer les phrases françaises pouvant prendre deux pronoms (*il* et *ça*) comme sujet (*il pleut* vs *ça pleut*) ;
- si le verbe *pleuvoir* est considéré comme fondamental, le modèle ne permet pas de dériver les verbes *pleuviner* ou *pleuvasser* ;
- un grand nombre de constructions impersonnelles n'ont pas de « source naturelle » du type *la pluie tombe : il givre – le givre [V?]*, *il gèle – le gel [V?]*, de même que certains noms météorologiques n'ont pas de correspondants verbaux : *la tempête fait rage – *il*

³⁵ Il s'agit donc d'un emploi « situationnel » et non « textuel » (cf. Kleiber 1992).

Pour illustrer la plausibilité de l'hypothèse de Mel'èuk, Sal'nikov (1977) utilise des exemples tirés du russe parlé, comme celui de (33), où un pronom indéfini neutre *ono* peut fonctionner comme sujet indéfini.

- (33) I vse ono syplet, i vse ono syplet ! – bormotal Semjon, vytiraja s lica sneg. (A. Tchekhov, *V ssylke* 'En exil').
 et tout *il*_{neutre} verse, et tout *il*_{neutre} verse murmurait Semion essuyant de visage neige
 'Ça verse toujours, ça verse toujours ! – murmurait Semion, en essuyant la neige de son visage.'

Tout en étant extrêmement marginal en russe, l'exemple de Sal'nikov ne comporte pourtant pas de verbe météorologique, mais le verbe 'verser' qui exige, de toute façon, un sujet explicite. Cet argument ne peut donc aucunement appuyer l'hypothèse de Mel'èuk qui nous semble erronée pour plusieurs autres raisons. En effet, si ce sujet sous-jacent était restituable sémantiquement tout en étant vide syntaxiquement, comme le soutient Mel'èuk, on devrait pouvoir envisager des phrases où ce sujet serait explicitement présent, du moins dans l'imaginaire mental. Or, il semble qu'il y a une différence fondamentale entre les phrases de (34) et les phrases de (35).

- (34) a. Za oknom poslyšalsja strašnyj šum. So vsej storon zvenelo, svistelo i inogda ž už ž ab.
 derrière fenêtre s'entendit terrible bruit de tous côtés sonnait_{neutre} sifflait_{neutre} et parfois bourdonnait_{neutre}
 'On entendit un bruit terrible dehors. De tous les côtés, ça sonnait, sifflait et parfois bourdonnait.'
- b. Za oknom poslyšalsja strašnyj šum. Neèto zvenelo, svistelo i inogda ž už ž ab.
 derrière fenêtre s'entendit terrible bruit qq chose sonnait_{neutre} sifflait_{neutre} et parfois bourdonnait_{neutre}
 'On entendit un bruit terrible dehors. De tous les côtés, quelque chose sonnait, sifflait et parfois bourdonnait.'
- (35) a. Svetalo. Bylo prokladno i slegka dož dilo.
 Il-commençait-à-faire-jour_{neutre} était_{neutre} frais_{neutre} et un peu pleuvait_{neutre}
 'L'aube commençait à poindre. Il faisait frais et il pleuvait légèrement.'
- b. *Neèto svetalo. *Neèto bylo prokladno i neèto slegka dož dilo.
 Qq chose commençait-à-faire-jour_{neutre} qq chose était_{neutre} frais_{neutre} et qq chose un peu pleuvait_{neutre}

Effectivement, les phrases de (34) peuvent s'accommoder du pronom indéfini explicite, car, pour entendre un bruit, il faut que quelque chose le produise. En revanche, les phrases de (35) ne tolèrent pas un tel pronom, car rien ne fait jour, rien n'est responsable de la fraîcheur et rien ne pleut.

De plus, il semble raisonnable de supposer que si le pronom indéfini, sujet sous-entendu du verbe, est syntaxiquement vide, mais sémantiquement plein, il doit avoir une

seule et même interprétation. Or théoriquement, ce pronom peut éventuellement renvoyer à plusieurs référents. Dans le cas de ‘pleuvoir’, il peut s’agir de ‘ciel’ (donc d’une localité) ou de ‘pluie’ ou d’une autre matière susceptible de tomber. Cela nous amène à un autre point problématique de l’analyse de Mel’èuk.

En effet, si le pronom indéfini était le sujet sous-entendu, comme le soutient ce dernier, les phrases qui le contiennent ne devraient pas former de paires minimales avec les phrases où ce même sujet est explicite. Or, les phrases de (36) présentent une différence de sens, notamment celle entre l’emploi proprement météorologique du verbe ‘pleuvoir’ et son emploi métaphorique.

- (36) a. Maša podnjala golovu. Dož dilo.
Macha leva tête pleuvait
‘Macha leva la tête. Il pleuvait.’
- b. Maša podnjala golovu. Neèto dož dilo.
Macha leva tête qq chose pleuvait
‘Macha leva la tête. Quelque chose pleuvait.’

Le ‘quelque chose’ de (36b) peut être des confettis ou une autre matière désignée en russe par un nom neutre, mais pas une simple pluie banale. L’emploi du verbe ‘pleuvoir’ dans la phrase (36b) n’est donc plus strictement météorologique ; il n’est même pas impersonnel.

1.4.2.3 Le sujet réel de surface

Enfin, un autre point de vue est présenté par les tenants de la position selon laquelle, dans toute langue, chaque mot d’un énoncé doit apporter sa contribution à l’interprétation sémantique.

1.4.2.3.1 Le *it* ambiant de Bolinger

Bolinger (1973, 1977), par exemple, postule que le pronom *it* des phrases impersonnelles météorologiques en anglais n’est pas un élément vide de sens mais réfère à l’environnement.³⁹ Les phrases de (37) désignent donc ‘un état englobant des choses’ et c’est le *it* dit ‘ambiant’ qui en est responsable.⁴⁰

³⁹ Dans la même ligne de réflexion, on peut citer la position de R. Martin (1983), qui, reprenant l’idée soutenue par G. Moignet (1981), voit dans le *it* météorologique « la marque de la personne d’univers ». A l’origine de ce point de vue, nous trouvons l’idée suivante de G. Moignet : le pronom *it* fonctionne comme un support spatial, nécessaire pour l’ancrage de tout phénomène qui s’inscrit dans le temps, et il est associé avec l’univers, l’univers étant le lieu ultime où tout phénomène a lieu. Dans la mesure où cette hypothèse ne se situe pas dans le cadre d’une analyse syntaxique comme celle qui nous intéresse ici, mais se place plutôt sur le terrain énonciativiste de l’actualisation des notions, nous la laisserons de côté.

⁴⁰ La notion « état englobant des choses » (“all encompassing state”) vient de Chafe (1970), mais contrairement à Bolinger, Chafe considère que le pronom *it* ne reflète rien dans la structure sémantique et n’est qu’un élément de surface vide.

- (37) a. It's so hot that it is giving me a headache
'Il fait si chaud que ça me donne mal à la tête.'
- b. It's cold enough to freeze the balls on a brass monkey.
'Il fait froid à en geler les couilles d'un singe de cuivre.'

« Le *it* qui réfère au temps [qu'il fait] est donc le même *it* qui donne mal à la tête et qui gèle les couilles d'un singe de cuivre » (Bolinger 1973 : 262).

Pour Bolinger, le *it* est en fait « un substantif avec le plus haut degré de généralité de signification » (1973 : 268), qui peut être remplacé, dans certains contextes, par le terme *things* 'choses'.⁴¹ Cependant, la signification de ce pronom *it* est beaucoup plus large que celle du terme *things*. Le sens de ce pronom forme un spectre à l'extrémité duquel on trouve un item lexical relativement indépendant, qui peut alterner avec un démonstratif, comme dans (38a) ; à l'autre extrémité on trouve un élément sévèrement contrôlé par la syntaxe, comme dans (38b). Mais tous ces *it* n'en font qu'un, ce que Bolinger démontre par la possibilité de coordonner deux prédicats qui prennent les *it* appartenant aux deux extrémités opposées du spectre, comme dans (38c).

- (38) a. It is nice, isn't it ? – What ? – Sitting around and talking.
'C'est agréable, n'est-ce pas ? – Quoi ? De rester assis sans rien faire et parler.'
- b. It was dark and raining.
'Il faisait nuit et il pleuvait.'
- c. It is too hot to play tennis and utterly out of the question to do anything else.
'Il fait trop chaud pour jouer au tennis et il est totalement hors de question de faire quoi que ce soit d'autre.'

Selon Bolinger, la seule différence entre le *it* des expressions météorologiques et les autres se situe dans l'omniprésence du temps qu'il fait. Il considère que quand nous parlons du temps, les spécifications locatives supplémentaires sont superflues, comme dans (39a). Si l'état ambiant « enveloppe moins que la totalité », il est nécessaire de préciser la localité, explicitement ou contextuellement, comme dans (39b).⁴²

- (39) a. God, it is hot (here, out, etc.) !
'Mon Dieu, il fait chaud (ici, dehors, etc.) !'
- b. It's inspiring *(here, at MIT, etc.) ! (Cités d'après Bolinger 1973)
'C'est motivant *(ici, au MIT, etc.) !'

⁴¹ Cf. la position de Mel'èuk et Sal'nikov qui postulent à un niveau sous-jacent de la structure un pronom indéfini ou un substantif signifiant *stixii* 'éléments' (cf. III.1.4.2.2.2).

⁴² Nous revenons à cette remarque de Bolinger dans notre examen de l'hypothèse d'un élément locatif dans les prédicats météorologiques (cf. III.2.3).

Plusieurs reproches qu'on pourrait faire à l'hypothèse de Bolinger figurent déjà dans Ruwet (1990). Ce dernier remarque surtout les défauts suivants :

- Puisque le *it* anglais et le *il* français ne se recouvrent pas totalement (le *it* pouvant correspondre soit à *il*, soit à *ça*), le sens, du point de vue de l'état englobant, des deux phrases : *it rains* et *il pleut*, aurait dû être différent, ce qui n'est évidemment pas le cas ;⁴³
- Comment peut-on expliquer les formes dépourvues d'équivalent de ce pronom, comme *piove* (en italien) et *dož dît* (en russe) ? Devra-t-on admettre que la pluie italienne ou russe tombe hors contexte spatio-temporel ?
- Un contexte spatio-temporel étant toujours présent dans la description des phénomènes atmosphériques, où cherchera-t-on « un état ambiant » dans les phrases du type *la pluie tombe* ?
- Dans les constructions avec *il y a* en français (*il y a du vent*), comment choisir entre deux candidats pour le rôle d'« état ambiant » : *il* et *y* ?
- Dans les phrases du type : *il fait froid dehors et (il fait) chaud dans mon bureau*, comment expliquer le même état englobant dans deux endroits différents ?
- Enfin, si l'on considère les phrases comme *it snowed but (it) did not stick* 'il a neigé, mais ça n'a pas tenu', ainsi que l'exemple central de Bolinger : *it's so hot that it is giving me a headache* 'il fait si chaud que ça me donne mal à la tête', le deuxième *it* équivaut à *ça* en français et non à *il*. Il semble par ailleurs « difficile d'imaginer un état englobant qui 'did not stick' » (Ruwet 1990 : 50-51).

A la critique de Ruwet nous pouvons ajouter un autre argument qui infirme l'hypothèse de Bolinger, argument fourni par les phrases de (40). Si le pronom *it/il* des verbes météorologiques rendait superflues les spécifications locatives supplémentaires, les phrases dépourvues de ce pronom devraient exiger ces spécifications pour être bien formées. Or, dans le cas des phrases de (40), les spécifications supplémentaires de localité restent superflues, malgré l'emploi de la forme non-finie du verbe. Ces phrases présupposent bel et bien qu'il s'agit du temps qu'il fait à l'endroit où elles sont énoncées et ce en l'absence du pronom *it/il*. Il semble donc que la notion d'état englobant vient plutôt du prédicat météorologique même.⁴⁴

⁴³ Cette critique de Ruwet est légèrement dérangeante dans la mesure où elle semble laisser entendre qu'à chaque élément analysable dans une langue devrait correspondre un élément équivalent dans une autre langue, sans quoi l'analyse que l'on pourrait proposer ne serait pas plausible.

⁴⁴ Nous reviendrons sur ce point plus loin dans la discussion concernant la présence du locatif dans les verbes météorologiques (cf. III.2.3).

- (40) a. Neiger au mois d'avril ! Tu rigoles !
 b. Pleuvoir par moins douze ! Ne te fais pas d'illusions.
 c. To hail in the middle of winter ?! You must be joking!
 'Grêler en plein hiver ?! Tu dois plaisanter !'

1.4.2.3.2 Fillmore et le *it* comme une copie d'un adverbial locatif

Ce même argument va également à l'encontre d'un autre point de vue, présenté dans Fillmore (1968). Ce dernier, suite aux travaux de Langendoen (1966), suggère que le *it* des verbes météorologiques et d'autres expressions désignant les faits atmosphériques est une forme vide qui remplace un locatif extraposé. Pour Fillmore, le *it* serait une trace (une sorte de PRO) du vrai sujet du prédicat météorologique qui serait un locatif. L'hypothèse de Fillmore se fonde sur des phrases telles que (41a) où, en effet, la position de sujet est envisageable pour le SN locatif (cf. (41b)).⁴⁵

- (41) a. It is hot in the studio.
 'Il fait chaud dans le studio.'
 b. The studio is hot.
 'Le studio est chaud.'

Dans sa démarche, Bolinger (1973, 1977) envisage également la solution proposée par Fillmore (sans d'ailleurs y faire de références directes), à savoir que le *it* est en fait une copie d'un adverbial. Bolinger écarte toutefois cette hypothèse, en se fondant sur la possibilité d'employer le *it* dans les phrases sans extraposition, comme dans (42d). Le *it* ne copie donc pas l'expression de l'environnement, mais devient en quelque sorte spécifié par rapport à cette expression.

- (42) a. California is pleasant.
 'La Californie est agréable.'
 b. *In California is pleasant.
 c. It is pleasant in California.
 'C'est agréable en Californie.'
 d. In California it is pleasant.⁴⁶
 'En Californie c'est agréable.'

⁴⁵ Notons que pour que le SN locatif puisse être sujet, sa préposition doit être supprimée, ce qui constitue une complication supplémentaire à l'hypothèse de Fillmore.

⁴⁶ L'analyse des différences entre ces trois phrases mériterait plus d'attention, mais elle sort du cadre de la présente étude. Cependant, il faut noter que la phrase avec le locatif antéposé nous semble très proche des phrases à dislocation à gauche tout en ayant une signification différente de la phrase où le locatif est en position de véritable sujet. Autrement dit, si le pronom *it* de la phrase (42d) était une reprise du locatif disloqué à gauche, *in California*, les phrases (42a) et (42d) auraient dû avoir la même interprétation, ce qui n'est pas le cas.

Une autre critique faite à l'hypothèse de Fillmore vient du fait que beaucoup de phrases à verbe météorologique ne possèdent pas d'équivalents parfaits parmi les phrases ayant le locatif en position sujet (cf. Darden 1973, Ruwet 1990).

- (43) a. It rained in London.
'Il a plu à Londres.'
- b. *London rained.
- c. Il a plu à Paris.
- d. *Paris a plu.
- e. Il fait soleil à Paris.
- f. *Paris fait soleil.

Même si on pouvait proposer les phrases de (44) comme des phrases sans extraposition du locatif, équivalentes aux phrases (43a,c,e), il faudrait tout de même préciser que les restrictions aspectuelles ne sont pas du tout les mêmes dans les deux types de structures. En outre, la dérivation des phrases du type de celles de (43), qui se fait à partir des phrases de (44), telle qu'elle est envisagée dans Fillmore, nous semble très lourde, voire impossible. Par ailleurs, étant donné que l'emploi et la signification des phrases de (44) sont très restreints par rapport à ceux des phrases correspondantes à verbe météorologiques, il aurait été plus raisonnable de postuler ces dernières comme phrases de base (cf. par exemple le raisonnement de Levin et Rappaport (1995 : 86) sur l'emploi de base des verbes).

- (44) a. London is rainy.
'Londres est pluvieux.'
- b. Paris est pluvieux.
- c. Paris est ensoleillé.

L'hypothèse de Fillmore se heurte à une autre donnée linguistique, à savoir la possibilité d'avoir des prédicats météorologiques coordonnés, qui partagent leur sujet de surface *it/il*, alors que leurs locatifs respectifs sont exprimés, comme dans (45). Dans la logique de la position de Fillmore, le pronom *it/il* devrait être simultanément la trace de trois éléments locatifs, ce qui est impossible.⁴⁷

⁴⁷ Selon Perry (1993), si le pronom *it/il* des verbes météorologiques était vraiment lié au locatif (une sorte d'indice pour dénoter la localisation d'un énonciateur), une phrase telle que (i) aurait été redondante, alors qu'une phrase telle que (ii) aurait été inconsistante.

(i) It is raining here.
(ii) It is raining in Cincinnati but not here.

- (45) a. I turned on the Weather channel: it rained in Paris, snowed in Moscow and was hot in Istanbul.
- b. J'ai pris le temps d'écouter la météo : il pleuvait à Paris, neigeait à Moscou et faisait chaud à Istanbul.

Dans le cadre de l'hypothèse de Bolinger aussi bien que dans le cadre de celle de Fillmore, en l'absence d'un locatif explicite, l'interprétation de la phrase, limitée par un 'ici' déictico-anaphorique, viendrait donc de l'élément 'il'. Cependant, ces deux positions se distinguent de la façon suivante : pour Bolinger, le 'il' possède cette interprétation grâce à l'omniprésence du temps, tandis que pour Fillmore, le 'il' n'est rien qu'une trace du locatif sous-entendu. Revenons donc aux phrases de (40) avec des verbes météorologiques à forme non-finie, reprises ici sous (46).

- (46) a. Neiger au mois d'avril ! Tu rigoles !
- b. Pleuvoir par moins douze ! Ne te fais pas d'illusions.
- c. To hail in the middle of winter ?! You must be joking !
'Grêler en plein hiver ?! Tu dois plaisanter !'

Puisque, selon Fillmore, l'absence du locatif explicite implique que le 'il' doit être considéré comme une PRO-forme qui garde la trace de ce locatif désignant 'ici', il est nécessaire de postuler l'existence d'un élément vide qui garderait la trace de cette PRO-forme. Nous sommes donc en présence de la chaîne suivante : le locatif signifiant 'ici' est omis, le pronom 'il' le remplace et garde sa trace ; ce pronom est omis à son tour. Toutefois, puisque l'interprétation liée à 'ici' reste, il faut qu'un élément vide garde la trace de l'élément vide qui est la trace d'un élément implicite. Cette opération nous semble extrêmement lourde et dépourvue de sens. Les phrases de (46) témoignent plutôt du fait que le locatif est contenu à l'intérieur du prédicat même, idée qui sera examinée ultérieurement dans notre propre analyse des prédicats météorologiques (cf. III.2.3).

1.4.2.3.3 La position de Bennis : un argument pourvu d'un È-rôle

Enfin, Bennis (1986) considère que « les 'explétifs' et les fragments 'baladeurs' d'expressions idiomatiques sont référentiels » (cité d'après Ruwet 1990 : 53, note 19). Sans toutefois préciser le contenu sémantique du pronom météorologique, Bennis postule que le *it* météorologique dans *it is raining* est un argument pourvu d'un È-rôle (Bennis 1986 : 96-97). Le statut d'argument du *it* anglais et du *het* néerlandais vient surtout du fait que ces deux pronoms peuvent contrôler une forme vide PRO comme dans (47a) et qu'ils peuvent alterner avec des expressions référentielles comme dans

(48). Selon Bennis, si le pronom *it* des verbes météorologiques n'était qu'un explétif et si le pronom *it* avait le même statut explétif dans (47b), il serait surprenant que le contrôle ne soit pas possible dans (47b). Les deux *it* n'ont donc pas le même statut pour cet auteur.

- (47) a. It often rains here after PRO snowing.
'Il pleut souvent ici après qu'il neige.'
- b. *It became clear that the weather would change after PRO snowing three weeks.
- (48) The room is cold. / It is cold.
'La chambre est froide. / Il fait froid.'

Par ailleurs, pour appuyer son hypothèse, Bennis utilise le fait que le *het* météorologique du néerlandais ne peut pas être omis, contrairement aux autres occurrences du même pronom (cf. Bennis 1986 : 98)⁴⁸ :

- (49) a. Dat (het) duidelijk is dat Jan ziek is.
that (it) clear is that Jan ill is
- b. dat *(het) regent
that it rains

Sans pouvoir nous prononcer sur le *het* néerlandais, notons tout de même quelques incohérences dans l'analyse de Bennis (1986) en ce qui concerne l'anglais. Tout d'abord, il semble que dans (47b), c'est le mot *weather* qui doit exercer le contrôle sur le PRO et non *it*. La phrase (50) est donc parfaitement correcte.

- (50) It became clear that the weather would change after PRO being quite stable for a week.
'Il devint clair que le temps allait changer après avoir été stable pendant une semaine.'

La phrase (47a) mérite également quelques commentaires. Dans le cas d'un élément pronominal exerçant le contrôle sur un élément vide, à savoir notre forme PRO, nous sommes en présence de prédicats qui exigent la co-référence de leurs sujets. Dans la phrase (51a), la personne qui rit est forcément celle qui crie, tandis que dans la phrase

⁴⁸ Grange et Haegeman (1990), en s'appuyant sur la position de Bennis (1986), soutiennent que la distribution du pronom démonstratif *dat* en flamand de l'ouest montre qu'il peut toujours remplacer le *het* thématique, comme dans (i), et c'est ce *het* thématique qui correspond au *het* du néerlandais standard qui « doit être spécifié lexicalement en tant qu'argument » [“must be lexically specified for argument status”] (Grange et Haegeman 1990 : 163). Notons que pour des raisons phonologiques, le pronom *dat* prend la forme *da* devant les consonnes.

(i) dat da regent
that it rains.

(51b) les deux pronoms peuvent ne pas renvoyer à la même personne : autrement dit, ces deux pronoms peuvent ne pas être co-référentiels. Dans le cas où les deux verbes renvoient à la même personne, la phrase, sans le deuxième pronom explicite, relève d'un registre plus formel et doit être considérée comme mieux formée.⁴⁹

- (51) a. She_i laughed heartily after PRO_i screaming / having screamed.
'Elle rit de tout cœur après crier / avoir crié.'
- b. She_i laughed heartily after she_{i/j} (had) screamed.
'Elle rit de tout cœur après qu'elle eut crié.'

Dans le cas de la phrase (47a), si nous partons du principe que le pronom *it* du premier verbe météorologique contrôle le PRO de la phrase réduite⁵⁰ contenant un autre verbe météorologique, les deux sujets doivent être co-référentiels. Par conséquent, les phrases de (52) devraient être plus marginales que la phrase (47a). Or, elles semblent mieux formées que leurs équivalents sans le deuxième *it* exprimé.

- (52) a. It often rains here after it snows.
'Il pleut souvent ici après qu'il neige.'
- b. It often gets cold here after it snows.
'Il fait souvent froid ici après qu'il neige.'

En français aussi, la présence de deux pronoms explicites dans le cas de leur co-référence entraîne des structures plus lourdes, et donc moins élégantes. Le fait que la phrase (53b) est mieux formée que (53a) est problématique.

- (53) a. Il fait toujours très froid ici après avoir neigé.
- b. Il fait toujours très froid ici après qu'il a neigé.

La question de la présence d'un élément PRO devant les verbes météorologiques et la capacité à exercer le contrôle sur le PRO par le pronom de ces verbes mérite des développements supplémentaires et sera abordée séparément (cf. III.1.4.3.3). La phrase (47a) ne constitue donc pas un argument irréfutable à l'appui de l'hypothèse de Bennis.

Par ailleurs, le fait que dans (48), le pronom *it* commute avec un vrai SN ne peut pas non plus valider l'hypothèse de Bennis, car une des particularités du *it/il* des verbes météorologiques est précisément son incapacité à être remplacé par un SN. En effet,

⁴⁹ Cf. les règles de formation des structures à *after* chez Swan (1980 : 28-29).

⁵⁰ Nous employons le terme *phrase réduite* (en anglais *small clause*) tel qu'il était proposé par Chomsky (1981). Une phrase réduite est donc définie comme une instance de prédication où le prédicat n'est pas lié à INFL. Cette définition ne fait donc pas de distinction entre les phrases sans verbe et celles à verbe non-fini, distinction selon laquelle les premières reçoivent l'étiquette de 'phrases réduites', 'small clauses', et les deuxièmes, celle de phrases 'infinitivales', 'infinitival clauses' (cf. Haegeman 1991).

comme nous l'avons vu dans (10) et (11) que nous reprenons partiellement ici sous (54) et (55), les phrases contenant un vrai verbe météorologique ne peuvent pas accueillir un SN référentiel à la place du pronom *it/il*.

- (54) a. Le temps_i / la journée_i / le ciel_i était maussade. Il_{*i} a plu toute la journée.
 b. Il a fait très beau hier. *Le temps / *la température / *la journée a fait très beau hier.
- (55) a. The weather_i / the sky_i / the day_i was just terrible. It_{*i} rained from 9 am till midnight.
 'Le temps_i / le ciel_i / la journée_i était horrible. Il_{*i} a plu de 9 heures du matin à minuit.'
 b. It was snowing for hours. *The sky / *the weather / *the day was snowing for hours.
 'Il a neigé pendant des heures. *Le ciel / *le temps / *la journée a neigé pendant des heures.'

La possibilité de faire alterner le pronom *it* avec un vrai SN dans l'exemple de Bennis tient donc au prédicat employé, à savoir le verbe 'être' couplé avec un adjectif qui peut en effet dénoter l'état atmosphérique. La position de Bennis concernant les verbes proprement météorologiques reste donc sans appui, du moins pour ce qui concerne le français et l'anglais.

1.4.2.3.4 Le *it/il* en tant qu'argument chez Pesetsky

L'idée défendue dans Bennis (1986), selon laquelle le pronom *it/il* des verbes météorologiques autorise les relations de contrôle, est également à la base des conclusions de Pesetsky (1995). Le pronom *it/il* dit « ambiant » est bien pour lui un argument pourvu d'une valeur sémantique. Il dénote d'une façon approximative les forces du monde qui sont les causes des phénomènes atmosphériques (Pesetsky 1995 : 111). Pour appuyer son hypothèse, Pesetsky a recours aux mêmes structures que Bennis, où le pronom des verbes météorologiques exerce le contrôle sur la forme PRO de la phrase réduite.

- (56) After PRO_i snowing, it_i began to rain.
 'Après neiger, il a commencé à pleuvoir.'

De plus, selon Pesetsky, le pronom des verbes météorologiques peut fonctionner comme sujet des verbes à contrôle sans que cela implique qu'il s'agisse de verbes à montée.⁵¹

⁵¹ Pesetsky (1995) rejette, pour des raisons sémantiques, l'explication de Ruwet (1990) selon qui les verbes comme *vouloir* ou *se mettre à*, employés avec des prédicats météorologiques, fonctionnent comme des verbes à montée. Ruwet fonde son jugement sur les différences de comportement syntaxique de ces verbes avec des sujets humains ou personnifiés et le pronom *it/il* (Ruwet 1990 : 90-91).

(i) Bouvard et Pécuchet se mettent à copier. Ils s'y mettent, à copier.
 (ii) Il se met à pleuvoir. *Il s'y met, à pleuvoir.

- (57) a. It tried to rain all morning.
il a essayé de pleuvoir toute matinée
'Il a failli pleuvoir toute la matinée.'
- b. Did it ever succeed in thundering and hailing, as they predicted on TV?
est-ce qu'il a jamais réussi à tonner et grêler comme ils ont annoncé à la télévision
'Est-ce qu'il a fini par tonner et grêler comme ils l'ont annoncé à la télévision ?'
- c. It never managed to rain. (Pesetsky 1995 : 110)
il n'a jamais réussi à pleuvoir
'Il n'a jamais pu pleuvoir.'

Cette aptitude du pronom des verbes météorologiques à figurer comme sujet de verbes nécessairement agentifs joue, dans le raisonnement de Pesetsky, un rôle décisif dans l'attribution à ce pronom d'un statut de véritable argument.

Cependant, des verbes tels que *to try* or *to manage* exigent des sujets qui ne sont pas seulement agentifs, mais aussi volontaires. En effet, les phrases de (58), prises littéralement, sont peu acceptables. Elles ne deviennent possibles qu'avec un fort effet de personnification.

- (58) a. ??The sauce tried / managed to thicken.
la sauce a essayé de / réussi à prendre
'La sauce a fini par prendre.'
- b. ??His hand tried / managed to go through the bars.
sa main a essayé de / réussi à passer à travers les barreaux
'Sa main a pu passer à travers les barreaux.'

Nous devons donc parler de la personnification dans le cas du pronom *it/il*, car même si le *il* renvoie aux forces causatrices des phénomènes atmosphériques, elles ne peuvent pas être perçues comme étant dotées naturellement de volonté. Cette personnification du pronom *it/il* porte d'ailleurs un caractère légèrement ironique, qui devient d'autant plus amplifié que les contextes deviennent plus explicitement agentifs.

- (59) a. It tried to rain the entire morning. It really did. It put in a real effort, I saw it. But it never succeeded.
il a essayé de pleuvoir toute la matinée il l'a fait vraiment il a fourni un vrai effort je l'ai vu mais il n'a jamais réussi
'Il a failli pleuvoir toute la matinée. Il l'a fait vraiment. Il a fourni un gros effort, je l'ai vu. Mais il n'a jamais réussi.'
- b. It never managed to snow last night. No matter how hard it tried, it just could not do it.
il n'a jamais réussi à neiger hier soir il avait beau essayer il n'a jamais pu le faire.'
'Il n'a jamais pu neiger hier soir. Il avait beau essayer, il n'a jamais neigé.'

Il s'agit donc d'un effort conscient, de la part d'un énonciateur, d'obtenir un effet de style, en créant une situation dans laquelle le *it/il* des verbes météorologiques est doté d'une volonté et fonctionne comme le vrai agent de prédicats autrement perçus comme étant sans cause identifiable. Ce jeu linguistique est assez productif et n'est pas limité aux prédicats des phénomènes atmosphériques.

- (60) a. I think something went wrong in their story. – Oh, really? Well this something should just go find itself another home.
'Je suppose que quelque chose n'a pas marché dans leur histoire. – Vraiment ? Eh bien, ce quelque chose ferait mieux de disparaître.'
- b. Hold on, it might dawn on me later... – This it is taking its time, I suppose.
'Attends, cela va bien finir par me revenir... – Je suppose que « cela » prendra son temps.'

L'attribution d'une volonté au sujet des verbes météorologiques rend cet emploi du pronom *it/il* tout à fait particulier et ne permet pas d'élucider son comportement dans les phrases dénotant des phénomènes atmosphériques, sauf à recourir à la personnification.

Les équivalents français des phrases de (57) ne sont pas très naturels et la raison pour laquelle la phrase (61c) est plus acceptable tient à la présence du verbe *vouloir* qui semble admettre toute une série de noms non-agentifs sans que l'effet de personnification ne soit vraiment perceptible.⁵²

- (61) a. ???Il a essayé de pleuvoir toute la matinée.
b. ???Il n'a jamais réussi à pleuvoir.
c. On dirait qu'il veut pleuvoir.⁵³

En outre, en français, l'emploi de l'anaphore nulle n'est autorisée qu'avec de véritables sujets agentifs, comme dans (62a), et malgré son caractère personnifié, le pronom des verbes météorologiques ne peut pas vraiment figurer dans ce type de constructions.

- (62) a. Pierre va sûrement écrire cette nouvelle. D'ailleurs, il a déjà commencé.
b. Il va sûrement pleuvoir cet après-midi. *?D'ailleurs, il a déjà commencé.
c. Il va finir par neiger aujourd'hui. *?Il a déjà essayé plusieurs fois.

⁵² Dans ces emplois, le verbe *vouloir* peut être rapproché de l'auxiliaire *aller* et se combiner facilement avec les noms inanimés dont les référents sont dépourvus de toute volonté.

(i) La clé ne veut pas rentrer dans la serrure.

⁵³ La phrase est citée par Ruwet parmi celles qui sont plus ou moins acceptables (Ruwet 1990 : 89).

1.4.3 Un quasi-argument permettant le contrôle

1.4.3.1 La position de Chomsky et Rizzi

L'hypothèse selon laquelle le pronom des verbes météorologiques peut contrôler une forme PRO est également à la base du raisonnement de Chomsky (1986) et de Rizzi (1986), qui, contrairement à Bennis et Pesetsky, ne donnent qu'un statut de quasi-argument au pronom *it/il*. Désireux de préserver le principe universel de Chomsky (1986), à savoir « tout verbe doit assigner au moins un È-rôle » (1986 : 135), Chomsky (1986) et Rizzi (1986) considèrent que le pronom *it/il* des verbes météorologiques français et anglais, ainsi que le sujet nul des verbes italiens, tel que *piove*, reçoit un È-rôle atmosphérique et peut agir comme contrôleur d'un PRO, comme dans (63).

- (63) It rained for days without PRO stopping. (Rizzi 1986)
'Il a plu pendant des jours sans s'arrêter.'

Ils n'attribuent toutefois aucune référence à cet élément qui, pour cette raison, n'a pas le statut d'un argument plein, mais seulement celui d'un quasi-argument.

Comme nous l'avons déjà vu dans l'analyse de la position de Bennis, la question du PRO, dans le domaine des verbes météorologiques, est assez épineuse et comporte plusieurs volets. Examinons donc cette question en détail.

1.4.3.2 Les solutions de Ruwet aux problèmes du contrôle

Confronté à l'exemple central de Rizzi (cf. (63)), Ruwet (1990)⁵⁴ reprend l'analyse proposée par Williams (1985), selon laquelle le PRO peut être contrôlé par la proposition principale entière et non exclusivement par un SN. Dans le cas de la phrase (63), Ruwet considère que le PRO est contrôlé non pas par le pronom non-référentiel *it*, mais par le contenu du prédicat météorologique, ce qui revient à dire : par la proposition principale. Il en trouve la preuve dans le fait qu'en français le complément à l'infinitif peut être remplacé par une complétive à temps fini, comme dans (64), qui prendrait comme sujet le pronom anaphorique *ça*, reprenant le contenu du prédicat. Si le contrôle était exercé par la proposition entière, la question du statut de *it* ou *il* ne se poserait plus.

- (64) a. Il a plu pendant des jours sans inonder le pays.
b. Il a plu pendant des jours sans que ça inonde le pays.

⁵⁴ Bien qu'elles ne nous semblent pas inintéressantes, nous laissons de côté les remarques ironiques de Ruwet (1990 : 78) relatives à la plausibilité douteuse d'un théta-rôle 'atmosphérique', qui ne serait attribué qu'à un seul élément (*it* ou *il*) et peut-être au *ça*, ainsi que ses réserves à l'égard d'un argument sans référence ayant tout de même un contenu sémantique.

Cependant, Ruwet mentionne tout de même que les contraintes de co-référence qui pèsent sur le *ça* et le PRO ne sont pas les mêmes, comme en témoigne la différence d'acceptabilité entre les phrases de (65).

- (65) a. Il a neigé sans que ça fonde.
 b. *Il a neigé sans fondre.

Dans le cas des phrases à deux prédicats météorologiques, comme celles de (66), Ruwet attache beaucoup d'importance au parallélisme sémantique et syntaxique entre les propositions.

- (66) a. Il fait beau sans faire chaud.
 b. Il commençait toujours par pleuvoir, pour finir par neiger.

Selon lui, dès que ce parallélisme est rompu, l'acceptabilité se dégrade, comme dans (67).

- (67) a. ?Il fait froid sans pleuvoir.
 b. ??Il fait chaud sans y avoir beaucoup de soleil.
 c. * ?Ici, il pleut rarement, sans tomber beaucoup de neige.

En fait, il nous semble que l'agrammaticalité des phrases (67b) et (67c) ne vient pas tant de l'absence de parallélisme entre les propositions que du fait qu'il ne s'agit pas du même pronom *il*. Comme nous l'avons remarqué précédemment, le pronom *il* de la construction *il y a*, ainsi que le *il* du verbe inaccusatif *tomber*, correspondent en anglais à *there* et non à *it* (cf. (68a,b)); ils ne donnent pas non plus lieu à la coordination, comme en témoignent les phrases (68c,d).

- (68) a. It is extremely hot without *(there) being lots of sun.
 'Il fait très chaud sans qu'il y ait beaucoup de soleil.'
 b. It rarely rains here without *(there) falling lots of snow.⁵⁵
 'Il pleut rarement ici sans qu'il ne tombe beaucoup de neige.'
 c. *Il y a beaucoup de soleil ici et fait chaud.
 d. *Il pleut souvent ici et tombe beaucoup de neige.⁵⁶

⁵⁵ Par ailleurs, ces phrases agrammaticales de Ruwet nous semblent peu plausibles du point de vue sémantique. Il paraît absurde de supposer que, quand il pleut, il faut que beaucoup de neige tombe.

⁵⁶ Comme nous l'a fait remarquer Ph. Miller (c.p.), il semble qu'en français le passé simple accepte plus facilement la suppression des pronoms clitiques dans le cas de la coordination.

(i) Il plut souvent et tomba beaucoup de neige.

En outre, Ruwet signale que les phrases de (67) acceptent toutes la deuxième proposition avec le pronom *il* exprimé, comme dans (69), ce qui améliore nettement leur acceptabilité.

- (69) a. Il faisait très froid sans qu'il tombe beaucoup de neige.
 b. Il fera chaud demain sans qu'il y ait beaucoup de soleil.
 c. Il a plu souvent ici, sans qu'il tonne.

Ruwet propose donc soit de relâcher les conditions imposées sur le PRO, plus précisément de ne pas exiger que son contrôleur possède un contenu sémantique, soit de considérer les phrases de (66) comme agrammaticales. Ces phrases seraient toutefois « sauvées par leur parallélisme interne » (Ruwet 1990 : 85). Il n'en demeure pas moins que Ruwet mentionne les phrases de (70), qui restent tout à fait agrammaticales, malgré leur parallélisme.

- (70) a. *Il a d'abord fallu naître, pour ensuite falloir mourir.
 b. *Il a fallu naître avant de falloir mourir. (Ruwet 1990 : 86)

La solution au problème des phrases comportant des prédicats météorologiques en français et en anglais semble se trouver ailleurs. Il nous paraît donc nécessaire, afin de progresser, de ranger les phrases analysées en plusieurs classes, selon le type de problème qu'elles présentent.

1.4.3.3 Deux structures susceptibles d'avoir l'élément PRO, au lieu d'une seule

Dans les analyses existantes, les phrases de (71) sont censées illustrer le contrôle de PRO par le pronom des prédicats météorologiques.

- (71) a. It rained for days without stopping.
 'Il a plu pendant des jours sans arrêt.'
 b. Il a plu sans s'arrêter / inonder le pays.
 c. It often rains here after snowing.
 'Il pleut souvent ici après neiger.'
 d. Il a plu avant de neiger.

Or il nous semble que ces phrases illustrent en réalité deux phénomènes différents. D'une part, nous avons des verbes non météorologiques, comme 's'arrêter' ou 'inonder' qui figurent en deuxième position par rapport aux verbes météorologiques et doivent comporter un sujet PRO, comme dans les phrases (71a) et (71b). D'autre part, nous

avons les phrases (71c) et (71d) qui comportent deux prédicats météorologiques et où la présence de PRO ne va pas forcément de soi. Analysons donc ces deux phénomènes séparément.

1.4.3.3.1 Le contrôle du PRO des verbes non-météorologiques

Les énoncés sans verbes météorologiques, comme dans (72), nous renseignent sur les contraintes de la structure en *without* en anglais.

- (72) a. He never laughs without crying right afterwards.
'Il ne rit jamais sans pleurer immédiatement après.'
- b. He_i never laughs without him_{*i/j} crying right afterwards.
'Il ne rit jamais sans qu'il ne pleure immédiatement après.'

Les deux prédicats liés par *without* ne tolèrent pas la répétition du pronom sujet, sauf dans le cas de la non co-référence, comme dans (72b). Cependant, dans le cas du verbe 's'arrêter', qui ne peut que renvoyer au même sujet que celui du premier verbe, comme dans (73), la présence du deuxième pronom est complètement exclue.

- (73) a. She laughs for days without stopping.
'Elle rit pendant des jours sans s'arrêter.'
- b. *She_i laughs for days without her_{i/j} stopping.
- c. *She laughs for days without him stopping.

Dans le cas des prédicats météorologiques, les données ne semblent cependant pas aussi catégoriques.

- (74) a. It rained for days without stopping.
'Il a plu pendant des jours sans s'arrêter.'
- b. ??It rained for days without it stopping.
'Il a plu pendant des jours sans que ça s'arrête.'
- c. It rained for days without being able to wash off all the dirt.
'Il a plu pendant des jours sans que ça puisse nettoyer toute la saleté.'
- d. ??It rained for days without it being able to wash off all the dirt.
'Il a plu pendant des jours sans que ça ne puisse nettoyer toute la saleté.'
- e. It rained without flooding the crops.
'Il a plu sans inonder la récolte.'
- f. ??It rained without it flooding the crops.
'Il a plu sans que ça inonde la récolte.'

Bien que les phrases (74b,d,f) soient considérées comme nettement moins bonnes que leurs équivalents sans le deuxième *it*, elles ne sont pas rejetées complètement comme

les phrases (73b,c) par exemple, ou comme la phrase (72b) avec co-référence des deux sujets. Dans le cas des phrases (74a,b), si nous partons de l'hypothèse que les deux *it* (celui du verbe météorologique et celui du verbe 's'arrêter') ne sont pas co-référentiels, la phrase (74b) doit être la seule envisageable. Cependant, comme la phrase (73c), elle ne peut pas vraiment être bien formée. Si, en revanche, les deux *it* sont co-référentiels, la phrase (74b) doit être catégoriquement exclue. En ce qui concerne les phrases (74c,d,e,f) où le deuxième prédicat devrait, selon Ruwet, prendre le pronom désignant le résultat du premier prédicat, la présence du deuxième *it* n'est pas plus opportune que dans la phrase (74b).

Nous ne pouvons pas analyser les phrases précédentes sans les confronter aux données de (75) où il s'agit de coordinations entre un prédicat météorologique et un autre, cet autre prédicat exigeant, à nouveau selon Ruwet, un sujet reprenant le produit du prédicat météorologique.

- (75) a. It rained and flooded the basement.
'Il a plu et ça a inondé le sous-sol.'
- b. It snowed and melted ; the days got longer. (Cobuild Corpus)
'Il a neigé et puis cela a fondu ; les jours sont devenus plus longs.'
- c. It thundered and scared the hell out of me.
'Il a tonné et ça m'a effrayée.'

L'hypothèse de Ruwet, selon laquelle il s'agit de phrases agrammaticales énoncées par des locuteurs qui seraient victimes de la confusion entre deux *it* différents, ne nous paraît pas du tout satisfaisante. En effet, les phrases de (75) présentent la meilleure façon d'exprimer l'idée qui y figure et admettent plus difficilement la présence du deuxième pronom *it* ; la présence explicite du nom météorologique rend de plus ces phrases moins élégantes et encore plus marginales.

- (76) a. ?It rained and it flooded the basement.
'Il a plu et ça a inondé mon sous-sol.'
- b. ?It snowed and it melted.
'Il a neigé et ça a fondu.'
- c. It thundered and it scared the hell out of me.
'Il a tonné et ça m'a effrayée.'
- (77) a. ??It rained and the rain flooded the basement.
'Il a plu et la pluie a inondé le sous-sol.'
- b. ??It snowed and the snow melted.
'Il a neigé et la neige a fondu.'

- c. It thundered and the thunder scared the hell out of me.
'Il a tonné et le tonnerre m'a effrayée.'

Cependant, les locuteurs interrogés considèrent les phrases (76c) et (77c) comme bien meilleures que les phrases correspondantes où figurent les verbes 'pleuvoir' et 'neiger'. Or, c'est surtout dans les phrases à verbe 'pleuvoir' et 'neiger' que le deuxième prédicat devrait se construire avec un sujet dénotant le produit du phénomène météorologique. Le phénomène dénoté par le verbe 'tonner' ne peut pas avoir de produit dans le sens où on l'entend avec les précipitations.

Tout se passe comme si l'anglais permettait l'effacement d'éléments phonétiquement identiques sans prendre en compte l'identité de leur sens et/ou de leur référence. Plus encore, cet effacement est largement préféré à la présence explicite d'éléments identiques hétérogènes : leur présence semble en effet troubler la bonne conscience des locuteurs. En effaçant la forme «double», la langue rend la phrase élégante, concise, dépourvue de toute source d'hésitations. Or, l'anglais ne se comporte pas seulement ainsi par rapport au pronom *it*. Dans le cas des phrases déjà mentionnées dans (26) et reprises ici dans (78), la forme largement préférée par les locuteurs est celle de (78a) avec le deuxième *it* et le verbe *to be* omis. Or, comme nous l'avons déjà signalé plus haut, il s'agit de deux emplois différents du verbe 'être'. En effet, la phrase (78c) est perçue comme la plus marginale, car la présence explicite de deux verbes 'être' rend l'absence de parallélisme flagrant, et donc trouble en définitive.⁵⁷

- (78) a. It was raining and icy cold.
'Il pleuvait et faisait très froid.'
- b. ?It was raining and it was icy cold.
'Il pleuvait et il faisait très froid.'
- c. *?It was raining and was icy cold.

Les phrases analysées ne sont donc pas agrammaticales, mais, bien au contraire, tout à fait grammaticales. En revanche, elles ne peuvent pas figurer en tant que preuves du contrôle de PRO exercé par le pronom *it* des verbes météorologiques.

Nous pouvons donc résumer le fonctionnement des phrases anglaises de la façon suivante : le contrôle d'un élément PRO sujet des verbes non-météorologiques dans les phrases réduites est exercé par la proposition entière et non par le pronom *it*, tandis que

⁵⁷ L'impossibilité d'avoir deux verbes 'être' répétés, quand ils sont les mêmes, comme dans (i), semble tout à fait prévisible.

(i) *It was raining and was snowing.

la possibilité des coordinations entre un verbe météorologique et un autre verbe, comme dans (75), peut s'expliquer par une tendance de la langue anglaise à effacer des éléments phonétiquement identiques, même si leur sens, leur référence et leur fonction ne sont pas les mêmes. Cependant, le comportement des équivalents de ces phrases en français reste pour l'instant sans explication. Rappelons donc les données du français.

- (79) a. Il a plu pendant des jours sans s'arrêter.
 b. ?Il a plu pendant des jours sans inonder le pays.
 c. ??Il a neigé sans tenir.
 d. *Il a neigé et fondu aussitôt.

Toutes les phrases de (79) restent ou deviennent grammaticales si le sujet du deuxième verbe est explicitement présent. Le pronom *ça* reprendrait donc, selon Ruwet, la proposition entière contenant le verbe météorologique et désignerait soit le contenu du prédicat météorologique, soit son produit.

- (80) a. Il a plu pendant des jours sans que ça s'arrête.
 b. Il a plu pendant des jours sans que ça inonde le pays.
 c. Il a neigé sans que ça tienne.
 d. Il a neigé et ça a fondu aussitôt.

Les phrases telles que (79d) sont bloquées pour une raison simple : la coordination de deux prédicats exigeant deux pronoms différents, *il* et *ça*, est impossible. En ce qui concerne les autres phrases, nous constatons que le pronom *ça* ne possède pas le même type de référent. Dans les phrases (80c) et (80d), le *ça* reprend le produit du phénomène dénoté par le prédicat *neiger*, *i.e.* la substance 'neige'. Cependant, la phrase (79c) est plutôt meilleure que les phrases de (81).

- (81) a. *Il a neigé sans fondre.
 b. *Il a plu beaucoup sans rester en flaques pendant des jours.
 c. *Il a grêlé sans ressembler à des œufs de pigeon.

Tout fonctionne en fait comme si le français faisait une distinction entre la substance qui fait toujours partie de l'événement, c'est-à-dire la neige qui est en train de tomber par exemple, et la substance coupée de l'événement qui l'a produite, *i.e.* la neige par terre. Dans le cas où le deuxième verbe exige que son sujet renvoie à l'événement mentionné par le verbe météorologique, la construction à forme non-finie du verbe

semble parfaitement autorisée (cf. 79a). Si le deuxième prédicat exige un sujet qui doit désigner la substance (précipitation) faisant partie du phénomène, comme dans (79b,c), l'acceptabilité se dégrade sans rendre la phrase parfaitement agrammaticale. Mais quand le deuxième verbe exige un sujet qui doit se référer à la substance isolée de tout événement, la structure à infinitif est tout à fait exclue. Autrement dit, le conflit entre l'événement et la substance palpable – résultat des verbes de précipitation, existant séparément de l'événement correspondant, bloque la construction à élément PRO, car le PRO ne peut plus être contrôlé par une proposition qui désigne tout simplement un événement.

Il semble que les phrases anglaises manifestent plus ou moins le même comportement. Si l'on accepte *it snowed for days without stopping* et *it rained for days without flooding the basement*, les phrases de (82) sont beaucoup moins acceptables, tandis que les phrases de (83) sont décidément agrammaticales.

- (82) a. ??It snowed the whole night without sticking / covering the grass.
'Il a neigé la nuit entière sans tenir / couvrir l'herbe.'
- b. ???It rained for weeks without forming puddles.
'Il a plu pendant des semaines sans former de flaques.'
- c. ??It snowed without melting immediately.
'Il a neigé sans fondre immédiatement.'
- (83) a. *It snowed without melting.
- b. *It rained without drying for days.
- c. *It rained for weeks without staying in puddles for more than a day.

La présence de l'adverbe *immediately* dans (82c) force une lecture selon laquelle la neige devrait fondre en vol, avant de toucher la terre. Cette neige est toujours étroitement associée à l'événement qui la produit, événement dénoté par la forme conjuguée du verbe. La phrase (83a) est, en revanche, inacceptable, car le prédicat non-fini renvoie plutôt à la neige qui est déjà par terre, matière en rupture avec l'événement dénoté par le verbe 'neiger'.

1.4.3.3.2 Les verbes météorologiques possèdent-ils un sujet PRO ?

Analysons maintenant le deuxième volet du problème, à savoir les phrases où l'élément PRO devrait figurer en tant que sujet des prédicats météorologiques.

- (84) a. It never thunders here without raining for days afterwards.
'Il ne tonne jamais ici sans pleuvoir ensuite pendant des jours.'
- b. It always rains here without being outrageously humid.
'Il pleut toujours ici sans faire particulièrement humide.'
- c. It often gets cold here after snowing.
'Il fait souvent froid ici après neiger.'

Les phrases (84a,b) acceptent la présence du deuxième *it* devant le deuxième prédicat météorologique, et la phrase (84c) accepte la forme finie du prédicat avec le *it* explicite, bien que les locuteurs préfèrent la version sans répétition de *it*.

- (85) a. It never thunders here without it raining for days afterwards.
'Il ne tonne jamais ici sans qu'il ne pleuve ensuite pendant des jours.'
- b. It often rains here without it being outrageously humid.
'Il pleut souvent ici sans qu'il ne fasse particulièrement humide.'
- c. It often gets cold here after it snows.
'Il fait souvent froid ici après qu'il neige.'

Dans ce cas, le sujet du deuxième prédicat ne peut aucunement être le produit du premier prédicat, et les équivalents français des phrases de (85) n'acceptent pas le pronom *ça* anaphorique, mais se construisent avec un deuxième pronom *il*.

- (86) a. Il ne tonne jamais ici sans que *ça / qu'il ne pleuve ensuite pendant des jours.
b. Il pleut souvent ici sans que *ça / qu'il ne fasse très humide.
c. Il fait souvent froid ici après que *ça / qu'il ne neige.

Par ailleurs, il semble que le parallélisme sémantique et syntaxique, très important pour Ruwet (1990), n'ait pas beaucoup d'importance, ni en anglais (cf. (84)), ni en français.

- (87) a. Il ne tonne jamais ici sans pleuvoir ensuite pendant des jours.
b. Il pleut souvent ici sans faire très humide.
c. Il fait souvent froid ici après avoir neigé.

Si le prédicat météorologique possédait un PRO comme sujet, ce PRO devrait être contrôlé. Comme nous l'avons vu précédemment, le pronom *it* ou *il* n'exerce pas de contrôle, et la proposition entière ne peut pas le faire non plus. La seule solution possible pour conserver la présence de PRO consiste en un PRO non-contrôlé qui reçoit une interprétation arbitraire.⁵⁸ Or, il semble difficile de considérer que le PRO d'un prédicat météorologique reçoive cette interprétation.

⁵⁸ On trouve dans Napoli (1988) l'exemple suivant qui doit démontrer l'hypothèse selon laquelle les compléments de *enough* admettent un PRO arbitraire aussi bien qu'un PRO contrôlé.

(i) It's cold enough to PRO dress warmly.

Selon Ruwet (1990 : 79), les exemples (ii) et (iii) montrent qu'il ne suffit pas de parler d'un PRO arbitraire, car l'élément PRO de ces exemples est bel et bien co-indiqué avec les pronoms personnels.

(ii) Il ne pleut pas assez pour PRO_i t_i'embarrasser d'un parapluie.

(iii) Il fait trop froid pour ne pas PRO_i nous_i vêtir chaudement.

Par ailleurs, un autre exemple de Napoli (1988 : 327) montre bien que le PRO postulé dans (iv) ne peut pas être arbitraire.

(iv) It is cold enough PRO to snow.

En effet, en français, dans le cas des phrases à verbe de perception, le sujet non exprimé de l'infinitif est forcément un PRO arbitraire, comme dans (88).

- (88) a. J'entends sonner.
b. Je n'aime pas voir pleurer.

Le référent du PRO arbitraire est forcément animé. On pourrait donc supposer que l'impossibilité d'avoir un sujet animé avec des prédicats météorologiques bloquerait la construction exigeant un PRO arbitraire. Or, les phrases de (89) sont tout à fait bien formées.⁵⁹

- (89) a. -J'ai vu, me contait-elle, moi qui te parle, j'ai vu neiger au mois de juillet. (G. Colette, *Sido*, 1929)
b. Il répondit qu'il écoutait pleuvoir, sans détourner la tête, et de nouveau colla à la vitre sa face. Ainsi demeura-t-il longtemps dans une torpeur douce, écoutant le bruit répété [...] (F. Mauriac, *Genitrix*, 1923)

Puisque les verbes de perception ne se construisent que difficilement avec les verbes statifs (cf. (90a), l'agrammaticalité des phrases (90b) et (90c) peut venir de leur caractère non-dynamique.

- (90) a. *??J'ai vu Marc connaître cent numéros de téléphone par cœur.
b. * ?J'ai déjà vu y avoir énormément de brouillard sur cette route.
c. *As-tu entendu y avoir du vent cette nuit ?

⁵⁹ Le fait que les équivalents anglais des phrases de (89) conservent le pronom *it* comme sujet des prédicats météorologiques ne change rien à notre analyse des verbes français. Par ailleurs, l'anglais possède beaucoup de contextes où le pronom *it* explétif est sous-catégorisé par le verbe. Pour une analyse approfondie de la question, voir Postal et Pullum (1988).

- (i) We prevented it from becoming obvious that things were out of control.
(ii) I take it that you will pay.
(iii) I haven't prepared my lecture for tonight, so I will have to wing it. (D'après Postal et Pullum 1988)
(iv) "[...] even Stigand, the patriotic archbishop of Canterbury, found it advisable –". (L. Carroll, *Alice in Wonderland*, cité d'après Pinker 1995 : 42)

D'ailleurs, la suite de la phrase (iv) peut servir d'illustration à l'idée soutenue précédemment sur les jeux linguistiques concernant le pronom *it* (cf. III.1.4.2.3.4).

- (v) "Found what?" said the Duck. – "Found it," the Mouse replied rather crossly: "of course you know what 'it' means." – "I know what 'it' means well enough, when I find a thing," said the Duck: "it's generally a frog, or a worm. The question is, what did the archbishop find?"

Cependant, l'expression à verbe *faire* réservée aux états atmosphériques⁶⁰ est parfaitement compatible avec les verbes de perception, ainsi que le verbe *geler*,⁶¹ qui, dans son emploi impersonnel, se rapproche plutôt des verbes d'état.

- (91) a. J'ai déjà vu faire très chaud au mois de janvier.
b. J'ai déjà vu geler au mois de juillet.⁶²

Il faut noter tout de même que les phrases de (91) deviennent agrammaticales si l'on remplace *voir* par *regarder*. Ce changement du verbe de perception reste, en revanche, strictement sans incidence dans le cas des verbes de précipitation.

- (92) a. *J'ai déjà regardé faire moche / geler.
b. *Il regardait faire moche / geler.
c. Le matin, il regardait pleuvoir sur la Seine qu'il n'avait encore osé franchir [...].
(F. Mauriac, *Le Baiser au lépreux*, 1922)

Dire *j'ai déjà vu faire chaud au mois de janvier* signifie qu'il existe dans mes expériences au moins une occurrence de situation où il a fait chaud en janvier. En revanche, l'emploi du verbe *regarder*, même au passé composé, présuppose un déroulement du processus perçu et exclut donc l'emploi des verbes non-dynamiques.⁶³ La distinction n'affecte en rien les constructions en *il y a* qui sont exclues tant avec le verbe *regarder* qu'avec le verbe *voir*.

L'agrammaticalité des phrases (90b) et (90c) ne vient donc pas de leur caractère statique. Elle ne peut pas venir du caractère clitique du pronom *y* non plus, car l'emploi de ce dernier dans le même environnement syntaxique mais en dehors de la construction *il y a* est tout à fait envisageable.

- (93) Je l'ai vu y mettre un paquet.

⁶⁰ Parmi les preuves du caractère statique de la locution dénotant les états atmosphériques figure son incapacité à se construire avec l'auxiliaire aspectuel *être en train de*.

(i) Je suis sortie. *Il était en train de faire chaud.

Nous examinerons l'emploi météorologique du verbe *faire* ultérieurement (cf. IV.1.3, ainsi que IV.2.2.3.3).

⁶¹ Contrairement à son emploi personnel où ce même verbe fonctionne comme un verbe de changement d'état, l'emploi impersonnel réservé aux états atmosphériques a un caractère statique.

(i) La journée était morne. *Il_{impers} était en train de geler.

⁶² Il faut noter que la phrase (i) est pourtant beaucoup moins acceptable.

(i) ??J'ai déjà vu cailler au mois de juillet.

On peut se demander si cette différence ne viendrait pas du fait que ce verbe ne tolère pas le pronom *il* impersonnel et se construit soit avec le pronom *ça*, dénotant une localité (cf. III.2.2.3), soit avec des SN : dans ce dernier cas le verbe *cailler* n'est plus considéré comme dénotant un état atmosphérique. Ce verbe peut se trouver à l'infinitif régie par les verbes de perception, mais avec un sujet exprimé.

(ii) J'ai déjà vu Marc cailler en plein été.

⁶³ La distinction est évidemment la même entre les verbes *entendre* et *écouter*.

L'impossibilité d'avoir les structures en *il y a* dans les phrases réduites régies par les verbes de perception témoigne à nouveau du comportement différent de cette construction par rapport au comportement des verbes ou locutions verbales proprement météorologiques.⁶⁴

Un autre argument à l'appui de l'hypothèse selon laquelle les verbes météorologiques ne possèdent pas de PRO vient des phrases exclamatives à l'infinitif. Il existe deux types d'exclamatives à l'infinitif, construites de deux façons différentes, comme dans (94).

- (94) a. Ah, créer un antidote pour les malheurs humains !
b. Pierre raconter des mensonges ?! Tu exagères !

Dans la première construction, (cf. 94a)), la phrase exprime un souhait et le sujet de l'infinitif n'est jamais explicitement présent. Dans la deuxième, (cf. 94b)), la phrase exprime une surprise, un étonnement, de l'incrédulité et la présence du sujet de l'infinitif est obligatoire.

Or c'est précisément le deuxième type de construction qui peut fonctionner avec les prédicats météorologiques. Les constructions en *il y a* sont à nouveau exclues de la structure.

- (95) a. Neiger au mois d'avril ?! Tu rigoles !
b. Pleuvoir par moins douze ?! Ne te fais pas d'illusions !
c. Faire chaud en plein hiver ?! Tu rêves, mon ami !
d. *Y avoir du brouillard dans cette vallée ?! Tu exagères !

L'anglais permet également ce type de constructions et nous trouvons à côté des phrases (96a,b), les phrases (96c,d).

- (96) a. To tell a lie ?! Peter ?! You must be joking !
'Mentir ?! Pierre ?! Tu dois plaisanter !'
b. Peter tell a lie ?! I won't believe it.
'Pierre mentir ?! Je ne peux pas le croire.'

⁶⁴ L'impossibilité de faire figurer les structures en *il y a* dans les constructions à verbe de perception peut résulter du caractère strictement copulatif de *il y a*. Le verbe *faire* dans les structures existentielles météorologiques aurait ainsi un statut de verbe d'état, tandis que la construction *il y a* ne serait qu'une copule. De même, comme l'a signalé Jespersen (1928), la forme progressive, réservée en règle générale aux verbes non-statiques, est parfois compatible avec des verbes d'état mais toujours exclue avec les pures copules.

(i) Marc was lying in his bed without doing anything.

(ii) *Marc was being in his bed without doing anything.

Par ailleurs, comme nous l'avons mentionné à plusieurs reprises, le pronom *il* des verbes et locutions verbales météorologiques correspond au pronom *it* anglais, tandis que la construction *il y a* trouve son équivalent dans le pronom *there*, ce qui renforce l'idée que la même forme *il* du français renferme deux pronoms à comportement différent.

- c. To hail in the middle of winter ?! You must be joking !
‘Grêler en plein hiver ?! Tu dois plaisanter !’
- d. To rain on this beautiful day ?! You must be out of your mind !
‘Pleuvoir quand il fait si beau ?! Mais tu dois être fou !’

Nous pouvons donc en conclure que les verbes météorologiques ne possèdent pas de vrai sujet et que, dans les constructions à l’infinitif, ils ne se construisent pas avec un élément PRO. En effet, si le sujet de l’infinitif dans cette interprétation doit obligatoirement être explicité et s’il y avait un PRO sous-jacent, il devrait être lexicalisé.

Les phrases de (97) sont bien exclues, mais leur agrammaticalité ne provient pourtant pas de l’absence de contrôle sur la forme PRO.

- (97) a. *Pleuvoir au milieu de cette belle journée serait une catastrophe !
b. *Faire chaud au mois de janvier est impossible.

Les prédicats des phrases de (97) exigent une structure phrastique complète pour leur sujet. Or, l’infinitif météorologique qui ne possède pas de forme PRO n’est pas une structure phrastique complète, à la différence des infinitifs non-météorologiques comme ceux des phrases (98) où justement il y a bien un PRO sujet, quoique non contrôlé.

- (98) a. PRO Faire ce travail en deux jours est impossible.
b. PRO Partir à cette époque de l’année serait une catastrophe !

1.4.4 Le pronom des verbes météorologiques comme élément explétif

Beaucoup d’auteurs, enfin, dénie toute référence et tout statut syntaxique au pronom des verbes météorologiques, le considérant comme un simple élément fictif ou explétif dont la seule utilité est de figurer en tant que sujet de surface dans des langues qui ne permettent pas son omission. Ce point de vue est particulièrement répandu et figure souvent dans des travaux qui n’abordent pas les verbes météorologiques en tant que tels ; ces travaux ne donnent souvent pas d’arguments syntaxiques en faveur de cette hypothèse.⁶⁵

⁶⁵ Les grammairiens de Port-Royal considèrent le pronom des verbes météorologiques français comme un élément fictif mis pour le nominatif (cf. III.1.4.2.2.1). Dans la tradition russe, Peškovskij (1914) et Šaxmatov (1925) expriment de leur côté la conviction que les verbes météorologiques restent sans sujet. Pour Peškovskij, les phrases de type *dož dit* ‘il pleut’ « peuvent être définies comme des phrases où le sujet est éliminé non seulement de la langue, mais de la pensée également » (1914 : 343). Šaxmatov (1925) exprime une idée semblable dans des termes différents, en postulant qu’à côté des phrases canoniques (sujet-prédicat), il existe des phrases à un seul terme non différencié (qu’on ne va appeler ni sujet, ni prédicat). Ce dernier commande d’une façon directe ou indirecte les autres éléments de la phrase. Dans ce terme « s’exprime syntaxiquement la combinaison du sujet psychologique avec le prédicat » (Birjulin 1993 : 187). Selon Šaxmatov, les phrases nominales et les phrases impersonnelles ont donc globalement la même structure.

1.4.4.1 Les points de vue sur l'anglais et le français

Pour De Boer (1947), le pronom des énoncés comme *il pleut* n'a aucun contenu, « ce n'est guère qu'un morphème. C'est un 'sujet apparent' (Scheinsubjekt), né du besoin de donner à n'importe quel verbe un sujet formel, morphologique » (1947 : 56). Un avis semblable est exprimé par Hilty (1959), qui, à la suite d'une analyse diachronique assez schématique, conclut que « le pronom neutre *il*, d'origine masculine, doit son existence exclusivement au parallélisme, à l'analogie » avec les pronoms personnels. Ce pronom neutre « ne renvoie à rien. Du point de vue de la syntaxe historique, sa valeur est égale à zéro » (1959 : 247).

Selon Gardies (1975), une proposition météorologique, « manifestement impersonnelle », est une « fonction constituée de son seul foncteur » (1975 : 90). Autrement dit, si on adopte l'analyse de Frege, pour qui toute proposition est une fonction à n arguments, les propositions à verbe météorologique sont des fonctions à zéro argument. On retrouve la même position chez Kegl et Fellbaum (1988 : 187), pour qui les verbes météorologiques possèdent une structure qui ne comporte aucun argument, représentée dans (99a), ainsi que chez Tasmowski-De Ryck (1985 : 223), qui considère que ces verbes ne comportent aucun complément et manifestent donc la valence zéro, comme dans (99b).

- (99) a. weather verbs 'verbes météorologiques' : < >
 b. verbe impersonnel intransitif, valence 0 : *Il pleut* -- V

Pour Maillard (1994), il est erroné de considérer le *il* ou *it* devant un verbe météorologique comme un sujet syntaxique, car cet indice, « presque totalement incorporé au prédicat, [...] n'est guère plus qu'un classificateur grammatical, qui spécifie en discours le statut verbal de 'neige' ou 'bruine', par opposition à l'article 'la' qui, dans un autre contexte, leur conférerait un statut nominal » (1994 : 48). D'ailleurs, dans son article de 1985, Maillard considère l'usage abusif du terme 'sujet' comme une des plaies de la grammaire occidentale et propose d'appeler 'régisseur' le *il* des verbes météorologiques, et de le considérer comme un morphème « qui gouverne l'accord du verbe et dont le rôle se borne à être une désinence d'avant » (Maillard 1985 : 75).

Bien que leur travail se concentre sur les expressions de distance, Seppänen et Seppänen (1978) affirment que les prédicats météorologiques ne prennent pas d'arguments et ne se combinent donc qu'avec un sujet vide, non-référentiel, non-spécifié et strictement formel. Cette affirmation est corroborée par quelques données

syntaxiques (Seppänen et Seppänen 1978 : 279, 284). Les auteurs fondent ainsi leur hypothèse sur le fait que le *it* des expressions de temps (chronologique et météorologique) n'est pas remplaçable par un pronom *that*, clairement référentiel, pas plus que par l'interrogatif *what* qui introduit une question sur l'identité du référent. Ils mentionnent donc les contrastes suivants.

- (100) a. How far is it from here to Boston ? – That is not far – only about 40 miles.
'Quelle distance y a-t-il d'ici jusqu'à Boston ? – Ce n'est pas loin – à peu près 40 miles.'
- b. Is it a long time till Christmas ? – Yes, that will be about three weeks.
'Est-ce dans longtemps Noël ? – Oui, c'est dans trois semaines.'
- c. How cold is it there in winter? – *That is not very cold – just below freezing point on a cold day.
'Il fait quelle température là-bas en hiver ?'
- d. Is it two o'clock already? – *Yes, that is five past two in fact.
'Est-ce qu'il est déjà deux heures ?'
- (101) a. It is four weeks since he left. – What is four weeks?
'Ça fait quatre semaines qu'il est parti. – Qu'est-ce qui fait quatre semaines ?'
- b. It is at least twenty miles to Clapham. – What did you say was twenty miles?
'Ça fait au moins vingt miles jusqu'à Clapham. – Qu'est-ce que tu as dit faisait vingt miles ?'
- c. It is raining. – *What is raining?
'Il pleut.'
- d. It was broad daylight when we got up. – *What did you say was broad daylight?
'Il faisait plein jour quand nous nous sommes levés.'

Heldner (1989) considère que les verbes désignant des phénomènes naturels sont des prédicats à zéro place. Ces verbes sans argument ne se construisent qu'avec le pronom *it*, qu'elle oppose aux pronoms *ce* et *ça* en termes de référentialité.⁶⁶ Si le *it* neutre présente un caractère totalement non référentiel, le *ça* et le *ce* possèdent toujours un référent⁶⁷ (1989 : 98). La différence principale entre les verbes météorologiques et les autres, comme *manger* par exemple, se trouve donc, selon Heldner, dans le fait que les arguments des verbes non-météorologiques, même s'ils ne sont pas toujours exprimés de façon obligatoire, peuvent l'être lorsque le besoin se présente. Or, avec les verbes

⁶⁶ Heldner n'analyse pas l'emploi des verbes météorologiques avec le pronom *ça*, bien qu'elle le mentionne dans une note. Les phrases comme *ça pleut* ou *ça tonne* sont donc mises de côté comme des phrases qui n'appartiennent pas au registre écrit.

⁶⁷ Nous reviendrons sur cette analyse des pronoms *it* et *ça* dans la discussion concernant l'alternance de ces deux pronoms dans les phrases à verbe météorologique (cf. III.2.2).

météorologiques, cette possibilité est *a priori* exclue (1989 : 100). C'est cette incapacité à prendre des arguments qui expliquerait alors l'inacceptabilité des phrases de (102).

- (102) a. *Qui pleut / fait beau ?
 b. *Qu'est-ce qui pleut / fait beau ?
 c. *C'est lui qui pleut / fait beau.
 d. *C'est ça qui pleut / fait beau.

1.4.4.2 Le *it* explétif chez Postal et Pullum (1988)

Postal et Pullum (1988) proposent des tests syntaxiques pour distinguer les SN explétifs des SN ordinaires.⁶⁸ Le pronom *it* des verbes météorologiques se range donc du côté des explétifs définis comme non-référentiels (ni anaphoriques, ni cataphoriques), sans aucun rôle sémantique et morphologiquement identiques aux pro-formes, pronom personnel de la troisième personne *it* ou pro-adverbe locatif *there*.

Tout d'abord, Postal et Pullum (1988) postulent que les explétifs ne peuvent pas apparaître dans les coordinations, tandis que les pronoms ordinaires non-accentués y figurent facilement.

- (103) a. Neither he nor it were either difficult to find or easy to lose.
 'Ni lui ni ça n'étaient difficiles à trouver ou facile à perdre.'
 b. *It and there were difficult to claim to be raining and to prove to be floods in the valley, respectively.

De plus, selon Postal et Pullum, les explétifs ne peuvent pas apparaître dans les phrases nominalisées précédées de *of*. En d'autres termes, le pronom *it* qui figure dans les nominalisations en *of* ne peut pas être explétif.

- (104) a. My observation / description of it falling / leaving / flying
 'Mon observation / Ma description de sa chute / son départ / son vol'
 b. *My observation / description of it raining / snowing

Enfin, Postal et Pullum considèrent que les explétifs se caractérisent aussi par leur inaptitude à servir d'antécédents aux pronoms réflexifs emphatiques.⁶⁹

⁶⁸ Par ailleurs, les tests proposés par Postal et Pullum (1988) fragilisent la position de Bennis (1986) qui dénie le statut explétif à de nombreux éléments typiquement explétifs (comme le pronom des verbes météorologiques).

⁶⁹ Un autre test proposé par Postal et Pullum (1988) porte sur les sujets des constructions à mouvement rigide ("Tough Movement") qui doivent nécessairement être non-explétifs.

(i) The animal_i was now quite large and it_i was tough to prevent *t_i* from escaping.

Les explétifs ne se prêtent pas à un tel mouvement et la phrase (ii) est agrammaticale.

(ii) *It_i was tough to prevent *t_i* from becoming obvious that things were out of control.

Cependant, le fait que la phrase (iii) ne soit pas grammaticale ne semble pas particulièrement significatif, car la phrase correspondante sans mouvement n'est pas bien formée non plus.

(iii) *It_i was impossible to prevent *t_i* from raining.

(iv) *We prevented it from raining.

- (105) a. Rain can itself fall upward if the wind is right.
 ‘La pluie elle-même peut monter, poussée par le vent.’
- b. It can itself fall upward if the wind is right.
 ‘Elle elle-même peut monter, poussée par le vent.’
- c. *It can itself rain upward if the wind is right.

1.4.4.3 Les verbes météorologiques en tant que prédicats à un seul argument événementiel et les jugements thétiques

L'idée que le pronom des verbes météorologiques n'est rien d'autre qu'un explétif figure également chez Higginbotham (1983), mais elle est examinée sous un autre angle. Ce dernier appelle bien le pronom *it* des verbes météorologiques ‘pléonastique’ et considère que les phrases à verbe météorologique signifient des événements, traitables comme des individus quantifiables. Cependant, nous ne sommes plus dans un cas d'énoncés à zéro argument. Higginbotham introduit un argument événementiel qui est la seule variable des énoncés météorologiques. Cette hypothèse est formulée pour expliquer le fonctionnement des phrases à verbe de perception et la forme logique de la phrase *we saw it rain* en anglais est présentée donc dans (106).⁷⁰

- (106) $[\exists x : x \text{ is an event \& rain } (x)] \text{ we saw } x.$

Il nous semble intéressant de remonter à une origine possible de cette hypothèse, c'est-à-dire à la position défendue par Marty (1918). Selon cet auteur, tous les jugements, et donc tous les énoncés, peuvent être divisés en deux groupes, les jugements ‘doubles’ ou canoniques, comportant deux éléments, un sujet et un prédicat, et les jugements ‘simples’, qui « n'établissent pas de rapport entre un être et une action ou un état, mais qui se limitent à reconnaître ou ne pas reconnaître l'existence d'un être » (Hilty 1959 : 243, note 7). La distinction entre les jugements doubles et simples correspond à la distinction entre les jugements catégoriques et thétiques, proposée par Brentano, reprise par Marty (1918) et retravaillée ensuite par Kuroda (1979). Le jugement catégorique de Marty comprend ainsi deux actes séparés, celui de la reconnaissance de ce qui est le sujet et celui de l'affirmation ou de la négation de ce qui est exprimé par le prédicat à propos de ce sujet. En revanche, le jugement thétique représente simplement la reconnaissance ou le rejet de la matière du jugement. Les énoncés météorologiques sont rapprochés, dans la théorie de Marty, des énoncés

⁷⁰ Comme nous l'avons mentionné auparavant (III.1.4.3.3.2), l'emploi du pronom *it* dans les phrases réduites régies par les verbes de perception ne peut pas être considéré comme preuve que ce *it* est un argument des verbes météorologiques.

existentiels du type *Gott ist* 'Dieu est', et la phrase *il pleut* ne signifie rien d'autre que 'de la pluie est' ou 'de la pluie existe'.⁷¹

A son tour, Kuroda (1979) divise toutes les phrases en génériques et spécifiques et considère qu'on ne trouve les jugements thétiques que parmi les phrases spécifiques. Les phrases qui posent un état de choses général, habituel ou constant, sont rangées par Kuroda parmi les phrases génériques. Ce type de phrases prend seulement la forme du jugement catégorique. En revanche, les phrases spécifiques, qui réfèrent à une occurrence particulière d'un événement ou d'un état de choses, peuvent représenter les deux types de jugement. La phrase (107) est donc ambiguë.

(107) The dog is chasing a cat.
 'Le chien est en train de poursuivre un chat.'

Elle peut traduire un jugement catégorique, où le SN *the dog* sera le sujet dans le sens logique du terme, ainsi qu'un jugement thétique, où le même SN ne sera pas le sujet dans le sens logique, le jugement étant sans sujet. Dans ce dernier cas, la phrase aura la forme logique suivante : Il y a une course de X. X est le chien.

Pour Kuroda, à la suite de Marty, les phrases impersonnelles météorologiques du type *il pleut* représentent des jugements thétiques, parce qu'elles expriment une simple reconnaissance d'un événement sans poser l'existence préalable d'un sujet logique. Les énoncés à verbe météorologique peuvent donc constituer des réponses à ce que Bally appelle une interrogation dictale totale (1932 : 39-40), question qui exige une réponse contenant un jugement thétique, comme dans (108).

(108) Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ? – Il pleut / Il neige.

L'idée que les phrases impersonnelles n'attribuent pas de prédicat à un sujet mais conçoivent des événements ou des qualités en eux-mêmes et pour eux-mêmes est également à la base de la position de Pfänder (1963). Selon ce dernier, l'originalité des verbes impersonnels est liée au fait que « qualités et événements se présentent ou semblent se présenter dans notre expérience en eux-mêmes [...] sans être subordonnés à un quelconque objet dont ils seraient les propriétés et activités » (Gardies 1975 : 92).

⁷¹ Rappelons la position semblable des grammairiens de Port-Royal sur la question (cf. III.1.4.2.2.1). Selon eux, la forme verbale latine *pluit* est employée au lieu de *pluvia fit* ou *cadit* pour désigner l'existence de la pluie (Arnauld et Lancelot (1660 : 88)).

Nous pouvons donc conclure que les phrases impersonnelles à verbe météorologique dénotent des événements traitables comme des individus et qui correspondent aux jugements thétiques dans la terminologie de Kuroda (1979). Le pronom *it/il* de ces verbes ne fait pas partie de leur structure argumentale, ne reçoit aucun È-rôle et n'a aucune autre fonction que celle de commander l'accord du verbe et de permettre l'expression verbale des phénomènes atmosphériques dans des langues qui exigent un sujet de surface explicite.

1.5 Les SN extraposés et l'hypothèse inaccusative

Comme nous venons de le démontrer, le pronom *it/il* des verbes météorologiques n'a pas de rôle argumental dans les phrases à verbe météorologique : les prédicats météorologiques semblent *a priori* rester sans argument(s). Cependant, la possibilité d'avoir un SN extraposé à un prédicat météorologique introduit un autre candidat au rôle d'argument potentiel des prédicats météorologiques, que ce soit dans la position d'objet direct pour désigner des phénomènes proprement atmosphériques, comme dans (1) repris ici sous (109), ou métaphoriques, comme dans (2) repris sous (110).

- (109) a. Il pleuvait, ce jour-là, une petite pluie fine, douce comme de la gaze [...].
(Daniel-Rops, *Mort, où est ta victoire ?*, 1934)
- b. It drizzled a little cold rain.
'Il bruinaît une petite pluie froide.'
- c. Morosilo melkim xolodnym dož dem.
bruinaît_{impers} fin_{instr} froid_{instr} pluie_{instr}
'Il bruinaît une petite pluie froide.'
- (110) a. Mais rassure-toi donc, imbécile, il s'agit tout simplement d'une partie de plaisir.
– Oui ! comme les voyages d'agrément de l'autre jour, où il pleuvait des balles et où il poussait des chausse-trappes. (A. Dumas père, *Les Trois mousquetaires*, 1844)
- b. It is raining bullets.
'Il pleut des balles.'
- c. So vsex storon dož dilo puljami.
de tous côtés pleuvait_{impers} balles_{instr}
'Il pleuvait des balles de tous les côtés.'

Par ailleurs, l'existence de couples de phrases, telles que celles de (111), évoquant le rapport qui relie les énoncés causatifs aux énoncés à verbe inaccusatif, comme dans (112), suggère que les prédicats météorologiques pourraient se ranger parmi les verbes inaccusatifs.

- (111) a. Il pleut.
 b. Zeus pleut.
- (112) a. Le canard cuit.
 b. Adèle cuit le canard.

L'idée que les verbes météorologiques font partie de la classe des verbes inaccusatifs vient de Ruwet (1988), quoique son article commence par la réserve suivante : « Comme les verbes météorologiques ont un sujet explétif⁷² et ne prennent pas d'objet, [...] la question [de leur inaccusativité] n'a peut-être pas de sens, si l'inergativité ou l'inaccusativité d'un verbe dépend de la présence d'au moins un argument dans sa rubrique lexicale » (1988 : 386). Cependant, dans sa conclusion, Ruwet considère tout de même que les faits linguistiques « suggèrent fortement que les verbes météorologiques sont inaccusatifs » (1988 : 399).

1.5.1 Les définitions de l'inaccusativité

Comme le remarquent Levin et Rappaport Hovav (1995), il existe deux définitions possibles de l'inaccusativité qui, dans la plupart des cas, sélectionnent les mêmes verbes, ce qui rend le choix entre ces deux définitions superflu. Il s'agit de la définition fondatrice de Perlmutter (1978) et de celle qui découle de 'la généralisation de Burzio' (Burzio 1986).

Selon Perlmutter, un verbe inaccusatif ne possède pas d'argument externe et n'a qu'un argument interne direct. Cela revient à dire qu'un verbe inaccusatif ne possède pas de sujet profond, mais un objet. Cet objet de la structure profonde ne reçoit pas de cas accusatif et, pour cette raison, est déplaçable dans la position de sujet dans la structure de surface. Le verbe *arriver*, par exemple, présenté dans la structure profonde comme [e] *arriver* [SN], pourra figurer aussi bien dans une phrase à sujet de surface explétif que dans une phrase à SN sujet : *Il est arrivé trois personnes* vs *Trois personnes sont arrivées*.

Burzio (1986), en revanche, se concentre sur une des facettes de l'inaccusativité, à savoir l'incapacité des verbes inaccusatifs à se construire avec un objet à l'accusatif, c'est-à-dire à assigner un cas structural à un objet.⁷³ Il étudie la corrélation entre la

⁷² En effet, Ruwet revient à plusieurs reprises (cf. Ruwet 1986, 1988, 1990) sur le fait qu'il ne croit pas à la solution « GBiste » qui attribue un statut d'argument pourvu d'un théta-rôle au sujet des verbes météorologiques.

⁷³ Pour plus d'informations sur les cas inhérents et les cas structuraux, voir Chomsky (1981).

présence d'un argument externe et l'assignation de l'accusatif ; la formulation de cette corrélation est connue sous le nom de « la généralisation de Burzio ». Selon Burzio donc, seuls les verbes pourvus d'un argument externe, *i.e.* qui peuvent assigner un È-rôle à leur sujet, peuvent assigner un cas structural (Burzio 1986 : 187). Selon Levin et Rappaport Hovav (1995), la définition de l'inaccusativité, qui découlerait de cette généralisation, se limiterait à la première condition de Perlmutter, à savoir qu'un verbe inaccusatif ne possède pas d'argument externe, c'est-à-dire qu'il n'assigne pas de È-rôle à son sujet. Comme le constatent Levin et Rappaport Hovav (1995), ces deux définitions ne divergent que sur la question de savoir où classer les verbes qui ne possèdent ni argument externe ni argument interne direct⁷⁴ et cette divergence concerne principalement les verbes météorologiques (1995 : 288, n.5) : ces derniers seraient donc inaccusatifs, selon la définition de Burzio.⁷⁵ Cependant, les auteurs mentionnent un point de vue selon lequel le pronom *it/il* des verbes météorologiques est un quasi-argument (cf. Chomsky 1981, Zubizarreta 1982, ainsi que III.1.4.3 pour une discussion approfondie), *i.e.* un argument externe, ce qui mettrait ces verbes plutôt parmi les verbes inergatifs.

En ce qui concerne la conclusion de Ruwet (1988), deux hypothèses sont envisageables. Selon la définition à une seule condition (un verbe inaccusatif ne possède pas d'argument externe), les verbes météorologiques seraient inaccusatifs à partir du moment où l'on prouve qu'ils n'assignent pas de rôle thématique à leur sujet. Le statut d'un autre élément potentiellement présent autour d'un prédicat météorologique,

⁷⁴ Cette remarque de Levin et Rappaport est étonnante, car Burzio semble souscrire à la règle de Chomsky (1986) selon laquelle tout verbe doit assigner au moins un È-rôle. Le pronom-sujet des verbes météorologiques est considéré comme un quasi-argument, tandis que les éléments pléonastiques, *there* et *it*, les non-arguments sans È-rôle, forment une chaîne avec des éléments postverbaux (SN dans le cas de *there* et P dans le cas de *it*) qui, eux, sont des arguments qui reçoivent un È-rôle (Burzio 1986 : 178). Tout laisse donc entendre qu'il n'y a pas de prédicats sans arguments et que derrière l'absence d'argument externe se cache la présence d'un argument interne qui ne reçoit pas le cas accusatif et qui est donc déplaçable en position sujet.

⁷⁵ Burzio (1986) lui-même se range du côté des tenants de la position exprimée dans Chomsky (1981), à savoir que le pronom-sujet des verbes météorologiques est un quasi-argument. Cette conclusion est en partie fondée sur le fait que les verbes météorologiques italiens peuvent prendre deux auxiliaires, *essere* aussi bien que *avere*. L'emploi du verbe *essere* correspond à la possibilité pour un verbe d'être inaccusatif ('ergatif' dans la terminologie de Burzio) et donc de posséder un objet direct dans la structure profonde. Puisque les objets, contrairement aux sujets, doivent, d'une façon obligatoire, recevoir un È-rôle, l'élément associé au prédicat météorologique ne peut pas être un non-argument (Burzio 1986 : 167, n.15). Le statut du pronom *it/il* des verbes météorologiques découlerait donc de la théorie, autrement dit les postulats théoriques fonctionneraient d'une façon définitoire. Cependant, il paraît assez surprenant de considérer le pronom des verbes météorologiques comme un objet direct de la structure profonde. La conclusion de Burzio est en fait non-tranchée. Pour lui, les verbes météorologiques sont soit inergatifs, soit inaccusatifs, 'ergatifs' et 'intransitifs' dans sa terminologie (1986 : 312, n.20).

comme un SN extraposé, n'aurait donc pas d'incidence, pourvu qu'il ne s'agisse pas d'un argument externe.

Dans la définition de Perlmutter, à la condition évoquée ci-dessus s'en ajoute une deuxième, à savoir que le prédicat doit posséder un argument interne direct sans pouvoir lui assigner de cas accusatif. Dans ce dernier cas, la conclusion de Ruwet impliquerait que les verbes météorologiques possèdent un tel argument, qui serait explicité dans les expansions des verbes météorologiques, tels que les SN de (113).

- (113) a. Il pleut de grosses gouttes / une petite pluie fine / des balles.
 b. It drizzled a little cold rain. / It rained bullets.
 'Il pleuvait une petite pluie froide. / Il pleuvait des balles.'

Dans notre analyse de la position de Ruwet (1988) sur l'inaccusativité des verbes météorologiques, nous procéderons par étapes. D'abord, nous examinerons le statut des SN extraposés. Ensuite, nous confronterons le comportement des verbes météorologiques à celui des verbes inaccusatifs canoniques, tels que 'tomber' ou 'arriver'. Pour conclure, nous nous interrogerons sur la pertinence du concept d'inaccusativité en ce qui concerne les prédicats météorologiques.

La définition de l'inaccusativité dont se sert Ruwet (1988) est clairement celle qui prévoit la présence d'un argument direct dans la structure profonde d'un prédicat. Le sujet de surface de ces verbes est donc « un objet direct 'déguisé' [qui] ne reçoit pas le cas accusatif, et [est] éventuellement déplacé en position sujet » (Ruwet 1988 : 384). Les SN extraposés des prédicats météorologiques comme ceux de (113) reçoivent bien le statut d'argument chez Ruwet (1988 : 390) et sont considérés comme des sujets « extraposés ». Curieusement, ces sujets extraposés sont également appelés des objets internes (1988 : 394) et le SN de (114a) est considéré comme équivalent au SN postverbal de (114b).

- (114) a. Il pleut une petite pluie fine.
 b. Max vit une drôle de vie.

Il semble qu'il y ait là une certaine confusion des notions théoriques. Si on soutient que les SN extraposés comme *une pluie fine* sont des objets profonds des verbes inaccusatifs, qui ne reçoivent pas de cas accusatif et qui doivent pouvoir se trouver dans la position de sujet de surface à cause de cette absence de cas, ces SN ne peuvent pas en même temps constituer des objets internes, dit 'cognate' (cf. Levin

1993) ; ces derniers reçoivent en effet un cas accusatif (cf. la notion grecque de l'accusatif d'objet interne) et ne montent jamais, car la place de sujet est déjà remplie. Rappelons, par ailleurs, la généralisation de Burzio qui prévoit que seuls les verbes qui assignent un rôle thématique à leur sujet peuvent assigner un cas accusatif. Il est donc impossible que l'absence d'argument externe et la présence d'un objet interne caractérisent la même classe de verbes.⁷⁶

1.5.2 Les expansions des prédicats météorologiques sont-elles des objets profonds ?

1.5.2.1 Leur caractère optionnel

Examinons de plus près les SN que l'on trouve dans les expansions des prédicats météorologiques. Si ces SN doivent être traités comme des sujets-objets profonds de prédicats inaccusatifs, leur présence devrait être obligatoire pour la bonne formation des phrases où figurent ces prédicats, comme c'est le cas des SN des verbes inaccusatifs canoniques de (115).

- (115) a. Il est arrivé trois étudiants. / Trois étudiants sont arrivés.
 b. *I_{impers} est arrivé. / *Sont arrivés.

Or l'emploi le plus courant et le plus neutre des verbes proprement météorologiques est précisément cet emploi sans expansion, que ce soit en français ou en anglais.

- (116) a. Il secoua ses sabots qui étaient couverts de boue, car il avait plu toute la matinée. (R. Bazin, *Le Blé qui lève*, 1907)
 b. Ce matin, il grêle abondamment. (A. Gide, *Journal*, 1916)
 c. By then it had started to rain and it was very cold along the coast. (BNC)
 'A ce moment là il a commencé à pleuvoir et il faisait très froid sur la côte.'
 d. If it starts to snow or hailstone, or pour down, I want to try and carry the umbrella. (BNC)
 'S'il devait commencer à neiger, à grêler ou à pleuvoir très fort, je voudrais essayer de tenir le parapluie.'

De plus, l'hypothèse de l'inaccusativité formulée pour la classe entière des verbes météorologiques n'a pas de sens, car cette classe, contrairement à l'avis généralement

⁷⁶ Selon Marantz (1984), la possibilité de prendre un objet interne est limitée aux verbes qui ne sont pas inaccusatifs. Cependant, le fait que quelques verbes inaccusatifs peuvent prendre des objets 'cognate' ne change en rien nos conclusions, car leur objet profond, sujet de surface, et l'objet 'cognate' sont bien distincts (cf. Jones 1988).

(i) Peter died a gruesome death. (cf. également (114b))

admis, n'est guère homogène.⁷⁷ Il existe, en effet, quelques verbes météorologiques qui ne permettent que difficilement, voire pas du tout, des SN extraposés.

- (117) a. Il gèle ce matin.
 a'. *?Il gèle un grand gel / un froid à vous couper le souffle.
- b. Il tonne ce matin.
 b'. *?Il tonne un tonnerre assourdissant.
- c. It is freezing today.
 'Il gèle aujourd'hui.'
- c'. *?It is freezing a terrible cold / an awful frost.
- d. It was thundering.
 'Il tonnait.'
- d'. *?It was thundering an awfully loud thunder / a deafening noise.

1.5.2.2 Leur résistance au déplacement

Une autre caractéristique des SN extraposés aux prédicats météorologiques les distingue des sujets extraposés des verbes inaccusatifs, à savoir la difficulté à les déplacer dans la position canonique du sujet de surface. Or, les sujets-objets profonds des prédicats inaccusatifs, qui sont sans cas structural assigné,⁷⁸ peuvent subir la transformation 'Déplacer á'⁷⁹ et se trouver en position préverbale, comme dans (118a), par exemple.

- (118) a. Il est arrivé quelques étudiants. Quelques étudiants sont arrivés.
 b. Il pleuvait une petite pluie fine. * ?Une petite pluie fine pleuvait.

Il est vrai que le déplacement du SN extraposé en position de sujet de surface subit certaines contraintes, notamment celle de la détermination et celle du prédicat.⁸⁰ En effet, les sujets extraposés sont soumis à la contrainte de l'indéfinitude, car seuls les indéfinis possèdent un cas inhérent qui leur permet de rester dans leur position

⁷⁷ Nous reviendrons à ce caractère hétérogène des verbes météorologiques ultérieurement (cf. III.1.5.5.2, ainsi que III.1.5.7).

⁷⁸ Dans la théorie de Chomsky (1981), le cas inhérent est assigné en structure profonde et est lié au È-rôle, tandis que le cas structural est assigné par des éléments de la phrase (notamment par le nœud ACC(ord)) en structure de surface et dissocié du È-rôle. Le SN des prédicats inaccusatifs ne reçoit pas de cas structural, mais possède bien un cas inhérent.

⁷⁹ La règle 'Déplacer á' est définie par Chomsky (1981) entre autres pour les déplacements d'éléments qui se trouvent dans la position objet vers la position sujet si la position du sujet de surface est vide et ne reçoit pas de È-rôle (Chomsky 1981 : 170).

⁸⁰ Selon Van de Velde (2000), les verbes que l'on classe généralement parmi les verbes inaccusatifs ont deux constructions : « l'une comporte un argument interne, obligatoirement indéfini, mais qui peut monter dans la position de sujet syntaxique ; l'autre, un argument externe, défini » (Van de Velde 2000 : 218). Il y aurait donc deux emplois de ces verbes dit 'inaccusatifs' correspondant à ces deux constructions, l'un où le verbe introduirait des objets nouveaux et l'autre où le prédicat fonctionnerait comme un prédicat ordinaire attribué à de véritables sujets, SN définis (*ibid.*).

postverbale d'origine. En revanche, la position de sujet de surface résiste à l'emploi de l'article indéfini, sauf dans les cas particuliers où le prédicat fournit un ancrage spatio-temporel suffisant pour attribuer une existence au référent d'un SN indéfini.⁸¹

Cependant, alors que le passage du SN extraposé en position de sujet de surface dans les phrases de (119) n'exige pas le passage de l'indéfini au défini, les phrases de (120) non seulement sont agrammaticales avec l'indéfini préverbal, mais elles ne s'améliorent pas toujours au simple changement de la détermination du SN.

- (119) a. Il est venu des enfants ici.
 a'. Des / Les enfants sont venus ici.
- b. Il est tombé des feuilles dans le parc.
 b'. Des / Les feuilles sont tombées dans le parc.
- (120) a. Il pleut des cordes.
 a'. *Des / *Les cordes pleuvent.
- b. Il pleut de grosses gouttes.
 b'. *De / *Les grosses gouttes pleuvent.
- c. Il pleut des pierres.
 c'. *Des / Les pierres pleuvent.

En anglais, langue à inaccusativité profonde (cf. Bresnan et Zaenen 1990 : 45), l'unique argument des verbes inaccusatifs doit paraître en position de sujet de surface, contrairement aux verbes à inaccusativité de surface, comme l'italien par exemple, où l'objet profond peut figurer à sa place d'origine, à droite du verbe.⁸² On peut ainsi opposer l'énoncé (121a) de l'italien à l'énoncé (121b) de l'anglais.

- (121) a. Ne arrivavano molti.
 en est arrivé beaucoup
 'Il en est arrivé beaucoup.'
- b. Many of them arrived. / *Of them arrived many.
 'Il en est arrivé beaucoup, d'entre eux.'

⁸¹ Comme le remarque Bosveld-De Smet (2000), la majorité des phrases comportant des SN indéfinis en position de sujet sont des phrases événementielles, qui présentent un procès, comme dans (i).

(i) Des bateaux entrent dans le port. / De la neige fondue nous transperce.

Cependant, les phrases statives peuvent accepter des sujets indéfinis également, pourvu que « les états dénotés soient délimités spatio-temporellement » (Bosveld-De Smet 2000 : 39, cf. aussi Van de Velde 1995), comme dans (ii).

(ii) Des montagnes cernent la ville. / De la neige poudreuse couvrait les branches des arbres.

⁸² Bresnan et Zaenen (1990) admettent toutefois que la généralisation concernant le type de l'inaccusativité devrait plutôt s'appliquer aux constructions d'une langue et non à la langue entière. En effet, dans le cas des phrases anglaises avec *there*, l'objet profond se trouve précisément à sa place d'origine, à droite du verbe : *There blew a terrible wind.*

Cependant, les SN extraposés des verbes météorologiques anglais, pour la plupart, ne peuvent pas figurer en position de sujet de surface.⁸³

- (122) a. It was raining sleet outside. (BNC)
'Il pleuvait de la neige fondue dehors.'
- a'. *Sleet was raining outside.
- b. In the last week it had positively snowed letters and business. (BNC)
'La semaine dernière il a carrément neigé des lettres et des nouvelles affaires.'
- b'. *?Letters and business snowed la st week.

Les verbes *to thunder* et *to freeze* constituent une exception à cette règle et peuvent se construire avec des SN sujets. Cependant, ils n'acceptent pas la structure impersonnelle en *it* avec un SN extraposé et manifestent donc un comportement tout à fait différent de celui des verbes météorologiques permettant des SN extraposés, comme les verbes de précipitation, par exemple.

- (123) a. Ominous thunder thundered over our heads.
'Un tonnerre menaçant a tonné au-dessus de nos têtes.'
- a'. Rivers froze last week.
'Des rivières ont gelé la semaine dernière.'
- b. *It was thundering ominous thunder.
- b'. *It was freezing a terrible frost / rivers.

1.5.2.3 Les trois types de structure

Comme le signale à juste titre Ruwet (1988), un prédicat météorologique peut être suivi d'un SN dans trois types de constructions :

- celle où le SN a un statut quasi-adverbial (cf. (124a)),
- celle où le SN semble se rapprocher le plus d'un objet interne (cf. (124b)),
- celle où le SN force la lecture métaphorique du prédicat météorologique (cf. (124c)).

- (124) a. Il pleut des cordes / des hallebardes.
- b. Il a plu une petite pluie fine / de grosses gouttes.⁸⁴
- c. Il pleut des pierres / des insultes.

Les trois types de SN sont considérés comme arguments par Ruwet, malgré des différences de comportement syntaxique brièvement évoquées par l'auteur (Ruwet 1988 : 391). Examinons ces différences de plus près.

⁸³ Comme nous le verrons par la suite, les SN sujets sont autorisés dans les structures à verbe de précipitation, si le verbe est suivi d'une particule directionnelle et employé comme synonyme du verbe 'tomber'. Il s'agit pourtant d'un autre emploi des verbes météorologiques.

⁸⁴ Les deux types de SN n'ont pas exactement le même statut. Nous analyserons cette différence dans III.1.5.2.3.2.

Dans le cas des objets profonds des prédicats inaccusatifs, les SN indéfinis extraposés peuvent donner lieu à une reprise par le pronom *en*,⁸⁵ comme dans (125).

(125) Il est arrivé des livres. Il en est arrivé, des livres.

Ce n'est pas toujours le cas des SN extraposés à des prédicats météorologiques. Seuls les SN figurant avec les verbes météorologiques en emploi métaphorique peuvent être repris par *en*, comme on le constate dans (126).

- (126) a. Il pleut des cordes.
 a'. *Il en pleut, des cordes.
 b. Il pleut de grosses gouttes.
 b'. ??Il en pleut, de grosses gouttes.⁸⁶
 c. Il neige des pétales de roses.
 c'. Il en neige, des pétales de roses.

Nous pouvons constater une autre différence dans le comportement des SN extraposés aux verbes inaccusatifs par rapport à ceux extraposés aux verbes météorologiques, notamment l'emploi des modifieurs. Les SN objets profonds figurent aussi bien avec des modifieurs que sans, qu'il s'agisse de SAdj, SPrép, P ou de quantifieurs. En revanche, les SN comme *des cordes* ne peuvent jamais être modifiés, tandis que les noms tels que *pluie* ou *gouttes*⁸⁷ doivent l'être obligatoirement au moyen d'un SAdj, d'un SP ou d'une P, mais pas d'un quantifieur. Il n'y a que les SN des verbes en emploi métaphorique qui manifestent un comportement comparable à celui des SN des verbes inaccusatifs.

- (127) a. Il est arrivé des étudiants. / Il est arrivé des étudiants très aimables. / Il est arrivé des étudiants d'une université parisienne. / Il est arrivé beaucoup d'étudiants.
 b. Il a plu des cordes. / *Il a plu de grosses cordes. / *Il a plu des cordes d'une force extraordinaire. / *Il a plu une multitude de cordes.

⁸⁵ La possibilité d'opérer une reprise de SN extraposé par le pronom *en* en français (ou *ne* en italien) constitue une des preuves de l'inaccusativité du prédicat, car seuls les éléments qui se trouvent dans la structure profonde en position d'objet permettent cette opération (cf. entre autres Burzio 1986, Levin et Rappaport 1995). Les sujets de surface qui se trouvent en position postposée et qui peuvent être repris par le pronom *en* ne sont en fait aucunement des sujets profonds inversés, mais bel et bien des objets profonds, comme en témoignent le contraste suivant :

(i) Il est arrivé trois étudiants. Il en est arrivé trois, d'étudiants.

(ii) C'est la maison d'où sont partis trois ours. *C'est la maison d'où en sont partis trois, d'ours.

⁸⁶ La dislocation à droite du SN de la phrase *il a plu une petite pluie froide* n'est pas possible, car le *un* n'est pas quantitatif. Les phrases **il en a plu, une petite pluie froide*, ou **il en a plu une, de petite pluie froide* sont agrammaticales (quoique la deuxième soit tout de même meilleure que la première) au même titre que **Pierre en a un, de grand courage* (cf. Van de Velde 1996 : 129).

⁸⁷ Les phrases *il pleut des gouttes* et *il pleut une multitude de gouttes* semblent plus acceptables que **il pleut une pluie* ou **il pleut beaucoup de pluie*, mais le sens du prédicat météorologique s'approche alors davantage du sens métaphorique.

- c. *Il pleut de la pluie. / Il pleut une petite pluie froide. / Il pleut une pluie d'été. / *Il pleut beaucoup de pluie.
- d. Il a plu des pierres. / Il pleut de grosses pierres. / Il pleut des pierres d'une taille extraordinaire. / Il pleut une multitude de pierres.

1.5.2.3.1 Les SN quasi-adverbiaux

Les trois types de constructions mentionnées *supra* ne sont pas possibles avec tous les prédicats météorologiques acceptant des SN extraposés. Des noms comme *cordes* ou *hallebardes* sont uniques en leur genre, car ils sont pris dans un sens métaphorique pour signifier la grande intensité d'un phénomène atmosphérique unique, la pluie. Les SN qui les comportent ne s'emploient donc qu'avec le verbe *pleuvoir*. La situation est exactement la même en anglais, où la liste des SN de ce type est également bien restreinte et n'apparaît qu'avec le verbe *to rain*.

- (128) a. Il pleut des cordes / des hallebardes / *des seaux/ *des torrents / *des chats.⁸⁸
 b. *Il neige des cordes / des hallebardes / des torrents.
 b'. *Il grêle des cordes / des hallebardes / des torrents.
 b''. *Il vente des cordes / des hallebardes / des torrents.
- (129) a. It is raining cats and dogs / buckets / *bugs⁸⁹ / *floods / *barrels.
 'Il pleut des cordes.'
 b. *It is snowing cats and dogs / buckets / barrels / polar bears.
 b'. *It is hailing cats and dogs / buckets / barrels / polar bears.

Quoiqu'une chute de neige ou de grêle puisse être aussi violente qu'une pluie, les verbes autres que 'pleuvoir' ne peuvent donc pas se construire avec ces SN intensifs.⁹⁰

⁸⁸ Nous sommes bien entendu ici dans le cas des verbes météorologiques interprétés dans leur sens direct, dénotant des phénomènes atmosphériques. Par ailleurs, la phrase *il pleut des chats et des chiens* peut s'employer en français comme un calque ironique de l'anglais, mais cela ne change en rien notre analyse.

⁸⁹ Comme en français, l'emploi des SN désignant des insectes ou des animaux est possible avec les prédicats météorologiques, mais uniquement métaphoriquement, ce qui n'est pas le cas dans les exemples étudiés ici.

⁹⁰ On peut considérer que ces lacunes sont accidentelles, mais il semble que le verbe 'pleuvoir' constitue une sorte de verbe météorologique prototypique et possède une plus grande palette de constructions. La fréquence de l'emploi du verbe *pleuvoir* en français est largement supérieure à celle des autres verbes météorologiques (ces résultats sont fondés sur des calculs à partir des textes de Frantext (2419 textes entre 1800 et 2000) : au présent uniquement, environ 1040 occurrences pour *pleuvoir* contre 700 pour *neiger*, 170 pour *grêler*, 370 pour *venter*, etc. ; à l'imparfait, 750 pour *pleuvoir* contre 90 pour *neiger*, 5 pour *grêler*, 25 pour *venter*). Par ailleurs, *pleuvoir* est le seul verbe météorologique français qui donne lieu à plusieurs formations sur la base de la même racine : *pleuvasse*, *pleuviner*, *pleuvioter*, etc. Il semble donc tout à fait prévisible que, s'il existe une construction extrêmement restrictive, elle sera plus ou moins limitée au verbe 'pleuvoir'.

Par ailleurs, cette construction est réservée uniquement à l'expression d'une grande intensité et il n'y a pas de moyen comparable, parallèle, pour exprimer un phénomène de faible manifestation.⁹¹

- (130) a. *Il pleut des cordelettes.
b. *It is raining kittens and puppies.

Ruwet attribue à ces SN un statut semi-adverbial qu'il utilise comme une preuve supplémentaire de l'inaccusativité des verbes météorologiques : « seuls des objets, mais non de vrais sujets » peuvent avoir ce statut (Ruwet 1988 : 391). En effet, on peut remplacer ce type de SN par des adverbes tout en préservant la signification de la phrase, comme dans (131), mais ceci constitue plutôt une preuve contre l'inaccusativité des prédicats météorologiques telle qu'elle est présentée par Ruwet.

- (131) a. Il pleut des cordes / des hallebardes.
a'. Il pleut violemment / à verse / par torrents.
b. It is raining cats and dogs / buckets.
'Il pleut des cordes.'
b'. It is raining heavily / hard.
'Il pleut très fort.'

Tout d'abord, un seul verbe est concerné, 'pleuvoir', les autres n'admettant pas ce type de construction. Ensuite, et ce de manière plus significative, les sujets-objets profonds des verbes inaccusatifs n'ont précisément pas ce statut semi-adverbial. Les objets profonds des verbes typiquement inaccusatifs ne peuvent jamais être remplacés par des adverbes.

- (132) a. *I_{impers} est arrivé par / en foule.
a'. *I_{impers} tombe abondamment / à verse / à torrents.
a''. *I_{impers} souffle violemment.
b. *There arrived abundantly.
b'. *There was blowing violently.
b''. *There was falling heavily.

⁹¹ Le français et l'anglais utilisent un autre procédé pour exprimer une faible intensité du phénomène 'pluie', à savoir les changements du verbe. L'anglais semble assez pauvre en la matière, ne fournissant qu'un seul terme différent, *to drizzle*. Le français, en revanche, a un grand nombre de formations, aussi bien construites sur le verbe *pleuvoir* lui-même, comme *pleuviner*, *pleuvasser*, *pleuvioter*, etc., que sur une base tout à fait différente, comme *bruiner*, *crachiner*, etc.

Ce caractère semi-adverbial des SN étudiés témoigne tout de même du fait qu'il ne peut pas s'agir de vrais sujets, autrement dit de sujets profonds pourvus d'un rôle thématique.⁹²

1.5.2.3.2 Les SN extraposés proches des objets internes

Le deuxième type de constructions à SN comporte des noms qui ressemblent, en effet, aux objets internes (angl. 'cognate'), car souvent ils partagent la même racine avec le prédicat et n'apportent pas de contribution sémantique à la phrase, sauf quand ils sont modifiés (cf. (127c)). Pour Ruwet, il s'agit à nouveau d'une preuve de l'inaccusativité des verbes météorologiques (Ruwet 1988 : 394). Cependant, comme nous l'avons signalé auparavant, la présence d'un objet dit 'cognate' constitue plutôt une preuve du contraire. Effectivement, l'objet interne est défini comme « un complément d'un verbe normalement intransitif qui représente la racine du verbe » (Dubois *et al.* 1999 : 6). Levin (1993) parle des objets 'cognate' et, selon elle aussi, les verbes qui prennent ce type d'objet sont fondamentalement intransitifs. En général, l'objet 'cognate' est employé uniquement accompagné d'un modifieur, et ce modifieur fonctionne plutôt comme un adverbial. Les verbes qui prennent ce type d'objet ont un champ d'objets très restreint, limité aux objets 'cognate' ou acceptant parfois des hyponymes de ceux-ci (Levin 1993 : 96).

- (133) a. Sarah smiled a charming smile.
'Sarah a souri d'un sourire charmant.'
- a'. Sarah sang a ballad / an aria.⁹³ (Levin (1993 : 95)
'Sarah a chanté une ballade / une aria.'
- b. Marie a vécu une vie heureuse.
b'. Marie a chanté ma romance préférée.

L'idée de Levin évoquée ci-dessus, à savoir que le modifieur de l'objet 'cognate' a un statut adverbial, est illustrée par la possibilité d'une paraphrase comme celle de (134b).

⁹² Notre analyse va donc à l'encontre de la position de Rambeau (2002) qui considère les SN du type *cordes* ou *cats and dogs* en anglais comme des sujets réels à valeur qualitative, les mettant avec les SN du type *grosses gouttes*.

⁹³ Il faut tout de même faire une distinction entre les deux phrases citées par Levin, car les SN extraposés n'ont pas exactement le même statut. Dans un cas, le nom est obligatoirement modifié, tandis que dans l'autre, il peut être employé sans modifieur, car le simple fait qu'il s'agisse d'un hyponyme de l'objet proprement 'cognate' suffit. Par ailleurs, un SN comme *a charming smile* peut être approximativement paraphrasé par un adverbe, tandis qu'un SN comme *an aria* ou *a song* ne peut pas l'être. L'analyse détaillée de ces différences dépasse le cadre du présent travail. Nous nous concentrerons sur le premier type de construction uniquement où la présence d'un modifieur est cruciale. Pour une analyse approfondie, voir Jones (1988), Pereltsvaig (1999).

- (134) a. Sarah smiled a charming smile.
'Sarah a souri d'un sourire charmant.'
- b. Sarah smiled charmingly ("roughly"). (Levin 1993 : 95)
'Sarah a souri d'une façon charmante (« approximatif »).'

Cependant, dans la mesure où l'adverbe *charmingly* remplace « approximativement » le SN entier, on peut être tenté de considérer ce dernier comme un modifieur du prédicat qui n'accepte pas facilement la modification adverbiale. En effet, c'est exactement ce qui se passe avec les prédicats météorologiques.

- (135) a. Il pleut une petite pluie fine.
a'. Il vente un doux zéphyr.
- b. Il pleut de / à grosses gouttes.
b'. Il neige de / à gros flocons.

Or les phrases de (135b) sont beaucoup plus naturelles avec la préposition *à* à la place de l'article indéfini⁹⁴ et c'est là leur différence par rapport aux phrases de (135a). Les syntagmes *de gros flocons* ou *de grosses gouttes* fonctionnent comme des spécifieurs quantitatifs du phénomène météorologique, au même titre que dans les phrases où celui-ci est exprimé par un nom.

- (136) a. Il tombe de grosses gouttes de pluie. – Il en tombe de grosses gouttes, de pluie.
b. Il tombe de gros flocons de neige. – Il en tombe de gros flocons, de neige.

Dans la mesure où, dans (136), les spécifieurs des noms sont quantitatifs, on peut facilement passer à un autre type de structure, celle où un SN quantitatif devient un SP adverbial, comme dans (137).⁹⁵

- (137) a. Il tombe de la pluie à grosses gouttes.
b. Il tombe de la neige à gros flocons.

Dans le cas des prédicats météorologiques, puisqu'une mention explicite du nom de phénomène serait redondante, on obtiendrait les phrases du type de (135b) en pratiquant le même type d'effacement qu'on peut supposer dans le cas de phrases telles que (138) (cf. Dessaux 1976).

- (138) Paul a mangé en quantité. (Dessaux 1976 : 53)

⁹⁴ Pour certains locuteurs français, ces phrases avec l'article indéfini ne peuvent s'interpréter que métaphoriquement.

⁹⁵ Pour une analyse détaillée de ces structures, voir Dessaux (1976).

Les SN des phrases de (135b) fonctionneraient donc de la même façon que des SP à *flots* ou à *verse* qui, eux, sont clairement adverbiaux.

(139) Il pleut à *verse* / à *flots* / à *seaux* / à *torrents*.⁹⁶

L'emploi de la préposition *par* semble être le seul qui exigerait dans le cas des SN quantitatifs à valeur adverbiale la présence explicite d'un nom quantifié. Dans les cas où le SP en *par* est employé en l'absence du nom quantifié, il s'agit d'un tout autre emploi, à savoir celui qui marque des phases du procès, c'est-à-dire des moments ou des endroits où le procès a lieu par rapport à d'autres moments ou endroits où ce procès n'a pas lieu (A.-M. Berthonneau, c.p.). Nous aurons donc le contraste suivant.

(140) a. Marie pleure à *flots* / **par flots*.
 a'. Il tombe de la neige *par pans entiers*. / *Il neige *par pans entiers*.⁹⁷
 a''. Le vent souffle *par rafales*. / *Il vente *par rafales*.
 a'''. La pluie tombe *par seaux*. / *Il pleut *par seaux*.
 b. La voiture avance *par secousses*.
 b'. Marie a planté des tulipes *par endroits*.
 b''. Le temps était équivoque ; il pleuvait *par intervalles* (F. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, 1848)

L'emploi illustré dans (141) aurait pu constituer une exception à la règle formulée, mais nous avons là le seule et unique cas du SP *par torrents* avec le verbe *pleuvoir* sur plus de deux milles occurrences de ce verbe dans Frantext.

(141) Il pleuvait *par torrents* le lendemain ; une de ces pluies d'abat, sans trêve, sans merci, aveuglante, inondant tout ; une pluie drue à ne pas se voir d'un bout du navire à l'autre. (P. Loti, *Madame Chrysanthème*, 1887)

En ce qui concerne les phrases de (135a), elles illustrent un moyen de modifier un processus météorologique. Si la modification porte directement sur le procès, l'emploi d'un adverbe est tout à fait possible.

(142) a. Il pleuvait légèrement. (G. Duhamel, *Chronique des Pasquier*, 1934)
 b. Il commençait à neiger doucement. (P. Reverdy, *Plupart du temps*, Poèmes, 1916)

⁹⁶ De nouveau, ce type de SP n'est employé qu'avec le verbe *pleuvoir*. Les autres verbes de précipitation ne prennent pas ce type de SP.

(i) *Il neige à *seaux* / à *torrents* / à *verse* / à *flots*.

(ii) *Il grêle à *seaux* / à *torrents* / à *verse* / à *flots*.

⁹⁷ L'inacceptabilité de la phrase ne vient donc pas de l'ambiguïté du nom *neige*, comme le soutient Ruwet (1990 : 55). L'agrammaticalité résulte des exigences imposées par le SP en *par*.

Cependant, si la modification porte sur différents aspects physiques d'un phénomène atmosphérique, l'emploi de l'adverbe est bloqué.

- (143) a. *Il pleut froidement / finement.
b. *Il vente chaudement.

En effet, les adverbes comme *légèrement* ou *doucement* caractérisent le procès et, dans le cas des verbes de précipitation, modifient le mouvement, tandis que les adverbes comme *froidement* ou *finement* modifient la substance qui tombe ou, dans le cas du verbe *venter*, la qualité de l'air déplacé. Quand la modification porte sur le procès, l'adverbe peut toujours être remplacé par un SP de manière comme dans (144a). En revanche, quand il s'agit de caractériser la substance contenue dans le phénomène, l'emploi d'un SP de manière se révèle bloqué, comme en témoigne (144b).

- (144) a. Il pleut d'une façon violente / forte.
b. *Il pleut d'une façon fine / froide.

Dans ce dernier cas, la solution serait de caractériser le processus en deux étapes, comme dans (145a), ou d'avoir recours à une sorte d'objet 'cognate' qui puisse accepter le modifieur nécessaire, comme dans (145b).

- (145) a. Il pleut et la pluie est froide / fine.
a'. Il vente et le vent est chaud / doux.
b. Il pleut une pluie froide / fine.
b'. Il vente un vent chaud / doux.

Le fait que le nom extraposé soit « ressorti du prédicat » pour servir de support à un modifieur explique également la contrainte évoquée ci-dessus, à savoir la présence obligatoire d'un modifieur avec ce type de SN extraposés. L'emploi de ce type de SN sans modification serait parfaitement redondant et non-justifié. La contrainte qui pèse sur la bonne formation des phrases avec ce type de SN ne doit donc pas être formulée par rapport à la présence d'un modifieur. Au contraire, c'est ce type de modifieur (portant sur des aspects physiques du phénomène) qui ne pourrait pas être employé sans un SN explicite.

Dans la mesure où il ne s'agit aucunement d'objets directs, les SN analysés ne peuvent pas constituer une réponse aux questions *quoi* ou *qu'est-ce que*, relatives à des objets. Par ailleurs, la question *qu'est-ce qui* est agrammaticale également. Or, ces deux

types d'interrogations auraient dû être possibles, s'il s'était agi des SN de verbes inaccusatifs.

- (146) a. *Qu'est-ce qu'il pleut ? *Que pleut-il ? – De / à grosses gouttes.
 a'. *Qu'est-ce qu'il pleut ? *Que pleut-il ? – Une pluie froide.
 b. *Qu'est-ce qui pleut ? – De / à grosses gouttes.
 b'. *Qu'est-ce qui pleut ? – Une pluie froide.

En effet, les deux types de questions sont envisageables pour les SN des verbes inaccusatifs (cf. Grevisse 1969 : 137, §186, remarque 3).

- (147) a. Qu'est-ce qu'il tombe ? – Une pluie glaciale.
 b. Qu'est-ce qui tombe ? – Une pluie glaciale.

Le fait que la question en *comment* ne semble pas possible avec des verbes météorologiques n'enlève rien à l'argumentation, car cette question n'est pas très naturelle avec ces prédicats, même accompagnés d'un adverbe à proprement parler.

- (148) a. ?*Comment est-ce qu'il pleut ? – A grosses gouttes. / (Il pleut) une pluie froide.
 b. ?*Comment est-ce qu'il pleut ? – violemment / à seaux / à verse.⁹⁸

1.5.2.3.3 Les SN extraposés et le prédicat métaphorique

Le troisième type de constructions à SN extraposé exige un prédicat météorologique en emploi métaphorique (cf. (127d)). Cet emploi est encore plus restreint que l'emploi avec objet 'cognate', analysé ci-dessus, car il n'est possible qu'avec les verbes de précipitation. Voici donc un autre exemple de l'hétérogénéité des verbes météorologiques.

- (149) a. Il pleut des insultes / des pierres.
 b. Il neige des pétales de roses.
 c. Il grêle des coups.
 d. *Il vente de mauvaises nouvelles.
 e. *I_{impers} tonne des insultes.

⁹⁸ La question sans inversion est toutefois meilleure.

(i) ?Il pleut comment ? – A grosses gouttes / à seaux / violemment.

Par ailleurs, il semble que la création de sous-espèces soit plus facile, en général, avec des noms qu'avec des verbes. A côté des questions agrammaticales de (148), nous avons donc la question (ii) qui, elle, est bien formée. (Cf. l'absence de division en sous-espèces des verbes d'activité par rapport aux structures comportant les noms correspondants (Van de Velde 1997)).

(ii) Comment est la pluie ? – Violente / forte / battante.

(iii) Marie fait de la danse classique. – #Marie danse classiquement.

Comme nous l'avons démontré au début de ce chapitre, c'est le comportement de ce type de SN extraposés qui se rapproche le plus de celui des objets profonds des verbes véritablement inaccusatifs, par la possibilité d'être repris par *en* et de figurer en position de sujet de surface, par leur neutralité vis-à-vis des modifieurs et par le peu de restrictions imposées sur le nom tête.⁹⁹ De plus, la présence des SN extraposés aux verbes météorologiques en emploi métaphorique peut être vue comme obligatoire, car la suppression de ces SN fait basculer le verbe vers son sens proprement atmosphérique.

Dans la mesure où l'emploi est restreint à des verbes de précipitation, il semble que ces prédicats fonctionnent comme des équivalents possibles du verbe 'tomber', un des verbes inaccusatifs canoniques. En effet, les paraphrases courantes des phrases à prédicat météorologique employé métaphoriquement comportent toujours les expressions *tomber comme X* où X est un nom dénotant un phénomène atmosphérique, un type de précipitation. Le français accepte facilement les phrases où le verbe *tomber* ou un autre verbe de mouvement est employé côte à côte avec un verbe de précipitation, ainsi qu'accompagné d'un SP modifieur comportant un nom de phénomène atmosphérique.

- (150) a. Les obus tombaient comme s'il en pleuvait.
 a'. [...] je me suis fumé une cigarette sans âme pendant que les petits moineaux rappliquaient et atterrissaient dans la neige comme s'il en pleuvait. (Ph. Djian, 37^e2 le matin, 1985)
- b. Le bois pétillait ; les charbons rouges tombaient en grêle autour de moi. (E. About, *Le Roi des montagnes*, 1857)
- b'. Le sang s'éparpillait en pluie dans les feuillages [...]. (Flaubert, *Salammbô*, 1863)

Il est donc tentant de conclure qu'en français, dans le cas de l'emploi métaphorique, les verbes de précipitation se comportent comme de vrais verbes inaccusatifs, à savoir des verbes possédant dans leur structure un argument interne qui ne reçoit pas le cas accusatif et qui peut figurer en position de sujet de surface aussi bien qu'en position d'origine, à droite du verbe.

⁹⁹ F. Brunot (1953 : 290) considère que la suite des verbes impersonnels est un véritable complément et non un sujet réel du verbe, en s'appuyant sur l'usage de l'impersonnel avec un accusatif ou ablatif en latin, *pluit sanguinem* ou *pluit sanguine* (cf. également les commentaires de Maillard 1985 : 64). Rambeau (2002), en revanche, soutient que dans le cas des SN comme *des coups durs*, il ne s'agit pas seulement de sujets réels, mais de véritables agents. Cette hypothèse nous paraît difficile à accepter, autant sémantiquement que syntaxiquement. En effet, les verbes météorologiques de précipitation peuvent prendre des agents véritables en tant que sujets de surface dans leur emploi dit personnel (cf. *Dieu pleut du pain sur ses fidèles*), mais ces SN agentifs sont bien distincts des SN du type *des coups durs*.

- (151) a. Laissons ce cratère de parfum vomir à grands cris le désespoir et l'amour sous ce sang qui pleut sur elle goutte à goutte. (P. Claudel, *Un poète regarde la croix*, 1938)
- a'. Mon ravissement est tel que j'en achète tout un bouquet. Les branches s'accrochent aux portes, des pétales neigent sur le tapis. (A. Gide, *L'Immoraliste*, 1902)
- b. Alors même qu'il pleut du sang, on y voit éclore peu d'individus extraordinaires. (L. Bloy, *La Femme pauvre*, 1897)
- b'. Quand Novembre de brume inonde le ciel bleu, Que le bois tourbillonne et qu'il neige des feuilles [...]. (V. Hugo, *Les Orientales*, 1840)

1.5.3 Les SN extraposés aux prédicats météorologiques en russe et en anglais

1.5.3.1 Le cas du russe

Si on considère d'autres langues, les données ne sont cependant pas exactement les mêmes. En russe, par exemple, les trois types de SN extraposés à des prédicats météorologiques portent un cas instrumental et non accusatif, ce qui présuppose que tous ces SN, y compris les SN employés avec des verbes en emploi métaphorique, sont des modifieurs des prédicats et non leurs arguments.

- (152) a. Dož dilo krupnymi kapljami.
Plevait_{impers} larges_{instr} gouttes_{instr}
'Il pleuvait à grosses gouttes.'
- b. Dož dilo puljami / lepestkami roz.
Plevait_{impers} balles_{instr} / pétales_{instr} roses_{gén}
'Il pleuvait des balles / des pétales de roses.'

En effet, il s'agit d'objets 'cognate' adverbiaux,¹⁰⁰ comme dans les cas plus canoniques (cf. (153)), opposés aux objets 'cognate' argumentaux, dans la terminologie de Pereltsvaig (1999), qui, eux, prennent le cas accusatif (cf. (154)).¹⁰¹

- (153) a. Nadež da ulybnulas' ulybkoi novorož dennogo mladenca.
Nadež da sourit sourire_{instr} nouveau-né bébé_{gén}
'Nadež da sourit d'un sourire de nouveau-né.'
- b. Bogatyr' spal mertveckim snom.
Preux dormait de-mort sommeil_{instr}
'Le preux dormait d'un sommeil de morts.'

¹⁰⁰ Ce type d'objet est également possible avec un vrai objet direct, comme dans le cas du verbe 'aimer' (cf. Pereltsvaig 1999).

(i) On ljubil eštrastnoj ljubovju. (Pereltsvaig 1999 : 542)
Il aimait la passionné amour_{instr}
'Il l'aimait d'un amour passionné.'

¹⁰¹ Cf. Pereltsvaig (1999) pour une étude détaillée de ces deux classes d'objets internes.

- (154) a. On prož il pustuju, nikomu nenuž nuju ž izn'.
 Il vécut vide personne_{dat} inutile vie_{acc}
 'Il vécut une vie vide, utile à personne.'
- b. Oni ljubili šutit' zlye glupye šutki.
 Ils adoraient plaisanter méchantes stupides plaisanteries_{acc}
 'Ils adoraient jouer de méchants et stupides tours.'

Les SN étudiés ne constituent donc guère des objets en russe, mais des adjoints modifiant le prédicat, comme dans les deux premiers types de SN extraposés en français. Pour ces SN, il nous semble approprié d'adopter la terminologie de Pereltsvaig (1999) et de les appeler "cognate adverbials". Nous pouvons donc conclure que, contrairement au français, le russe ne fait pas de distinction entre les différents types de SN employés avec une forme impersonnelle des verbes météorologiques. Les SN des verbes en emploi métaphorique fonctionnent donc aussi comme des modificateurs et ne se distinguent pas syntaxiquement des SN des verbes en emploi proprement atmosphérique.

1.5.3.2 Le cas de l'anglais

Les données anglaises sont encore différentes. Comme nous l'avons signalé précédemment, l'anglais, langue à inaccusativité profonde (cf. Bresnan et Zaenen 1990), devrait permettre l'emploi des SN en position de sujet de surface, s'il s'agit d'objets profonds de verbes inaccusatifs. Il est en effet possible de trouver des verbes de précipitation en emploi métaphorique avec des SN sujets de surface, comme dans (155a). Cependant, comme en témoignent les dates de ces exemples, l'emploi des verbes de précipitation avec simplement un SN sujet de surface est plutôt archaïque. L'emploi le plus répandu de ce type de phrases est avec une particule ou un SP directionnel, comme dans (155b), ce qui renforce l'idée qu'il s'agit d'un autre emploi des verbes étudiés, à savoir un emploi non proprement météorologique, mais métaphorique, qui les rapproche du verbe *to fall* et de ses synonymes.

- (155) a. The intense thunder-balls which are raining from heaven (Shelley, *Vis. Sea*, 1820)
 'Les foudres violentes qui pleuvent (tombent) du ciel'
- a'. Perfume and flowers fall in showers, That lightly rain from ladies' hands.
 (Tennyson, *Sir Galahad*, 1842)
 'Des parfums et des fleurs tombent en averse qui pleut légèrement des mains des femmes.'
- b. Enormous novels by co-eds rain down on our defenceless heads. (Auden, *Nones*, 1951)
 'Des romans énormes écrits par des coauteurs pleuvent sur nos têtes sans défense.'

- b'. Misfortunes rained heavily upon the old man. (A. S. Hornby, *Oxford Advanced Learner's Dictionary of Current English*)
'Les malheurs pleuvaient lourdement sur le vieil homme.'

Certains verbes inaccusatifs anglais, comme *to fall* ou *to arrive*, permettent l'insertion de *there* en position de sujet de surface, laissant l'objet profond dans sa position d'origine, *i.e.* à droite du verbe (cf. McCawley 1981, Burzio 1986).

- (156) a. Around us there blew a chilling wind. (McCawley 1981, repris par Ruwet 1988 : 390, n.18)
'Autour de nous il soufflait un vent froid.'
- b. There have arrived three men. (Burzio 1986 : 93)
'Il est arrivé trois hommes.'

Les verbes météorologiques, en revanche, n'acceptent pas cette structure en *there* et gardent leur *it*, avec tous les SN extraposés, y compris ceux qui se trouvent avec des verbes en emploi métaphorique.

- (157) a. It was raining buckets / a little freezing rain / bullets / rose petals.
'Il pleuvait des cordes / une petite pluie froide / des balles / des pétales de roses.'
- b. *There rained buckets / *a little cold rain / *misfortunes.

En revanche, l'insertion de *there* est tout à fait envisageable avec les verbes pourvus d'une particule, comme *to rain down* par exemple, à partir des phrases où le SN est en position de sujet de surface, ce qui signifie encore une fois qu'il s'agit de deux emplois différents du même verbe météorologique.

- (158) The movie was extremely sad and romantic and there rained down lots of tears in the audience.
'Le film était extrêmement triste et romantique et il a coulé beaucoup de larmes dans le public.'

Cette différence de structure n'est pas visible en français où *there* et *it* correspondent tous les deux au pronom impersonnel *il*.

Par ailleurs, pour les noms qui désignent des substances qui ne tombent pas forcément du ciel, comme des larmes, nous remarquons la différence suivante. Dans le cas de l'emploi impersonnel, la seule lecture possible serait celle où les larmes seraient perçues comme tombant du ciel. La phrase (159a), pourrait donc être prononcée par exemple par une souris nageant dans le lac de larmes d'Alice dans *Alice au pays des merveilles* de L. Carroll. Bien que la précision du lieu de provenance soit possible avec cet emploi impersonnel des verbes météorologiques, la phrase (159b) est

agrammaticale. En revanche, l'emploi illustré dans (159c), neutre et tout à fait fréquent, exige la particule *down* et ne peut plus signifier que les larmes tombent du ciel.

- (159) a. It is raining tears.
'Il pleut des larmes.'
- b. *?It is raining tears from her eyes.
- c. Tears were raining down her cheeks / from her eyes / on her skirt.
'Des larmes pleuvaient sur ses joues / de ses yeux / sur sa jupe.'

Autrement dit, l'anglais fonctionne comme si les phrases à verbe météorologique impersonnel en emploi métaphorique signifiaient non pas que les objets auxquels réfère le SN tombent comme de la pluie, par exemple, mais plutôt qu'il pleut de ces SN. Nous revenons donc à nouveau à l'idée que, dans le cas des SN extraposés à des verbes météorologiques en emploi métaphorique, il s'agit de modifieurs.

Un autre phénomène de l'anglais qui illustre cette idée concerne la reprise qu'on peut effectuer à partir des phrases à verbe météorologique en emploi métaphorique avec un SN extraposé. La reprise d'un SN par un pronom personnel est tout à fait exclue, ainsi que la reprise avec une paraphrase telle que *the same thing*. La paraphrase de moyen, *the same way*, serait la seule reprise possible dans le cas de ce type de SN, ce qui constitue une preuve de plus qu'il s'agit bien d'un modifieur et aucunement d'un argument du prédicat.

- (160) a. On Monday, I woke up early and looked out of the window. It was snowing rose petals. The following day, when I looked out of the window, *it was snowing them again.
'Lundi je me suis levée tôt et j'ai regardé par la fenêtre. Il neigeait des pétales de roses. Le lendemain, quand j'ai regardé par la fenêtre, *il les neigeait à nouveau.'
- b. On Monday, I woke up early and looked out of the window. It was snowing rose petals. The following day, when I looked out of the window, *it was snowing the same thing.
'Lundi je me suis levée tôt et j'ai regardé par la fenêtre. Il neigeait des pétales de roses. Le lendemain quand j'ai regardé par la fenêtre *il neigeait à nouveau la même chose.'
- c. On Monday, I woke up early and looked out of the window. It was snowing rose petals. The following day, when I looked out of the window, it was snowing the same way.
'Lundi je me suis levée tôt et j'ai regardé par la fenêtre. Il neigeait des pétales de roses. Le lendemain quand j'ai regardé par la fenêtre il neigeait à nouveau de la même façon.'

Pour résumer, disons que, dans le cas des verbes de précipitation, l'anglais fait une distinction entre les verbes météorologiques employés de façon impersonnelle qui, même dans le cas des SN extraposés exigeant une lecture métaphorique d'un prédicat, ne considèrent pas les SN extraposés comme leurs arguments, et les mêmes verbes employés avec une particule directionnelle qui, eux, fonctionnent comme des verbes inaccusatifs. Cette distinction entre deux emplois syntaxiquement différents n'était pas aussi bien prononcée à l'époque où l'emploi des verbes météorologiques sans particule permettait la présence d'un SN sujet. Le même verbe pouvait donc fonctionner de deux façons différentes.

1.5.4 Le français, l'anglais et le russe – trois systèmes différents

Le comportement des verbes météorologiques avec des SN extraposés est donc différent dans les trois langues étudiées. Le russe et l'anglais font une distinction entre l'emploi impersonnel et l'emploi personnel de ces prédicats. Dans le cas de l'emploi impersonnel, tous les SN, y compris ceux qui accompagnent des verbes en emploi métaphorique, se comportent comme des modificateurs. L'emploi personnel, en revanche, où les SN passent en position de sujet, exige la présence de la particule en anglais et les verbes météorologiques de précipitation se transforment en verbes inaccusatifs, synonymes du verbe inaccusatif prototypique 'tomber'.¹⁰²

Le français, en revanche, fait une distinction entre l'emploi proprement atmosphérique et l'emploi métaphorique. Les verbes météorologiques de précipitation en emploi métaphorique, même à la forme impersonnelle, se comportent comme des verbes inaccusatifs considérant le SN extraposé comme leur argument. D'un autre côté, les verbes désignant des phénomènes atmosphériques se construisent avec des SN qui ne sont pas des arguments, mais qui jouent le rôle d'un adjectif fonctionnant comme un modifieur du processus exprimé par le verbe.¹⁰³ Par conséquent, les SN modificateurs ne

¹⁰² L'inaccusativité dans la langue russe étant un sujet d'étude en soi, nous ne nous prononçons pas sur le caractère potentiellement inaccusatif des phrases à verbes météorologiques avec un sujet nominal du type : *Morosil melkij doz'd* 'Une pluie fine bruinaît' ou *So vcex storon doz' dili puli* 'Des balles pleuvaient de tous les côtés'.

¹⁰³ La position de Massam (1990), à savoir que les objets 'cognate' font partie des objets directs qui reçoivent le rôle thématique de patient de leur prédicat, nous semble inappropriée pour l'analyse de nos SN, entre autres parce que les verbes météorologiques ne peuvent assigner un È-rôle d'acteur ("the actor role"), trait crucial dans l'analyse de Massam.

reçoivent pas de rôle thématique et n'affectent en rien la structure argumentale des prédicats météorologiques.¹⁰⁴

La définition de l'inaccusativité, telle qu'elle était envisagée par Ruwet, n'est donc pas applicable à des prédicats météorologiques en emploi proprement atmosphérique. Cependant, puisque les SN extraposés ne sont pas les arguments externes de ces verbes, il reste toujours la solution de la définition de l'inaccusativité par une seule condition, à savoir l'absence d'argument externe. Toutefois, en confrontant le comportement des verbes météorologiques à celui des verbes inaccusatifs canoniques, comme 'tomber' ou 'arriver', on constate que ce comportement n'est pas du tout identique.

1.5.5 Les verbes météorologiques confrontés aux verbes inaccusatifs canoniques

1.5.5.1 Le préfixe *re-* et l'hypothèse inaccusative

Du point de vue morphologique, les verbes inaccusatifs semblent pouvoir se construire avec le préfixe *re-*, marquant l'itération du procès, avec le sens 'à nouveau'. Ce trait répertorié par Horn (1980) et utilisé par Ruwet (1988) à l'appui de l'hypothèse inaccusative, peut en effet caractériser quelques verbes météorologiques français (cf. (161a)). Cependant, ce préfixe ne s'applique pas à tous les verbes inaccusatifs canoniques en français (cf. (161b)), mais, en revanche, peut s'appliquer à des verbes inergatifs ou transitifs (cf. (161c)). En ce qui concerne l'anglais, la langue pour laquelle la règle a été formulée, cet affixe dérivationnel ne s'applique qu'à une poignée de verbes dits inaccusatifs et aucunement aux verbes météorologiques (cf.(162)). Il est donc impossible d'utiliser l'hypothèse de Horn (1980) pour en tirer des conclusions définitives.

- (161) a. Voilà qu'il repleut ! (Le *Grand Robert* (GR))
 a'. Il avait neigé en janvier, et il a reneigé en mars. (Ruwet 1988 : 395)
 a''. Il a tonné il y a cinq secondes, et voilà qu'il retonne : l'orage est vraiment tout près.¹⁰⁵
- b. Il est revenu beaucoup de paysans partis pour les villes industrielles.
 b'. ?Il est tombé beaucoup de feuilles dans le jardin et voilà qu'il en retombe.
 b''. ?Il est arrivé de nouveaux étudiants il y a dix minutes, et regarde, il en ré-arrive.

¹⁰⁴ Pour une analyse approfondie concernant le rôle thématique et le cas assigné à ce type de SN, voir Jones (1988).

¹⁰⁵ La forme *rebrumer* est également acceptée par Ruwet (1988 : 395, n.27) et les verbes *reventer* et *rebruiner* ne sont pas complètement exclus non plus.

- c. Ma machine à laver est restée en panne pendant deux semaines et voilà qu'elle remarche !
- c'. Regarde, tu as encore sali ta chemise. Il faudra la relaver.
- (162) a. There reappeared lots of stupid old customs.
'Il est réapparu beaucoup de vieilles traditions stupides.'
- a'. *There refell / rearrived / recame new students.
- b. *It snowed in January and resnowed in March.
- b'. Look! *It is reraining!

1.5.5.2 Les verbes météorologiques et la télicité

Il semble que la plupart des verbes inaccusatifs, à l'exclusion des verbes d'existence et de position, sont des verbes téliques,¹⁰⁶ c'est-à-dire des verbes qui comportent une notion de limite dans leur signification. Dans les termes de la classification de Vendler (1967),¹⁰⁷ les verbes téliques subsument les verbes d'accomplissement et les verbes d'achèvement. Selon McClure (1990), tous les verbes inaccusatifs sont des achèvements ou des états, ce qui signifie que, pour avoir le comportement des verbes inaccusatifs, les prédicats météorologiques doivent appartenir à une de ces deux classes. Or, les verbes météorologiques, au moins ceux de précipitation, sont plutôt des verbes atéliques et plus précisément des verbes d'activités. Les verbes de précipitation peuvent se combiner avec un circonstanciel de temps introduit par *pendant*, comme *pendant une heure*, mais ils rejettent les circonstanciels du type *en X de temps*.

- (163) a. Il avait plu pendant huit jours. (A. de Chateaubriant, *Monsieur des Lourdines*, 1911)
- b. *Il avait plu en trois heures.

Les verbes d'achèvement, en revanche, se comportent d'une façon opposée, préférant les circonstanciels du type *en X de temps* à ceux introduit par *pendant*.

- (164) a. *Pendant trois heures, il a disparu cinq objets d'art de ce musée.
- b. En trois heures, il a disparu cinq objets d'art de ce musée.

¹⁰⁶ Pour plus de détails sur la distinction télique-atélique (distinction formulée par Aristote qui a été « redécouverte » et renommée à multiples reprises voir entre autres Garey (1957), à qui appartient la terminologie employée ici, Dahl (1981), ainsi que Verkuyl (1972, 1989).

¹⁰⁷ Bien que largement critiquée pour ne pas avoir tenu suffisamment compte de la complémentation verbale, la classification de Vendler nous semble tout à fait suffisante pour départager les prédicats météorologiques. Nous allons donc analyser ces verbes en fonction des critères définis par Vendler (1967), en dépit de la multiplicité des travaux qui ont suivi l'ouvrage de Vendler et qui ont proposé d'autres tests. Cf. entre autres Bache 1982, Dahl 1985, Comrie 1976, Tedeschi et Zaenen 1981, Verkuyl 1972, 1989, 1993.

Un autre critère permettant de classer les verbes de précipitation parmi les activités réside dans les présuppositions que l'on peut tirer des énoncés comportant ces verbes au présent. Si, à un moment donné, il pleut et qu'ensuite il cesse de pleuvoir, on peut conclure qu'il a plu. En revanche, s'il arrive deux personnes et que ce processus est interrompu, les deux personnes en question ne sont certainement pas arrivées. L'emploi du verbe *cesser* semble en fait impossible avec les verbes d'achèvement, tandis qu'il est tout à fait courant avec les verbes de précipitation et d'autres verbes d'activités.

- (165) a. *Il a cessé de disparaître un objet d'art de ce musée. / *Un objet d'art a cessé de disparaître de ce musée.¹⁰⁸
- b. Il avait enfin cessé de pleuvoir et un soleil de fin d'été jouait au-delà des murs sur les feuillages du petit bois [...] (C. Simon, *L'acacia*, 1989)
- c. La cloche des ateliers ne sonna pas, le puits à roue cessa de grincer. (A. Daudet, *Le Petit Chose*, d'après le *Grand Robert*)

Cette particularité ne se limite pas au verbe *cesser*, mais concerne tous les verbes inchoatifs ou terminatifs, comme *se mettre à*, *commencer*, *arrêter*.

Les verbes météorologiques *venter* et *tonner* semblent être des verbes d'activités également, quoique le phénomène du tonnerre soit perçu comme ponctuel. En revanche, le verbe *geler* en emploi proprement atmosphérique semble être plutôt un verbe d'état. Les phrases de (166) décrivent plutôt un état atmosphérique statique qu'une activité comparable à celle des verbes de précipitation.

- (166) a. Au-dehors, il gelait terriblement, par un clair de lune limpide... (E. Zola, *La Curée*, 1872)
- b. Dehors il gèle, mais pour nous il fait doux. (D. Belloc, *Képas*, 1989)

Justement l'emploi d'une locution aspectuelle progressive *être en train de*, caractéristique des verbes d'action et donc d'activité, semble plutôt difficile avec le verbe *geler* en emploi atmosphérique. En anglais, la structure correspondante comporte une forme progressive du verbe *to freeze*, mais on peut se demander s'il s'agit bien d'une forme proprement verbale. Le doute est d'autant plus grand que, contrairement à ce qui se passe avec les verbes de précipitation, le passage à la forme du «present perfect» n'est pas vraiment possible, si l'on veut conserver le sens de l'état

¹⁰⁸ L'emploi du verbe *cesser* avec les verbes d'achèvement devient cependant possible si le sujet du verbe est un SN défini générique.

(i) Les objets d'art ont enfin cessé de disparaître de ce musée.
Le caractère générique du sujet transforme le verbe d'achèvement en verbe atélique.

météorologique. En revanche, ce même terme peut être employé en tant qu'épithète du nom *weather*.

- (167) a. It is raining / snowing. – It (has) rained / (has) snowed from early morning.
'Il pleut / neige. – Il a plu / neigé depuis ce matin.'
- b. It is freezing. – *It_{impers} has frozen.¹⁰⁹
'Il gèle.'
- c. What freezing weather !
'Quel temps glacial!'

Dans les emplois personnels, toutefois, le verbe *geler* fonctionne comme un vrai verbe inaccusatif télique. Il permet aussi bien les constructions causatives que les constructions où le verbe a des propriétés de véritable verbe de changement d'état.

- (168) a. Trois mois s'écoulèrent ainsi, on était en décembre, des froids terribles gelaient l'eau de sa cruche, au pied de son lit. (E. Zola, *La Terre*, 1887)
- b. L'eau gelait dans ses lits de pierre, les yeux des daims devenaient tristes. (M. Genevoix, *Le Couguar de Tonquin Valley*, 1942)

Le classement des verbes météorologiques selon leur caractère télique ou atélique peut être présenté sous forme d'un tableau :

	Atéliques		Téliques
	Activités	Etats	Achèvements
Emploi proprement atmosphérique impersonnel	Verbes de précipitation <i>Venter</i> <i>Tonner</i>	<i>Geler</i>	
Emploi métaphorique ou simplement personnel	Verbes de précipitation <i>Tonner</i>		<i>Geler</i>

Tableau 3. Les verbes météorologiques et la télicité

Le fait que la plupart des verbes météorologiques sont atéliques peut expliquer l'impossibilité de former des participes passés adjectivaux perfectifs à partir de ces

¹⁰⁹ La construction à forme proprement verbale est pourtant attestée :

(i) The following day it froze as icy winds swept the country. (BNC)

Il semble tout de même probable que cet emploi résulte d'une analogie avec les phrases météorologiques de précipitation.

(ii) It is raining. It rained. – It is freezing. It froze.

verbes, cette formation étant considérée par Levin et Rappaport Hovav (1995 : 151) comme faisant partie du diagnostic de l'inaccusativité.¹¹⁰

- (169) a. Recently arrived guests, drifted snow, fallen leaves, rotten apples
'Des invités arrivés depuis peu, des congères, des feuilles tombées, des pommes pourries'
- b. *Recently snowed snowflakes, *rained buckets, *rained bullets
- (170) a. Les personnes arrivées / venues en retard, les flocons de neige tombés hier
- b. *Les / *Des pétales de rosés neigés récemment, *les / *des gouttes plués il y une heure

La formation des participes adjectivaux n'est pas possible à partir des verbes météorologiques de précipitation, même à partir des constructions où ces verbes semblent avoir le fonctionnement de verbes inaccusatifs. On peut donc se demander si le passage de ces verbes à l'emploi inaccusatif entraîne leur transformation en verbes téliques ou s'ils conservent leur statut atélique. Les verbes météorologiques en emploi métaphorique en français ou personnel en anglais conservent leur comportement de verbes d'activités et se combinent facilement avec les circonstanciels en *pendant*.

- (171) a. Il a neigé des pétales de roses pendant une heure / *en une heure.
- b. Les pétales de roses ont neigé sur la place centrale pendant une heure / *en une heure.
- c. Bombs rained (down) for two hours / *in two hours.
'Des bombes ont plu pendant deux heures / *en deux heures.'

Par ailleurs, les injures peuvent pleuvoir pendant une heure, cesser de pleuvoir après avoir plu et recommencer à pleuvoir quelque temps après. Or, les verbes téliques, notamment les verbes d'achèvements, ne permettent pas ce type de constructions.

- (172) a. *Mon invité est arrivé pendant une heure, ensuite a cessé d'arriver et quelque temps plus tard a recommencé à arriver.
- b. *My guest arrived for two hours, then stopped arriving and several hours later started to arrive again.

¹¹⁰ Cf. également Levin (1993 : 87). Toutefois, Pesetsky (1995) fait remarquer que les verbes inaccusatifs ne sont pas toujours en mesure de former les passifs adjectivaux :

- (i) Departed travellers / a fallen leaf / drifted snow
- (ii) *(Recently) left travellers / *a (recently) descended balloon / *a (recently) succeeded writer

Cependant, la présence d'un sujet à interprétation générique rend ce type de construction avec les verbes d'achèvement, y compris avec le verbe 'tomber' classé parmi les verbes inaccusatifs canoniques, tout à fait acceptable.

- (173) a. Les feuilles sont tombées pendant une heure, ensuite, pour une raison inconnue, elles ont cessé de tomber et une heure plus tard elles ont recommencé à tomber.
- b. *Une / *La feuille est tombée pendant trois secondes, ensuite elle a cessé de tomber et quelques minutes plus tard elle a recommencé à tomber.
- c. Les lettres d'insultes sont arrivées pendant dix heures, ensuite elles ont cessé d'arriver. Cependant, quelques jours plus tard, elles ont recommencé à arriver.
- d. Leaves fell for an hour, then stopped falling for some reason and an hour later started to fall again.
- e. *A leaf / *The leaf fell for three seconds, then stopped falling for some reason and several minutes later started to fall again.
- f. Insult letters came for about ten hours, then they stopped coming. Several days later, however, they started to come again.

Autrement dit, la pluralité du sujet à interprétation générique transforme les verbes d'achèvement en verbes atéliques et la chute des feuilles est perçue comme une activité, même si, à l'intérieur de cette massification du processus, il y a des chutes individuelles qui, elles, sont bien téliques.

On aurait donc pu supposer qu'à partir du moment où les verbes météorologiques de précipitation fonctionnent comme synonymes du verbe 'tomber', ils devraient avoir ce même comportement. Toutefois, contrairement aux verbes 'tomber' ou 'arriver', qui peuvent fonctionner comme des verbes d'activités avec des sujets génériques en homogénéisant des achèvements multiples, les verbes de précipitation ne se construisent qu'avec des sujets qui possèdent déjà un comportement massif. Même quand ces verbes prennent des sujets de surface au singulier, les référents de ces sujets dénotent bien des matières et aucunement des objets concrets individuels.

- (174) a. L'étoile est éclipsée, un sang noir pleut du flanc de mon aigle, blessée au milieu de son vol. (Th. Gautier, *La Comédie de la mort*, 1838)
- b. *Un / *Le pétale neige sur son lit.
- c. One felt that men had become brutalised by the preoccupation of not leaving their company and also not delaying in a place where death was raining down. (BNC)
'On sentait que les hommes avaient été marqués par le souci de ne pas abandonner leur compagnie, mais aussi par celui de ne pas s'attarder dans un endroit où la mort pleuvait (frappait).'

- d. *A tear / *The tear was raining down.

La chute d'un seul individu, quel qu'il soit, ne peut pas être qualifiée de pluie ou de neige. Ainsi l'objet profond des verbes de précipitation ne peut pas avoir de limites bien définies. En conséquence, quoique synonymes du verbe 'tomber', les verbes de précipitation possèdent un sème de massification dans leur sens et ne peuvent donc jamais fonctionner comme des verbes proprement téliques.

Dans la mesure où l'hypothèse de l'inaccusativité a été formulée pour proposer une explication au comportement syntaxique des verbes dont le sujet de surface avait les propriétés d'un objet de structure profonde, cette notion nous semble tout à fait dépourvue de pertinence dans l'analyse des prédicats météorologiques. Ces derniers ne comportent pas d'argument comparable à celui qui fait la particularité des verbes inaccusatifs et, même si la définition de l'inaccusativité exigeant uniquement l'absence de l'argument externe peut s'appliquer à des verbes météorologiques, le fait que globalement ils ne partagent pas le comportement syntaxique des verbes inaccusatifs rend inutile un tel classement.

1.5.6 Les emplois personnels des verbes météorologiques

Comme nous l'avons mentionné auparavant (cf. (111)), les verbes météorologiques peuvent, d'une façon assez marginale, se construire avec un SN comme *Zeus* qui ressemble à un argument externe et qui formerait un couple causatif avec la phrase impersonnelle contenant le même prédicat. Pour Ruwet, ce serait un indice de plus de l'inaccusativité des verbes météorologiques (Ruwet 1988 : 392).¹¹¹ Cependant, le parallélisme établi entre le couple *Zeus pleut* et *il pleut* et le couple *Adèle cuit le canard* et *le canard cuit* (cf. (112)), nous semble poser quelques problèmes. Premièrement, dans le vrai couple causatif-inaccusatif, le verbe à deux arguments (un argument interne, l'autre externe, en d'autres termes un vrai sujet profond et un vrai objet pourvu d'un cas structural accusatif assigné par le prédicat) est mis en relation avec un verbe à un seul argument (un argument interne qui, en l'absence d'argument externe, ne reçoit plus le cas accusatif). La particularité de cette relation est donc le fait que le sujet de surface du verbe à un seul argument et l'objet de celui à deux arguments portent le même rôle thématique, car il s'agit dans les deux cas d'un objet profond. Or, dans le cas des phrases impersonnelles à verbe météorologique en emploi proprement

¹¹¹ En effet, l'alternance causative est considérée parmi les diagnostics de l'inaccusativité (cf. Burzio 1986, Levin et Rappaport Hovav 1995).

atmosphérique, il n'y a pas d'argument externe (le *il* n'étant pas un argument d'un verbe météorologique comme nous l'avons démontré en détail précédemment) ni d'argument interne (puisque même les SN extraposés ne sont pas des arguments, mais des adjoints modifieurs). Quel que soit le statut du SN *Zeus* vis-à-vis du prédicat météorologique, le rapport que la phrase *Zeus pleut* entretient avec la phrase *il pleut* ne pourra jamais être exactement le même que dans le couple causatif-inaccusatif, car il n'y a aucunement préservation du même rôle thématique dans le cas du prédicat météorologique. Cependant, la structure *Zeus pleut*, qui constitue, vraisemblablement, une rationalisation construite sur l'impersonnel (cf. Benveniste (1966 : 230), Chantraine (1977 : 1164)), peut être comparée au couple causatif-inaccusatif sans y être identique. Le passage d'une construction inaccusative à une construction causative constitue le passage d'un niveau à un seul argument à un niveau à deux arguments. Si l'on représente ce rapport par une formule $X \text{ vers } X+1$, il pourrait s'appliquer au couple *il pleut* – *Zeus pleut*, dans la mesure où il s'agit du passage d'un niveau zéro argument à un niveau zéro plus un, puisque la phrase *Zeus pleut* équivaut à 'Zeus fait pleuvoir' ou 'Zeus fait en sorte qu'il pleuve'.

La phrase *Zeus pleut* ne peut pas être étudiée indépendamment d'emplois personnels des verbes météorologiques de précipitation, pas tous aussi marginaux, comme dans (175) et (176).

- (175) a. L'amour est un ciel, qui pleut sur les amoureux à verse. (V. Hugo, *Les Chansons des rues et des bois*, 1865)
- b. Derrière moi un gros nuage pleuvait sur le Rhin ; à mes pieds la ville jasait doucement, et ses paroles m'arrivaient à travers des bouffées de vent. (V. Hugo, *Le Rhin : lettres à un ami*, 1842)
- c. Un déluge tombé d'un ciel d'encre et de soir dispose son linceul et pleut son désespoir sur la ville, à demi détruite, de mon rêve [...]. (H. de Régner, *Sites*, 1887)
- d. La lune neige sa lumière sur la couronne gothique de la tour du tombeau de Metella [...]. (Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, d'après Ruwet 1988 : 393)
- (176) a. Heavily the low sky raining Over tower'd Camelot. (Tennyson, *Lady of Shalott*, 1833)
'Le ciel bas pleuvait à verse sur les remparts de Camelot.'
- b. An underground place is said to rain when water drops freely from the roof. (Gresley, *Gloss. Coal-mining*, 1883)
'On dit d'un sous-sol qu'il pleut quand l'eau tombe librement du toit.'

- c. Air-raids rained bombs on Barcelona, Tarragona, and a number of peaceful seaside towns where there was no trace of any military objective. (OED)
 ‘Les attaques aériennes ont fait pleuvoir des bombes sur Barcelone, Tarragone et sur plusieurs paisibles villes balnéaires où il n’y avait aucun objectif militaire.’
- d. [...] heaven Who will rain hot vengeance on offenders’ heads [...].
 (Shakespeare, *Richard II*, d’après Ruwet 1988 : 393)
 ‘...le ciel qui fera pleuvoir sa vengeance furieuse sur la tête des offenseurs [...].’

Puisqu’il s’agit de structures où des verbes météorologiques figurent soit avec un nombre très limité de SN, soit en emploi métaphorique, nous devons considérer l’emploi dit personnel de ces verbes comme un emploi dérivé, secondaire par rapport à l’emploi fondamental, impersonnel.¹¹² Les constructions où un verbe météorologique de précipitation prend un SN en position de sujet de surface peuvent être divisées grossièrement en deux groupes, d’un côté les constructions où le SN sujet désigne une substance susceptible de tomber d’une façon directe ou figurative (cf. (151a) et (155)), et de l’autre, celles où le SN désigne plutôt un causateur de ce processus¹¹³ (cf. (175) et (176)). A l’intérieur du deuxième groupe, nous pouvons pourtant distinguer plusieurs cas de figures. Si, dans les phrases à nom de divinité comme *Zeus pleut*, le SN *Zeus* semble jouer le rôle de causateur, dans le cas d’un nom comme *déluge* (cf. (175c)), il s’agit plutôt d’un élément émetteur, tandis que, dans le cas d’un nom comme *ciel* (cf. (175a)), plutôt du lieu de provenance du processus. Examinons ce système compliqué de plus près.

Dans un emploi proprement météorologique et non métaphorique, quand la substance qui tombe est bien celle qui correspond à un phénomène atmosphérique, la mention du lieu de provenance de ce phénomène est superflue, car c’est forcément le ciel. Cependant, si ce lieu de provenance est modifié, la présence du SP locatif lui correspondant devient tout à fait autorisée.

¹¹² Cf. le raisonnement de Levin et Rappaport Hovav (1995) sur l’emploi «basique» des verbes. Elles considèrent que, si le même verbe possède plusieurs emplois où il impose différentes restrictions sur ses arguments, c’est l’emploi le moins restrictif qui devrait être considéré comme «basique» (Levin et Rappaport Hovav (1995 : 86)).

¹¹³ Gardes-Tamine (1986) distingue également deux types de sujet, autres que *il*, des sujets externes, référant aux auteurs du phénomène, et des sujets internes qui indiquent la matière. Il faut noter que l’article de Gardes-Tamine, comme beaucoup d’autres, étend des conclusions pertinentes uniquement pour les verbes de précipitation à la classe des verbes météorologiques dans son ensemble. La confusion vient de la présupposition erronée que la classe des verbes météorologiques est homogène et que le verbe *pleuvoir* constitue un verbe prototypique dont l’analyse semble suffisante pour qu’on tire des conclusions concernant les autres verbes de la classe.

- (177) Quand notre galopade s'arrête, il pleut à torrents d'un ciel tout noir, et le vent gémit, en nous cinglant les oreilles. (P. Loti, *Au Maroc*, 1890)

Même quand un verbe météorologique impersonnel figure en emploi métaphorique, la présence explicite d'un lieu de provenance exige un modifieur ou des contextes particuliers où il est mis en valeur de façon contrastive.

- (178) Ce sont des têtes d'alligators sur des pieds de chevreuil, des hiboux à queue de serpent, des pourceaux à mufle de tigre, [...] des ventres ailés qui voltigent comme des moucheron. Il en pleut du ciel, il en sort de terre, il en coule des roches. (G. Flaubert, *La Tentation de saint Antoine*, 1874)

Le SN désignant le lieu de provenance du phénomène peut se trouver en position de sujet de surface, mais évidemment sans préposition.¹¹⁴

- (179) Tout le ciel pleut, aussi loin que s'étend la vue de mon haut observatoire. (H.-F. Amiel, *Journal intime de l'année 1866*)

Cependant, dans quelques emplois, il est extrêmement difficile de choisir entre l'interprétation du lieu de provenance et celle d'émetteur (cf. (175a,b)). Nous sommes en face du même type de comportement que dans le cas des verbes d'émission de substance (cf. "verbs of substance emission" de Levin (1993 : 237)), ce qui n'est pas du tout étonnant, étant donné qu'il s'agit de verbes de précipitation.

Dans les cas où les verbes météorologiques sont employés métaphoriquement et prennent un SN de substance comme sujet de surface, la présence du SP de provenance est d'autant plus fréquente qu'il ne s'agit plus d'un lieu prévisible comme le ciel.

- (180) a. Ouvrons-nous à cette rosée qui pleut des nuages : la grâce elle-même n'est qu'une goutte féconde. (Ch. Sainte-Beuve, *Volupté*, 1834)
- b. L'étoile est éclipsée, un sang noir pleut du flanc de mon aigle, blessée au milieu de son vol. (Th. Gautier, *La Comédie de la mort*, 1838)
- c. C'était la saison où les feuilles frappées le matin par la gelée et colorées un moment de teintes roses pleuvent à grande pluie des vignes, des cerisiers et des châtaigniers.¹¹⁵ (A. de Lamartine, *Raphaël*, 1849)

¹¹⁴ Ce comportement des SN locatifs n'est pas réservé aux phrases à verbe météorologique. Le passage d'un SN locatif en position de sujet se manifeste également dans le cas de verbes non-météorologiques comme *grouiller* ou *abonder*, par exemple (cf. Jespersen 1928, Anderson 1971, Ruwet 1972, Van de Velde 1995 et à paraître).

(i) La vermine grouille dans le jardin. – Le jardin grouille de vermine.

(ii) Le gibier abonde dans la forêt. – La forêt abonde en gibier.

¹¹⁵ Cette structure est particulièrement intéressante, car il s'agit là d'un emploi qui combine deux façons distinctes d'utiliser métaphoriquement la terminologie météorologique, d'un côté la forme verbale, de l'autre la forme nominale adverbialisée.

A partir de ces phrases à sujet – substance, on peut également construire des phrases où le lieu – émetteur prendra sa place en position de sujet après avoir perdu sa préposition.

- (181) a. Le ciel pleut des bienfaits à cette heure sacrée [...]. (G. Sand, *Le Berry*, 1866)
 b. La foudre s'immobilise dans le ciel, les nuages pleuvent des grenouilles, le tonnerre gronde. (E. Ionesco, *Le Roi se meurt*, 1963)

Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, le comportement des verbes météorologiques en emploi métaphorique peut donc être comparé à celui des verbes d'émission de substance, comme *to gush* en anglais, par exemple.

- (182) a. Oil gushed from the well.
 'Le pétrole jaillit du puits.'
 b. The well gushed oil. (Levin 1993 : 237)
 'Le puits crachait le pétrole.'

Cependant, il y a des phrases où le sujet de surface est forcément un émetteur et semble difficilement envisageable comme un lieu de provenance ou comme un simple causateur (cf. également (175c)).

- (183) Dans la boutique mauve la vendeuse pleut sur ses robes de printemps. (E. Hanska, *J'arrête pas de t'aimer*, 1981)

Le fait qu'en anglais il existe une possibilité, quoique très marginale et plutôt archaïque, de construire une forme passive directe (et non indirecte, comme dans *the Dursleys got completely snowed in last night*), signifie qu'il y a toujours une hésitation entre la lecture où il s'agit d'une source et celle où il s'agit d'un émetteur ou causateur.

- (184) a. Sometimes salt instead of fresh water has been rained in different places. (C. Lucas, *Ess. Waters*, 1756)
 'Parfois il a plu du sel et non de l'eau fraîche à différents endroits.'
 b. What if the tears rained through thy shattered locks Were quickly dried?
 (Shelley, *Ode to Liberty*, 1820)
 'Et si les larmes plues à travers vos cheveux devaient sécher rapidement ?'
 c. The blows rained by practised pugilists on one another (R. Smith, *Carthage*, 1878)
 'Les coups plus (lâchés) par des pugilistes expérimentés'

Toutefois, même la ligne de partage entre les substances et les émetteurs n'est pas toujours parfaitement établie, comme en témoignent les phrases de (185) où le nom *soleil* peut désigner aussi bien la chaleur ou la lumière émise que l'astre lui-même.

- (185) a. Le soleil pleut sur les maisonnettes qui enlèvent le rouge de leurs toits dans le vert fouillis des arbres. (J.-K. Huysmans, *L'Art moderne*, 1883)
 b. Un soleil effrayant pleut sur les rocs : la tête bout sous le casque. (R. Verceel, *Capitaine Conan*, 1934)

- c. Sans oublier cette statue sur laquelle le soleil pleut depuis six heures du matin, et qui représente, elle aussi, un homme nu au centre d'une vasque. (J.-M.-G. Le Clézio, *Le Procès-verbal*, 1963)

Pour nous résumer, disons que les verbes météorologiques français en emploi proprement atmosphérique possèdent une structure sans argument externe et sans argument interne et peuvent se construire avec un SP de provenance qui serait « ressorti » du prédicat de précipitation pour être modifié, comme le nom de substance peut être ressorti pour fonctionner en tant que support de modification. A partir de ce niveau 0, on peut passer à un niveau 0+1, où un argument sera ajouté en tant que causateur (*Zeus pleut / fait pleuvoir*) ou émetteur / source (*le ciel pleut*). Employés métaphoriquement, les verbes météorologiques de précipitation peuvent se construire avec un seul argument qui renverrait à une substance répandue (*les feuilles pleuvent*) ou à un émetteur (*la vendeuse pleut*), ou bien avec deux arguments, l'un dénotant toujours une substance répandue et l'autre dénotant un causateur / source / émetteur (*la lune neige sa lumière*). Nous aboutissons donc au tableau suivant.

	Niveau 0	Niveau 0+1	Niveau 0+2
Emploi proprement atmosphérique	<i>Il pleut (d'un ciel noir)</i>	<i>Zeus pleut / Le ciel noir pleut</i>	
Emploi métaphorique		<i>Il pleut des feuilles (des arbres) Les feuilles pleuvent (des arbres) Les arbres pleuvent / La vendeuse pleut</i>	<i>Les arbres pleuvent des feuilles</i>

Tableau 4. Les verbes de précipitation en français

1.5.7 L'hétérogénéité des verbes météorologiques

Comme nous l'avons remarqué à plusieurs reprises précédemment, les verbes météorologiques ne constituent pas une classe homogène, et les différences dans leur comportement syntaxique reflètent les différences physiques entre les phénomènes atmosphériques qu'ils dénotent.¹¹⁶ Ainsi le verbe *venter* n'a que l'emploi impersonnel

¹¹⁶ L'article de Pinchon (1981), sans faire d'analyse approfondie et surtout sans tirer les conclusions nécessaires, répertorie bien différentes constructions possibles avec les verbes météorologiques. La description de toute la variété des structures aurait pu amener l'auteur à conclure à l'hétérogénéité de la classe des verbes météorologiques. Sans parler de l'hétérogénéité de leur comportement, Rambeau (2002), à son tour, décrit le comportement varié des verbes météorologiques en fonction des propriétés physiques des phénomènes correspondants. C'est la « matérialité / visibilité » du phénomène qui, selon Rambeau, organise la catégorisation grammaticale, autrement dit la possibilité de réaliser une notion en verbe ou en nom.

proprement atmosphérique¹¹⁷ où il peut prendre les SN extraposés qui servent de support à divers modifieurs ou dénotent différents types de vent. L'emploi métaphorique est tout à fait impossible.

- (186) a. Ajoutez qu'il ventait un vent très froid, et ce n'est pas au mois de janvier qu'on peut essayer avec succès de faire faire ce nouveau pas à l'humanité. (V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*, 1832)
- b. Il ventait du sud-ouest une brise modérée. (J. Verne, *Les Enfants du Capitaine Grant*, 1868)

En ce qui concerne le verbe *tonner*, son emploi impersonnel ne permet que difficilement les SN extraposés. Dans le cas des phrases dénotant le phénomène atmosphérique *stricto sensu*, la plupart des modifieurs envisageables pour le tonnerre portent sur le processus et peuvent donc figurer en tant que modifieurs verbaux.

- (187) a. ??*Il tonne un bruit sourd / un tonnerre assourdissant.
- b. Il tonne sourdement / d'une façon assourdissante.

On trouve tout de même une occurrence de ce verbe en construction impersonnelle avec un SN extraposé modifié dans Frantext.

- (188) Il ne cesse de tonner un tonnerre sombre avant que le premier éclair ne vienne prendre une photographie générale de toute la terre. (P. Claudel, *Poésies diverses*, 1952)

Cet emploi semble surtout autorisé à cause d'une épithète très inhabituelle du thème. En effet, dans ce cas particulier, l'adjectif porte sur le caractère strictement physique du tonnerre et, même s'il existait un adverbe lui correspondant, il ne conviendrait pas pour modifier le procès. Par ailleurs, rien n'empêche *a priori* d'avoir des SN extraposés où le nom *tonnerre* est accompagné de modifieurs incompatibles avec des prédicats verbaux.

- (189) a. Il a enfin tonné ce tonnerre attendu depuis si longtemps.
- b. Il a tonné un puissant tonnerre d'été.

Dans la mesure où le phénomène météorologique dénoté par le verbe *tonner* est un bruit produit dans l'atmosphère, l'emploi métaphorique de ce verbe permet d'attribuer la production d'un bruit comparable au tonnerre à toutes sortes d'individus

¹¹⁷ Les dictionnaires de la langue française (le GR et le TLF) mentionnent un emploi personnel extrêmement rare où ce verbe prend le nom *vent* comme sujet ou un inanimé relatif au temps qu'il fait.

(i) On ne peut empêcher le vent de ventier. (Proverbe)

(ii) Froid noir ventant dehors. (A. Daudet, *Nabab*, 1877)

Dans ces cas, on se trouve toujours dans l'emploi proprement atmosphérique, mais au niveau 0+1 avec un sujet agentif.

dans le sens large du terme. Comme dans le cas des verbes de précipitation, le verbe *tonner* permet le passage du niveau 0 au niveau 0+1 où le seul argument du verbe serait soit un causateur (*Jupiter tonne*), soit un émetteur (*Le canon tonne*).¹¹⁸ Dans son emploi métaphorique, le verbe *tonner* pourrait donc être classé parmi les verbes inergatifs, ceux qui possèdent un vrai sujet profond, et aucunement parmi les verbes inaccusatifs. Ce caractère inergatif rend impossible l'emploi métaphorique dans les constructions impersonnelles à SN extraposés.

(190) *I_{impers} tonne un poème / des insultes.

Le passage au niveau 0+2 est plutôt difficile, car le verbe *tonner* en emploi métaphorique contient déjà une sorte de thème modifié, puisqu'il signifie 'faire un bruit comparable à un bruit de tonnerre'. Toutefois, l'emploi à deux arguments, quoique assez marginal, est possible si le complément du verbe explicite le contenu du bruit produit. Ce contenu peut être exprimé par un discours direct également.

- (191) a. [...] il se mettait à tonner sa strophe, tandis que son perruquier, qui enrageait, lui disait : "monsieur, tournez donc la tête !" (F. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, 1848)
- b. Roberte, es-tu prête ? tonnait la voix de son père. (H. Bazin, *La Tête contre les murs*, 1949)

Pour le verbe *geler*, l'emploi atmosphérique ne permet pas les SN extraposés, ce qui paraît tout à fait prévisible dans la mesure où ce verbe dénote un état. A partir du moment où il ne s'agit plus d'un processus dynamique duquel on peut faire ressortir une substance ou un autre type de thème, pour les faire fonctionner en tant que support de modification, les SN extraposés ne sont plus concevables.

(192) *I_{impers} gèle un froid effrayant / des premiers gels.

En emploi dit personnel, le verbe *geler* est le seul verbe météorologique qui peut être considéré comme un verbe téléique. Comme nous l'avons précisé à plusieurs reprises, ce même verbe employé de façon impersonnelle pour dénoter l'état atmosphérique est en revanche atélique.

- (193) a. Toute sa joie naissante gela d'un coup, comme les pousses trop précoces, quand il vit les yeux mornes et railleurs sans bonté qui le fixaient. (R. Rolland, *Jean-Christophe : La Révolte*, 1907)

¹¹⁸ Il est difficile de décider si, dans le cas de *Jupiter tonne*, il s'agit de la phrase causative dénotant un phénomène atmosphérique (*Jupiter fait tonner*) ou d'un emploi métaphorique où le SN sujet ne désigne plus un causateur, mais un vrai agent.

- b. A Fillièvres, en janvier, dans la vallée de la Canche, ce furent les grands froids ; pendant le mois que nous y passâmes, il gela sans discontinuer [...]. (J. Gracq, *Lettrines 2*, 1974)

Le passage du niveau 0 argument au niveau 0+1 est impossible dans le cas de ce verbe employé de façon impersonnelle. En ce qui concerne l'emploi dit personnel, le verbe *geler* se comporte comme un verbe inaccusatif canonique, dans la mesure où le couple de phrases de (194) entretient le même rapport que les phrases du couple causatif-inaccusatif (*Adèle cuit le canard – le canard cuit*).

- (194) a. L'hiver, le vent soulevait ma jupe et gelait mon dos. (G. Bienne, *Le Silence de la ferme*, 1986)
- b. Il faisait un vent terrible et mon dos gelait.

C'est à partir de cet emploi inaccusatif qu'on pourrait éventuellement concevoir une structure impersonnelle à SN extraposé, par ailleurs non attestée dans Frantext, mais qui serait un emploi non-métaphorique, bien distinct donc de celui des autres verbes météorologiques.

- (195) Il a gelé plusieurs étangs dans la nuit de jeudi.

Par ailleurs, la plupart des tests de l'inaccusativité s'appliquent parfaitement à ce verbe, comme par exemple la possibilité de former un participe perfectif adjectivé ou d'avoir une construction résultative en anglais (cf. Levin et Rappaport Hovav 1995).

- (196) a. Les fleuves gelés de la Russie / un tendre bourgeon gelé
- b. A frozen river / frozen hands
'Un fleuve gelé / des mains gelées'
- c. The river froze solid. (cf. notamment Levin et Rappaport Hovav 1995 : 207)
'Le fleuve a gelé complètement.'

Nous pouvons donc résumer le comportement hétérogène des verbes météorologiques dans le tableau suivant.

	Niveau 0	Niveau 0+1		Niveau 0+2
Emploi proprement atmosphérique	Verbes de précipitation <i>Venter</i> <i>Tonner</i> <i>Geler</i>	Verbes de précipitation <i>Tonner</i> (emploi ambigu entre le causatif atmosphérique et l'emploi agentif métaphorique)		
Emploi métaphorique ou simplement personnel		Emploi impersonnel	Emploi personnel	Verbes de précipitation <i>Geler</i> <i>Tonner</i> (marginal)
		Verbes de précipitation <i>Geler</i> (avec des réserves)	Verbes de précipitation <i>Geler</i> <i>Tonner</i>	

Tableau 5. L'hétérogénéité des verbes météorologiques

1.5.8 Quelques conclusions

Trois conclusions s'imposent au terme de ce chapitre.

- Premièrement, il y a, en français, une différence de structure qui se manifeste dans les constructions syntaxiques, entre les verbes météorologiques en emploi proprement atmosphérique, qui ne possèdent pas d'argument(s), et ces mêmes verbes en emploi métaphorique, où ils se construisent avec un, voire deux argument(s). En anglais, en revanche, la ligne de partage passe entre l'emploi impersonnel et l'emploi dit personnel.
- Deuxièmement, dans la mesure où l'emploi fondamental des verbes météorologiques est leur emploi impersonnel dans lequel ils désignent des phénomènes atmosphériques et que, dans cet emploi, les prédicats météorologiques ne possèdent pas d'argument(s), la notion d'inaccusativité est tout à fait inappropriée pour caractériser cette classe de verbes.
- Enfin, la classe des verbes météorologiques n'est guère homogène, contrairement à un avis largement répandu. Même si quelques verbes météorologiques peuvent avoir des emplois métaphoriques comparables à celui des verbes inaccusatifs, l'étiquette de l'inaccusativité ne peut pas s'appliquer à la classe des prédicats météorologiques dans son ensemble.

2. Nouveaux éléments d'analyse

2.1 Les noms anglais en *-ing* et les prédicats météorologiques

Comme nous venons de le voir, il existe une différence de structure entre les verbes météorologiques en emploi atmosphérique à proprement parler et en emploi métaphorique, ou, dans le cas de l'anglais, entre l'emploi impersonnel et l'emploi personnel. Cette différence de structure peut être constatée à nouveau dans la formation des nominalisations en *-ing* (du type *John's refusing of the offer*) à partir des prédicats météorologiques en anglais.

2.1.1 Les noms en *-ing* et les contraintes qui pèsent sur leur formation

Les nominaux en *-ing*, appelés par Chomsky (1970) « formes mixtes » qui sont intermédiaires entre le gérondif et le nom dérivé, sont sujets à de nombreuses contraintes, liées entre autres à la structure argumentale du verbe qui est à la base de la dérivation. Même si, contrairement à de nombreux suffixes, le suffixe *-ing* n'impose aucune contrainte phonologique sur la nature de la base, les noms en *-ing* sont sujets à des contraintes sémantiques que le verbe fléchi ne connaît pas. Les verbes qui peuvent donner naissance aux noms en *-ing* doivent être actifs¹¹⁹ (cf. Cotte 1996) et la signification de ces noms, dans les cas où il existe des noms concurrents formés sur la même base, est restreinte aux événements imperfectifs (ou non-accomplis).¹²⁰

Dans la mesure où la plupart des verbes météorologiques sont des verbes d'activités, donc actifs atéliques, les contraintes sémantiques ne doivent pas les empêcher de donner lieu aux formations nominales en *-ing*. En revanche, la nominalisation en *-ing* peut être bloquée par des contraintes syntaxiques. Grimshaw (1990) considère les nominaux en *-ing* comme des événements complexes, ce qui, dans le cadre de sa théorie, signifie qu'ils possèdent nécessairement une structure argumentale héritée de leur base verbale. Par ailleurs, elle postule que ce type de dérivation présuppose la suppression de l'argument externe du verbe, pour les verbes qui en possèdent un, ou tout simplement son absence (comme dans le cas des verbes inaccusatifs).

¹¹⁹ Nous employons ici ce terme dans son sens large. Les verbes actifs, par opposition aux verbes statifs, permettent une forme progressive de type *to be Xing* ou son équivalent français *être en train de*.

¹²⁰ Pour une analyse approfondie des noms en *-ing*, voir Petit (2000).

2.1.2 Les nominaux en *-ing* dans Grimshaw (1990)

Il faut noter que Grimshaw (1990) attribue au terme d'« argument externe » un sens différent de celui que nous avons adopté dans le présent travail et qui a été introduit par Williams (1981). Pour Williams, l'argument externe est un argument réalisé à l'extérieur de la projection maximale d'un prédicat, ce qui correspond au sujet profond du verbe. Pour Grimshaw, en revanche, un argument externe n'est pas forcément un sujet profond, mais un argument qui est le plus proéminent thématiquement et aspectuellement.¹²¹ Autrement dit, un argument externe doit recevoir le È-rôle le plus haut placé dans la hiérarchie thématique d'un prédicat et en même temps être associé avec le premier sub-événement de la structure événementielle (Grimshaw 1990 : 33). Selon cette définition de l'argument externe, les verbes du type *to frighten* (Expérienceur, Thème) ne possèdent pas d'argument externe, bien qu'ils prennent un sujet profond. L'absence d'argument externe s'explique, selon Grimshaw, par le fait que l'Expérienceur est l'argument thématiquement le plus proéminent, mais c'est le Thème qui, en tant que cause, est l'argument le plus proéminent aspectuellement (Grimshaw 1990 : 35). Les verbes inaccusatifs, à leur tour, n'ont pas d'argument externe, car leur structure événementielle correspond au deuxième sub-événement, ce qui empêche leur seul argument de se qualifier comme un argument externe (Grimshaw 1990 : 40).

Dans la théorie de Grimshaw, la nominalisation en *-ing* passe par la suppression de l'argument externe du prédicat tel qu'il est défini dans le cadre de son étude. La formation de ce type de déverbaux ne présente pas d'intérêt en soi pour cette auteur, mais constitue un indice de plus pour son analyse des verbes de la classe *to frighten* (les nominaux en *-ing* ne sont pas dérivables à partir de cette classe de verbes, ce qui renforce l'idée de l'auteur qu'ils sont dépourvus d'argument externe). Le fait que la formation des nominaux en *-ing* soit possible à partir des verbes inaccusatifs exige pourtant une révision du premier postulat. La version révisée prévoit « l'absence de nécessité de la suppression » (*sic*) de l'argument externe pour les verbes qui n'en possèdent pas, comme les verbes inaccusatifs (Grimshaw 1990 : 123). Cependant, cette révision est contredite immédiatement, puisque Grimshaw tient à son idée sur l'absence

¹²¹ Notons l'emploi peu orthodoxe du terme « aspect » dans la théorie de Grimshaw, pour qui l'analyse aspectuelle est représentée par une structure événementielle. Cette auteur décompose des événements (dans le sens le plus large de ce terme, incluant également les états et les activités) en deux sub-événements, activité et état/changement d'état. Pour être le plus proéminent aspectuellement, un argument doit faire partie du premier sub-événement. Souvent il s'agit de la cause.

d'argument externe pour les verbes comme *to frighten* beaucoup plus qu'à une formulation de véritable règle de la formation des nominaux en *-ing*. L'auteur ne semble pas voir le comportement des verbes inergatifs vis-à-vis de la nominalisation en *-ing*. Ce comportement contredit directement son postulat, aussi bien dans sa première version, qui est également la dernière, que dans sa version révisée. Si la nominalisation en *-ing* exigeait en effet la suppression de l'argument externe ou au moins son absence, les formations de (197) seraient tout à fait impossibles. Or, il est parfaitement possible de former des nominaux en *-ing* à partir de verbes inergatifs dont le seul argument est précisément un argument externe, même dans l'interprétation de Grimshaw (1990 : 40).

- (197) a. The additional organisational problem is to have the video equipment you need set up so that recording and playback sessions don't disrupt the working of the other groups. (BNC)
 'Une autre difficulté d'organisation est d'avoir l'équipement vidéo nécessaire installé de telle façon que les sessions d'enregistrement et de reproduction ne perturbent pas le travail des autres équipes.'
- b. The talking of my sister's friends kept me up the whole night.
 'Le bavardage des amis de ma sœur m'a empêché de dormir la nuit durant.'

La règle, qui régit la formation des nominaux en *-ing* telle qu'elle est formulée par Grimshaw, nous semble donc tout à fait insuffisante, mais l'étude approfondie de cette question dépasse le cadre du présent travail. Toutefois, la conclusion tirée par Grimshaw concernant la structure argumentale des nominaux en *-ing* nous paraît pertinente pour notre analyse des prédicats météorologiques. Il semble, en effet, que les nominalisations en *-ing* se comportent comme des événements complexes (dans la terminologie de Grimshaw), ou comme des nominalisations inachevées (dans la terminologie de Van de Velde à paraître), et possèdent une structure événementielle et nécessairement au moins un argument.¹²² On peut donc supposer que la formation de ce type de noms devrait être impossible à partir d'un verbe dont la structure argumentale ne compte pas d'arguments.¹²³

¹²² Les formations en *-ing* qui ne possèdent pas d'arguments, comme *the living* (par opposition à *the dead*) ou *the painting*, constituent un autre type de noms, à savoir des noms résultatifs qui sont dépourvus d'une structure événementielle et ne dénotent pas des événements imperfectifs.

¹²³ Même si l'on peut supposer que la particularité des noms en *-ing* ne se trouve pas tant dans le fait qu'ils doivent avoir des arguments, mais dans la préservation de la même structure que celle d'un verbe à partir duquel ils sont dérivés, ce type de nominalisation ne devrait pas être possible pour des verbes qui ne comportent pas d'arguments pour une raison de rationalité. Puisque les noms en *-ing* sont des formes nominales qui préservent les caractéristiques d'un verbe par l'héritage des arguments de ce dernier par opposition aux noms formés autrement, il n'est pas nécessaire de former ce type de noms à partir de verbes qui ne pourront de toute façon pas leur transmettre une telle structure.

2.1.3 Peut-on avoir des noms météorologiques en *-ing* ?

Les formations en *-ing* à partir des verbes météorologiques en emploi impersonnel sont en effet impossibles.

- (198) a. *He got really scared by the thundering.
 b. *An unlucky accident, the snowing in April, has destroyed their crops.
 c. *He came home during a terrible raining.

Encore une fois, les verbes météorologiques manifestent un comportement différent de celui des verbes inaccusatifs, puisque ce type de nominalisation est possible à partir des verbes inaccusatifs.

- (199) a. Every year we observe [...] the migrations of birds, the falling of leaves in Autumn, and the rebirth of plant and animal life in Spring. (BNC)
 'Chaque année nous observons les migrations des oiseaux, la chute des feuilles en automne et la renaissance des plantes et de la vie animale au printemps.'
 b. But they also catch [...] the rush of youth, the coming of exhaustion and indifference, as no other writing I know does. (BNC)
 'Mais ils saisissent aussi la précipitation de la jeunesse, l'arrivée de l'épuisement et de l'indifférence comme aucune autre écriture que je connaisse.'

Par contre la dérivation des noms en *-ing* devient possible à partir des verbes météorologiques en emploi dit personnel, mais surtout à partir d'un verbe inergatif *to thunder* (cf. (200a)) et un verbe proprement inaccusatif comme *to freeze*. Dans le cas de *to freeze*, les dérivations peuvent être effectuées aussi bien à partir de son emploi causatif (cf. (200b)) que de son emploi proprement inaccusatif (cf. (200c)).

- (200) a. The thundering of his heart merged with the beat of her own blood, deafening her to everything around them. (BNC)
 'Le bruit de son cœur se confondait avec le battement de son propre sang, la rendant sourde à tout ce qui les entourait.'
 b. Jordan's Prime Minister, Mr Mudar Badran, yesterday announced the freezing of martial law for the first time since 1967 as a prelude for [...] abolishing it. (BNC)
 'Le Premier ministre de Jordanie, M. Mudar Badran, annonça hier le gel de la loi martiale pour la première fois depuis 1967 comme une étape vers son abolition.'
 c. His hair was reddish below the hood, which he swept back despite the freezing of ice on his lashes and brows. (BNC)
 'Ses cheveux étaient roux sous le capuchon qu'il retira malgré la glace qui gelait (se formait) sur ses cils et sourcils.'

En ce qui concerne les verbes de précipitation, l'existence de noms en *-ing* correspond bien à la période de l'emploi plus ou moins répandu de ces verbes sans particule *down* dans les constructions à SN sujet de surface.

- (201) a. Preternatural rains, such as the raining of stones, of dust, of blood and the like (Chambers, *Cycl. Supp.*, 1753)
'Les pluies surnaturelles comme les pluies de pierres, de poussière, de sang et autres choses de ce genre'
- b. It is a sheer snowing of pamphlets [...]. (Carlyle, *Fr. Rev.*, 1837)
'C'est une pure neige de pamphlets [...].'

En revanche, les formations en *-ing* à l'époque moderne, *i.e.* à partir de verbes comportant la particule *down*, semblent extrêmement lourdes et peu plausibles. Il se peut que ce soit la présence de la particule qui empêche la dérivation de ces noms, car presque aucune nominalisation en *-ing* comportant cette particule n'est répertoriée dans le British National Corpus.¹²⁴

- (202) a. ??the gushing down of blood / ??the streaming down of tears
- b. ??the raining down of tears / ??the snowing down of rose petals

Même si la nominalisation en *-ing* mérite une analyse beaucoup plus approfondie, le comportement variable des verbes météorologiques vis-à-vis de ce type de formation est toujours pertinent et signifie bien que les verbes météorologiques en emploi impersonnel n'ont pas la même structure que les mêmes verbes en emploi dit personnel.

2.2 Si *il* n'a pas de È-rôle, ça peut-il en avoir un ?

Revenons toutefois au français. Notre analyse des prédicats météorologiques a abouti à la conclusion que le pronom *il* qui se trouve en position de sujet de surface de ces prédicats ne constitue pas un argument et n'a pas de rôle thématique (cf. III.1.4.4). Une fois la question du statut de ce pronom résolue, nous devons examiner une particularité de la langue française qui oppose la structure en *il* à la structure en *ça*, comme dans *il pleut – ça pleut*, opposition dont on ne trouve pas d'équivalents ni en anglais ni en russe. Si nous soutenons que le *il* météorologique n'est rien d'autre qu'une simple béquille syntaxique pour remplir le vide non autorisé par la structure de la langue

¹²⁴ La seule occurrence concerne le verbe *to fall* et peut s'expliquer par l'ambiguïté du verbe 'tomber' entre l'emploi inaccusatif et transitif.

(i) In all the really agricultural villages and parts of the kingdom, there is a shocking decay ; a great dilapidation and constant pulling down or falling down of houses. (BNC)

française, il nous reste à définir le statut et l'éventuelle fonction de l'élément *ça*, qui ne peut certainement pas se confondre avec le *il* 'impersonnel'. Dans ce chapitre, nous allons donc examiner les différences sémantiques et syntaxiques entre les constructions météorologiques en *ça* et leurs équivalents en *il* et confronter notre analyse de ces différences à celles déjà existantes.

2.2.1 La définition du pronom *ça*

Dans la définition du *Grand Robert*, le *ça* susceptible de figurer avec les verbes météorologiques est défini comme désignant « un sujet non déterminé remplaçant un pronom impersonnel *il* » dans les emplois familiers (*Grand Robert*, t.2 : 239). Cependant, parmi les exemples donnés, à côté de *ça a neigé toute la nuit*, on trouve un exemple tiré de F. Brunot, *La Pensée et la langue* : « [...] surtout dans la langue familière, on emploie souvent de nos jours le mot *ça*, sans qu'il représente un autre sujet : *ça me fâche de penser que vous êtes parti sans m'avertir* ». Le *Grand Robert*, à la suite de Brunot, semble assimiler l'emploi de *ça* sans extension, comme on le trouve avec des verbes météorologiques, et l'emploi cataphorique de *ça* auquel la suite de la phrase donne un contenu référentiel. Or, il nous semble important de distinguer ces deux emplois. En effet, dans l'exemple de Brunot, *(de) penser que X* peut remplacer le sujet de surface *ça*, comme dans (203a), ou être mis dans une structure à dislocation à gauche, où le pronom *ça* est anaphorique, comme dans (203b). Rien de tel n'est possible avec les verbes météorologiques.

- (203) a. (De) penser que vous êtes parti sans m'avertir me fâche.
 b. (De) penser que vous êtes parti sans m'avertir, *ça* me fâche.

Dans l'article du même dictionnaire sur le *il* 'impersonnel', *ce* et *ça* sont décrits comme « plus affectif[s], plus insistant[s] », tandis que le pronom *il* est présenté comme « plus abstrait, plus objectif » (*Grand Robert*, t.5 : 361). Cette distinction est assez vague, mais on retrouve des références au caractère plus insistant et affectif du pronom *ça* chez plusieurs auteurs (cf. entre autres Hilty 1959 et Ruwet 1990 sur la valeur intensive de *ça*).

L'emploi du pronom *ça* avec les verbes météorologiques est passé souvent sous silence, pour la simple raison qu'il est considéré comme n'appartenant pas au registre écrit de la langue littéraire (cf. Heldner 1989). Par ailleurs, le pronom *ça* est souvent opposé au pronom impersonnel *il* en termes de référentialité et, selon le consensus

général, le pronom *ça* possède toujours un référent et ne peut pas être qualifié d'impersonnel. Or, les verbes météorologiques sont abordés presque exclusivement dans les travaux sur les impersonnels, ce qui explique peut-être la rareté des études de constructions du type *ça pleut*.

2.2.2 *Il et ça, pareils ou différents ?*

2.2.2.1 *Les deux pronoms perçus comme référentiels ou la position de Maillard*

Maillard (1994) considère les pronoms *il* et *ça* comme référentiels tous les deux, susceptibles d'être impersonnalisés par le sens ou la construction de leur verbe. La seule différence entre ces deux pronoms serait donc à rechercher du côté des contraintes de co-référentialité qu'ils imposent, contraintes beaucoup plus grandes pour le pronom *il*, qui serait donc plus facilement vidé de référence. Maillard explique la préférence de la langue familière pour l'usage *hic* et *nunc* du pronom *ça* par l'origine déictique de ce dernier (Maillard 1994 : 49). L'auteur contraste alors les énoncés génériques, comme (204a), avec les énoncés spécifiques à la situation, comme (204b), et les exclamatives, comme (204c).

- (204) a. Il pleut / Il bruine souvent à Rouen.
 b. Ça pleut / Ça bruine depuis ce matin.
 c. Ce que ça tonne !

2.2.2.2 *Le ça indistinct ou la position de Corblin*

Contrairement à Maillard (1994), Corblin (1994) soutient que le pronom *ça* se distingue nettement du pronom *il* et que la co-existence des phrases à *il* impersonnel et à *ça* constitue une concurrence pragmatique entre deux structures et non une concurrence dans la fonction de sujet impersonnel. Le pronom *ça* n'est ni impersonnel, ni explétif, caractéristiques attribuables à *il* selon Corblin, mais possède, dans tous ses emplois, un contenu référentiel, une référence indistincte. Dans l'approche de Corblin, le sujet indistinct *ça* semble plus ou moins le même dans les structures à verbe météorologique et à verbe non-météorologique, comme *dormir*. Dans *ça dort, là-dedans*, le *ça*, « en tant que terme référentiel déictique, localise son référent dans la situation d'énonciation » (Corblin 1994 : 46). Le sujet indistinct ne délimite pas son référent d'une façon précise et claire et la situation ne se distingue alors plus nettement des actants. Le sommeil, dans le cas de *ça dort, là-dedans*, « semble diffusé dans la situation » (*ibid.*). Cette

diffusion 'métonymique' contribue, selon Corblin, à la valeur intensive des énoncés à pronom *ça*. Dans le cas des verbes météorologiques, le pronom *ça* serait toujours un sujet référentiel indistinct, mais, cette fois-ci, il serait « le lieu d'une référence indistincte à la situation » (*ibid.*).

2.2.2.2.1 L'interprétation n°1

La position de Corblin (1994) ne nous semble pourtant pas très claire. Selon une des interprétations que l'on peut envisager pour la formulation ci-dessus, le *ça* des verbes météorologiques serait considéré comme un actant¹²⁵ non classifié du verbe, qui se fond avec la situation en créant l'effet d'intensité. Cette position serait en accord avec la remarque de Corblin relative à l'impossibilité d'avoir un argument sujet présent dans la même phrase que le pronom *ça*, comme dans (205b), contrairement aux phrases à *il* explétif.¹²⁶

- (205) a. Il pleut des cordes / une petite pluie fine.
b. *Ça pleut des cordes / une petite pluie fine.

Cependant, la mention du terme 'lieu' serait alors sans pertinence. Par ailleurs, comme nous l'avons démontré auparavant, le SN extraposé à un prédicat météorologique non-métaphorique ne peut être considéré ni comme son sujet ni comme son objet. L'extraposition d'un SN n'est pas exclue des phrases à verbe météorologique qui prennent le pronom *ça* comme sujet.¹²⁷

- (206) a. Quand ça se met à pleuvoir les catastrophes, il en est d'inattendues qui vous dévalent sur l'alpage. On peut s'attendre à tout du ciel dans les moments difficiles, il s'acharne on dirait... (A. Boudard, *Les Enfants de cœur*, 1982)
b. wouaff ! ... il lance tout en l'air ! ... il envoie tout dans le plafond... ça pleut les papelards, les dossiers, les plans, les brochures... on en a partout... on se voit plus... (L.-F. Céline, *Mort à crédit*, 1936)

Cette première interprétation de la position de Corblin (1994), à savoir que le pronom *ça* renvoie à l'actant du prédicat météorologique, peut être mise en parallèle avec l'hypothèse de Hilty (1959), mais, contrairement à la référence indistincte selon

¹²⁵ Dans un article antérieur, Corblin (1991) considère que, syntaxiquement, des phrases comme *ça pleut* s'inscrivent dans le paradigme des phrases comme *des coups pleuvent*, plutôt que dans celui de *il pleut* (Corblin 1991 : 143).

¹²⁶ Maillard considère le SN postposé au prédicat météorologique comme un complément de ce dernier, puisqu'il limite l'emploi du pronom *ça* aux verbes météorologiques intransitifs (Maillard 1994 : 50).

¹²⁷ Le fait que les SN extraposés sont tous précédés de l'article défini peut laisser penser qu'il s'agit d'un autre emploi du pronom *ça* qui serait cataphorique dans l'emploi métaphorique des verbes météorologiques, contrairement à l'emploi où les verbes météorologiques dénotent des phénomènes proprement atmosphériques.

Corblin, le *ça* de Hilty renvoie bel et bien à une substance, et à une substance accompagnée d'un démonstratif. L'origine des phrases du type *ça pleut* se trouverait, selon Hilty, dans les phrases exclamatives.¹²⁸ Pour autoriser l'emploi du pronom *ça*, un phénomène atmosphérique dénoté doit manifester une certaine véhémence. La nature exclamative s'expliquerait, selon Hilty, par un poids affectif lié à la constatation de cette véhémence. Pour cet auteur, le pronom *ça* est d'abord démonstratif et son interprétation qui serait en lien avec une substance est corroborée par l'existence d'une autre expression populaire, employée souvent à la place de *ça pleut*, à savoir *ça tombe*. Pour Hilty donc, la différence principale entre les phrases *il pleut* et *ça pleut* serait dans le rapport entre la pluie et la situation. Dans le cas de *il pleut*, la pluie est « envisagée en général sans insister sur le rapport avec une situation déterminée », tandis que l'énoncé *ça pleut* « envisage une pluie concrète et insiste précisément sur son rapport avec une situation déterminée, avec la réalité présente à un moment donné » (Hilty 1959 : 250). Le fait que *ça* renvoie à la pluie, en la mettant en relief et la rendant bien réelle, pourrait, dans l'hypothèse de Hilty, expliquer le caractère marginal des phrases négatives du type *ça ne pleut pas*, car, pour qu'on puisse employer le pronom démonstratif *ça*, la pluie doit tomber effectivement.

Trois reproches principaux peuvent toutefois être faits à l'analyse de Hilty. Premièrement, si le pronom *ça* renvoyait en effet à la substance, l'emploi de phrases telles que celles de (207) aurait dû être exclu, car celles-ci ne comportent pas de prédicats pouvant renvoyer à des noms de substance. Or, l'emploi du pronom *ça* n'est pas réservé aux verbes de précipitation.

- (207) a. Ça caille sur ce quai humide qui sent le pissat... (J.-L. Degaudenzi, *Zone*, 1987)
- b. Quelquefois, pourtant, un éclair pâle monte jusqu'à moi, mais ça ne tonne plus comme autrefois. (J. Renard, *Journal*, 1910)
- c. Carhaix rentra, couvert de neige. –cristi, mes enfants, ça vente dur ! –il se secoua, jeta sa défroque sur une chaise, éteignit sa lanterne. (J.-K. Huysmans, *Là-bas*, 1891)

Deuxièmement, si la remarque de Hilty concernant les énoncés du type *il pleut* était correcte, l'interprétation spatio-temporelle par défaut de ces énoncés sans précisions explicites, comme nous l'avons envisagée précédemment (cf. III.1.4.2.3.1), n'aurait pas été possible. Pourtant, dans ces phrases, il ne s'agit pas de la pluie en

¹²⁸ Cette conclusion de Hilty s'explique par le fait que les auteurs comme Bally (1944) ou Damourette et Pichon (1911-1940) ne donnent que des exemples exclamatifs de cette tournure, du type *comme ça pleut* !

général, sans lien avec la situation précise, mais, au contraire, bien en rapport avec la situation déterminée.

Enfin, il nous semble crucial de distinguer deux emplois bien différents de *ça*, que Hilty met ensemble, à savoir l'emploi avec de vrais verbes météorologiques et celui avec des verbes comme *tomber*. Dans le cas des verbes comme *mouiller*, *taper* ou *tomber*, la référence de *ça* est tout à fait précise. Cette référence doit être récupérable à partir du contexte extralinguistique ou bien figurer dans le texte de façon explicite rendant le pronom *ça* anaphorique ou cataphorique. Sans cette référence nécessaire, l'emploi de ces verbes devient agrammatical.¹²⁹

- (208) a. Je vais ouvrir les volets, dit le père. – Il y a de la neige. Et ça tombe toujours. (B. Clavel, *Les Fruits de l'hiver*, 1968)
- b. Il a répété en montrant le ciel: "ça tape." J'ai dit : "oui." (A. Camus, *L'Étranger*, 1942)

Ce sont uniquement ces verbes, et aucunement de vrais verbes météorologiques, qui permettent une dislocation à droite du SN qui sert de référent au pronom *ça*.

- (209) a. Qu'est-ce que ça mouille, cette pluie du mois de juin !
 a'. Qu'est-ce que ça tape, ce soleil de montagne !
 a". Qu'est-ce que ça tombe, cette neige épaisse !
- b. *Qu'est-ce que ça pleut, cette pluie du mois de juin !
 b'. *Qu'est-ce que ça vente, ce vent de désert !

La nécessité de fournir une référence bien précise au pronom *ça* dans le cas des verbes comme *tomber* explique également l'incompatibilité de ces constructions avec un contexte générique. En revanche, dans ce type de contexte, l'emploi du pronom *ça* avec des prédicats météorologiques est possible, même si la remarque de Maillard (1994), à savoir que la langue préfère, dans ces cas, le pronom *il*, est parfaitement fondée.

- (210) a. *Le climat du sud m'est insupportable : ça tape, ça mouille !
- b. Le fait est que ce climat du nord ne vaut pas grand'chose. Ça bruine, ça brouillasse, ça fume, ça pleut. Et quand il y a du soleil, le soleil s'éteint vite au milieu de ce grand ciel humide. (H. Barbusse, *Le Feu*, 1916)

¹²⁹ D'ailleurs, l'emploi de ces verbes avec le pronom *il* impersonnel donne également des phrases agrammaticales :

- (i) Il y a de la neige. *Et *il*_{impers} tombe toujours.
 (ii) Il a répété en montrant le ciel : « **Il*_{impers} tape ».

L'impossibilité pour ces verbes de figurer avec le *il* impersonnel ne doit pas être confondue avec un comportement semblable des constructions comme *ça bout*, *ça vase* ou *ça pue* qui, elles, ne présupposent pas de référent bien délimité pour le pronom *ça* (cf. Van Peteghem 1994).

2.2.2.2 L'interprétation n°2

Revenant à l'hypothèse de Corblin (1994), nous pouvons envisager une autre interprétation de sa position sur le *ça* des verbes météorologiques : le pronom *ça* aurait une référence locative. Cependant, on ne comprend pas pourquoi le lieu qui est bien précis, car il s'agit de la situation du discours (*ici*), serait qualifié de « lieu d'une référence indistincte à la situation ».

Cette deuxième interprétation de la position de Corblin (si elle est en effet discernable dans sa position) trouve un écho chez Cadiot (1988), bien que ces deux auteurs soutiennent des positions opposées. Si, pour Corblin, le pronom *ça* s'interprète comme le lieu de la situation, pour Cadiot l'emploi de *ça* est renforcé par la situation où « il s'établit une certaine discernabilité entre l'ancrage énonciatif et l'événement rapporté » (Cadiot 1988 : 185). Autrement dit, c'est l'occurrence de *ça* qui peut permettre de discerner entre les lieux de l'énonciation et de l'expérience (1988 : 186). Ainsi la différence entre les phrases de (211) se trouve dans la présence de la pluie dans deux lieux différents. Dans (211a), la pluie est bien dans l'arrière-cuisine, il y a donc une distinction entre le lieu de l'énonciateur et le lieu d'expérience, tandis que, dans (211b), la pluie est dehors et on peut constater sa présence depuis l'arrière-cuisine.¹³⁰ Le *ça* de Cadiot est une « amorce énonciative » qui, contrairement à *il*, peut être couplée avec un « constituant prépositionnel de localisation », comme dans (211a).

(211) a. T'as remarqué, dans l'arrière-cuisine, que ça pleut !

b. T'as remarqué, dans l'arrière-cuisine, qu'il pleut !

Par ailleurs, pour Cadiot, l'emploi de *ça* est associé avec un effort de conférer à un propos une portée appréciative. Le pronom *ça* posséderait donc une certaine subjectivité.

2.2.3 Le *ça* météorologique en tant que locatif

La distinction faite par Cadiot dans le cas des phrases de (211) nous semble pertinente, mais notre analyse de ces différences n'est pourtant pas la même. Il semble que la différence entre *il* et *ça* n'est pas dans la possibilité du pronom *ça* de fournir une distinction entre le lieu de l'énonciation et le lieu de l'expérience, mais dans le fait que le pronom *ça* construit une interprétation à partir du lieu le plus saillant dans le contexte. Dans des phrases comme celles de (212) où le lieu de l'énonciation et le lieu

¹³⁰ Cette différence disparaît, si le circonstanciel *dans l'arrière-cuisine* est postposé au verbe *pleuvoir*.

de l'expérience coïncident, l'interprétation la plus neutre de la phrase (212a) serait donc que le plafond du bureau laisse passer l'eau, tandis que celle de (212b) supposerait qu'il pleut dehors, mais que l'interlocuteur ne peut pas voir la pluie de l'endroit où il se trouve.

- (212) a. Viens voir dans mon bureau ! Ça pleut comme je n'ai jamais vu !
 b. Viens voir dans mon bureau ! Il pleut comme je n'ai jamais vu !

Nous retiendrons en conséquence l'idée que le *ça* du prédicat météorologique possède une interprétation locative, mais cette référence n'est pas indistincte dans le sens de Corblin (1994), ni ne permet la discernabilité entre l'ancrage énonciatif et l'événement rapporté dans l'hypothèse de Cadiot (1988). La référence du *ça* des prédicats météorologiques est liée d'une façon directe à l'énonciateur et renvoie à *ici*, sauf dans les cas explicitement précisés autrement. Contrairement au pronom *ça* des verbes comme *tomber*, dont le référent disloqué à droite est un SN dénotant un actant du verbe (cf. (209)), le *ça* des verbes météorologiques exigerait plutôt un SP locatif.

- (213) a. Qu'est-ce que ça pleut, dans ton bled !
 b. Qu'est-ce que ça vente, sur cette montagne !

C'est cette référence locative du pronom *ça* qui explique pourquoi les phrases météorologiques en *ça* ne peuvent que difficilement répondre à la question canonique des jugements thétiques *Qu'est-ce qui se passe ?*, contrairement aux phrases à *il* impersonnel.

- (214) a. Qu'est-ce qui se passe ? – Il pleut / Il neige.
 Quel temps fait-il ? – Il pleut / Il neige.
 b. Qu'est-ce qui se passe ? – *?Ça pleut / *?Ça neige.
 Quel temps fait-il ? – *?Ça pleut / *?Ça neige.

En effet, à partir du moment où la phrase possède un locatif explicite en première position, la phrase cesse d'être un jugement thétique et devient un jugement catégorique prédié d'un lieu posé comme existant.¹³¹ Les phrases comme *ça pleut* signifient donc

¹³¹ C'est à tort que Hilty (1959) considère *ça pleut* comme une phrase existentielle dans le sens de Marty, autrement dit comme un jugement thétique. Cette considération est fautive même à l'intérieur de sa propre hypothèse, à savoir que le *ça* est un démonstratif ayant pour référent la substance qui tombe. A partir du moment où le pronom *ça* est employé pour « mettre en relief [...] la pluie réelle et actuelle » (Hilty 1959 : 249), l'existence de la pluie est posée comme préalable et la phrase *ça pleut* constitue plutôt un jugement catégorique.

qu'il y a un lieu *ici* (ou un lieu anaphorique) auquel on attribue le prédicat *il pleut*. Ce lien privilégié avec la déixis expliquerait également le temps de prédilection des constructions en *ça* avec des verbes météorologiques, à savoir le présent,¹³² ainsi que le registre familier de la langue associé souvent avec l'emploi du pronom *ça*.

Il est indéniable que le *ça* des verbes météorologiques possède une nuance d'intensité ou plus précisément une nuance exclamative. Beaucoup d'occurrences de verbes météorologiques prenant *ça* comme sujet se construisent justement avec un adverbial d'intensité.

- (215) a. N'empêche ça caille sévère ! Il ne pleut plus mais il a plu... comme il pleut toujours depuis le début de cette campagne de merde... (A. Boudard, *Les Enfants de cœur*, 1982)
- b. Ça pleut déjà dru comme mitraille et de la hautaine façon, ç'a m'a ranimé. (Villiers de L'Isle-Adam, *Correspondance générale*, 1889)

Ce caractère exclamatif des phrases en *ça* serait à la base de la bizarrerie des phrases négatives comme dans (216).

- (216) *??Tiens, ça ne pleut pas !

En règle générale il est très difficile, voire impossible, de prédiquer quelque chose à propos d'un sujet par une négation intensive ou exclamative, sans nuances ironiques ou effet de litote.

- (217) a. Que Marie est pleine de courage ! – *?Que Marie n'est pas pleine de courage !
- b. Comme Marie danse bien ! – *?Comme Marie ne danse pas bien !

La marginalité des phrases météorologiques négatives en *ça* n'a donc rien d'exceptionnel.

Si le pronom *ça* possède une interprétation locative, il est légitime de se poser la question de son statut vis-à-vis d'un prédicat météorologique qui, jusqu'à maintenant, était considéré comme ayant une structure sans argument(s). Notre hypothèse est donc que la structure des verbes météorologiques possède une place pour un argument ou constituant locatif, qui peut rester non-exprimé. Dans ces cas, cet argument / constituant sous-entendu sera interprété d'une façon déictique ou anaphorique selon le contexte linguistique.

¹³² Il faut tout de même remarquer que, de façon générale, l'emploi des temps autres que le présent et l'imparfait est beaucoup moins courant pour les prédicats météorologiques, même construits avec le pronom *il*.

2.3 La présence du locatif dans les prédicats météorologiques

Comme l'a fait remarquer Bolinger (1973, 1977), la particularité des phrases dénotant le temps qu'il fait est le caractère superflu de la précision spatiale. En l'absence de toute spécification, une phrase telle que *il pleut* est interprétée comme renvoyant déictiquement ou anaphoriquement à l'endroit où se situe le locuteur. Cette possibilité de donner une interprétation spatiale à une phrase en l'absence d'un élément explicite précisant la localité a amené Perry (1993) à postuler l'existence de « constituants inarticulés ». Dans la mesure où la spécification contextuelle d'un lieu est sémantiquement obligatoire pour l'interprétation d'une phrase, en l'absence de complément locatif, cette spécification est fournie par un constituant inarticulé.

2.3.1 Les constituants inarticulés de Recanati

Dans l'hypothèse de Recanati (2002), les constituants inarticulés sont caractérisés par leur optionalité : ils ne sont donc jamais exigés par une construction linguistique. Si leur présence doit être rendue explicite, cela peut être pour des raisons sémantico-pragmatiques liées au contexte, mais jamais à cause des propriétés linguistiques liées à un type particulier de construction. Selon Recanati, le verbe 'pleuvoir' n'est pas différent du verbe 'danser', ou de n'importe quel autre verbe d'action. Le fait qu'une pluie doit avoir lieu quelque part est d'ordre métaphysique et aucunement linguistique, au même titre que le fait qu'une danse a forcément lieu quelque part. Pour Recanati (2002), la phrase *it is raining* n'exige pas qu'un endroit déterminé soit disponible pour son interprétation et peut vouloir dire qu'il pleut quelque part, n'importe où. La démonstration de Recanati utilise l'exemple d'une machine qui est censée déclencher un signal d'alarme, dès qu'il pleut n'importe où sur terre dans le cadre d'un scénario précis, à savoir que la terre entière est sujette à une extrême sécheresse. Au moment où la machine émet un signal, la phrase *it is raining* signifie donc, selon Recanati, qu'il pleut quelque part, sans autre précision. Pour cet auteur, il n'y a donc rien dans le verbe 'pleuvoir' qui exige un ancrage spatial davantage que dans n'importe quel autre verbe d'action. 'Pleuvoir' n'a donc pas de place argumentale pour le lieu et, dans les cas où la localité est explicite dans des phrases telles que *it is raining in Paris / here*, elle constitue un modifieur optionnel, un prédicat d'un prédicat, au même titre que *heavily* constitue un modifieur dans une phrase *it is raining heavily*.

2.3.2 *Danser vs pleuvoir* ou la théorie de Taylor

Cette position de Recanati va à l'encontre de l'hypothèse de Taylor (2001)¹³³ qui considère que l'ancrage spatial dans le cas du verbe 'pleuvoir' fait partie de la structure lexicale sub-syntaxique du verbe, contrairement à ce qui se passe dans le cas du verbe 'danser', pour lequel la localité est en réalité un fait métaphysique lié à notre connaissance de l'univers. Pour Taylor, le verbe 'pleuvoir' possède donc une place argumentale spécifiée lexicalement qui est È-marquée 'thème' et cette place argumentale prend comme valeur des lieux. La structure sub-atomique du verbe 'pleuvoir' marque donc de façon explicite les 'rainings' comme un type de changement qui affecte les lieux (Taylor 2001 : 53). Le fait qu'il faille une localité spécifiée contextuellement pour évaluer les valeurs de vérité d'une phrase telle que *it is raining* prouve, selon Taylor, que le verbe 'pleuvoir' garde une place argumentale non-exprimée syntaxiquement.

2.3.3 Une place argumentale des prédicats météorologiques réservée aux locatifs

Il nous semble, en effet, important d'établir une différence entre les prédicats météorologiques et les autres, car l'interprétation du lieu, dans les phrases où ces prédicats sont employés, n'est pas la même,¹³⁴ et ce en français comme en anglais.

- (218) a. Que fait Marie à ce moment ? – Elle danse / Elle fait la cuisine / Elle mange.
 b. Quel temps fait-il actuellement ? – Il pleut.
 c. What do you think Mary is doing now ? – She is dancing / cooking / eating.
 d. What is the weather like right now? – It is raining.

¹³³ Le point de vue de Recanati est également en désaccord avec la position de Perry (1993). Ce dernier soutient que, dans le cas des phrases du type *it is raining*, il faut forcément un endroit précis pour évaluer les valeurs de vérité de ces phrases. Pour Perry donc la phrase *it is raining* ne peut pas signifier qu'il pleut quelque part, n'importe où. Cependant, Perry considère tout de même que le verbe 'pleuvoir' ne prend pas de complément locatif, sauf de façon facultative, auquel cas il s'agirait d'un adjectif et non d'un argument.

¹³⁴ L'idée qu'il y a une différence entre l'expression de la localité dans les verbes météorologiques et les autres apparaît également chez Pfänder (1963), qui considère que, dans un énoncé comme *il pleut*, le vrai sujet du verbe est le nom qui « désigne la place du monde environnant à laquelle nous pensons ». Cette remarque paraît très surprenante à Gardies (1975 : 93), qui se demande par quel privilège la localité constituerait le sujet de *il pleut*, alors que la « proposition *un homme se promène* sous-entend tout autant que *il pleut* des indications spatio-temporelles comme *ici* et *maintenant* » (Gardies 1975 : 93, n. 24). Quoiqu'il soit impossible de considérer la localité littéralement comme un vrai sujet du prédicat météorologique, l'hypothèse de Pfänder est intéressante précisément parce qu'elle fait la distinction entre la localité dans des phrases telles que *un homme se promène* et dans des phrases météorologiques.

La réponse dans (218a,c) présuppose sûrement que Marie danse quelque part, puisque toute action possède ses coordonnées spatio-temporelles, mais ce quelque part ne coïncide pas forcément avec l'endroit où se trouve le locuteur. Marie peut se livrer à cette activité chez le locuteur, dans un autre bâtiment, dans une autre ville ou dans un autre pays. Or, la réponse des phrases (218b,d) présuppose de façon obligatoire qu'il pleut là où parle le locuteur et pas ailleurs. En inventant le détecteur de pluie en cas de sécheresse, Recanati ne prouve rien contre la différence entre *Marie danse* et *il pleut*. En posant comme cadre situationnel la terre entière, on pose un seul 'ici' pertinent pour un locuteur. L'énoncé 'il pleut' n'est donc pas sans ancrage spatial précis, mais son interprétation est bien qu'il pleut ici, dans un lieu dont nous avons défini les limites, peu importe que ce lieu soit élargi à la planète entière. Il y a donc quelque chose à l'intérieur du prédicat météorologique même qui sert de repère spatial.¹³⁵

Le fait qu'en l'absence de toute spécification la phrase *il pleut* s'interprète comme renvoyant à l'*ici* de l'énonciateur, explique la marginalité des phrases où un verbe météorologique est accompagné d'un auxiliaire aspectuel *être en train de*. Dans la mesure où la plupart des verbes météorologiques sont des verbes d'action, ils doivent pouvoir se construire avec cette locution aspectuelle. En effet, des phrases telles que (219) ne sont pas vraiment perçues comme agrammaticales.

- (219) a. Je dois sortir et comme par hasard il est en train de pleuvoir.
 b. Quel temps fait-il dans votre patelin ? – Il est justement en train de neiger.

Cependant, aucune occurrence de ce type de structure n'est répertoriée dans Frantext et, malgré leur caractère grammatical, les phrases de (219) ne sont pas tout à fait naturelles. Elles peuvent en fait être considérées comme redondantes, car le présent simple d'un verbe météorologique (cf. *pleut*) n'est pas ambiguë au même titre que celle des verbes d'action non-météorologiques. Par contre, en l'absence de toute précision, une phrase telle que *Marie travaille* est ambiguë entre une lecture itérative (*Marie travaille beaucoup / souvent / depuis l'âge de 17 ans*) et une lecture progressive ponctuelle¹³⁶ (*Marie est en train de travailler*). L'emploi d'un auxiliaire aspectuel peut donc être nécessaire pour désigner une seule occurrence de l'action. En revanche, l'interprétation du présent des verbes météorologiques n'est pas ambiguë. Ce présent

¹³⁵ Cf. III.1.4.2.3.2 pour les arguments contre la position selon laquelle le repère spatial est constitué par le pronom *it/il*.

¹³⁶ Nous employons le terme 'ponctuel' ici pour dénoter une seule occurrence de l'action, même si cette occurrence présuppose une action en déroulement.

dénote une occurrence du phénomène atmosphérique en cours de déroulement. Dans le cas des verbes météorologiques, c'est le passage à une interprétation itérative qui exige la présence d'élément(s) supplémentaire(s), comme nous le verrons par la suite. L'emploi de l'auxiliaire *être en train de* avec des prédicats météorologiques est donc tout à fait superflu, sans pour autant être agrammatical.

L'anglais a opté pour une solution plus transparente que le français, car la forme la plus courante pour le présent des verbes météorologiques est la forme progressive (*it is raining*), forme réservée à l'expression des actions en cours de déroulement à un moment précis dans le temps. La forme du présent simple (Present Indefinite), en revanche, paraît très bizarre sauf en présence d'autres éléments qui facilitent l'interprétation itérative, habituelle, des phrases à prédicat météorologique.

- (220) a. What is the weather like today ? – It is raining. / ??*It rains.
'Quel temps fait-il aujourd'hui ? – Il pleut.'
- b. The weather here is as fantastic as the scenery, it hardly ever rains and it's deceptively hot because of the cooling breeze that prevails. (BNC)
'Le temps ici est aussi superbe que les paysages, il pleut à peine et il fait plus chaud qu'il n'y paraît grâce au vent rafraîchissant qui s'impose.'
- c. ??The weather is quite rotten, it rains and the wind is extremely strong.
'Le temps est assez pourri, il pleut et le vent est extrêmement fort.'

Comme nous l'avons précisé ci-dessus (cf. III.2.3.1), l'optionalité des constituants inarticulés joue un rôle crucial dans leur définition telle qu'elle figure chez Recanati (2002). En effet, quoique la présence implicite d'un constituant inarticulé soit obligatoire pour l'interprétation des phrases et quoiqu'il puisse être présent d'une façon explicite, cette présence ne doit jamais être exigée syntaxiquement. A partir du moment où il existe des contextes qui rendent syntaxiquement nécessaire la présence d'un élément, cet élément ne devrait pas être considéré comme un constituant inarticulé, mais plutôt comme un argument. Dans le cadre de l'hypothèse de Recanati (2002) donc, l'expression d'un lieu ne doit jamais être obligatoire syntaxiquement dans les phrases à verbe météorologique, étant donné que ce lieu est considéré par Recanati comme un constituant inarticulé. Or, l'absence de repère spatial explicite dans les phrases météorologiques ne semble pas toujours possible. Le fait que l'expression d'une localité puisse devenir obligatoire remet en question son appartenance à la classe des constituants inarticulés, sans pour autant compromettre la validité de la théorie des constituants inarticulés en général.

Comme nous venons de le mentionner, l'emploi itératif des verbes météorologiques, contrairement à l'emploi ponctuel, semble exiger la présence de quelques éléments supplémentaires. D'abord, il faut un adverbial dénotant le caractère itératif du processus, comme *beaucoup* ou *souvent*. Ensuite, la mention explicite de la localité devient également obligatoire. En effet, l'interprétation déictique ou anaphorique de la localité implicite n'est plus possible.

- (221) a. *Il pleut beaucoup / souvent.
 b. Il pleut beaucoup / souvent ici / à Paris / dans cette ville.

Le contexte linguistique où un prédicat météorologique est employé dans sa lecture habituelle constitue un environnement qui rend l'expression de la localité nécessaire et donc non-optionnelle, ce qui signifie que, dans le cas des verbes météorologiques, la localité ne peut pas être un constituant inarticulé.

Quand on examine le comportement des prédicats d'activité non-météorologiques, comme *travailler* ou *marcher*, employés pour désigner une activité habituelle¹³⁷, autrement dit dans leur lecture itérative, on constate qu'ils décrivent une propriété ou une caractéristique de leur sujet.¹³⁸

- (222) a. Marie travaille beaucoup. Marie est très travailleuse.
 b. Marie marche beaucoup / bien. Marie est une bonne marcheuse.

Comme nous le constatons dans les suites de phrases habituelles de (222), le sujet des prédicats d'activité peut figurer directement comme sujet de phrases à attribut du sujet où l'attribut est constitué par une forme dérivée d'un verbe d'activité.

Dans le cas des phrases habituelles météorologiques, la prédication semble porter sur la localité, car c'est la localité qui peut figurer en tant que sujet dans les phrases à attribut dénotant une caractéristique exprimée par un verbe météorologique.

- (223) a. *Il est très pluvieux.
 b. Paris est pluvieux / cette ville est pluvieuse.

¹³⁷ Pour une étude approfondie des phrases habituelles, voir Kleiber (1987).

¹³⁸ En fonction du radical du verbe, les formations en *-eur/-euse* dénotent soit une propriété catégorisante soit une caractéristique qualifiante de leur support (cf. par exemple la différence entre *chanteur* et *rêveur*). La plupart de ces formes sont à l'origine adjectivales et, dans les cas où elles sont employées avec des articles, constituent des formes substantivées. Pour plus d'informations sur le sujet, voir Benveniste (1974) et Winther (1975). Pour une étude sur la construction des noms en *-eur*, voir Kerleroux (à paraître).

Le fait qu'il pleuve souvent ou beaucoup caractérise l'endroit où ce phénomène atmosphérique a lieu, comme le fait de travailler beaucoup peut caractériser Marie. Nous retrouvons donc l'idée de Taylor (2001) pour qui le prédicat 'pleuvoir' dénote un type de changement affectant des lieux. La localité semble donc bel et bien faire partie de la structure argumentale ou sub-syntaxique des verbes météorologiques, selon la terminologie de Taylor.

Il est intéressant de noter qu'en comorien, selon l'analyse de Picabia (1994), les énoncés météorologiques comportent tous un accord locatif malgré l'absence de tout syntagme locatif. Cet accord est effectué en fait avec « le milieu ambiant dans lequel est plongé le locuteur [*hic et nunc*], ou plus syntaxiquement avec un locatif nul » (Picabia 1994 : 60). Les énoncés météorologiques du comorien sont donc bien des phrases locatives d'où tout syntagme locatif est absent.

2.4 Les adjectifs météorologiques

2.4.1 Les adjectifs météorologiques du latin

Les adjectifs météorologiques du type *pluvieux* appellent quelques remarques supplémentaires. L'adjectif *pluvieux* vient directement de l'adjectif latin *pluuiōsus* 'humide, pluvieux', dérivé du nom *pluuia* 'pluie' à l'aide du suffixe *-osus*, réservé principalement aux formations à partir de substantifs pour signifier 'plein de, rempli de, riche en' (OLD 1997 : 1277). Cependant, cet adjectif est très marginal en latin et le sens qui nous intéresse ici, à savoir 'caractérisé par la pluie', est véhiculé en latin par un autre adjectif, *pluius*, beaucoup plus fréquent et formé, lui, à partir du verbe *pluo* 'pleuvoir'. Il aurait été plus logique que l'adjectif ayant la signification 'où il pleut souvent' dérive de la forme verbale, car dans *Paris est pluvieux*, ce n'est pas tant la présence de la pluie qui caractérise Paris, mais le fait qu'il y pleuve souvent.

Selon le *Grand Robert*, la plupart des autres adjectifs en *-eux* du domaine météorologique sont plus tardifs et dérivés, en français même, directement à partir des noms correspondants.¹³⁹ Il existe pourtant en latin toute une série d'adjectifs pourvus du sens 'caractérisé par les manifestations de X', où le X est un phénomène météorologique. Selon le *Oxford Latin Dictionary*, toutes ces formations sont dérivées de substantifs. La forme *pluius*, dérivée du verbe, constitue donc plutôt une exception.

¹³⁹ Les deux exceptions sont l'adjectif *venteux*, signalé comme venant de l'adjectif latin *uentōsus*, et l'adjectif *tempétueux*, venant de l'adjectif du bas latin *tempestuosus*.

- (224) a. *niuôsus* (*nix, nivis+-osus*) ‘en parlant des endroits : abondant en neige’
niueus (*nix, nivis+-eus*) ‘formé de neige, comportant de la neige’
niuâlis (*nix, nivis+-alis*) ‘en parlant du temps et des endroits : marqué par les chutes de neige, sujet aux chutes de neige’
- b. *pruînôsus* (*pruina+-osus*) ‘caractérisé par le givre, glacial’
- c. *brumalis* (*bruma+-alis*) ‘caractérisé par le froid hivernal’
- d. *nûbilus* (*nûbes+-ilus*) ‘couvert, en parlant du temps, ciel, etc., nuageux’
nûbilôsus (*nûbilum+-osus*) ‘nuageux’
- e. *uentôsus* (*uentus+-osus*) ‘caractérisé par la présence de beaucoup de vent’
- f. *rôrulentus* (*ros+-ulentus*) ‘humide de rosée, abondant en rosée’
- g. *aquôsus* (*aqua+-osus*) ‘celui qui apporte beaucoup de pluie, en parlant du temps’

2.4.2 Les adjectifs de matières météorologiques et les autres

Dans la mesure où les adjectifs météorologiques français comportent, tous, le suffixe *-eux*, on pourrait dire que le français régularise la dérivation de ces adjectifs en appliquant de façon systématique le suffixe *-eux* aux substantifs dénotant des phénomènes atmosphériques. L’adjectif *pluvieux* reçoit pourtant un traitement particulier : il conserve les deux sens, celui de la dérivation en *-osus* et celui de la dérivation en *-ius*.

Combinés avec les noms de lieux, les adjectifs météorologiques en français manifestent les contrastes suivants dans leur signification.¹⁴⁰

- (225) a. un pays pluvieux / bruineux / ??orageux / soleilieux / tempétueux / venteux
- b. une plaine brouillardeuse / brumeuse / neigeuse / nuageuse
- c. un pays / une plaine #chaleureuse / *grêleuse

Les adjectifs de (225a) permettent, tous, une interprétation ‘où il se produit un phénomène atmosphérique de façon remarquable’.¹⁴¹ En revanche, les adjectifs de (225b) signifient tous ‘couvert de’. L’adjectif *chaleureux* de (225c), employé avec un nom de lieu, signifie ‘qui manifeste de la chaleur, de l’animation, de la vie’ et n’est donc pas lié à la météorologie. L’adjectif *grêleux* n’a qu’un seul sens, considéré comme rare, où il désigne ‘qui a l’apparence de la grêle, qui annonce la grêle’, ce qui exclut son emploi avec un nom de lieu.

¹⁴⁰ Deux adjectifs, *givreux* et *glaceux*, n’ont qu’un emploi technique réservé à la joaillerie.

¹⁴¹ L’adjectif *orageux* dans l’interprétation analysée semble se rapporter presque exclusivement à la mer.

La tendance suivante se dessine donc dans le comportement du suffixe *-eux* couplé avec des noms météorologiques. La signification prototypique de ces adjectifs est 'couvert de', qui n'est pas très différente de la signification canonique des adjectifs en *-eux*, tels que : *vaseux*, *boueux*, *marécageux*, ou même *épineux* (cf. Brunot 1953 « qui présente, possède [le référent du nom de la base] » ou D. Corbin, c.p., le référent du nom de base est « donné comme occupant ou saturant l'espace »). Cependant, l'interprétation 'couvert de' présuppose la présence d'une matière tangible qui peut recouvrir ou cacher des objets. En effet, tous les adjectifs de (225b) dérivent de noms qui peuvent désigner des matières, voire des objets : *brouillard*, *brume*, *neige*, *nuage*. Or, ce n'est pas le cas des adjectifs de (225a) où les noms de la base ne comportent aucunement cette notion de matière (comme le nom *vent*) ou qui, dans le cas contraire, ne peuvent de toute façon pas la dénoter (comme les noms *bruine* ou *pluie*).¹⁴² A partir du moment où l'interprétation 'couvert de' n'est pas envisageable, la seule signification plausible est celle où un phénomène météorologique se produit et caractérise un lieu par sa manifestation fréquente. « La saturation de l'espace », pour reprendre les termes de D. Corbin, est effectuée non pas par une matière, mais par un phénomène atmosphérique qui a lieu.

Il est intéressant de remarquer qu'une fois combinés avec des noms de lieux, les adjectifs en *-eux* qui permettent l'interprétation 'couvert de' trouvent leurs équivalents parmi les adjectifs soit simplement suffixés en *-é*, soit en plus pourvus d'un préfixe *-en*.¹⁴³ Toutefois, à côté de *enneigé* ou *embrumé*, on trouve également (*é*)venté, *ensoleillé*, *embruiné* qui, à défaut de pouvoir signifier 'couvert de' (sauf dans le cas de l'adjectif *embruiné*), ont un sens 'où il y a du N'.

Les adjectifs dérivés de noms dénotant des matières météorologiques peuvent avoir un autre sens, devenu plutôt rare en français moderne, à savoir 'constitué de'. C'est ainsi que les adjectifs *neigeux* et *nuageux* dans les expressions *la couche neigeuse* ou *la masse nuageuse* signifient non pas 'couvert de', mais 'constitué de' matière 'neige' et 'nuage' respectivement. Cet emploi est impossible avec les adjectifs dérivés à

¹⁴² Nous retrouvons donc dans les adjectifs les mêmes distinctions que nous allons voir par la suite dans les noms météorologiques.

¹⁴³ Comme nous a fait remarquer G. Dal (c.p.), les adjectifs en *-eux* et les adjectifs en *-é* arrivent à une signification semblable par deux biais différents. Dans le cas des adjectifs en *-é*, il s'agit des dérivés à partir des formes de participes passés qui gardent dans leur sens l'idée d'une action extérieure à l'objet concerné. Ainsi le SN *une cime enneigée* signifie que la cime en question a été recouverte par la neige, tandis que le SN *une cime neigeuse* désigne la même réalité la représentant en tant qu'une propriété de la cime. La différence entre les adjectifs en *-eux* et en *-é* relève donc de la différence entre l'endogénéité et l'exogénéité.

partir des noms qui ne désignent pas directement la matière, comme *vent*, *bruine* ou *pluie*. Comme nous le verrons par la suite (cf. IV.2.2.2.1.2), les noms *bruine* et *pluie*, bien qu'ils dénotent des précipitations, c'est-à-dire des chutes de la matière, ne désignent pas la matière même. La matière précipitée, dans les deux cas, est désignée par le nom *eau*.

Toutefois, l'emploi d'adjectifs météorologiques avec des noms temporels comme *mois* ou *matin* tire l'interprétation de ces adjectifs vers une interprétation événementielle. Les moments du temps peuvent, en effet, être caractérisés par des manifestations de phénomènes météorologiques, qu'ils soient en rapport avec des matières ou non.¹⁴⁴ Les adjectifs *brumeux* et *pluvieux* des énoncés (226) signifient ainsi, tous les deux, que les mois en question ont été marqués respectivement par les phénomènes 'brume' et 'pluie' qui se sont produits d'une façon particulièrement fréquente.

- (226) a. [...] dans le cours d'un mois de janvier exceptionnellement brumeux, je dus passer une semaine à Genève. (F. Coppée, *La Bonne souffrance*, 1898)
- b. Cependant le mois de juillet était pluvieux et la pluie, qui avait noyé le tournoi d'Eglinton, formait lentement le torrent qui allait balayer Peel. (A. Maurois, *La Vie de Disraëli*, 1927)

La distinction entre les adjectifs formés sur les noms désignant des matières et les autres s'estompe également, dès que l'on considère le comportement de ces adjectifs combinés avec le nom *temps*.

- (227) Temps brouillardoux / bruineux / brumeux / grêlex / neigeux / nuageux / orageux / pluvieux / soleilieux / tempétueux / venteux

Si des lieux peuvent être soit couverts de ou plongés dans une matière telle que le brouillard ou la neige, soit caractérisés par une manifestation de phénomènes tels que le vent ou la pluie, le nom *temps* constitue un support neutre pour ces adjectifs. Il signifie un état atmosphérique qui peut être caractérisé par toutes sortes de manifestations météorologiques, qu'elles soient du côté des événements ou des substances. Un temps brouillardoux est donc un temps qui est chargé de brouillard, tandis qu'un temps orageux est un temps qui annonce de l'orage. Le terme *temps* est donc en quelque sorte un hyperonyme de tous les noms météorologiques.

¹⁴⁴ Nous retrouvons cette particularité des phénomènes météorologiques dans le comportement des noms de matières météorologiques (cf. IV.2.2.2.1.9).

IV. LES NOMS METEOROLOGIQUES FRANÇAIS

1. Le terme *temps*, son origine et ses emplois

1.1 Le temps qu'il fait et le temps qui passe

Le terme français *temps* désigne deux entités bien distinctes :

- l'état de l'atmosphère ou le temps qu'il fait,
- « la continuité indéfinie, qui paraît être le milieu où se déroule la succession des existences, des vies, des événements et des phénomènes » (le *Grand Robert*) ou le temps qui passe.

Bien qu'identiques en français moderne et provenant de façon ultime du même terme latin *tempus*, les deux acceptions de ce terme français ne figurent pas dans les dictionnaires étymologiques comme ayant le même développement. Pour l'acception qui dénote l'état atmosphérique, les dictionnaires postulent généralement un étymon intermédiaire. Le *temps* météorologique viendrait du latin populaire *tempestâs* qui signifiait 'bon ou mauvais temps' et qui se trouve également à l'origine du terme moderne *tempête*. C'est ce terme *tempestâs*, déjà spécialisé en météorologie, qui est posé comme provenant du terme *tempus* du latin classique.

Selon le Dictionnaire d'Ernout et Meillet (1932), à l'origine, le terme *tempus* ne désigne que le temps qui passe. Plus précisément il dénote un aspect ponctuel de la durée, le temps « considéré en tant que fraction [de cette dernière] » (Ernout et Meillet 1932 : 681), par rapport au terme *aeuus* qui dénote le temps dans sa continuité. Dès Ennius (III^e siècle avant J.-C.) apparaît la forme *tempestâs* (*tempus*+*-tas*), qui signifie l'état de l'atmosphère et, selon Ernout et Meillet (1932), par euphémisme, le mauvais temps, tempête. Cependant, l'OLD répertorie un sens météorologique parmi les significations du terme *tempus* lui-même. L'état de l'atmosphère constitue les conditions d'un moment (OLD : 1917).

- (228) Si [...] parato tibi ad proficiscendum condicio temporis uel ualitudinis impedimento fuerit (OLD : 1917)
 si étant prêt toi_{dat} pour partir_{inf subst} condition_{nom sg} état_{gén sg} atmosphérique soit santé_{gén sg} obstacle_{dat} aura été_{futur ant ou subj parf}
 'Si l'état du temps ou de ta santé constituent un obstacle pour toi qui es prêt à partir'

L'évolution de la signification du terme, qui désignait à l'origine des fractions de la durée, semble assez logique. La perception du temps qui passe est étroitement liée aux changements du monde environnant : le cycle du jour et de la nuit, la succession des saisons, le vieillissement des personnes ou, pour des portions du temps plus petites, les changements de l'état de l'atmosphère. Le temps qu'il fait constitue donc l'un des moyens les plus importants pour appréhender et diviser le temps qui passe.¹⁴⁵

Le latin classique possède un autre terme pour désigner l'état atmosphérique, *caelum*, qui signifie littéralement le ciel par opposition à la terre. Les phénomènes atmosphériques peuvent donc être présentés comme des changements d'état du ciel ou comme étant produits par ce dernier : *pluvium caelum*, *caelum obscurum*.

- (229) a. Temporum uarietates caelique mutationes. (OLD : 252)
 temps_{gén pl} variations_{nom pl} ciel_{gén sg} et variations_{nom pl}
 'Les variations du temps et du ciel'
- b. Per brumalia [...] tempora ab mutatione caeli refrigeratae (serpentes)¹⁴⁶ (OLD : 252)
 durant hivernal_{acc pl} temps_{acc pl} à cause du changement_{abl sg} ciel_{gén sg} ont été
 refroidis_{parf pass} serpents_{nom pl}
 'Pendant les grands froids les serpents ont été refroidis consécutivement au
 changement des conditions atmosphériques'

On retrouve ce lien étroit entre les conditions météorologiques et le ciel également en français moderne, où le nom *ciel* peut fonctionner comme sujet avec les verbes de précipitation (cf. (230a)) ou comme circonstanciel de lieu indiquant la provenance (cf. (230b)).¹⁴⁷

- (230) a. Le ciel pleuvait sur les allées feuillues. (F. Mauriac, *Génitrix*, 1923)
- b. Puis une grisaille cendreuse pleut du ciel décoloré [...]. (J. Gracq, *Lettrines 2*, 1974)

Le ciel peut être considéré également comme le siège des phénomènes atmosphériques, c'est-à-dire comme l'endroit où ces derniers se manifestent ou montrent leurs signes précurseurs.

¹⁴⁵ Le nom russe pour désigner le temps qu'il fait, *pogoda*, est également dérivé d'un nom temporel, à savoir *god* 'an, année' en russe moderne, mais à l'origine, 'saison, période de l'année'. La racine remonte à des termes plus anciens qui signifient 'convenable, bon, approprié' (cf. Šanskij *et al.* 1971). Le terme *pogoda* est donc, à la base, positif, dénotant un état de l'atmosphère favorable à l'homme. Cependant, il semble qu'à un moment donné, ce même nom pouvait désigner également le mauvais temps, peut-être, comme en latin, par euphémisme. Pour obtenir le sens négatif le russe moderne a recours au préfixe négatif *ne-* (*nepogoda* 'mauvais temps').

¹⁴⁶ Notons que ces phrases contiennent tout de même le terme *tempus*.

¹⁴⁷ Cf. également III.1.5.6.

- (231) a. Quand le ciel est ainsi chargé de pluie et de brouillard, je ne sais que devenir. (A. de Musset, *La Quenouille de Barberine*, 1835)
- b. On voyait les bois courir jusqu'à l'horizon, rêches et hersés comme une peau de loup, vastes comme un ciel d'orage. (J. Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958)
- c. Je sais quelles sont les perturbations qui, traversant la moitié cœur de son pays, peuvent avant de s'éloigner produire un ciel brumeux ou couvert. (B. Groult & F. Groult, *Il était deux fois*, 1968)

1.2 Le nom *temps* en tant qu'hyperonyme des noms météorologiques

Comme nous l'avons mentionné précédemment, le nom *temps* subsume tous les phénomènes météorologiques, qu'ils soient exprimés par des verbes, par des noms ou par des adjectifs.

- (232) Quel temps fait-il aujourd'hui ? – Il pleut. / Il fait beaucoup de brouillard. / Il fait chaud.

Par ailleurs, ce nom peut servir de support aux adjectifs formés sur des noms météorologiques ayant des significations assez diverses (comme nous l'avons vu dans III.2.4.2), ou se combiner directement avec des syntagmes prépositionnels désignant des phénomènes atmosphériques ayant des propriétés différentes.

- (233) a. Or donc, les jours pluvieux, lourds et bas, les temps de bise, de brouillard, de bruine, il tombait dans le marasme, il soupirait vaguement, il s'ennuyait, il pleurait, dans une apathie désespérante (P. Borel, *Champavert : les contes immoraux*, 1833)
- b. La pièce n'est pas très claire, et le poêle à bois, qui tire mal par temps de neige, épaissit l'air d'un brouillard bleuâtre. (A. Robbe-Grillet, *Les Gommages*, 1952)
- c. Par temps de pluie, d'orage ou de tempête, je me serrais dans la chaleur de la ferme, heureuse qu'elle me protège, malheureuse qu'elle se mouille, se détrempe et vieillisse trop vite. (G. Bienne, *Le Silence de la ferme*, 1986)
- d. Probablement les temps de vent réussissent à vous faire dormir là où échoueraient les plus puissants hypnotiques. (M. Proust, *À la recherche du temps perdu. Du côté de Guermantes*, 1920)

Dans la mesure où le nom *temps* constitue un hyperonyme des noms de phénomènes atmosphériques individuels, on pourrait supposer que le comportement de tous ces noms est identique. Or, comme nous le verrons par la suite en détail, les noms météorologiques ont une palette de constructions beaucoup plus large que celle du nom *temps*. Les différences dans les propriétés physiques des phénomènes, qui se reflètent de façon systématique dans le comportement linguistique des noms météorologiques, se

trouvent donc neutralisées dans le comportement de leur hyperonyme, *temps*. Les différences entre les précipitations, les phénomènes sonores ou visuels et les températures s'effacent au profit du sens unique et généralisant du nom *temps*, à savoir l'état de l'atmosphère à un moment donné.

1.3 Le comportement linguistique du nom *temps* et la structure *il fait*

Le français possède une construction tout à fait particulière, réservée à l'expression des états atmosphériques,¹⁴⁸ qui n'a d'équivalent exact ni en anglais, ni en russe : la structure impersonnelle à verbe *faire*. Au premier abord, cette construction semble avoir un comportement linguistique exceptionnel, car on trouve dans la même position syntaxique, après le verbe *faire*, aussi bien des SAdj que des SN sans préposition dépourvus d'article ou accompagnés de l'article indéfini ou partitif.

- (234) a. Il fait terriblement froid / un froid terrible.
 b. Il fait venteux / grand vent / du vent.
 c. Il fait du soleil / un soleil horrible.

Cette alternance entre un syntagme adjectival et un syntagme nominal sans préposition, véhiculant le même sens, n'est autorisée que rarement, car, dans la plupart des cas, c'est un syntagme prépositionnel qui entre en alternance avec un syntagme adjectival.¹⁴⁹

- (235) a. C'est un homme courageux. – C'est un homme de courage.
 b. Je voudrais une fleur très belle. – Je voudrais une fleur d'une grande beauté.

Les phrases copulatives à verbe *être* permettent, en revanche, une telle alternance, mais la signification des couples de phrases comme celles qu'on trouve dans (236a) n'est pas la même, contrairement aux phrases à verbe *faire* dénotant des états météorologiques. Dans les copulatives prédicationnelles, par exemple, l'attribut sert à qualifier le référent du sujet, qui peut alors être considéré comme faisant partie de la classe d'objets, individus ou autres, dénotée par l'attribut.¹⁵⁰ Or, un être qui est vieux n'est pas une vieillesse et un objet qui est froid ne constitue pas un froid ou une froideur (cf.

¹⁴⁸ Comme l'a fait remarquer Ruwet (1990), cette construction peut « déborder le domaine atmosphérique » (Ruwet 1990 : 72). Effectivement, dans les énoncés du type *il fait soif*, l'expérience personnelle est généralisée pour créer l'impression de l'atmosphère globale extérieure.

¹⁴⁹ L'étude approfondie de ces structures sort du cadre du présent travail. Pour plus d'informations sur ce sujet, voir Van de Velde (1995), Bécherel (1996).

¹⁵⁰ L'étude des phrases copulatives sort du cadre du présent travail. Pour plus de détails, voir Van Peteghem (1991).

(236b,c)). A l'inverse, si l'on peut admettre que quelqu'un possède un trait de caractère qui est un grand courage, ce même trait de caractère ne peut pas être courageux (cf. (236d)).

- (236) a. Paul est vieux. – Paul est un vieillard.
 b. Paul est très vieux. – *Paul est une grande vieille. – Paul est d'une grande vieille.
 c. Sa poignée de main est très froide. – *Sa poignée de main est une grande froideur / un grand froid. – Sa poignée de main est d'une grande froideur / ??d'un grand froid.
 d. Son trait de caractère distinctif est un / son grand courage. – *Son trait de caractère distinctif est très courageux.

Or, dans le cas des expressions météorologiques, les SAdj et les SN dénotent exactement les mêmes phénomènes. *Il fait très froid* et *il fait un froid terrible* réfèrent au même état de l'atmosphère où la température de l'air est relativement basse. Selon Ruwet (1990), il s'agit bien d'attributs (et non d'objets directs), car la forme passive de ces phrases est agrammaticale et l'accord en genre n'est pas autorisé sur *faire* si le SN en question précède le verbe.

- (237) a. Il fait une chaleur terrible. – *Une chaleur terrible a été faite.
 b. La chaleur qu'il a fait / *faite m'a épuisée. (Ruwet 1990 : 46, n. 8)

Cependant, si nous sommes en effet en face d'attributs, comment expliquer ce *il* mystérieux qui peut « faire chaud » en même temps qu'être classé comme « chaleur », alors que, comme nous l'avons montré à plusieurs reprises précédemment (cf. surtout III.1.4.4), ce *il* impersonnel n'a pas de rôle sémantique ni de fonction autres que ceux d'un élément explétif.

Il n'y a qu'une seule entité qui puisse être qualifiée de chaude et être identifiée en tant que chaleur, et cette entité est le temps atmosphérique. Le nom *chaleur* dans son emploi atmosphérique n'est donc pas, comme on aurait pu le supposer, un nom de qualité (cf. par exemple le SN *la chaleur de son sourire*), mais plutôt un nom concret qui signifie une chaleur instanciée ou, en d'autres termes, une entité qui a la propriété d'être chaude. On peut ainsi mettre en parallèle le rapport entre *une beauté* et *une belle jeune fille* et celui entre *une chaleur* et *un temps chaud*. Si le SN *une beauté* désigne bien une instance concrète, un individu qui a la propriété d'être beau, le SN *une chaleur* désigne un temps atmosphérique qui a la propriété d'être chaud. Nous avons donc les

mêmes contrastes dans les structures attributives à nom *temps* et à nom servant de support à l'instanciation d'une qualité.

- (238) a. Cette fille est très belle.
 a'. Cette fille est d'une grande beauté.
 a". #Cette fille est une grande beauté.
- b. Le temps est très chaud.
 b'. Le temps est d'une grande chaleur.
 b". *Le temps est une grande chaleur.

Il n'y a donc rien d'exceptionnel dans les structures à verbe *faire* impersonnel, car, dans tous les cas, il s'agit de constructions à SN postposé au verbe qui postulent l'existence d'un état atmosphérique. Nous pouvons donc dire qu'à côté des structures en *il y a* qui postulent l'existence des entités physiques ou des événements,¹⁵¹ le français possède une structure existentielle en *il fait* réservée aux états atmosphériques.

- (239) a. Il y a un homme dans notre jardin. – Il y a un mariage dans notre famille.
 b. Il fait terriblement froid. / Il fait un froid terrible.

Il semble que là où la structure ne présente qu'un adjectif seul il s'agit tout simplement d'un SN avec le nom *temps* en ellipse. Ce nom peut en effet être facilement restitué et il doit même être explicité avec des adjectifs rarement employés pour dénoter le temps qu'il fait.

- (240) a. Il fait particulièrement moche. – Il fait un temps particulièrement moche.
 b. ???Il fait sale aujourd'hui. – « Il fait un sale temps, hein? » dit Besson. (J.-M.-G. Le Clézio, *Le Déluge*, 1966)

On retrouve ce nom dans la question portant sur l'état atmosphérique, car, contrairement à ce que remarque Ruwet (1990), la question en *comment* semble plutôt agrammaticale.

- (241) a. Quel temps fait-il ? / Il fait quel temps ? – Il fait chaud / un temps chaud / une chaleur torride.
 b. *Comment fait-il ? * ?Il fait comment ? – Il fait chaud.

Or, si le terme *temps* ne faisait pas partie de la structure, la question en *comment* aurait dû être la seule possible.

- (242) a. Pierre est gentil. – Comment est Pierre ? / *Quel homme est Pierre ?

¹⁵¹ Nous reviendrons à cette structure dans l'analyse des noms météorologiques de procès dynamiques (cf. IV.2.2.2.4.2 ainsi que IV.2.2.3.3).

- b. Il est comment, Pierre ? – Il est jeune, mais il fait assez vieux.

Dans la mesure où le nom *temps* est un hyperonyme de tous les noms météorologiques, on aurait pu supposer que la classe de ces noms était plus ou moins homogène et reproduisait le comportement de l'hyperonyme, à savoir plus ou moins celui des noms d'états. Toutefois, comme nous l'avons remarqué à plusieurs reprises dans notre analyse des verbes météorologiques, les propriétés physiques des météores trouvent leur expression dans le comportement linguistique des unités de la langue qui les dénotent, que ce soit des verbes, des adjectifs ou des noms. La classe des noms météorologiques n'est donc pas moins hétérogène que celle des verbes, bien que tout ce qui se produit dans l'atmosphère constitue toujours le temps qu'il fait.

2. L'hétérogénéité des noms de météores

La gamme des verbes ne peut pas refléter toute la complexité du comportement nominal pour au moins deux raisons. Tout d'abord, quoique de nombre variable d'une langue à l'autre, les verbes n'expriment pas tous les phénomènes météorologiques, tandis que les noms embrassent tous les météores sans exception. Il y a donc une dissymétrie dans la capacité de ces deux catégories grammaticales à rendre compte de la variété des propriétés physiques des météores. Ensuite, les verbes météorologiques, quoique différents entre eux, ne manifestent qu'un seul type de comportement. Autrement dit, les verbes de précipitation restent toujours des verbes d'activités et ne possèdent jamais un autre type de comportement, tout en étant bien distincts des verbes d'état ou de changement d'état, comme *geler*, qui ne peuvent jamais fonctionner comme verbes d'activités. Or, les noms météorologiques peuvent être ambigus et posséder le comportement linguistique caractéristique de plusieurs classes de noms. Le nom *pluie*, par exemple, peut ainsi figurer dans la construction existentielle en *il y a* au passé composé (*il y a eu*), typique des noms d'événements, comme dans (243a), mais aussi dans des structures caractéristiques des noms d'états atmosphériques, comme dans (243b), ou encore dans celles des noms de matières, comme dans (243c).

- (243) a. Il y a eu, la nuit d'avant, une pluie brusque et lourde. (J. Giono, *Regain*, 1930)
- b. Il fait une pluie atroce, incessante, lugubre. Le soleil devient un mythe. (G. Flaubert, *Correspondance*, 1860)
- c. De temps en temps, une pluie fine et chaude descendait à travers l'atmosphère, comme un rideau de gaze légère. (E. Fromentin, *Dominique*, 1863)

Même si les noms météorologiques forment une classe bien circonscrite, limitée aux noms dénotant des phénomènes atmosphériques sans cause ni agent et unifiés par le même terme, *temps* (météorologique), leur comportement linguistique à l'intérieur de cette classe reste très hétérogène. Reflet de la diversité des propriétés physiques des phénomènes et de la perception de ces propriétés par les différentes langues, ce comportement linguistique varié a pour effet que la classe des noms de météores peut constituer, d'une certaine manière, une version en miniature de la classe des noms dans son ensemble. Cependant, au lieu de se répartir en sous-classes assez bien délimitées, comme celles des noms de matières et des noms d'événements, par exemple, les noms de météores, étant capables de présenter plusieurs types de comportement, forment plutôt un *continuum* entre des pôles plus ou moins bien distingués.

2.1 Les propriétés physiques des phénomènes atmosphériques

Les phénomènes atmosphériques manifestent globalement les mêmes propriétés physiques d'un endroit à l'autre et, bien que de fréquence et d'abondance variées, le phénomène auquel correspond le nom 'neige', par exemple, reste le même, quelle que soit la langue. Toutefois, la façon dont chaque langue présente les mêmes phénomènes ne constitue pas forcément une reproduction fidèle des caractéristiques physiques de ces derniers ni des connaissances techniques dans le domaine météorologique à un moment donné du développement des sciences. La langue présente toujours les phénomènes atmosphériques comme dépourvus de causes et d'agents visibles, quoique, dans les manuels de météorologie, chaque phénomène possède ses propres lois et ses causes de formation bien définies et étudiées. Ce sont donc les dictionnaires de langue, plutôt que les ouvrages scientifiques, qui nous fournissent les données sur les propriétés physiques des météores pertinentes pour la compréhension du comportement linguistique des noms correspondants.¹⁵²

Sur la base des définitions du *Grand Robert* (GR) et du *Trésor de la Langue Française* (TLF),¹⁵³ nous pouvons établir les divisions suivantes.

- Les noms dont les définitions mentionnent explicitement des matières physiquement tangibles, comme gouttelettes ou particules d'eau et cristaux ou

¹⁵² L'étude des différences entre la perception des phénomènes météorologiques dans la langue non-savante et la langue scientifique, ainsi que l'analyse des différences dans le comportement syntaxique des noms dénotant ces phénomènes dans des ouvrages techniques de météorologie sortent du cadre du présent travail, mais pourraient faire l'objet d'une recherche future.

grains de glace : *brouillard*, *brouillasse*, *bruine*, *brume*, *crachin*, *gel*, *gelée*, *grêle*, *grésil*, *givre*, *neige*, *nuage*, *pluie*, *rosée*, *verglas*. Le nom *nuage* n'appartient à ce groupe que selon sa définition savante, car la définition de la langue courante ne distingue pas de matière tangible en tant que composante du référent de ce nom. Nous n'incluons pas le nom *averse* dans ce groupe, car il ne désigne qu'un type de précipitation, sans faire référence à une substance particulière précipitée. En revanche, les noms *gel* et *gelée (blanche)* peuvent figurer parmi ces noms de matières, car, à côté de leur sens premier, celui d'état atmosphérique, ils possèdent tous les deux une signification supplémentaire où ils désignent des particules ou morceaux de glace et le produit de la congélation de la rosée respectivement.

– A l'intérieur du groupe précédent, certains noms comportent explicitement dans leur définition le terme *précipitation* ou des verbes et des noms dynamiques du type *tomber* ou *chute* : *bruine*, *crachin*, *grêle*, *grésil*, *neige*, *pluie*. Il faut noter, cependant, quelques anomalies dans les définitions du TLF : le nom *pluie* n'est défini comme précipitation qu'indirectement, tandis que la définition du nom *neige* ne contient pas du tout le terme *précipitation*. Le nom *averse*, comme nous l'avons déjà signalé ci-dessus, est défini comme un type de précipitation, sans pour autant désigner une matière qui tombe. Le nom *brouillasse*, défini dans le TLF comme 'brume, brouillard peu épais' et ne faisant donc pas partie des précipitations, reçoit dans le *Grand Robert* une définition mixte, *i.e.* 'bruine, brouillard peu dense'. Par conséquent, le classement de ce nom n'est pas très clair, puisque le nom *bruine* dénote un type de pluie et comporte une idée de chute dynamique, tandis que le nom *brouillard* dénote plutôt une matière plus ou moins statique, car perçue comme flottante (GR) ou en suspension dans l'air (TLF).

– Figurent également à l'intérieur du premier groupe certains noms dont les définitions présentent la matière dénotée comme pouvant être en suspension ou, au contraire, en contact avec un support matériel, mais dans tous les cas comme statique : *brouillard*, *brouillasse*, *brume*, *givre*, *neige*, *nuage*, *rosée*, *verglas*. Les noms *gel* ou *gelée (blanche)*, quand ils dénotent un type de matière, doivent être classés dans ce groupe également.

¹⁵³ Nous ne prenons en compte ici que le sens proprement atmosphérique des noms météorologiques.

- Les noms qui désignent la température de l'atmosphère ou l'état de l'air : *chaleur, froid, gel, gelée, soleil*. Le nom *gel*, dans son sens premier, est défini comme temps de gelée et dénote donc l'abaissement de la température sous zéro degré. Le nom *soleil* figure ici comme référant à la chaleur et/ou à la lumière qu'il émet.
- Les noms dénotant des perturbations atmosphériques : *orage, ouragan, tempête*. Le nom *ouragan*, sans faire référence directe au terme *perturbation*, désigne une sorte de tempête.
- Les noms qui dénotent les différentes facettes du même phénomène électrique : *foudre* qui dénote une décharge d'électricité, *tonnerre* qui dénote sa manifestation sonore et *éclair* qui dénote sa manifestation visuelle.
- Les noms désignant les phénomènes qui impliquent le déplacement de l'air ou le mouvement de l'atmosphère : *ouragan, tornade, vent*.
- Les noms des phénomènes visuels, qui peuvent prendre une forme d'objets concrets : *arc-en-ciel, éclair*. Le nom *nuage*, sans appartenir aux noms de phénomènes visuels à proprement parler, est également perçu comme un objet concret doté de ses propres contours.

La conclusion suivante s'impose au terme de cet aperçu rapide des propriétés physiques saillantes contenues dans les définitions des noms de météores : à l'intérieur de la classe des noms météorologiques, on devrait trouver un comportement syntaxique correspondant à celui des noms concrets comptables, des noms de matières, ainsi que des noms d'états et d'événements. La plupart de ces noms devraient manifester un comportement mixte, c'est-à-dire partager des caractéristiques de plusieurs classes de noms.

En effet, le comportement linguistique des noms de météores oscille autour de trois pôles : celui de la matière, illustré dans (244a), celui de l'état, illustré dans (244b) et celui de l'événement, illustré dans (244c). A ces trois pôles nous devons en ajouter un quatrième, représenté par le comportement des noms d'individus dénombrables, illustré dans (244d).

- (244) a. Je n'ai pu déceler aucune trace de radioactivité dans les différentes substances que j'ai étudiées dans l'Antarctique : neige, givre, verglas. (Rouch, *Régions polaires*, 1927)
- b. Tout ça ne rimait à rien, il faisait un froid de chien, et un sale temps. (Aragon, *Les Beaux quartiers*, 1936)

- c. [...] j'ai un sens qui prend dans le désert une merveilleuse acuité, le sens du danger. Je vous en ai donné un petit exemple hier matin, au moment de l'orage. (P. Benoît, *L'Atlantide*, 1919)
- d. Couchés sur le dos, nous choisissons deux nuages et nous jouions à celui des deux nuages qui dépasserait l'autre. (J. Renard, *Journal*, 1910)

2.2 Le comportement syntaxique des noms météorologiques

2.2.1 Les études antérieures

Le caractère hétérogène du système nominal météorologique a déjà été noté principalement dans les travaux de Mourelatos (1978), Ruwet (1990) et Van de Velde (1995). Cependant, dans le cas de Mourelatos et Ruwet, il s'agit de quelques remarques rapides, qui ont pour objet de signaler la complexité du système tout en insistant sur son caractère irrégulier et imprévisible. Les commentaires de Mourelatos se contentent de signaler la différence entre deux processus, *snowing* et *thundering*, où le premier est considéré comme homogène ou « homoeomerous », selon les termes aristotéliens, le deuxième étant considéré comme hétérogène ou « anhomoeomerous » (Mourelatos 1978 : 210).

Ruwet (1990) accorde plus d'attention au système nominal que Mourelatos, mais s'intéresse surtout à l'ambiguïté possible du nom *neige* (entre l'interprétation comme précipitation et celle comme masse se trouvant sur le sol). Ruwet considère cette ambiguïté comme une anomalie ou comme une difficulté importante empêchant le traitement uniforme des expressions météorologiques. Le fait que le nom *pluie* puisse également figurer dans des contextes linguistiques où il dénote une matière (cf. par exemple *il secoua la pluie de son chapeau* (GR)) constitue pour Ruwet « un symptôme du problème fondamental : le caractère éluif des phénomènes météorologiques » (Ruwet 1990 : 60, note 27). Rien dans l'analyse de Ruwet ne laisse donc supposer que les noms météorologiques puissent avoir un système d'organisation interne.

Sans parler de système interne, Van de Velde (1995) suggère que « l'unité de la catégorie [du vocabulaire météorologique] semble éclater », dès que l'on considère ses expressions nominales (Van de Velde 1995 : 8, note 4). La différence d'interprétation des noms *pluie* et *neige* n'a donc rien d'anormal. Elle doit être prise plutôt pour une manifestation du comportement différent des noms à l'intérieur de la classe météorologique où l'on trouve des noms comme *brouillard* et *neige*, dont le

comportement s'apparente à celui des noms de matières, et également des noms comme *orage* ou *averse*, qui sont « de véritables noms d'événements » (*op. cit.* : 8).

Une des principales idées dont nous nous faisons les défenseurs dans ce travail est la suivante : il y a absence d'homogénéité aussi bien dans la classe des verbes que dans la classe des noms météorologiques. Toutefois, cette hétérogénéité de la catégorie n'a rien de chaotique. Au contraire c'est un système organisé en fonction des modalités de la perception des propriétés physiques des phénomènes concernés, où chaque membre occupe une place bien déterminée et assez prévisible.

2.2.2 La spécificité des noms météorologiques par rapport à d'autres classes de noms

2.2.2.1 Les noms de matières

Les noms de matières, ou noms de masses matérielles, selon la terminologie de Jespersen (1924), peuvent être définis comme des noms concrets indénombrables¹⁵⁴ qui désignent des substances¹⁵⁵ présentées dans la langue comme continues et homogènes. Les substances désignées par les noms de matières sont continues, puisqu'elles ne possèdent pas de limites propres ; elles sont donc indépendantes de la forme (cf. Jespersen 1924 : 198). Elles sont homogènes, car elles ne se décomposent pas en parties constitutives prédéfinies, mais sont divisibles à l'infini.¹⁵⁶ Dans la mesure où il s'agit de masses matérielles, les substances en question sont localisées dans l'espace et possèdent donc une extension spatiale.

Les noms de météores dont les référents sont des matières tangibles composées de gouttelettes d'eau ou de cristaux de glace se rapprochent dans leur comportement des noms de matières ordinaires, sans pour autant y être identiques. Ces noms de météores dénotent ainsi des masses perçues comme homogènes et continues, quoiqu'elles soient composées en réalité d'éléments constitutifs individuels. Comme dans le cas de la

¹⁵⁴ Nous ne parlerons pas ici d'un autre groupe de noms concrets indénombrables que l'on peut appeler les noms d'idéalités homogènes (cf. Flaux et Van de Velde 2000) ou, selon Jespersen (1924), les noms de masses immatérielles, comme *musique, poésie, théâtre*.

¹⁵⁵ Nous employons le terme *substance* ici dans son sens de matière. Toutefois, il peut également s'appliquer aux noms de masses ainsi qu'aux noms d'individus dans sa signification philosophique ou logique (celle de support des attributs).

¹⁵⁶ Quine (1960), en revanche, définit les noms de masses comme ayant une propriété sémantique de la référence cumulative (Quine 1960 : 91). Autrement dit, la somme des parties que l'on appelle 'eau' constitue 'eau'. Cependant, comme l'a très justement remarqué Van de Velde (1995), la définition des noms de masses orientée vers le cumul des parties ne permet pas de différencier le comportement de ces noms de celui du pluriel des noms concrets dénombrables. En effet, en ajoutant des pommes à des pommes, on obtient des pommes au même titre qu'en ajoutant de l'eau à de l'eau, on obtient de l'eau. Pour une discussion sur la question, voir également Kleiber (1988).

matière 'riz', où la langue fait abstraction de la propriété physique du riz, composé de grains, dans le cas de la pluie ou de la neige les gouttes ou les cristaux se fondent pour former une masse homogène sans limites définies.

2.2.2.1.1 L'article partitif

Syntaxiquement, les noms de matières se caractérisent par leur capacité à se construire avec l'article partitif qui dénote une quantité indéterminée de la matière en question.

- (245) a. Il y avait du riz sur la table.
b. Paul a versé du lait dans son thé.

Comme dans le cas des noms de matières ordinaires, les noms météorologiques de matières, aussi bien statiques (cf. (246)) que dynamiques (cf. (247)), prennent l'article partitif.

- (246) a. Du brouillard se levait, au milieu de quoi se silhouettaient les ponts mobiles, et la machinerie et les superstructures permettant de les mouvoir. (J.-P. Manchette, *Fatale*, 1977)
b. [...] de votre main droite [...] vous releviez un peu votre jupe pour ne pas la mouiller, car il y avait de la rosée dans l'herbe [...]. (A. Dumas fils, *Le Fils naturel*, 1858)
c. Cette route [...] était si lisse, si large... mais il y avait du verglas, autre calamité. (E. Triolet, *Le Premier accroc coûte deux cents francs*, 1945)
- (247) a. Vers le soir, comme des nuages se regroupaient au-dessus de lui, il espéra de la pluie. (F. Weyergans, *Macaire le Copte*, 1981)
b. Le soir tombait dans de la bruine, laquelle n'avait pas cessé depuis la veille. (A. de Chateaubriant, *Monsieur des Lourdines*, 1911)
c. Un nuage noir se formant sur un ciel pur lui présageait de la grêle et lui causait parfois de vives inquiétudes [...]. (A. Karr, *Sous les tilleuls*, 1832)

2.2.2.1.2 Les spécifieurs spatiaux

Les noms de matières peuvent s'employer avec les noms quantitatifs qui permettent d'attribuer des limites aux masses dénotées.

- (248) a. Il y avait un bol de riz sur la table.
b. Paul a versé une goutte de lait dans son thé.

Quand les matières acquièrent des limites grâce aux référents des noms d'individus employés métaphoriquement, l'expression résultante peut avoir une interprétation ambiguë : ou bien le nom d'individu fonctionne en tant que nom quantitatif, ou bien le nom de matière dénote la matière constitutive de l'individu. C'est ainsi qu'une

expression *une mare de sang* de (249) peut signifier qu'il y a du sang répandu qui est en forme de mare, où le nom *mare* est un nom de quantité. Toutefois, on peut envisager une autre lecture : le nom *mare* dénoterait un objet 'mare' et le nom *sang* désignerait la matière dont cette mare est composée au sens littéral ou figuré.

- (249) Il n'y avait plus personne sur le champ de bataille et devant nos yeux s'étendait une mare de sang.

Comme dans le cas des matières ordinaires, on peut conférer des limites aux masses météorologiques dénotées. Puisqu'il s'agit de matières qui se situent dans l'espace et qui possèdent une étendue spatiale, la délimitation peut être opérée par des spécifieurs spatiaux. Cependant, dans la mesure où les substances météorologiques se manifestent de façon indépendante et ne sont que difficilement manipulables, les spécifieurs spatiaux disponibles avec les noms désignant ces substances sont beaucoup plus restreints qu'avec les noms de matières ordinaires. De plus, l'emploi de ces spécifieurs permet de distinguer assez nettement les noms dénotant des masses statiques susceptibles d'être perçues comme étant en contact avec une surface, et donc orientées horizontalement, des noms dénotant des masses en mouvement. Ainsi les noms *neige*, *verglas* ou *brouillard* se combinent facilement avec des spécifieurs comme *couche* ou *banc*, incompatibles avec des noms comme *pluie* ou *bruine*.

- (250) a. Le matin suivant, la couche de neige dans la cour s'est épaissie d'une bonne dizaine de centimètres. (M. Bataille, *L'Arbre de Noël*, 1967)
- b. L'éclat étincelant des plaques de verglas rompait cette noirceur du sol. (S. Germain, *La Pleurante des rues de Prague*, 1992)
- c. Le sommet de l'île émergeait d'un léger banc de brouillard qui flottait sur la mer – une dentelure aiguë maintenant sur le ciel qui s'éclaircissait. (J. Gracq, *Le Rivage des Syrtes*, 1951)
- d. *Une nappe / une couche de bruine / pluie flottait au-dessus de la ville.

Contrairement au nom *neige*, qui désigne la précipitation et son produit, la substance au repos, le nom *pluie* dénote presque exclusivement la matière en mouvement. Malgré quelques cas marginaux, où le nom *pluie* peut dénoter la substance précipitée et ainsi se combiner avec les spécifieurs d'orientation horizontale, comme dans (251), la matière qui résulte du phénomène 'pluie' est généralement désignée par le nom *eau* ou *eau de pluie* et non par le nom *pluie* lui-même.

- (251) Il buvait indifféremment l'eau de mer et l'eau douce des flaques de pluie sur le pont. (Y. Queffélec, *Les Nocces barbares*, 1985)

Par conséquent, les spécifieurs spatiaux disponibles avec le nom *pluie* délimitent la matière en train de tomber et ont donc une orientation verticale. Ces spécifieurs sont encore moins nombreux qu'avec les noms de matières météorologiques statiques et se limitent plus ou moins au terme *rideau* et à ses synonymes.

(252) Un rideau de pluie voilait toute la baie. (M. Schwob, *Le Livre de Monelle*, 1894)

En ce qui concerne les noms *crachin* et *bruine*, définis comme des types de pluie, il est difficile de les employer avec les spécifieurs spatiaux, car la matière qu'ils dénotent porte toujours le nom 'eau' et, même en mouvement, elle n'est pas désignée par les noms des phénomènes en question. Par ailleurs, ces noms dénotent un type de pluie particulièrement fine où la matière est difficilement perçue en tant que matière séparable de l'événement que constitue sa chute.

(253) *?Derrière le rideau de bruine / de crachin on devinait la ville.

L'emploi des spécifieurs spatiaux avec les noms météorologiques de matières au pluriel n'a qu'un effet emphatique. Ce pluriel ne peut pas désigner plusieurs espèces de phénomène, contrairement au pluriel des noms de matières ordinaires. Il ne peut pas non plus désigner plusieurs manifestations de ce phénomène dans le temps, ni même différents degrés d'intensité. Ainsi il n'y a pas de différence quantitative, qualitative ou intensive entre *mer de brouillard* dans l'énoncé (254a) et *mer de brouillards* dans l'énoncé (254b).

(254) a. Les meules des champs plats n'émergent encore, que de la cime, d'une mer de brouillard bleu rosé ; l'air est ineffablement pur ; l'azur du ciel trempe la terre. (A. Gide, *Journal*, 1939)

b. Parti à cinq heures d'Angoulême, arrivé à cinq heures à Périgueux. Mis en retard par Mourier, nous nous précipitons dans la mer de brouillards qui marque, sous Angoulême, le cours des trois rivières. (J. Michelet, *Journal*, 1848)

2.2.2.1.3 Les noms de mesure exacte

Comme le vin peut se mesurer en litres ou le riz en kilogrammes, les matières météorologiques peuvent se mesurer, mais plutôt en centimètres qu'en litres ou kilogrammes. Ces mesures sont à nouveau spatiales et peu nombreuses, car elles ne s'appliquent qu'aux substances accumulées sur une surface donnée. Ainsi les noms *neige* ou *grêle* se prêtent assez facilement à ce type de mesure (cf. (255a,b)), tandis que

la marginalité des phrases (255c,d) tient plutôt à des raisons pragmatiques : il semble difficile et peu utile de mesurer l'épaisseur ou la profondeur du verglas ou du brouillard.

- (255) a. Un mètre de neige couvre l'Anatolie, dit-on. (M. Déon, *Le Balcon de Spetsai*, 1961)
- b. Mais toute la campagne blanche comme en hiver avec demi-pied de grêle. (E. de Guérin, *Lettres*, 1847)
- c. ?Il a gelé la nuit précédente et il y avait au moins trois centimètres de verglas sur la route.
- d. La nuit était sombre avec un ciel particulièrement bas et on ne voyait plus la vallée, submergée sous cinq mètres de brouillard.

A partir du moment où la substance désignée par le nom *pluie* ne réfère que rarement à la matière au repos, les noms de mesure appliqués à ce nom météorologique mesurent plutôt la quantité précipitée de la matière que l'épaisseur de celle-ci au repos.

- (256) Une grande partie de l'Australie reçoit moins de 25 centimètres de pluie par an. (J.-W. Page, *Les Derniers peuples primitifs*, 1941)

Les noms de mesure, employés avec les noms de matières, météorologiques ou non, restent toujours dans leur position de spécifieur et ne peuvent jamais figurer comme compléments quantitatifs des noms en question. Les noms de mesure peuvent donc délimiter les masses sans pouvoir constituer pour eux une caractéristique quantitative, contrairement à leur emploi avec les noms d'individus.¹⁵⁷

- (257) a. *deux kilos de sac vs un sac de deux kilos
- b. deux kilos de beurre vs *du beurre de deux kilos
- c. dix centimètres de pluie vs *une pluie de dix centimètres
- d. un mètre de neige vs *une neige d'un mètre

2.2.2.1.4 L'article défini singulier

Dans les énoncés où les noms de matières sont accompagnés de l'article partitif, ils ne peuvent figurer qu'en tant qu'objets profonds des verbes, ce qui revient à dire que, dans la structure de surface, ils peuvent occuper la position de l'objet (cf. (245a)) ou celle du sujet des verbes inaccusatifs ou des verbes transitifs à la forme passive.¹⁵⁸

¹⁵⁷ Pour plus d'informations sur le comportement des noms de mesure avec les noms concrets, voir surtout Van de Velde (1995 : 70-82).

¹⁵⁸ Pour la définition des verbes inaccusatifs, voir III.1.5.1, tandis que pour la description approfondie du comportement des noms de matières en position de sujet, voir Van de Velde (1995 : 15-26).

- (258) a. De l'eau a coulé sous les ponts. / Du sel avait été répandu sur la chaussée.
 b. *De la boue menace d'emporter le village. / *Du blé a pourri sur pied. (Van de Velde 1995 : 21-24)

Du point de vue des rôles thématiques, les noms de matières précédés de l'article partitif ne reçoivent jamais le rôle d'agent ou de cause, mais peuvent être conçus comme des instruments.

- (259) a. *La route a été détruite par de l'eau. / *La destruction de la ville par du feu a eu lieu à l'aube.
 b. La route a été recouverte de boue. / La photo a été attachée avec de la colle.

Pour devenir porteurs des rôles d'agent ou de cause, les noms de matières doivent dénoter une espèce prise en bloc et, en conséquence, se construire avec l'article défini et non l'article partitif.¹⁵⁹

- (260) a. La route a été détruite par l'eau.
 b. La destruction de la ville par le feu a eu lieu à l'aube.

Cependant, l'emploi de l'article *le* générique avec les noms de matières n'aboutit pas à la signification d'une totalité de l'espèce, comme c'est le cas avec les noms d'individus. Ce qui peut être prédiqué du SN générique *l'oiseau*, par exemple, peut être prédiqué de la somme des individus de même nature, et de la phrase (261a) on peut déduire (261b).

- (261) a. L'oiseau est pourvu d'ailes.
 b. Tous les oiseaux sont pourvus d'ailes.

Puisqu'il s'agit de la somme des individus, on peut pratiquer également un prélèvement à partir de cette totalité au moyen de structures caractéristiques des relations partitives.

- (262) La plupart / une grande partie / la moitié des oiseaux peuvent voler.

Ces deux opérations, le rassemblement d'individus de même nature et le prélèvement à partir de la totalité, ne sont pas possibles à partir des noms de matières précédés de l'article *le* générique. Un SN tel que *l'eau* n'est pas considéré linguistiquement comme

¹⁵⁹ Cet emploi de l'article défini pour désigner l'espèce entière est également possible avec des noms d'individus. Cependant, ces derniers peuvent figurer en tant qu'agents accompagnés également de l'article indéfini *des*, si l'action est présentée comme concernant quelques individus uniquement. Pour de plus amples détails sur la question, voir Van de Velde (1995 : 24-26).

(i) Les fruits ont été consommés par les oiseaux.
 (ii) Les fruits ont été abîmés ce matin par des oiseaux.

dénotant une totalité de parties de même nature et ne désigne donc pas un tout homogène. Par conséquent, on ne peut pas déduire (263b) de (263a) et toute expression de prélèvement comme (262) est impossible.¹⁶⁰

- (263) a. L'eau est un élément chimique composé d'oxygène et d'hydrogène.
 b. *Toute l'eau est un élément chimique composé d'oxygène et d'hydrogène.
 c. *Une grande partie / la plupart / la moitié de l'eau est non potable.

Puisque l'article défini des noms de matières ne présuppose pas une somme d'entités existantes de même nature, l'emploi de cet article se justifie autrement que dans le cas des noms d'individus. Selon la position de Vendler (1967), reprise par Van de Velde (1995), ce que l'on trouve derrière de nombreux emplois de l'article défini *le* est une formule du type *l(a) (espèce de) chose nommée X*, qui, dans le cas des noms de matières, aura la forme *l(a) (espèce de matière) nommée « eau »*. Cette structure dénomminative sous-jacente pose comme préalable l'existence de différentes matières parmi lesquelles notamment celle qui porte le nom « eau ».

Dans la mesure où un SN générique comme *le vin* ne dénote pas un tout homogène perçu comme une totalité de parties de même nature, l'emploi du déterminant *tout le* avec les noms de matières ordinaires exige la présence de limites bien définies imposées à la matière en question permettant de totaliser les quantités discontinues de cette matière. Ainsi l'énoncé (264a) est agrammatical, alors que l'énoncé (264b) est tout à fait acceptable.

- (264) a. *Tout le vin est alcoolisé.
 b. Tout le vin qui est dans la cave est aigre. (Van de Velde 1995 : 35)

Comme dans le cas des noms de matières ordinaires, l'article *le* combiné aux noms de matières météorologiques ne signifie pas la totalité de la substance désignée par le phénomène en question. On ne peut donc pas déduire (265b) de (265a), au même titre que l'on ne peut pas déduire les propriétés de toute l'eau (de la planète) à partir de celles de l'eau (en général).

- (265) a. La pluie est bonne pour l'agriculture [...] mais la pluie est sale et triste. (Alain, *Propos*, 1936)
 b. *Toute la pluie est bonne pour l'agriculture, mais toute la pluie est sale et triste.

¹⁶⁰ Pour une étude approfondie de l'emploi de l'article défini avec les noms de matières, voir Kleiber (1988), Van de Velde (1995 : 32-38).

Toutefois, les noms de matières météorologiques se distinguent des noms de matières ordinaires dans leur emploi avec le déterminant *tout le*. La matière météorologique, contrairement à la matière ordinaire, n'a pas besoin d'être délimitée. La localité du phénomène semble constituer la délimitation par défaut, et, en l'absence de toute précision, cette localité est liée à la présence de l'énonciateur.

- (266) a. De belles choses, mais c'est injouable ailleurs qu'à l'Oeuvre, en matinée. Les cheminées qui reçoivent toute la pluie sur leur large coiffe de tôle avec une résignation de religieuses. (J. Renard, *Journal*, 1910)
- b. Daru regardait par la fenêtre. [...] la lumière s'élargissait sur le plateau neigeux. Quand toute la neige serait fondue, le soleil régnerait de nouveau et brûlerait une fois de plus les champs de pierre. (A. Camus, *L'Exil et le royaume*, 1957)
- c. C'était un matin de juillet [...]. Le soleil déjà haut avait brûlé toute la rosée ; l'espace n'était qu'un flamboiement limpide, sans une trace de brume, sans un nuage. (M. Genevoix, *Raboliot*, 1925)

Le constituant locatif, contenu dans la structure des prédicats météorologiques (cf. III.2.3.3), se maintient en quelque sorte dans les noms de matières météorologiques et le SN *toute la pluie*, en l'absence de toute précision, désigne bien tout ce qu'il y a de pluie, toute la pluie qui tombe *hic et nunc*.

Une autre particularité de ces noms de météores employés avec l'article *le* se manifeste dans leur aptitude à fonctionner en tant qu'agents véritables. Exactement comme les noms de matières ordinaires, ces noms ne peuvent porter le rôle d'agent ou de cause que s'ils sont précédés de l'article défini singulier pour désigner l'espèce prise en bloc. On peut ainsi mettre en parallèle les énoncés (267a) et (267b), où les noms de matières figurent comme compléments d'agent dans des structures passives.

- (267) a. La route a été ravagée par l'eau.
- b. Les explosions étaient plus sourdes, étouffées par la pluie [...]. (R. Dorgelès, *Les Croix de bois*, 1919)

L'emploi de ces noms est également autorisé dans les contextes strictement agentifs, à savoir dans les nominalisations en *par*.¹⁶¹

¹⁶¹ Comme le signale Van de Velde (à paraître), la préposition *par* est réservée aux agents véritables dans les nominalisations uniquement, dans la mesure où les compléments en *par* dans des phrases passives ne sont pas limités aux agents dans le sens strict du terme. On peut donc contraster l'exemple (i) où *par* est suivi d'un expérienceur et l'exemple (ii) où la présence de ce même expérienceur est tout à fait impossible.

- (i) Marie est très aimée par Paul.
 (ii) *L'amour de Marie par Paul surprend tout le monde.

- (268) a. La destruction de la route par la pluie / par la neige / par le verglas se chiffre en millions d'euros.
- b. L'interruption du voyage par le brouillard / par la grêle a suscité beaucoup de polémiques.

Dans cet emploi agentif, les noms météorologiques de matières fonctionnent comme des noms de forces naturelles dotées de puissance et d'une sorte de volonté d'agir, liée au fait qu'elles ne peuvent pas être réellement contrôlées par l'homme. Les noms de matières ordinaires, comme *eau* ou *feu*, capables d'un tel emploi, s'assimilent donc aux noms de ces phénomènes atmosphériques et fonctionnent également comme des noms de forces de la nature.¹⁶²

2.2.2.1.5 L'article indéfini *un*

2.2.2.1.5.1 *Un* en présence d'un modifieur

Comme nous l'avons signalé auparavant (cf. chapitre IV.2.2.2.1), les noms de matières dénotent des substances perçues comme continues et donc dépourvues de contours propres. L'article de prédilection de ces noms est l'article partitif, mais l'emploi de l'article *un* est pourtant possible, ainsi que la pluralisation de ces noms.

Une fois modifiés, les noms de matières peuvent requérir la présence de l'article indéfini *un*, qui acquiert une valeur qualitative en perdant sa valeur quantitative habituelle.

- (269) a. Tout dans cette maison était recouvert d'une épaisse poussière noirâtre.
- b. *Tout dans cette maison était recouvert d'épaisse poussière noirâtre.

Toutefois, la présence d'un modifieur ne rend pas le passage à l'article *un* obligatoire. Comme l'a signalé Van de Velde (1995), un adjectif qui dénote une propriété strictement accidentelle de la matière en question ne peut pas imposer l'article *un* au nom qui désigne cette matière.

- (270) a. Le sol était recouvert de sable mouillé.
- b. *?Le sol était recouvert d'un sable mouillé.

Combinés avec l'article *un*, les noms de matières fonctionnent comme des noms dénombrables. Cependant, ils ne découpent pas des individus comptables, mais des

¹⁶² Comme nous le verrons par la suite, tous les noms de météores sont capables d'un tel emploi (cf. IV.2.2.2.4.6).

espèces qui se distinguent les unes des autres.¹⁶³ C'est ainsi qu'une poussière épaisse ne constitue pas un individu autonome auquel on peut attribuer un nombre, comme c'est le cas des véritables individus, comme une table ou une pomme, mais une espèce de la substance 'poussière', aussi dépourvue de limites et de forme que toutes les autres matières.

De même que les noms de matières ordinaires, une fois modifiés, les noms de matières météorologiques prennent l'article *un*. Toutefois, avec la plupart des noms de météores, l'emploi de l'article *un* a un caractère obligatoire. Avec les noms de matières ordinaires, un modifieur qui dénote une propriété épisodique de la matière ne peut pas imposer l'article *un*, car cet article possède, avec les noms de matières, une signification qualitative et dénote une sous-espèce de la matière en question. Il est donc impossible de former une sous-espèce à partir d'une propriété accidentelle et les noms de matières accompagnés d'un modifieur d'une telle propriété conservent leur article partitif. Dans la mesure où la plupart des matières météorologiques ne subsistent pas aux phénomènes les dénotant, eux-mêmes épisodiques, la distinction entre les propriétés épisodiques et non-épisodiques de la matière est neutralisée. La présence d'un modifieur entraîne donc nécessairement l'article *un*, sauf dans le cas des noms qui dénotent des matières météorologiques capables de subsister au phénomène même, désigné notamment par une chute. Le brouillard et le givre ne sont perçus que pendant la manifestation des phénomènes atmosphériques 'brouillard' ou 'givre' ou en tant que la manifestation même de ces phénomènes, exactement comme la pluie n'existe plus après être tombée. Les noms dénotant ces substances se construisent donc, en présence d'un modifieur, avec l'article *un* de façon obligatoire.

- (271) a. [...] il pleuvait toujours, mais les nuages qui effaçaient maintenant la lisière des sapins et traînaient leurs derniers fils sur le pré gorgé d'eau nous enveloppaient d'une bruine plus pénétrante que la pluie. (R. Abellio, *Heureux les pacifiques*, 1946)
- b. [...] il faisait un brouillard affreux ; je n'aperçus pas le soleil, qui du moins m'aurait rappelé ma patrie [...]. (G. de Staël, *Corinne ou l'Italie*, 1807)
- c. Voilà une question qu'on a posée : si les 27, 28, 29 juillet dernier, il avait fait une pluie battante ou un verglas terrible, que serait-il arrivé ? (A. de Musset, Articles publiés dans le journal *Le Temps*, 1831)

¹⁶³ L'emploi du pluriel quantitatif, tel qu'il existe avec les noms d'individus, est toutefois possible, notamment dans le cas où les noms de matières désignent une quantité spécifique (cf. *un café* – *deux cafés*) ou un objet fabriqué dans la matière (cf. *un bronze* – *deux bronzes*).

En revanche, la substance ‘neige’, qui peut se maintenir après que la chute a eu lieu et qui peut donc constituer une matière indépendante de la manifestation d’un phénomène atmosphérique de précipitation, peut être perçue comme dotée de propriétés épisodiques et non épisodiques. Le comportement du nom *neige* est donc en parfait accord avec celui des noms de matières ordinaires : la présence d’un modifieur de propriété accidentelle avec ce nom n’entraîne pas le passage obligatoire à l’article *un* et le nom conserve donc son article partitif. On fera ainsi une distinction entre la propriété épisodique exprimée par l’adjectif *fondue* et une propriété non-épisodique exprimée par l’adjectif *molle*.

- (272) a. Dehors, une bise aigre s’était levée, qui charriait de la neige fondue. (R. Martin du Gard, *Les Thibault : La Sorellina*, 1928)
- b. Il s’était mis à tomber une neige molle qui fondait, à peine touchait-elle le sol. (I. Monési, *Nature morte devant la fenêtre*, 1966)

2.2.2.1.5.2 *Un en l’absence de toute modification*

L’emploi de l’article *un* avec les noms de matières non explicitement modifiés est également possible, mais cet emploi est sujet à de multiples restrictions. Tout d’abord, il faut que la matière dénotée par le nom se divise en espèces indépendamment du discours. Ensuite, il faut que le discours présente un contexte particulier permettant la différenciation de ces espèces préconstituées. C’est ainsi que le nom *vin* peut prendre l’article *un*, contrairement à des noms comme *herbe* ou *lait*,¹⁶⁴ mais seulement dans les contextes présentant un choix entre les espèces et permettant une distinction qualitative.¹⁶⁵

- (273) a. J’ai choisi un vin pour notre dîner ce soir. Je ne sais pas si tu le connais.
- b. *J’ai choisi un lait pour ton petit déjeuner. Je ne sais pas si tu le connais. / *J’ai choisi une herbe pour notre gazon. Je ne sais pas si elle te plaira.
- c. *J’ai bu un vin hier. Je suis sûre que tu l’apprécies.

Nous sommes bien en face d’une individuation, car, à côté du singulier qui figure dans l’énoncé (273a), nous pouvons avoir le pluriel de l’énoncé (274), mais cette

¹⁶⁴ On peut toutefois imaginer l’existence de sous-espèces des matières dénotées par ces deux noms dans les domaines spécialisés. L’emploi de l’article *un* serait donc tout à fait possible.

¹⁶⁵ Pour une analyse détaillée de l’emploi de l’article *un* avec les noms de matières, voir Van de Velde (1995).

individuation est fondée sur la différenciation des qualités et le pluriel ne sera que qualitatif¹⁶⁶ et distinguera des noms d'espèces.

(274) J'ai choisi deux vins pour notre dîner. Tu me diras lequel tu préfères.

Ce qui distingue deux vins, c'est leurs qualités respectives et un seul et même vin n'a pas d'identité circonscrite au même titre qu'un individu, comme, par exemple, une pomme. *Le même vin* dans la phrase (275a) signifie le même type de vin et ne dénote pas un seul et même individu, comme *la même pomme* de (275b).

(275) a. Ça fait une éternité que tu bois le même vin.

b. Ça fait une éternité que tu manges la même pomme.

Cette différence d'interprétation entraîne, par ailleurs, une différence pragmatique dans la signification du nom *éternité*. Dans le cas du SN *la même pomme*, le nom *éternité* dénote une période forcément beaucoup plus courte que dans le cas du SN *le même vin*, car on peut boire le même vin pendant toute sa vie, tandis qu'on ne peut manger le seul et même objet 'pomme' que durant une période relativement courte. D'un autre côté, si un individu boit le même vin qu'un autre individu, il s'agit de la même espèce de la matière 'vin', tandis que, si une femme a la même robe qu'une autre femme, il s'agit de deux objets biens distincts, chacun pourvu de ses propres limites.

Cette individuation particulière, caractéristique des noms de matières, est en accord avec le fait que ces noms constituent, selon la terminologie de Flaux et Van de Velde (2000 : 64), les noms d'espèces « dernières absolument », car ils n'ont pas sous eux des noms d'individus. Autrement dit, si le nom d'espèce 'homme' subsume des noms d'individus, tels que Pierre ou Jacques, le nom d'espèce 'vin' ne subsume que des noms de sous-espèces prédéfinies, comme 'vin blanc' ou 'Bordeaux', ou les sous-espèces créées par une modification qualitative, comme 'vin délicieux' ou 'vin âpre', mais jamais des noms d'individus véritables.

Comme tous les noms de matières, les noms de matières météorologiques permettent un passage à l'article indéfini *un*, même en l'absence de toute modification.

¹⁶⁶ Il y a deux autres emplois possibles de l'article *un* avec les noms de matières autorisant également le pluriel. Il s'agit, premièrement, de l'emploi des noms de matières pour désigner une quantité spécifique, mais non déterminée de matière, comme *un café* pour dénoter une tasse de café ou *trois bières* pour trois verres ou bouteilles de bière, emploi dépendant des conditions extralinguistiques. Deuxièmement, les noms de matières peuvent s'employer pour dénoter des objets fabriqués dans la matière, tels que *un bronze* pour désigner un objet en bronze ou *des marbres* pour des objets en marbre. Pour plus d'informations sur ces types de construction, voir Galmiche (1988), ainsi que Flaux et Van de Velde (2000 : 70-72).

Cependant, dans le cas des matières météorologiques, le passage à l'article *un* n'entraîne pas, comme avec les noms de matières ordinaires, une signification de sous-espèce (ni, bien sûr, d'objet fabriqué dans la matière en question). L'emploi de l'article *un* avec ces noms aboutit en revanche à une interprétation qui n'est pas envisageable avec les noms de matières ordinaires, à savoir une interprétation événementielle du phénomène (une chute de la matière par exemple) qui s'ajoute à celle d'un individu véritable envisagé comme pourvu de limites spatiales (un voile, par exemple) qui, elle, est partagée par tous les noms de matières ordinaires.¹⁶⁷

Ainsi les noms de précipitations combinés à l'article *un* dénotent une chute de la matière en question et se rapprochent donc des noms d'événements (cf. 276a,b)). Même les noms de matières statiques peuvent manifester ce comportement quand le contexte les assimile aux noms de précipitations (cf. 276c)).

- (276) a. Je n'aime point les champs, parce que le travail qu'ils demandent est trop inégal, parce qu'une grêle, et ici les gelées du mois de mai, peuvent trop facilement enlever leur récolte [...]. (E. Pivert de Senancour, *Obermann*, 1840)
- b. Il avait raison ; car deux jours plus tard une pluie fit fondre la neige et la terre brune se montra de nouveau. (L. Hémon, *Maria Chapdelaine*, 1916)
- c. A son approche, nous sentîmes les parfums du ciel qui tombèrent comme une rosée. (H. de Balzac, *Les Proscrits*, 1846)

En revanche, les noms de matières au repos tendent plutôt vers l'interprétation d'individus à étendue spatiale, comme une couche ou un voile, et se rapprochent ainsi des noms d'individus véritables.

- (277) a. Il était tombé de nouvelles neiges sur celles de l'hiver précédent. La première, foulée par tant d'hommes, fondait sur l'autre, et formait un verglas [...]. (J. Michelet, *Histoire romaine, République*, 1831)
- b. Comme une troupe qui s'avance cachée sous un brouillard, une désorientation subtile de l'adversaire préparait et précipitait sa marche. (J. Gracq, *Le Rivage des Syrtes*, 1951)

¹⁶⁷ Un autre emploi de l'article *un* avec tous les noms météorologiques, emploi intensif, est tout à fait régulier et n'est pas réservé aux noms de matières. Derrière un tel emploi, on trouve un adjectif évaluatif implicite qui transmet à l'article *un* une signification qualitative, d'un degré élevé d'intensité quand il s'agit des noms intensifs ou d'une valeur purement exclamative.

- (i) Il n'a pas l'air d'y penser, mais il a besoin de marcher pour aller à la chambre, qui manque d'air, et il s'en va, par une pluie !... (J. Renard, *Journal*, 1910)
- (ii) Si l'on ne dirait pas que l'on attend les cosaques ! ... avec ça, il souffle toujours un vent, ici ! (E. Zola, *Germinal*, 1885)
- (iii) «... Une chaleur, cet été-là. On ne pouvait plus marcher sur la route, le bitume se décollait. [...]» (Y. Queffélec, *Les Noces barbares*, 1985)

Pour plus de détails sur cet emploi de l'article *un*, voir Culioli (1974), Van de Velde (1995 : 39-40), Flaux et Van de Velde (2000 : 15).

Toutefois, contrairement à son emploi avec les noms de matières ordinaires, l'article *un* combiné avec les noms de matières météorologiques n'a pas de pluriel à quantification, ni dans l'interprétation événementielle, ni dans l'interprétation d'individus. Le pluriel non-quantifié est pourtant tout à fait possible, qu'il soit un pluriel réel pour désigner une multiplicité d'événements (cf. (278a,b)), ou un pluriel emphatique (cf. (278c,d)).

- (278) a. Il [l'arbre] enserre, il retient la terre de ses racines, il couvre le sol de ses toits étagés, il le garde de l'érosion des grêles et des pluies [...]. (J. de Pesquidoux, *Le Livre de raison*, 1925)
- b. [...] brusquement, sans transition, comme il arrive dans les montagnes, après les bruines froides de fin d'octobre et des premiers jours de novembre qui dévêtirent la forêt de ses feuilles roussies, il vint. (L. Pergaud, *De Goupil à Margot : histoire de bêtes*, 1910)
- c. Sur leurs sommets et leurs flancs apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent autour des terres véritables. (Bernardin de Saint-Pierre, *Harmonies de la nature*, 1814)
- d. Mais suivez mon conseil : au feu les rubans, [...] les voiles et tous ces chiffons coquets dont elle se parait pour aller faire de l'amour mathématique [...], alors que vous l'attendiez à votre fenêtre, frissonnant sous les bises et les givres de l'hiver [...]. (H. Murger, *Scènes de la vie de bohème*, 1869)

Cette absence du pluriel à quantification démontre bien que l'article de prédilection des noms de matières météorologiques reste l'article massificateur *du*, tandis que la présence du pluriel non-quantifié témoigne de la capacité de ces noms à se construire, dans les emplois particuliers, avec l'article indéfini *un*.

2.2.2.1.6 Le déterminant *quel*

Contrairement aux noms de matières ordinaires qui proposent un choix entre les sous-espèces une fois combinés avec le déterminant interrogatif *quel*, les noms météorologiques de matières ne figurent que très marginalement dans ce type d'interrogation. Dans le cas des phénomènes susceptibles d'être divisés en sous-espèces grâce à une modification, comme la pluie, la neige, ou encore le brouillard, l'interrogation peut porter sur ces espèces préétablies.

- (279) a. ?Quelle pluie préfères-tu ? – Battante. J'aime beaucoup le bruit qu'elle fait.
- b. ?Quelle neige préférerais-tu pour Noël ? – Epaisse et abondante comme dans le pays de mon enfance.
- c. ?Quel brouillard est le plus dangereux ? – Epais, qui obscurcit tout.

Cependant, cet emploi semble assez peu naturel et la présence explicite du nom *type* rend les mêmes phrases plus acceptables. Par ailleurs, les questions de (280), où l'interrogation porte sur une occurrence précise du phénomène, semblent plutôt agrammaticales.

- (280) a. *?Il est tombé quelle pluie hier ? – Très fine, on aurait dit de la bruine.
 b. *?Quelle neige y a-t-il chez vous ? – Poudreuse.
 c. ???Quel brouillard fait-il chez vous aujourd'hui ? – Particulièrement épais.

Quant aux noms *grêle*, *rosée*, ou *bruine*, dénotant des phénomènes difficilement divisibles en sous-espèces, ils ne permettent pas du tout l'emploi de *quel* interrogatif.

- (281) a. *Quelle grêle est-il tombée hier ?
 b. *Quelle rosée paraîtra demain matin ?

Toutefois, la vraie originalité des noms de matières météorologiques se manifeste dans l'emploi du déterminant *quel* exclamatif qui n'a qu'une signification intensive avec ces noms, impossible dans le cas des noms de matières ordinaires.

- (282) a. Quel brouillard ! (H. Bernstein, *Le Secret*, 1913)
 b. -Quelle neige, mes amis, on se dirait en Castille ou au pôle Nord. (A. Jarry, *Ubu Roi*, 1895)
 c. L'inconnu secoua son chapeau melon. "quelle pluie !" dit-il. (E. Dabit, *L'Hôtel du Nord*, 1929)

Comme dans le cas de son interprétation avec les noms intensifs qui se caractérisent par l'abolition de la distinction entre la qualité et la quantité (cf. IV.2.2.2.2.3, ainsi que Van de Velde 1995 : 132-134), l'interprétation de *quel* exclamatif avec les noms de matières météorologiques équivaut à l'emploi du déterminant quantitatif *que de*. Ces deux déterminants arrivent donc à la même signification, bien que l'on puisse considérer qu'ils le font par deux biais différents. Quoique l'expression *quel brouillard* signifie plutôt que le brouillard en question est épais, alors que l'expression *que de brouillard* signifie que la matière est présente en grande quantité, les deux expressions aboutissent à la même interprétation globale, à savoir la grande intensité du phénomène 'brouillard'. De même, dans le cas du phénomène 'pluie', *quelle pluie* signifie que la pluie est forte, ce qui revient à dire qu'il en tombe beaucoup, sens véhiculé directement par l'expression *que de pluie*. Ainsi, dans cet emploi, les noms de matières météorologiques

tendent vers les noms intensifs, tendance absolument exclue pour les noms de matières ordinaires.

2.2.2.1.7 Les adverbess de quantité : *beaucoup de*

L'emploi des noms de matières météorologiques avec les adverbess de quantité peut avoir une interprétation quantitative, comme c'est le cas des noms de matières ordinaires.

- (283) a. [...] de la neige sur les toits, sur les corniches et les chapiteaux des colonnes [...] la ville a beaucoup de palais et beaucoup de neige est tombée sur les palais. (P.-J. Jouve, *La Scène capitale*, 1935)
- b. Il était tombé beaucoup de rosée pendant la nuit ; le jour se levait rouge et chaud du côté des quatre-vents. (E. Erckmann & A. Chatrian, *Histoire d'un paysan*, 1870)
- c. Robert en arrivant m'avait bien averti qu'il faisait beaucoup de brouillard, mais tandis que nous causions il n'avait cessé d'épaissir. (M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, 1921)

Toutefois, comme dans le cas du déterminant *que de*, un adverbe quantitatif comme *beaucoup de* peut aboutir, par le biais de la quantité, à une interprétation intensive (cf. (283c)), interprétation qui n'est jamais disponible avec les noms de matières ordinaires.

En outre, les noms de matières météorologiques combinés à l'adverbe *beaucoup de* peuvent avoir aussi un comportement qui est proche de celui des noms d'événements, ce qui est impossible avec les noms de matières ordinaires. La signification purement quantitative se transforme ainsi en une signification intensive et/ou fréquentative. Puisque, dans le cas des matières dynamiques, la grande quantité de matière est forcément liée à la grande force du phénomène et/ou à sa grande fréquence, les énoncés de (284) signifient tous que les précipitations en question étaient abondantes et fréquentes.

- (284) a. [...] nous n'avons encore eu ici rien qui puisse s'appeler du chaud, mais beaucoup de pluie, et, à tout prendre, un assez triste temps. (F.-R. de Lamennais, *Lettres inédites ... à la baronne Cottu*, 1854)
- b. -[D]epuis hier matin il y a beaucoup de neige ; elle arrête tout et ralentit les opérations devant Verdun [...]. (H. Bordeaux, *Les Derniers jours du fort de Vaux (9 mars-7 juin 1916)*, 1916)

Cette interprétation événementielle, dans le cas du nom *pluie*, peut même entraîner un passage de ce nom au pluriel. Le déterminant *beaucoup de* n'a donc plus rien d'intensif et ne dénote qu'un grand nombre d'occurrences du phénomène en question.

- (285) Le cotonnier, qui a besoin de beaucoup de pluies durant sa croissance, redoute la pluie lors de la dernière période de sa maturation. (J. Brunhes, *La Géographie humaine*, 1942)

2.2.2.1.8 Le caractère non-homogène retrouvé

Les matières météorologiques, de même que les matières ordinaires, sont perçues comme homogènes en dépit de leur véritable nature physique. Cependant, les matières météorologiques peuvent retrouver leur caractère non-homogène et être perçues comme un ensemble d'individus, ce qui est absolument exclu dans le cas des matières ordinaires. Cette particularité des matières météorologiques se manifeste dans la capacité des noms qui leur correspondent à fonctionner en tant que quantifieurs.

Tous les noms de matières météorologiques peuvent avoir ce comportement et exprimer ainsi une quantité par le biais d'une métaphore, quantité qui reste ouverte, c'est-à-dire qui « vise un référent non-clos » (Flaux et Meissner 2002) et qui ne se dénombre pas.¹⁶⁸ Toutefois, comme dans le cas de l'article *un*, le français opère une distinction entre les noms qui peuvent dénoter des précipitations (cf. (286a,b)) et ceux qui peuvent dénoter des individus pourvus de limites spatiales (cf. (286c)).

- (286) a. Une pluie de roses tombe sur le sol. (G. Nerval, *Le Second Faust* [trad.], 1840)
- b. Ils semaient sans cesse autour d'eux une neige de pétales menus, qui voltigeaient et tournoyaient en tombant dans l'herbe haute [...]. (G. de Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1884)
- c. Un brouillard de moucheron tourbillonne au-dessus de la vase cuite, se mélange aux puantes vapeurs du méthane. (H. Bazin, *Le Bureau des mariages*, 1951)

Les noms de précipitations sont pourtant les seuls à fonctionner comme des noms collectifs, tout en possédant le trait dynamique en plus. Ce sème dynamique provient de l'idée de la chute associée aux précipitations, idée qui peut être rendue explicite dans les structures où le nom quantifieur passe à droite du nom quantifié, sous la forme d'un adverbial, pour prendre une valeur descriptive et modifier le processus désigné par le verbe *tomber*.

- (287) a. Les fleurs des magnolias, détachées par le souffle de la brise, tombent en pluie sur la surface de l'onde. (F. de Chateaubriand, *Les Natchez*, 1829)

¹⁶⁸ Les distinctions opérées entre les noms quantitatifs métaphoriques et les noms de quantité pure, ainsi qu'entre la quantité ouverte et fermée viennent surtout des travaux de Dessaux (1976), Benninger (1999), Flaux et Van de Velde (2000) et Flaux et Meissner (2002). Nous ne retenons ici que les points utiles à la description des noms quantitatifs météorologiques.

- b. Un jour où le silence, en neige immense, tombe ; un jour comme anémique, un jour comme orphelin ayant l'air d'une plaine avec un seul moulin géométriquement en croix comme une tombe. (G. Rodenbach, *Le Règne du silence*, 1891)

Il est parfois difficile de déterminer si ces noms météorologiques sont employés comme quantifieurs ou s'ils sont eux-mêmes modifiés. Dans la mesure où il s'agit de toute façon d'une métaphore, l'ambiguïté de l'interprétation est toujours présente, même dans le cas des quantifieurs non-météorologiques. Comme l'expression *une mare de sang* possède deux interprétations selon le point de vue adopté (cf. IV.2.2.2.1.2), l'expression *une pluie de pétales* peut désigner un phénomène 'pluie' constitué de pétales ou des pétales qui tombent comme de la pluie.

Toutefois, les noms de matières météorologiques, dans leur emploi quantificateur, possèdent toutes les propriétés caractéristiques des noms quantifieurs ordinaires. Comme ces derniers, les noms de météores ne constituent pas la tête du syntagme. Par conséquent, ils ne peuvent pas figurer tout seuls avec un nom quantifié effacé (cf. Dessaux (1976) et Flaux et Meissner (2002)).

- (288) a. Jean distinguait au loin une forêt de mâts.
 a'. #Jean distinguait au loin une forêt.¹⁶⁹
- b. Les explosions de rires étouffaient ma voix, et une pluie de quolibets venait m'assaillir de tous les côtés. (L. Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, 1842)
 b'. # ??Les explosions de rires étouffaient ma voix, et une pluie venait m'assaillir de tous les côtés.

En outre, avec les noms quantifieurs météorologiques, comme avec tous les noms quantifieurs ordinaires, l'accord du verbe est possible aussi bien au singulier avec le nom quantitatif qu'au pluriel avec le nom quantifié (cf. Dessaux 1976 : 46).

- (289) a. Une foule de questions a / ont été posées au ministre.
 b. Une pluie de quolibets venait / venaient m'assaillir de tous les côtés.

De plus, dans la mesure où il s'agit bien de quantification, une question en *combien* est, dans la plupart des cas, possible, aussi bien pour les quantifieurs ordinaires que pour les quantifieurs météorologiques (cf. Dessaux 1976 et Flaux et Meissner 2002).

- (290) a. Combien as-tu de livres à lire obligatoirement ? – Une montagne.

¹⁶⁹ Rappelons que le symbole # dénote l'absence de l'interprétation recherchée dans une phrase qui est par ailleurs parfaitement grammaticale.

- b. Combien de pierres ont-ils reçu sur la tête ? – Toute une pluie.¹⁷⁰

Enfin, puisqu'il s'agit toujours d'une métaphore, le nom quantitatif peut être modifié par les adjectifs *vrai* ou *véritable* (cf. Kleiber 1981), qui seraient redondants dans des structures à complément.

- (291) a. Chaque été, Pierre part en vacances accompagné d'une véritable montagne de livres.
 b. Nous avons reçu sur nos pauvres têtes une véritable pluie d'injures.

Les noms de matières météorologiques ont donc à nouveau un comportement qui les distingue des noms de matières ordinaires, car, contrairement à ces derniers, ils peuvent fonctionner comme des noms quantifieurs et, dans le cas des noms de précipitations, comme des noms collectifs. De plus, avec l'interprétation dynamique attachée à l'emploi des noms de précipitations, les noms de matières météorologiques ont tendance, une fois encore, à se comporter comme les noms d'événements.

2.2.2.1.9 Les spécifieurs temporels

Contrairement aux noms de matières ordinaires, les noms de matières météorologiques sont compatibles avec les spécifieurs temporels. Les noms de précipitations, susceptibles de se comporter de la même façon que les noms de procès dynamiques, peuvent dénoter des entités pourvues d'une étendue temporelle, et, combinés avec ces spécifieurs, désigner des procès homogènes dont le déroulement est continu, comme s'il s'agissait d'une véritable activité. On peut donc diviser une heure de pluie en deux fractions d'une demi-heure pour obtenir une demi-heure de pluie plus une demi-heure de pluie, exactement de la même manière que l'on peut diviser trois heures de marche en une heure de marche plus deux heures de marche (cf. Van de Velde 1995 : 231-235, ainsi que IV.2.2.2.4.1.1).

- (292) Après une heure de pluie, l'air odorant commença de pénétrer dans la chambre. (B. Clavel, *Celui qui voulait voir la mer*, 1963)

Dans le cas des noms de matières statiques, l'emploi des spécifieurs temporels aboutit à des interprétations liées à la manifestation des phénomènes atmosphériques qui

¹⁷⁰ Comme le signalent Flaux et Meissner (2002), pour que la question en *combien* soit possible, les noms quantitatifs métaphoriques doivent être plus ou moins lexicalisés. Ainsi la question (i) est beaucoup plus naturelle que (ii).

- (i) Combien ont-ils posé de questions ? – Une foule.
 (ii) Combien as-tu vu de mâts ? – ??Une forêt.

se déroulent dans le temps, mais jamais en lien direct avec la matière perçue comme tangible ou palpable.

- (293) a. Et si un soir, au crépuscule, pendant une heure de brouillard et de neige, nous avons le spleen, laissons-le venir, mais pas souvent. (G. Flaubert, *Correspondance*, 1839)
- b. Aux jours de givre, rêver sans livre, dans les terriers chauds de fumiers ! (J. Laforgue, *Les Complaintes*, 1885)
- c. Dix jours de verglas de suite, sans désemparer, c'est trop ! (C. Paysan, *Les Feux de la Chandeleur*, 1966)

En d'autres termes, les spécifieurs temporels des noms de matières météorologiques font référence à une fraction de temps caractérisée par la présence physique du phénomène météorologique en question, phénomène perçu soit comme un état atmosphérique soit comme une activité. Ainsi le comportement des noms de matières météorologiques est proche de celui des noms d'états ou des noms de procès dynamiques, comportement exclu avec les noms de matières ordinaires. Le nom *pluie* se situe à nouveau au plus près des noms d'événements, car il est le seul à autoriser le passage des noms qui fonctionnent comme des spécifieurs temporels en position de compléments. Ce nom météorologique peut donc accueillir un complément temporel et dénoter ainsi un individu pourvu de limites temporelles propres, individu autonome, *i.e.* un événement dans le sens strict du terme.

- (294) En écoutant cette pathétique harangue, saint Nil, saint Autremoine et saint Jean le Nain se sentirent émus, et saint Médard se mit à pleurer, ce qui causa sur la terre une pluie de quarante jours. (V. Hugo, *Le Rhin : lettres à un ami*, 1842)

Contrairement aux matières non-météorologiques, les matières dénotées par les noms de météores peuvent donc être perçues comme pourvues d'une sorte d'étendue temporelle. C'est ainsi que les jours ne peuvent pas être caractérisés par du vin ou du riz, mais ils peuvent l'être par du givre ou du verglas. De plus, les matières météorologiques peuvent être caractérisées par leur étendue dans le temps : le givre ou le verglas sont perçus comme tels uniquement pendant la durée attribuée à la manifestation du phénomène en question ; la matière météorologique est donc inséparablement liée à l'occurrence dans le temps d'un phénomène désigné par le même nom. Nous retrouvons donc l'idée déjà indiquée (cf. IV.1.1) sur le lien entre le temps qui passe et le temps qu'il fait. Dans la mesure où les phénomènes de verglas, de givre ou de pluie font partie des phénomènes météorologiques qui constituent le temps qu'il fait, ils peuvent être utilisés comme caractéristiques des fractions du temps qui passe.

Ainsi les noms de matières météorologiques, tout en ayant le comportement des noms de matières ordinaires, se distinguent de ces derniers par la présence implicite d'un constituant locatif qui, comme dans le cas des verbes météorologiques, situe le phénomène atmosphérique en question dans le lieu où se trouve l'énonciateur. En outre, le fait que les noms de matières météorologiques dénotent des forces naturelles dotées d'intensité dans leurs manifestations autorise leur fonctionnement comme noms d'agents véritables, mais aussi comme noms intensifs (cf. en particulier l'abolition de distinction entre le *quel* exclamatif et le *que de* quantitatif qui aboutissent tous les deux à une interprétation intensive). Enfin, les noms de matières météorologiques peuvent acquérir, dans certains contextes, des caractéristiques de noms d'événements (cf. leur emploi avec l'article indéfini *un* en l'absence de modification et leur aptitude à prendre les spécifieurs temporels), puisque l'existence des matières dénotées par ces noms est en rapport direct avec leur venue à l'existence en tant que phénomènes naturels capables de se produire et d'avoir une durée.

2.2.2.2 Les noms d'états

Les noms d'états ordinaires peuvent être définis comme des noms abstraits indéénombrables intensifs qui dénotent des grandeurs susceptibles d'avoir une durée. Il s'agit de noms abstraits, car les entités qu'ils désignent n'ont pas d'existence indépendante dans le monde, mais résultent d'une abstraction que nous pratiquons dans notre esprit.¹⁷¹ Autrement dit, il n'y a pas de tristesse indépendamment de la personne qui la ressent, mais nous la considérons comme isolée sans faire attention à l'individu auquel elle est inséparablement liée. Le terme « grandeurs intensives », emprunté à la *Critique de la raison pure* de Kant,¹⁷² signifie que les états n'ont pas, à proprement parler, d'extension temporelle (ni spatiale, bien évidemment), ce qui présuppose que peu de bonheur ne prend pas moins de temps que beaucoup de bonheur et que la distinction entre la qualité et la quantité est abolie quand on considère les états, ce qui revient à dire que les termes quantitatifs comme *peu* ou *beaucoup* ne désignent que les

¹⁷¹ Le terme 'abstraction', avec le sens utilisé dans le présent travail, s'appuie sur le *Discours de la Méthode* de Descartes et peut être défini, faisant appel à *La Logique ou l'art de penser* d'Arnauld et Nicole (1662), comme une « connaissance par partie [en considérant] un mode sans faire attention à la substance ou deux modes qui sont joints ensemble dans une même substance, en les regardant chacun à part » (Arnauld et Nicole 1662 : 49). Pour plus de détails sur la question, voir également Van de Velde (1995 : 5-7), ainsi que Flaux et Van de Velde (2000 : 29-30).

¹⁷² Kant lui-même définit les grandeurs intensives comme des grandeurs dont l'intensité correspond au « degré d'influence » que les objets de la perception ont « sur les sens » (cité d'après Van de Velde 1995 : 129).

divers degrés d'intensité. Les termes 'abstrait' et 'intensif' s'appliquent également aux noms de qualités, mais c'est le rapport au temps qui distingue ces derniers des noms d'états.¹⁷³ Les qualités, étant perçues comme permanentes, n'ont pas de durée propre, tandis que les états, perçus comme passagers, peuvent avoir des limites temporelles.

Les noms d'états météorologiques sont des noms qui dénotent la température de l'atmosphère ou l'état de l'air et qui, à l'instar des noms d'états ordinaires, sont bien des noms intensifs, c'est-à-dire des noms dont les référents connaissent l'abolition de la distinction entre la qualité et la quantité au profit de la distinction entre différents degrés d'intensité.

2.2.2.2.1 L'article *du*, un degré indéterminé d'intensité

En tant que noms indénombrables, les noms d'états, ordinaires aussi bien que météorologiques, s'emploient avec l'article partitif.

- (295) a. Il ressentait dans son corps de la fatigue mêlée de tristesse.
- b. [...] à midi la neige déjà fondue excepté au rebord des croisées nord, puis du soleil, puis du gel, et le mercure du thermomètre montait et descendait aussi vite que l'huile dans le tube indicateur d'une auto. (J. Giraudoux, *Siegfried et le Limousin*, 1922)
- c. Par la porte entrouverte, la pluie fine apportait du froid. (R. Sabatier, *Les Noisettes sauvages*, 1974)
- d. Or ce que le terrain refuse, c'est le souterrain qui le donne – de l'eau puisée dans les nappes phréatiques par les éoliennes à Djerba, de la chaleur exhalée par les sources thermales en Islande. (M. Tournier, *Les Météores*, 1975)

Une fois combiné aux noms d'états, l'article partitif dénote un degré indéterminé d'intensité, alors qu'avec les noms de matières il indique une quantité indéterminée de matière.

2.2.2.2.2 La modification et l'article *un*

Contrairement aux noms de matières, une fois modifiés, les noms d'états prennent obligatoirement l'article indéfini *un*. Toutefois, dans le cas des noms de matières modifiés, le passage à l'article *un* entraîne une sorte d'individuation liée à la formation de sous-espèces, tandis que les noms d'états précédés de l'article *un* désignent surtout des degrés différents de l'intensité du même état, tout en autorisant aussi l'emploi qualitatif de l'article *un*.

¹⁷³ Nous ne parlons ici ni des noms de sentiments ni des noms d'affects en général. Pour une analyse approfondie de ces types de noms, voir Van de Velde (1995), ainsi que Flaux et Van de Velde (2000).

- (296) a. Il ressentait dans son corps une grande fatigue mêlée d'une certaine tristesse.
 b. Il ressentait dans son cœur une rage muette.

En présence d'un modifieur, les noms d'états météorologiques, comme les noms d'états ordinaires, se combinent obligatoirement avec l'article *un*. En fonction du modifieur employé, ce changement de l'article peut, comme dans le cas des noms d'états ordinaires, entraîner soit une différence dans l'intensité du phénomène (cf. (297a,b)), soit une individuation qualitative semblable à la formation de sous-espèces dans le cas des noms de matières (cf. (297c,d)).

- (297) a. Notre voyage sur un sale et étroit petit bac lentement, par une chaleur écrasante, encaissés entre deux rives arides, a été fort peu agréable [...]. (G. Sand, *Correspondance*, 1839)
 b. Opposez à ces beaux temples d'Italie les églises du nord, où, entre quatre murailles blanches ou sales, souvent par un froid affreux, on prêche la morale la plus austère [...]. (Ch. Bonstetten, *L'Homme du Midi et l'homme du Nord ou l'influence du climat*, 1824)
 c. Il faisait une chaleur moite, une de ces chaleurs qui rendent les mouches folles d'audace et d'acharnement. (G. Duhamel, *Chronique des Pasquier*, 1939)
 d. Il fait un froid humide ; et sans nous en rien dire l'un à l'autre, nous avons une certaine appréhension, une certaine peur dans les nerfs. (E. de Goncourt & J. de Goncourt, *Journal : mémoires de la vie littéraire*, 1863)

Dans le cas des noms d'états météorologiques, l'interprétation qualitative de l'article *un* en relation avec des sous-espèces n'est pourtant disponible que pour les noms dénotant des phénomènes susceptibles de se prêter à une telle subdivision, comme la chaleur, le froid ou encore le soleil.

Les noms d'états constituent, comme les noms de matières, des espèces « dernières absolument », car ces deux classes de noms ne comportent pas sous eux des noms d'individus. Cependant, les noms d'états, à la différence des noms de matières, ne se dénombrent pas. Là où au SN *un vin délicieux* peut correspondre le pluriel *deux ou des vins délicieux*, au SN *une grande fatigue* ou *une rage muette* ne correspondent jamais *deux grandes fatigues* ni *deux rages muettes*.

L'absence du pluriel à quantification dans le cas des noms d'états météorologiques, pluriel qui correspondrait à l'emploi de l'article *un* aussi bien dans le cas de l'interprétation intensive que dans le cas de l'interprétation qualitative, témoigne du fait qu'il s'agit bien de noms intensifs pour qui le passage à l'article *un*, accompagné d'un modifieur, ne permet pas une « création d'individus » au même titre que dans le

cas des noms de matières. Le seul pluriel disponible pour ces noms de météores modifiés est le pluriel emphatique, pluriel également possible à partir des noms d'états ordinaires.

- (298) a. [...] dans les pays chauds, mais où la chaleur est fréquemment et brusquement interrompue par des froids humides, ou par des vents aigus et glacés, ce tempérament sera très commun. (P. Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, 1808)
- b. Les chaleurs déjà torrides et le harcèlement des archers parthes rendirent plus désastreux encore cet amer retour. (M. Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, 1951)

2.2.2.3 Les déterminants *quel* et *que de* : entre l'interrogation et l'exclamation

L'impossibilité de créer des sous-espèces individualisantes dans le cas des noms intensifs est à la base de leur incompatibilité avec un déterminant *quel* véritablement interrogatif. Ces noms n'autorisent donc l'interrogatif *quel* que dans le cas très rare des noms référant à des entités qui se prêtent à la mesure, comme *température* ou *épaisseur*, par exemple (cf. (299a)), et la question (299b) contenant le nom *colère* n'a pas de sens.

- (299) a. Quelle épaisseur a cette corde ? (Van de Velde 1995 : 133)
- b. *Quelle colère ressens-tu vis-à-vis de cet homme ?

Comme l'a signalé Van de Velde (1995 : 132), le comportement du déterminant *quel* permet la discrimination entre différents types de noms, car, combiné avec les noms d'individus et d'événements, il propose un choix entre des individus (cf. (300a,b)) ; combiné avec les noms de matières et des activités, il propose un choix entre des espèces (cf. (300c,d)), mais combiné avec les noms intensifs, il ne propose qu'un choix entre divers degrés d'intensité et cela en dehors des contextes strictement interrogatifs.

- (300) a. Quel élève a eu la meilleure note hier ?
- b. Quel meurtre a été décrit dans tous les journaux ?
- c. Quel vin préfères-tu avec ton poisson ?
- d. Quelle danse pratique-t-elle ?

Cependant, les noms d'états météorologiques autorisent, d'une façon très marginale, les véritables interrogatives en *quel* qui proposent un choix entre différents types ou sous-espèces du phénomène. Cet emploi fait donc pendant à celui de l'article *un* qui, en cas de modification, forme des sous-espèces d'états de l'atmosphère. Les

noms d'états météorologiques se rapprochent ainsi les noms de matières, même si leur emploi avec l'interrogatif *quel* reste limité et très marginal.

- (301) a. Quelle chaleur fait-il chez vous ? – Une chaleur très humide.
 b. Tu m'as dit qu'il faisait froid chez vous, mais quel froid fait-il cette fois-ci ? – Cette fois, heureusement, un froid très sec.
 c. ???Il fait quel soleil chez vous ? – Un soleil lourd et pesant.
 d. *Quel gel a fait des ravages chez vous ?

Quoique la chaleur et le froid soient mesurables en degrés, la question en *quel* ne permet pas une réponse chiffrée et même le nom intensif *température*, quand il réfère à la température de l'air, ne peut plus se construire avec le déterminant *combien de*.

- (302) a. Quelle température a-t-il ? – Combien a-t-il de température ? (Van de Velde 1995 : 133)
 b. Quelle température fait-il ? – *Combien de température fait-il ?

Ce changement de comportement du nom *température* renforce notre idée que le verbe *faire* dans ses emplois météorologiques pose l'existence d'états de l'atmosphère qui peuvent, éventuellement, être identifiés grâce à une mesure précise, mais tout se passe comme si cette mesure elle-même n'avait d'intérêt que par rapport à la qualité de l'atmosphère qui lui correspond.

Contrairement à son emploi proprement interrogatif, l'emploi du déterminant *quel* dans les exclamatives ou dans les questions rhétoriques, qui, par définition, n'exigent pas de réponse, est tout à fait grammatical avec tous les noms d'états, ordinaires et météorologiques, et aboutit à une interprétation intensive.

- (303) a. Je ne peux même pas te décrire quelle colère j'ai éprouvée vis-à-vis de cet homme !
 b. "Quelle chaleur aujourd'hui !..." La voix sonnait faux. (Y. Queffélec, *Les Noces barbares*, 1985)
 c. Quel froid ! / Quel gel ! / Quel soleil !

Puisque les noms intensifs se distinguent par l'abolition de la distinction entre la qualité et la quantité, la signification du déterminant quantitatif *que de*, dans les phrases exclamatives à noms d'états ordinaires, est identique à la signification du déterminant

quel.¹⁷⁴ Il n'y a donc pas de différence d'interprétation entre les phrases (304a) et (304b).

- (304) a. Quelle tristesse elle a éprouvée lors de notre dernière rencontre !
 b. Que de tristesse elle a éprouvée lors de notre dernière rencontre !

A première vue, dans le cas des noms d'états météorologiques, les équivalences de sens entre les déterminants qualitatifs (*quel* ou *tel*) et quantitatifs (*que de* ou *tant de*) se vérifient et les énoncés de (305) dénotent en effet le même haut degré d'intensité du phénomène 'chaleur' au même titre que les énoncés de (306) dénotent la même intensité du soleil.

- (305) a. Il fait une telle chaleur. (B. Schreiber, *Un silence d'environ une demi-heure*, 1996)
 b. Nous n'avons jamais eu tant de chaleur.
- (306) a. Quel soleil aujourd'hui !
 b. Que de soleil aujourd'hui !

Toutefois, l'emploi du déterminant *que de* semble impossible avec les noms *chaleur* et *froid*, sauf dans les énoncés comme (307) où ils dénotent respectivement des propriétés du sourire ou du cœur et fonctionnent ainsi comme de véritables noms abstraits de qualités.

- (307) a. Que de chaleur (=quelle chaleur) dans son sourire, mais que de froid (=quel froid) dans son cœur !
 b. *Que de froid / *que de chaleur montait des prés et des ruisseaux.

Comme nous l'avons signalé précédemment (cf. IV.1.3), les noms *chaleur* et *froid*, dans leur emploi proprement météorologique, sont proches des noms abstraits redevenus concrets comme dans le cas du SN *une beauté* lorsque cette expression désigne une belle personne. Ces deux noms météorologiques fonctionnent effectivement à la manière d'expressions du type *temps chaud* ou *temps froid* qui ne sont plus de véritables noms abstraits intensifs. Le déterminant *quel* reste ainsi le seul disponible pour exprimer l'intensité de ces phénomènes.

¹⁷⁴ On trouve la même équivalence entre les adjectifs *tel* ou *pareil* et le déterminant quantitatif (*au*)*tant de*. Pour plus de détails sur ce point, voir Van de Velde (1995 : 132-138).

(i) Il est rare de rencontrer une telle tristesse chez quelqu'un de si profondément heureux.
 (ii) Il est rare de rencontrer autant de tristesse chez quelqu'un de si profondément heureux.

Dans la mesure où les noms *chaleur* et *froid* dans l'emploi indiqué peuvent être assimilés aux noms d'entités concrètes dénombrables, à l'instar des noms comme *beauté* dans le SN *une beauté*, l'emploi du déterminant *que de* peut éventuellement entraîner le pluriel de ces noms pour désigner un grand nombre d'occurrences du phénomène atmosphérique en question.

- (308) a. Que de chaleurs ces derniers jours !
 b. Que de froids ce mois de février !

Ces noms d'états météorologiques peuvent ainsi se rapprocher des noms d'événements, car ils dénotent des entités autonomes pourvues de limites temporelles.

Il se forme donc un clivage au sein des noms d'états météorologiques entre les noms qui dénotent des instances concrètes du temps atmosphérique, noms dérivés des adjectifs correspondants : *chaleur* ou *froid*, et les noms véritables qui ne peuvent que dénoter des caractéristiques de l'état de l'atmosphère : *gelée* ou *soleil* (dans l'emploi métonymique). Ainsi une forte chaleur est un temps très chaud, mais un soleil fort n'est qu'une lumière forte qui caractérise le temps qu'il fait, tandis qu'une forte gelée n'est qu'une baisse de la température sous zéro degré.

2.2.2.2.4 L'adjectif *grand* et les adverbes de quantité

L'adjectif *grand*, employé avec les noms d'individus, possède une signification extensive relative, c'est-à-dire qu'il trouve toujours son corrélat dans l'adjectif *petit*, d'où l'on peut conclure que quelque chose est grand uniquement en termes relatifs par rapport à d'autres représentants de la même classe d'objets. Un grand éléphant est grand vis-à-vis d'autres éléphants, tandis qu'un papillon n'est grand que relativement à la taille d'autres papillons. Il existe donc une sorte de point zéro représenté par la norme ou la moyenne, et c'est l'éloignement par rapport à ce point qui permet de qualifier un objet de grand ou de petit. A partir du moment où les noms intensifs ne comportent pas sous eux d'individus, les grandeurs dénotées par ces noms ne peuvent être comparées qu'à elles-mêmes. La grandeur d'une tristesse est donc absolue. De plus, avec ces noms, l'adjectif *grand* n'a pas d'antonyme *petit* et ne dénote que des degrés variés d'intensité à partir du point zéro qui correspond à l'absence de la grandeur en question. Puisque l'adjectif *grand* acquiert un sens intensif avec les noms intensifs et que l'opposition entre la qualité et la quantité n'existe pas, l'interprétation du quantificateur *beaucoup de*

devient identique à celle de l'adjectif *grand*. Les expressions *une grande tristesse* et *beaucoup de tristesse* expriment donc exactement la même idée d'intensité.¹⁷⁵

L'adjectif *grand*, employé avec les noms d'états météorologiques, a la même signification intensive que dans son emploi avec les noms intensifs ordinaires et ne trouve pas de corrélat dans un adjectif *petit*.

- (309) a. Soudain, aux premiers jours de juin, une grande chaleur s'abattit sur le pays – aussi violente que l'hiver avait été rigoureux. (F. Chandernagor, *L'Enfant des Lumières*, 1995)
- b. Ma chambre ne peut pas arriver à 12 degrés, et, dans nos jours de grande gelée, ce n'est pas suffisant pour rester assis à écrire 5 ou 6 h de suite. (G. Sand, *Correspondance*, 1847)
- c. C'était en 1638, au mois de janvier, où il faisait un froid horrible et il me disait qu'à cause du grand froid, je pouvais faire ces adorations avec mes bas [...]. (H. Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, 1920)
- d. Je la promenai sous le grand soleil de midi. (J. Perry, *Vie d'un païen*, 1965)

Toutefois, l'emploi des adverbes de quantité paraît difficile et le quantificateur *beaucoup de* ne se combine qu'avec le nom *soleil* et encore cet emploi n'est pas très aisé.

- (310) Il fait beaucoup de soleil, papa, et je suis un peu fatiguée. (P. Bourget, *Lazarine*, 1917)

Ce même quantificateur appliqué aux noms *chaleur* et *froid* peut sélectionner une lecture non-météorologique des noms *chaleur* et *froid* (cf. (311a)), de même que le déterminant *que de*, mais il peut également conduire à une lecture qui rapproche ces noms des noms de matières (311b). Dans le cas de cette dernière, la signification du déterminant en question n'est plus strictement intensive, mais plutôt quantitative, et elle équivaut à celle du déterminant *une grande quantité de*.

- (311) a. [...] les morceaux de passion sont traités avec beaucoup de chaleur et d'entraînement, quoique déparés quelquefois par une certaine exagération mélodramatique à laquelle l'auteur s'abandonne trop aisément. (Th. Gautier, *Voyage en Espagne*, 1843)
- b. Cette plante a besoin de beaucoup de chaleur.

¹⁷⁵ Le quantificateur *beaucoup de* signifie normalement 'une grande quantité de quelque chose'. Cette notion de quantité disparaît complètement avec les noms intensifs, car dire *une grande quantité de tristesse* ou *de la tristesse en grande quantité* n'a strictement aucun sens (cf. Van de Velde 1995 : 138-141).

Ainsi quelques noms d'états météorologiques peuvent se comporter comme les noms de matières, ce qui est exclu dans le cas des noms d'états ordinaires.

2.2.2.2.5 Le déterminant *tout le*

Dans la mesure où les grandeurs intensives ne se décomposent pas en parties, ni spatialement, ni temporellement, l'emploi du déterminant *tout le* avec les noms dénotant ces grandeurs semble fort limité. Les énoncés (312) exigent l'expression explicite du lieu de l'état en question et le déterminant acquiert une interprétation intensive, *i.e.* *tout le* signifie 'l'intensité de l'état'.

- (312) a. Toute la tristesse *(de Jacques) s'est exprimée dans la chanson.
 b. Dans ce geste violent on devinait toute la colère *(de Paul) contre son frère.

Quand on dit que la tristesse de Pierre était profonde, on ne peut pas dire qu'elle l'était toute entière, puisqu'un parcours de l'entité, entre ses limites spatiales ou temporelles, n'est pas possible dans le cas des noms intensifs, et *toute la tristesse de Pierre* signifie la tristesse de Pierre dans toute sa force.

De même que les noms d'états ordinaires, les noms d'états météorologiques associés au déterminant *tout le* aboutissent à une interprétation intensive, mais cet emploi est réservé aux noms comme *chaleur* ou *froid*.

- (313) a. La bise sifflait à chaque carrefour, seules les fenêtres éclairées mettaient encore un peu de vie, mais toute la chaleur semblait s'être réfugiée où grouillaient les passants. (B. Clavel, *La Maison des autres*, 1962)
 b. La lune répand l'hiver. Tout le froid nous tombe de cette lune qui luit dans le ciel comme un morceau de glace. (J. Renard, *Journal*, 1910)

Toutefois, il faut noter que, contrairement aux noms d'états ordinaires, ces noms d'états météorologiques n'exigent pas la présence explicite d'un lieu. Ainsi, comme nous l'avons démontré pour les noms de matières météorologiques (cf. IV.2.2.2.1.4), le constituant locatif est en quelque sorte déjà contenu dans les noms de météores et toute la chaleur, en l'absence de toute précision, signifie donc toute la chaleur atmosphérique qui est présente *hic* et *nunc*, à l'endroit et au moment liés à l'énonciateur.

Une autre particularité des noms d'états météorologiques par rapport aux noms d'états ordinaires se manifeste dans la possibilité d'envisager les référents de ces noms comme des matières portionnables ou quantifiables, mais de toute façon pourvues d'une sorte d'étendue spatiale. En effet, dans la mesure où les noms *chaleur* et *froid* désignent des instances du temps atmosphérique, leurs référents peuvent être assimilés à des

masses d'air dotées d'une certaine température, entités matérielles. L'idée de tangibilité matérielle du référent de ces noms est renforcée par les prédicats employés avec les SN en question, comme *tomber* (cf. (313b)) ou encore *refluer* et *rester dans le sable* (cf. (314)).

- (314) a. Il faisait déjà très sombre dans la salle presque souterraine ; la porte refermée, tout le froid de l'hiver et de la solitude reflua sur moi de ce cœur glacé [...]. (J. Gracq, *Le Rivage des Syrtes*, 1951)
- b. La nuit était froide, malgré toute la chaleur du jour qui était restée dans le sable. (J.-M.-G. Le Clézio, *Désert*, 1980)

2.2.2.2.6 Le nom *degré* : une mesure chiffrée

Comme l'a signalé Van de Velde (1995), le nom *degré* constitue un nom spécifieur des noms intensifs et possède à la fois « les propriétés des noms de quantité et celles des noms de qualité » (1995 : 146). En effet, il peut figurer aussi bien à gauche du nom intensif, en position de spécifieur quantitatif, qu'à sa droite, en position de complément qualitatif.

- (315) a. Pierre a fait preuve d'un rare degré de compréhension.
- b. Pierre a fait preuve d'une compréhension d'un degré vraiment rare.

Ces emplois du nom *degré* exigent toutefois la présence d'un modifieur adjectival qualifiant pour indiquer « un ordre de grandeur ou plus généralement une appréciation » (Van de Velde 1995 : 144).

Les noms d'états météorologiques se construisent également avec le nom *degré*, mais, contrairement aux noms intensifs ordinaires, l'ordre de grandeur est exprimé non pas par un adjectif qualifiant, mais par un chiffre. Le nom *degré* devient ainsi un nom de mesure chiffrée qui peut, comme dans le cas des noms intensifs ordinaires, prendre sa place soit en tant que spécifieur (cf. (316a,b)), soit en tant que complément des noms de météores (cf. (316c,d)). Dans sa fonction de spécifieur, ce nom opère alors une sorte de quantification, tandis que, dans sa fonction de complément, il contribue à une formation de types particuliers ou de sous-espèces du phénomène en question.

- (316) a. Fumer en plein air, avec vingt degrés de froid, est une chose presque impossible, et il n'en coûte pas beaucoup de se conformer à l'ukase qui prohibe, dehors, la pipe et le cigare. (Th. Gautier, *Voyage en Russie*, 1875)
- b. Il fait dans ce moment 30 degrés de chaleur à l'ombre [...]. (G. Flaubert, *Correspondance*, 1850)

- b. [...] j'aime un ciel bleu par un temps d'orage, j'aime l'eau qui coule par un froid de 25 degrés, j'aime les feuilles vertes en automne, les feuilles sèches au printemps [...]. (G. Sand, *Correspondance*, 1830)
- c. Tous ces détails vous paraîtront peut-être fastidieux ; mais, si vous étiez comme nous exposés à une chaleur de 30 à 35 degrés, vous les trouveriez du plus grand intérêt. (Th. Gautier, *Voyage en Espagne*, 1843)

Ce double emploi d'un nom de mesure, exclu pour les noms dont les référents possèdent une étendue spatiale (cf. les contrastes entre *200 gr de riz* et **un riz de 200gr*, pour des masses homogènes, et **3m de table* et *une table de 3m*, pour des individus) est donc parfaitement autorisé pour les entités qui ne s'étendent pas et qui ne varient qu'en fonction de leur intensité. L'impossibilité d'avoir un nom de matière accompagné d'un complément de mesure tient au fait que le poids ne définit pas un type de matière et ne constitue donc pas une différence qualitative nécessaire pour une création de sous-espèces. En revanche, là où toute distinction entre la qualité et la quantité est abolie, l'intensité exprimée en degrés peut être qualitativement distinctive pour une différenciation d'états. Toutefois, cet emploi chiffré n'est disponible qu'avec les noms d'états météorologiques, parce qu'ils sont les seuls à relever de ces mesures, et ne s'applique pas aux noms intensifs ordinaires.

Ainsi l'idée proposée dans Van de Velde (1995) trouve sa justification, à savoir que l'emploi du nom *degré* avec les noms intensifs vient du fait que la verticalité reste disponible pour l'expression des grandeurs qui augmentent ou diminuent sans s'étendre, autrement dit des grandeurs intensives. Les états météorologiques constituent bien des grandeurs intensives et la mesure chiffrée appliquée à ces états ne peut mesurer que leur intensité, et encore indirectement, à travers son effet sur le mercure qui, lui, peut monter ou descendre. Le nombre de degrés correspond donc bien au nombre de divisions d'une échelle que « parcourt » une matière sous la pression des états météorologiques. Il s'agit donc d'une gradation d'une ligne à l'aide des marques, correspondant chacune à un degré, défini pour le système de Celsius comme un centième de la différence entre la température de la glace fondante et celle de l'eau bouillante. C'est effectivement le mouvement littéralement vertical qui est associé à l'intensité des phénomènes atmosphériques en question.

Les noms *gel*, *gelée* et *soleil* peuvent également se combiner avec le nom *degré*, mais d'une façon beaucoup plus marginale et restreinte que *chaleur* et *froid*.

- (317) a. 19 lundi. Temps très rude, même pour les gens aisés ! Dix-neuf degrés de gelée. (J. Michelet, *Journal*, 1860)

- b. [...] plus le malheureux s'entêtait à nous apprendre le passage à pied sec d'Asie en Amérique par soixante degrés de gel, plus la mine de Toulet laissait croire qu'il nous contait là une indigne et discourtoise histoire de femme. (J. Giraudoux, *Suzanne et le Pacifique*, 1921)
- c. Pendant une partie de la journée il s'était tenu dans la cour, assis sur une pierre, la tête nue, par un soleil de trente degrés. (A. Dumas père, *Le Comte de Monte-Christo*, 1846)

Dans la mesure où les phénomènes 'gel' et 'gelée' commencent à 0°C, on peut comprendre pourquoi l'emploi du nom *degré* comme complément qualitatif des noms en question est impossible ou plutôt dépourvu de sens. L'emploi du nom *degré* en position de spécifieur est cependant assez rare, car inutile. Puisque le mouvement du mercure n'a que deux orientations, la partie au-dessus de 0° est couverte par le nom *chaleur*, tandis que la partie au-dessous de 0° est couverte par le nom *froid*. Il y a donc une parfaite équivalence technique entre les référents des SN *30 degrés de froid* et *30 degrés de gel*. En ce qui concerne le nom *soleil*, il ne peut pas se prêter à une mesure quantitative, ne dénotant un état météorologique que par une sorte de métonymie, mais il peut, en revanche, autoriser une mesure qualitative pour dénoter une chaleur de soleil qui fait monter le mercure jusqu'au degré spécifié.

2.2.2.2.7 Le caractère non-permanent des états et leurs limites temporelles

Comme nous l'avons remarqué précédemment (cf. IV.2.2.2.2), les états, qui ne sont pas permanents comme les qualités, peuvent posséder une certaine durée et avoir une sorte d'extension temporelle. Cette relation au temps est essentielle pour les états, car c'est le passage d'un état à l'autre qui nous donne la conscience du temps qui passe. Dotés d'une durée, les noms d'états peuvent prendre des spécifieurs nominaux dénotant des fractions du temps qui leur attribuent des limites. On peut donc comparer le comportement des spécifieurs quantitatifs temporels à celui des noms de forme qui attribuent des contours aux matières.

- (318) a. Il connut quelques instants d'exaltation. (Van de Velde 1995 : 217)
- b. Il a traversé des mois de frustration.

Comme dans le cas des noms de matières, les expressions quantifiées à noms d'états ont une interprétation ambiguë. L'expression *un mois de frustration* peut aussi bien signifier un état auquel la division du temps donne forme que dénoter une période de temps remplie par cet état, au même titre qu'une mare de sang peut désigner du sang

en forme de mare ou une mare remplie d'une matière comparable à du sang selon le point de vue que l'on adopte.

Grâce à leur rapport avec le temps, les états permettent également un double regard sur leur déroulement. Ce regard peut venir de l'intérieur ou de l'extérieur. Envisagés de l'intérieur, les états sont perçus dans leur déroulement et l'emploi de l'article *un* tout seul est exclu. Cet article indéfini est donc exclusivement lié à l'emploi d'un modifieur et ne connaît pas de pluriel.

- (319) a. *Pierre était dans une colère ce matin.
 b. Pierre était dans une colère noire ce matin.
 c. *Pierre a déjà été dans plusieurs colères ce matin.

En revanche, perçus de l'extérieur, les états sont enfermés dans leurs limites temporelles, c'est-à-dire qu'ils constituent des unités pourvues de limites. Un SN comme *une colère* dénote «une fraction du temps occupée par un état ou un état délimité dans le temps» (Van de Velde 1995 : 216). Un nom d'état devient ainsi un nom dénombrable qui peut se pluraliser, car un état délimité peut se répéter.¹⁷⁶ La différence entre un nom d'état indénombrable et un nom d'état dénombrable n'est donc rien d'autre qu'une différence aspectuelle qui résulte du point de vue différent que l'on adopte sur l'état en question.

- (320) L'enfant avait déjà eu quelques colères qui avaient impressionné sa mère.
 (Flaux et Van de Velde 2000 : 94)

Cette constitution d'unités pourvues de limites à partir de noms d'états doit être rapprochée de la constitution d'individus à partir des noms de matières, leur seule différence étant dans la nature des limites imposées. Dans le cas des matières, substances pourvues d'étendue spatiale, il s'agit donc de limites spatiales, alors que, pour les états, il s'agit de limites temporelles. Ainsi *un café* résulte d'un découpage de l'espace, tandis qu'*une colère* provient d'un découpage du temps.

Les états météorologiques n'ont pas de caractère permanent et peuvent posséder, comme les états ordinaires, une étendue temporelle. Il est ainsi possible d'attribuer une durée aux états de l'atmosphère au même titre qu'aux états en général.

¹⁷⁶ Cependant, comme le signale Van de Velde (1995 : 216), tous les noms d'états ne se prêtent pas au regard extérieur et ne se combinent pas avec un article indéfini quantitatif. On peut distinguer ainsi des noms comme *angoisse*, *dépression*, *étouffement*, d'un côté, et des noms comme *exaltation* ou *frustration*, de l'autre. Par ailleurs, les noms qui peuvent prendre l'article *un* tout seul autorisent des compléments de durée. On pourra donc opposer *une dépression de trois mois* et * ?*une frustration de quelques jours*.

- (321) a. Au cœur de l'hiver, il suffit d'une heure de soleil pour impunément fouler, en espadrilles, les chemins feutrés d'aiguilles, élastiques et secs. (F. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, 1927)
- b. Un orage montait dans le ciel, étouffant et noir, après une journée d'atroce chaleur. (G. de Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1884)
- c. Quelques minutes de froid sibérien suffiront pour que vous ne sentiez plus vos pieds.
- d. Il fallut dégager la porte et les fenêtres, creuser un couloir et tailler des marches pour s'élever sur cette poudre de glace que douze heures de gelée avait rendue plus dure que le granit des moraines. (G. de Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1886)

Les expressions contenant des noms d'états météorologiques accompagnés de spécificateurs temporels dénotent des fractions de temps remplies d'un état particulier ou, plus exactement, de sa manifestation comme phénomène atmosphérique.

Toutefois, contrairement aux états ordinaires, les états météorologiques ne permettent pas un double regard sur leur déroulement. Ils ne se prêtent donc pas à une constitution d'unités pourvues de limites et le SN *une chaleur* ne peut pas dénoter un état délimité dans le temps au même titre que le SN *une colère*. Le point de vue extérieur sur les états de l'atmosphère est difficile et ces derniers ne sont perçus comme des individus dénombrables pourvus de limites temporelles que dans leur emploi rare au pluriel (cf. IV.2.2.2.2.3). L'article indéfini *un*, associé aux mesures, semble réservé à la différence de l'intensité de ces phénomènes plutôt qu'au découpage temporel. Ainsi on peut opposer une chaleur de 10 degrés à une chaleur de 30 degrés, mais jamais une chaleur de deux heures à une chaleur d'une semaine.

2.2.2.2.8 Structures locatives et liens avec le sujet

Les états ordinaires sont étroitement liés à leurs sujets et, n'existant pas en eux-mêmes, sont perçus uniquement par rapport à un sujet qui a une expérience d'eux de l'intérieur ou de l'extérieur. Même si, par abstraction, nous envisageons les états comme isolés de leurs sujets expérienceurs, la langue réserve aux noms d'états quelques structures syntaxiques où le sujet peut figurer de façon explicite. La structure locative où l'état constitue un thème, tandis que le sujet en constitue le lieu, présente les états comme contenus dans leurs sujets. Cependant, contrairement aux noms de qualités qui peuvent figurer également dans ce type de constructions locatives, le rapport entre le sujet et l'état ne se limite pas à la localisation strictement spatiale. Le sujet, quand il est humain, est toujours affecté par un état. La structure où le sujet est précédé de la préposition

locative *en* ou *chez* fait donc pendant à la structure comportant un verbe comme *éprouver* ou *ressentir*. Nous avons ainsi le contraste suivant :

- (322) a. On pouvait remarquer chez lui une grande générosité.
 a'. *Il éprouvait une grande générosité.
 b. On pouvait remarquer chez lui une grande tristesse.
 b'. Il éprouvait une grande tristesse.

Une autre particularité des noms d'états par rapport aux noms de qualités est leur capacité à figurer comme lieu : le sujet peut ainsi être présenté comme localisé dans un état aussi bien que lui servir de siège.

- (323) a. J'ai trouvé Marie plongée dans une grande tristesse.
 b. *J'ai trouvé Marie plongée dans une grande générosité.

On peut parler donc d'une double localisation dans le cas des sujets et des états ressentis, mais pas exactement en termes classiques, car le sujet et l'état peuvent assumer alternativement le rôle thématique de lieu.

Il faut noter, par ailleurs, que la structure où un nom d'état figure comme lieu est la seule possible dans les cas où l'état dénoté par le nom ne peut pas être ressenti par son sujet, soit parce que le sujet est rendu incapable de perception par l'état même, soit parce qu'il s'agit de sujets inanimés.

- (324) a. Pierre était alors dans un délire effrayant.
 b. Le toit était dans un état de grand délabrement. (Van de Velde 1995 : 192)

Les noms d'états météorologiques se distinguent clairement des noms d'états ordinaires par l'absence de rapport avec un sujet et, par conséquent, de structures locatives. N'étant pas permanents, les états météorologiques ne peuvent pas être assimilés à des qualités, mais le caractère passager de ces états ne vient pourtant pas d'eux, mais des entités qu'ils caractérisent. La tristesse de Pierre est perçue comme un état passager que Pierre traverse tout en restant un individu avec ses propriétés inhérentes, alors que la chaleur et le froid ne sont pas des états passagers, mais des propriétés inhérentes d'une entité 'temps atmosphérique', entité qui, elle, est passagère. Les états météorologiques sont donc perçus comme transitoires à cause de la nature transitoire de leur support, à savoir l'air ou l'atmosphère aux moments passagers du temps. Ce support est en fait déjà intégré dans le nom de météore même et, comme nous

l'avons démontré antérieurement (cf. IV.1.3, ainsi que IV.2.2.2.2.3), la chaleur est un temps chaud ou même l'air chaud.

Si les noms d'états météorologiques sont mis en rapport avec ce support, ils entrent dans les structures caractéristiques des noms de qualités et ne figurent jamais dans les structures locatives.

- (325) a. Le temps / l'air aujourd'hui est d'une extrême chaleur.
 b. *Le temps / l'air aujourd'hui est dans une extrême chaleur.
 c. *Le temps / l'air aujourd'hui est plongé dans une extrême chaleur.

De plus, le fait que les états météorologiques puissent être associés à des moments temporels ou à des lieux ne permet pas non plus la constitution de contextes locatifs favorables.

- (326) a. L'hiver dernier a été d'un froid exceptionnel. / En été, New York est d'une chaleur insupportable.
 b. *L'hiver a été dans un froid exceptionnel.
 c. *En été, New York est plongé dans une chaleur insupportable.

En outre, dans le cas des noms de lieu, la structure attributive semble davantage porter sur le caractère d'un endroit, donc sur sa propre qualité, que sur l'état de l'atmosphère dans un endroit donné. Les noms d'états météorologiques employés dans ces constructions dénotent ainsi de véritables qualités inhérentes à des individus autonomes. L'absence de structures locatives avec des noms d'états météorologiques s'explique donc par le fait que ces noms manquent, à proprement parler, de sujet ou que, dans le cas des noms *chaleur* et *froid*, le support de la qualité qu'ils expriment est intégré en eux-mêmes. Ainsi les noms d'états météorologiques se distinguent encore une fois des noms d'états ordinaires.

Pour conclure, disons que les noms d'états météorologiques constituent de véritables noms intensifs (cf. leur emploi avec le nom *degré* figurant aussi bien en position de spécifieur que de complément) dont les référents possèdent un caractère non-permanent. Cependant, ce caractère non-permanent provient du support des noms météorologiques en question, support qui renvoie au temps ou à l'air atmosphérique et qui est intégré dans les noms d'états mêmes. Le fait de dénoter des phénomènes qui se manifestent dans le temps et qui sont associés aux qualités des masses d'air à des

moments passagers autorise les noms d'états météorologiques à se combiner avec des spécifieurs temporels, comme les noms de procès dynamiques, mais aussi à se comporter comme les noms de matières, notamment avec l'article indéfini *un*, en présence d'une modification, et avec l'interrogatif *quel*.

2.2.2.3 Les noms d'événements

Contrairement aux termes comme *individu*, *matière* ou *état*, le terme *événement* n'a pas de signification univoque dans le métalangage linguistique et sert souvent à dénoter des référents variés à différents niveaux d'analyse. On trouve les 'événements' en tant qu'arguments de la structure argumentale des verbes, en tant que classes de prédicats ou en tant que mots du lexique. En outre, les 'événements' peuvent figurer en tant qu'entités opposées aux états, aux faits ou aux procès. Par conséquent, avant de circonscrire une classe de noms qu'on peut qualifier de noms d'événements, il faut mettre de l'ordre dans l'emploi de ce terme.

2.2.2.3.1 L'événement en tant qu'élément de la forme logique des énoncés

L'idée d'événement(s) sous-jacent(s) aux énoncés remonte à Ramsey (1927) qui considère qu'une proposition existentielle telle que *Caesar died* 'César est mort' affirme l'existence d'un événement qu'on peut appeler 'the death of Caesar' ('la mort de César'). Toutefois, l'événement 'la mort' ne doit pas être confondu avec le fait 'César est mort'. Ramsey oppose donc un événement à un fait, distinction qu'on retrouvera chez Vendler (1967).

C'est l'article de Davidson (1967) qui concrétise la nature sous-jacente des événements en leur attribuant une place dans la forme logique de chaque énoncé d'action. Cependant, bien qu'il y ait un accord sur le fait qu'une forme logique faisant référence aux événements soit nécessaire pour expliquer le fonctionnement de nombreux phénomènes de la langue naturelle (la nominalisation, la modification adverbiale, etc.), les avis sont partagés sur la notion d'événement même.

Ainsi, selon Montague (1969), les événements sont des entités philosophiques, pensées comme les propriétés des moments ou des intervalles de temps. Cette notion de propriété vient de la sémantique des mondes possibles élaborée par Montague lui-même et renvoie à l'intension du prédicat.

Chisholm (1970) en revanche considère que les événements doivent être assimilés à des situations ('states of affairs') et non à des propriétés. Un événement est

défini chez Chisholm (1970) comme une situation qui implique un changement et qui est en dehors du temps. A cause de ce caractère atemporel, une situation peut se produire aussi bien que sa négation. Chisholm oppose donc les événements d'une part aux états, qui sont des situations qui n'impliquent pas de changement, et d'autre part aux propositions, qui sont, elles, liées au temps. C'est ainsi que le lever du soleil est un événement, mais le lever du soleil ce matin est une proposition. Chisholm a ensuite modifié sa position pour postuler que les événements sont dans l'espace et surtout dans le temps et qu'ils font partie du monde concret (Chisholm 1990). Cette fois-ci, les événements sont assimilés aux états. Autrement dit, un événement individuel est un état passager d'une chose individuelle (cf. Brandl 2000 : 100-101).

L'idée que les événements font partie du monde concret figure également chez Quine (1960) et Kim (1973). Pour ces deux auteurs, les événements sont des objets concrets. Quine considère toutefois les événements comme indistincts des objets physiques formant avec eux une seule et même catégorie d'entités à quatre dimensions (la quatrième dimension étant liée évidemment au temps), alors que Kim définit un événement comme « un objet concret (ou multitude d'objets) qui exemplifie(nt) une propriété (ou une relation) à un moment donné » (Kim 1973 : 8).¹⁷⁷

Cependant, la différence principale entre ces deux auteurs se trouve dans leurs avis relatifs à la possibilité d'avoir plus d'un événement au même endroit et au même moment. Pour Quine il n'y a qu'un seul et unique événement qui correspond à chaque région spatio-temporelle. En revanche, Kim soutient que les événements qui impliquent des prédicats à intensions différentes dénotent des événements distincts. Deux événements distincts ou plus peuvent donc avoir les mêmes coordonnées spatio-temporelles.¹⁷⁸

Toutefois, chez ces auteurs, aucune place n'est accordée aux événements à l'intérieur de la structure des prédicats mêmes. C'est Davidson (1967) qui a proposé d'intégrer une variable événementielle à la structure d'un prédicat d'action. Le prédicat *to stab* 'poignarder', par exemple, devient un prédicat à trois places avec lequel, à côté de ses arguments habituels, agent et patient, on trouve un troisième argument,

¹⁷⁷ Un énoncé décrivant un événement est défini par Kim comme « un énoncé qui attribue une propriété empirique à un objet à un moment donné » (Kim 1969 : 212).

¹⁷⁸ Si nous prenons l'exemple de la Terre qui tourne autour du Soleil et en reçoit la lumière en même temps, il n'y a, selon Quine, qu'un seul événement de rotation et de réception de la lumière, tandis que, pour Kim, il y en a deux (cf. Pianesi et Varzi 2000).

événementiel. L'idée devient très largement exploitée en linguistique¹⁷⁹ et, en 1980, Montmarquet propose d'établir un parallèle entre les verbes d'action et les verbes d'état. Puisque les premiers possèdent une variable événementielle, les verbes d'état devraient posséder, par analogie, une variable correspondante.

On a très peu écrit, cependant, au sujet des nominaux correspondant aux verbes d'action qui possèdent une variable événementielle dans leur structure. Selon Higginbotham (2000), la nominalisation qui fait référence aux événements, appelée E(vent) Nominalization, sélectionne cette variable événementielle au même titre que la nominalisation agentive (le cas des nominaux en *-er*, par exemple) sélectionne l'argument 'agent' du verbe. Toutefois, dans le cas de la nominalisation événementielle, la position de la variable *e* (événement) est liée au déterminant. C'est ainsi qu'à la phrase *the sun rises* correspond la nominalisation *a rising of the sun*.¹⁸⁰ Pour Higginbotham il s'agit tout simplement d'une description indéfinie d'un événement. Il semble donc que ce type de nominalisation concerne plutôt une phrase ou un verbe avec tous ses arguments qu'un verbe isolé. Par ailleurs, rien ne laisse entendre qu'une telle nominalisation dénote forcément des événements. En d'autres termes, même si le nom déverbal conserve une forme logique pourvue d'une variable événementielle, la présence de cette dernière n'influe pas sur le comportement du nom dans la phrase. C'est ainsi que l'énoncé (327a) peut avoir une forme logique telle que (327b) (cf. Parsons 1990), qui sera conservée dans le cas de la nominalisation que l'on trouve en (327c). L'énoncé (327d) n'en sera pas pour autant autorisé.¹⁸¹

- (327) a. Brutus stabbed Caesar in the back.
'Brutus poignarda César dans le dos.'

¹⁷⁹ Cf. entre autres Bach (1981), Parsons (1985, 1990), Higginbotham (1985).

¹⁸⁰ Comme nous le verrons par la suite, cette formation (ainsi que la plupart des formations de la théorie en question, comme *a stabbing of Caesar by Brutus*) est en contradiction directe avec la théorie de Grimshaw (cf. IV.2.2.2.3.3.2), car *the sun* est bien l'argument interne du verbe inaccusatif *to rise* et la nominalisation en question devrait dénoter un événement complexe. L'article indéfini serait donc strictement impossible, car les nominaux d'événements complexes ne se construisent qu'avec l'article défini. Cependant, Grimshaw prévoit une porte de sortie en postulant qu'un nominal d'événement complexe pourra avoir le comportement des nominaux d'événements simples, s'il s'agit d'une interprétation « shifted » ('changée') : le nominal dénote un individu et non un événement, c'est-à-dire, un cas ou une instance de l'événement en question (cf. Grimshaw 1990 : 55-56). Mais cela voudrait dire que tous les événements sous-jacents aux phrases à verbe d'action sont des cas d'individus et non d'événements.

¹⁸¹ Comme le signale Van de Velde (à paraître), c'est l'action 'poignardage' qui est présentée comme une sous-classe d'événement. Il y a donc un « écrasement des événements sur les actions » qui pose quelques problèmes, notamment l'incongruité de la conclusion que l'événement 'poignardage' a eu lieu dans le dos de César. Or, c'est l'action qui peut avoir le dos pour localité, mais aucunement l'événement, qui, lui, a eu lieu au Sénat. Encore une fois, il semble que le terme 'événement' est utilisé dans cette théorie d'une façon intuitive. La distinction entre l'action et l'événement ne paraît pas particulièrement pertinente dans ce cadre pour véhiculer l'idée qu'il y a une variable supplémentaire dans la forme logique des prédicats.

- b. $\exists(e)$ [Stabbing(e) & Subj(e,B) & Obj(e,C) & In(e,b)]
- c. The stabbing in the back of Caesar by Brutus
'Le « poignardage » dans le dos de César par Brutus.'
- d. *The stabbing of Caesar by Brutus took place / happened in the back.

Déjà Kim (1969) emploie le terme *event* dans son sens le plus large, qui couvre des événements, des états, des situations et des phénomènes, tel qu'il est utilisé en philosophie pour parler des explications et de la causalité (Kim 1969 : 204). Aucune distinction n'est donc faite entre les états, les processus et les événements et ceci de façon délibérée (Kim 1966 : 232). En 1981, Bach fait usage du terme *eventuality* qui inclut les événements aussi bien que les états. L'emploi le plus récent du terme 'événement' est devenu synonyme de ce terme de Bach et englobe aussi bien les événements statifs que non-statifs (cf. Tenny et Pustejovsky 2000). Dans le cas de la variable événementielle, il s'agit donc d'une appellation extrêmement générale, qui peut englober les événements, les actions, les processus et voire même les états. Ce n'est donc pas l'événement en tant qu'éventualité ni en tant que variable de la structure argumentale du verbe que nous retiendrons pour définir la classe des noms d'événements.¹⁸²

2.2.2.3.2 L'événement en tant que type de prédicat dans la classification des verbes

Un autre emploi du terme 'événement' est associé à une classe de verbes établie par Mourelatos (1978). Cette classe subsume les accomplissements et les achèvements de Vendler (1957) ou les performances de Kenny (1963).¹⁸³ Mourelatos reproche aux classifications précédentes de ne pas tenir compte de l'aspect verbal¹⁸⁴ qu'il considère comme crucial, surtout dans le traitement des verbes d'état qui permettent des emplois « déviants » (cf. le verbe *to know* employé comme un achèvement dans *and then suddenly I knew !* ou le classement contre-intuitif du verbe *to see* dans *I saw him cross the street* parmi les verbes d'état par Vendler). Mourelatos propose donc d'attribuer le

¹⁸² Les événements, en tant que variables faisant partie de la structure argumentale des verbes, ont fait couler beaucoup d'encre, mais nous ne pouvons pas nous arrêter davantage sur ce sujet dans le présent travail. Pour plus de détails, voir, parmi les ouvrages récents, Tenny et Pustejovsky (2000), Higginbotham *et al.* (2000).

¹⁸³ Kenny (1963) compare sa classification tripartite (états-activités-performances) avec celle d'Aristote dans *La Métaphysique*, livre È, qui distingue *kineseis* (performances) des *energeiai* (activités ou états). Par ailleurs, on trouve chez Jespersen (1924) une classification qui partage les verbes en 'conclusifs' et 'non-conclusifs' (Jespersen 1924 : 273).

¹⁸⁴ Pour une discussion approfondie sur l'aspect verbal, voir Verkuyl (1972), Dowty (1972), Comrie (1976), parmi beaucoup d'autres.

terme 'événement' aux « performances », comme celles dénotées par un énoncé *I saw him cross the street*. Les performances sont définies ainsi comme les événements qui sont les instances de l'agentivité humaine ou quasi-humaine. Les événements sont divisés chez Mourelatos en développements, qui correspondent grossièrement aux accomplissements de Vendler, et en occurrences ponctuelles correspondant aux achèvements de Vendler. Les événements sont opposés aux processus qui correspondent aux activités. Ensemble les processus et les événements forment une classe d'occurrences ou d'actions et s'opposent aux états. En d'autres termes, les situations sont divisées en états (statiques) et actions (dynamiques), et les actions se divisent en processus et événements.

Un trait important proposé par Mourelatos pour distinguer les événements des processus et des états concerne le caractère dénombrable de la prédication événementielle. L'équivalent nominal anglais d'une telle prédication (un gérondif ou un nom déverbal) peut figurer dans une phrase existentielle à verbe *to be*. Les événements sont toujours dénombrables, car ils se combinent soit avec un adverbial explicitement quantitatif, comme *three* de (328a'), soit avec un article indéfini qui signifie que le nombre d'occurrences est au moins égal à un, comme dans (328b').¹⁸⁵

- (328) a. Vesuvius erupted three times.
'Le Vésuve est entré en éruption trois fois.'
- a'. There were three eruptions of Vesuvius.
'Il y a eu trois éruptions du Vésuve.'
- b. Mary capsized the boat.
'Marie a fait chavirer le bateau.'
- b'. There was a capsizing of the boat by Mary. (Mourelatos 1978 : 204)
'Il y a eu un « chavirement » du bateau par Marie.'

¹⁸⁵ Mourelatos fait une distinction entre les adverbiaux cardinaux dénombrables, comme *twice* 'deux fois', et les adverbiaux de fréquence, comme *often* 'souvent' ou *twice a year* 'deux fois par an'. Ce sont uniquement les premiers qui peuvent témoigner du caractère dénombrable des événements. Par ailleurs, Mourelatos distingue les occasions d'une situation (ou les fois où une situation se produit) de cette situation proprement dite. Les occasions s'inscrivent dans un cadre plus large, spécifié d'une façon plus ou moins arbitraire par une référence aux circonstances environnantes. Dans le cas des événements, les adverbiaux cardinaux peuvent être employés aussi bien avec des événements (ou des situations) qu'avec des occasions. C'est ainsi que la phrase (i) peut être ambiguë.

(i) John knocked on the door three times.

Elle peut signifier que John a frappé une fois à trois occasions différentes ou qu'il a frappé trois fois à une seule et même occasion. Cependant, même si l'adverbial dénombrable est assigné à l'occasion, il y a toujours un autre adverbial dénombrable assigné à l'événement, notamment 'une fois'. Par ailleurs, cet emploi disjoint des adverbiaux cardinaux, entre l'événement et l'occasion, n'est possible que dans le cas des prédications événementielles.

Les événements ne sont pas seulement dénombrables, mais ils peuvent fournir « un principe de dénombrement » (Mourelatos 1978 : 209). En effet, les questions figurant en (329), exigent des réponses déterminées.

- (329) a. How many times did the boat capsize ?
 'Combien de fois le bateau a-t-il chaviré ?'
 b. How many capsizings of the boat were there yesterday ?
 'Combien de « chavirements » du bateau y a-t-il eu hier ?'

Contrairement aux événements, les processus et les états ne donnent pas lieu aux nominalisations quantifiables, comme en témoignent les phrases de (330).

- (330) a. John pushed the cart for hours.
 'Jean a poussé le chariot pendant des heures.'
 a'. For hours there was pushing of the cart by John.
 'Pendant des heures il y avait du « poussage » de chariot par Jean.'
 b. John hates liars.
 'Jean hait les menteurs.'
 b'. *There is (a) hating by John of liars.

Les nominalisations des processus ne comportent pas d'article indéfini et ne sont pas considérées comme dénombrables, tandis que la formation de nominalisations à partir des états est tout à fait exclue. En revanche, ces deux types de prédication acceptent la quantification massive, donc indénombrable, du type *much* 'beaucoup', *enough* 'suffisamment'.

Selon Mourelatos, les événements occupent la même position vis-à-vis des autres types de situations (les processus et les états) que celle que les individus occupent vis-à-vis des masses, des propriétés ou des qualités.¹⁸⁶ Les individus ne sont pas homogènes¹⁸⁷ et une montre n'est pas faite de montres. D'une façon analogue, les événements ne sont pas homogènes non plus et le « chavirement » d'un bateau n'est pas fait de « chavirements ». En revanche, les masses sont homogènes et les parties de l'or sont de l'or également. Les processus sont homogènes de la même façon et peuvent prendre forme ou être délimités grâce à des expressions comme 'phases' ou 'périodes', à la manière de la délimitation des masses grâce aux noms de mesure ou de récipients.

¹⁸⁶ Mourelatos attribue cette analogie à Allen (1966) et mentionne également Taylor (1977) pour l'exploration de la même idée.

¹⁸⁷ Mourelatos préfère utiliser le terme aristotélicien (cf. Aristote *Parties des Animaux*), *homoeomerous*, qui signifie constitué de parties identiques.

Même si la description de Mourelatos est mise en place pour distinguer la prédication verbale événementielle des autres types de situations et ne porte pas directement sur les noms, nous retiendrons pour la suite le caractère dénombrable et non-homogène des événements.

2.2.2.3.3 L'événement en tant qu'entité dénotée par un type de nominalisation verbale

Dans les deux sections précédentes, la notion d'événement était surtout associée avec la prédication verbale : un événement était présenté soit comme une variable dans la structure d'un prédicat ou, à défaut, comme faisant partie d'une forme logique sous-jacente aux énoncés comportant des verbes d'action, ou bien un événement désignait une classe de verbes. Toutefois, le terme 'événement' connaît également un emploi en liaison directe avec des nominaux.

2.2.2.3.3.1 La distinction de Vendler : les faits par rapport aux événements

Vendler (1967) opère une distinction entre les objets, les faits et les événements et en fait correspondre à cette distinction une autre entre les noms véritables et deux types de dérivés déverbaux, imparfaits, d'un côté, et parfaits, de l'autre. Les déverbaux imparfaits sont définis par Vendler comme des nominalisations où un verbe est « toujours vivant » (Vendler 1967 : 131) et qui sont, par conséquent, compatibles avec les temps verbaux, les auxiliaires et les adverbes (cf. (331)).

- (331) a. John's singing the Marseillaise
'Jean chantant la Marseillaise'
- a'. John's having sung the Marseillaise
'Jean ayant chanté la Marseillaise'
- a". John's singing beautifully the Marseillaise
'Jean chantant magnifiquement la Marseillaise'
- b. That John sings
'Le fait que Jean chante'
- b'. That John sang
'Le fait que Jean ait chanté'
- b". That John sings well
'Le fait que Jean chante bien'

Les déverbaux parfaits sont des nominalisations où le verbe est « mort » et « devenu un nom » (Vendler 1967 : 131). Les nominaux parfaits sont, de ce fait, compatibles avec les articles, les adjectifs antéposés et le génitif objectif (cf. (332)).

- (332) a. The singing of the Marseillaise

- ‘Le chant de la Marseillaise’
- a'. The beautiful singing
‘Le chant magnifique’
- a". John’s singing of the Marseillaise
‘Le chant de la Marseillaise par Jean’
- b. The murder of Caesar¹⁸⁸
‘Le meurtre de César’
- b'. The bloody murder of Caesar
‘Le meurtre sanglant de César’

Les divisions opérées par Vendler sont fondées sur le comportement syntaxique de ces deux types de déverbaux par rapport aux contextes linguistiques que Vendler appelle *containers* ‘récipients’. Les contextes qui autorisent les nominaux parfaits sont plus sélectifs que ceux qui peuvent admettre les nominaux imparfaits, car ces derniers tolèrent parfois les nominaux parfaits également. Cependant, c’est la compatibilité des contextes entre eux qui fait ressortir des conclusions concernant la correspondance entre les événements et les déverbaux parfaits d’un côté et les faits et les déverbaux imparfaits de l’autre. En effet, les déverbaux imparfaits peuvent être modifiés par les adjectifs tels que *probable* ‘probable’ et *unlikely* ‘peu probable’, figurer comme sujets des verbes tels que *to surprise* ‘surprendre’ et *to cause* ‘causer’ et comme objets des verbes tels que *to mention* ‘mentionner’ ou *to deny* ‘dénier’. De plus, ce sont les mêmes nominaux qui peuvent se combiner avec les noms *fact* ‘fait’ et *result* ‘résultat’.

- (333) a. John’s having sung the Marseillaise is unlikely / probable.
‘Que Jean ait chanté la Marseillaise est improbable / probable.’
- b. His being able to sing well surprised me / caused the commotion.
‘Son aptitude à bien chanter m’a surprise / a causé un grand émoi.’
- c. I mentioned / denied his being able to sing.
‘J’ai mentionné / nié son aptitude à chanter.’
- d. His being able to sing well is a fact / a result of long training. (Vendler 1967 : 135-136)
‘Son aptitude à bien chanter est un fait / le résultat d’un long entraînement.’

En ce qui concerne les déverbaux parfaits, ils sont compatibles avec les adjectifs comme *fast* ‘rapide’, *slow* ‘lent’ ou *sudden* ‘soudain’, les prédicats prénominaux comme *to see* ‘voir’ ou *to hear* ‘entendre’ et postnominaux comme *to occur*, *to take place* ou *to last*. Ils sont également possibles dans les contextes à prépositions temporelles comme *after*

¹⁸⁸ Selon Grimshaw (1990), cette construction de Vendler doit être agrammaticale (Grimshaw 1990 : 82), ainsi que l’expression *murder of the policeman*, également répertoriée chez Higginbotham (2000 : 51).

‘après’ ou *until* ‘jusqu’à’ et dans les combinaisons à noms *event* ‘événement’,¹⁸⁹ *process* ‘procès’ et *action* ‘action’.¹⁹⁰ Tous ces contextes excluent les déverbaux imparfaits.

- (334) a. The murder of Caesar was sudden / fast.
‘Le meurtre de César a été soudain / rapide.’
- a'. *John’s singing the Marseillaise was sudden / fast.
- b. I saw the execution of the criminal.
‘J’ai vu l’exécution du criminel.’
- b'. *I heard John’s singing the Marseillaise.
- c. The uprising took place in May.
‘La révolte a eu lieu en mai.’
- c'. *John’s singing the Marseillaise occurred at dawn.
- d. The trouble started after the singing.
‘Les troubles commencèrent après le chant.’
- d'. *The trouble started after John’s singing the Marseillaise.
- e. The collapse of the Germans was a gradual process / an important event.
‘L’effondrement des Allemands fut un processus progressif / un événement important.’
- e'. *John’s singing the Marseillaise was a deliberate action / a painful event.

À partir du moment où Vendler démontre que les contextes sont compatibles entre eux, la conclusion suivante s’impose : les événements peuvent être rapides ou lents, ils peuvent commencer, durer ou avoir lieu, peuvent être vus ou ressentis, tandis que les faits et les résultats peuvent être probables, peuvent surprendre et être mentionnés ou niés, mais ils ne peuvent pas avoir une durée ou être observés, contrairement aux événements. Les événements sont donc des entités temporelles qui entretiennent une relation indirecte avec l’espace, contrairement aux objets qui sont dans l’espace sans lien direct avec le temps, tandis que les faits ne sont ni dans l’espace ni dans le temps.

¹⁸⁹ Il nous semble pourtant nécessaire de faire une distinction entre l’emploi du nom ‘événement’ en tant que nom technique d’une classe d’objets et son emploi dans la langue courante où il dénote « ce qui arrive et qui a quelque importance pour l’homme par son caractère exceptionnel ou considéré comme tel » (*Le Grand Robert*). La langue accepte donc des phrases telles que (i) et (ii), quoique les noms-sujets de ces phrases ne désignent pas forcément des événements au sens Vendlerien.

(i) Paul au lit à huit heures du soir est un événement.

(ii) Le Tour de France est un événement populaire et familial qui fait partie du patrimoine français. (*Le Monde* du 29 juillet 2003)

¹⁹⁰ Vendler admet qu’il y a des noms qui ne sont pas dérivés des verbes, mais ont cependant le comportement des déverbaux parfaits. Les noms ‘feu’ ou ‘blizzard’, par exemple, peuvent figurer dans les mêmes contextes que les noms ‘événement’ ou ‘action’ (Vendler 1967 : 141).

Les événements de Vendler sont ainsi associés aux noms déverbaux où le verbe a perdu son caractère verbal et qui sont devenus des noms véritables. Par ailleurs, ils sont opposés aux objets ou plutôt aux individus, qui, eux, n'ont pas d'extension temporelle, et aux faits et résultats, qui n'ont ni extension temporelle ni extension spatiale. En revanche, aucune distinction n'est faite entre les événements, les actions et les processus, les trois étant considérés comme entités temporelles.

2.2.2.3.3.2 Événements complexes vs événements simples chez Grimshaw (1990)

Selon Grimshaw (1990), tous les noms¹⁹¹ peuvent être divisés en deux catégories, ceux qui possèdent une structure événementielle et argumentale, appelés « complex event nominals », et ceux qui sont dépourvus des deux. Parmi ces derniers, on peut distinguer les noms d'événements simples et les noms de résultats.¹⁹² La plupart des noms sont ambigus, et c'est le contexte qui permet de trancher s'il s'agit d'événements complexes ou d'événements simples. Par exemple le nom *examination* 'copie d'examen/examen' de l'énoncé (335a) dénote une entité concrète et appartient donc à la classe des noms résultatifs, tandis que le même nom dans l'énoncé (335b) a pour référent un événement et possède des arguments obligatoires.

- (335) a. The examination was long / on the table.
'La copie d'examen était longue / sur la table.'
- b. The examination of the patients took a long time / *was on the table.
(Grimshaw 1990 : 49)
'L'examen des patients a pris longtemps / *était sur la table.'

La distinction entre les noms de résultats, définis comme désignant le résultat d'un processus ou un élément associé avec un processus, et les noms de procès, désignant un processus ou un événement, a été largement étudiée.¹⁹³ Cette distinction semble pourtant insuffisante pour Grimshaw, car, selon elle, les noms d'événements simples, qui dénotent des événements, mais auxquels manquent à la fois la structure événementielle et argumentale, comme *trip* ou *race*, ont un comportement syntaxique différent de celui des noms d'événements complexes.

¹⁹¹ Il semble que l'hypothèse de Grimshaw concerne surtout les noms dérivés des verbes quoique, parfois, elle fasse figurer dans ses démonstrations des noms non-dérivés, comme *trip* ou *event*.

¹⁹² Quoique consciente de la grande variété dans les types des noms, Grimshaw insiste sur l'importance de la distinction en termes de structures, événementielle et argumentale (Grimshaw 1990 : 106).

¹⁹³ Cf. entre autres Anderson (1983-1984), Lebeaux (1986), Zubizaretta (1987) et Levin et Rappaport (1988).

Le terme 'événement' n'est pas explicitement défini par Grimshaw (1990), mais il semble renfermer deux significations. Une fois utilisé pour délimiter le sens des noms qui désignent des événements, il semble être synonyme du nom 'procès' et dénoter des entités qui peuvent se produire et qui ont une durée (cf. la définition de l'événement selon Vendler). Toutefois, le même terme s'emploie pour désigner une structure événementielle (« event structure ») qui est définie comme une structure comportant des subdivisions aspectuelles, 'activité' et 'état'. La structure événementielle d'un verbe d'activité, par exemple, sera réduite à un sub-événement 'activité', tandis qu'un verbe d'accomplissement dans la classification de Vendler aura les deux sub-événements.¹⁹⁴ Par ailleurs, Grimshaw considère également qu'un verbe comporte une variable événementielle dans sa structure (cf. Davidson (1967) et Higginbotham (1985), ainsi que IV.2.2.2.3.1) et ce pour tous les verbes¹⁹⁵ (Grimshaw 1990 : 63). Le terme 'événement' semble donc posséder également le sens d'éventualité, acquis récemment dans les travaux linguistiques.

En ce qui concerne le terme 'événement complexe', on pourrait être tenté de trouver une correspondance entre ce terme, employé pour désigner un type de nominaux, et le même terme utilisé dans la description de la structure événementielle des verbes. Grimshaw fait référence aux verbes d'accomplissement, par exemple, comme aux verbes qui « dénotent un événement complexe » composé de deux subdivisions (Grimshaw 1990 : 26). Ce terme n'apparaît pourtant pas dans la description des verbes dont la structure événementielle ne comporte qu'un seul sub-événement, activité ou état respectivement. S'il en était ainsi, les noms d'événements complexes seraient identifiés comme des noms dérivés de verbes d'accomplissements ou d'achèvements,¹⁹⁶ autrement dit de verbes qui possèdent les deux sub-événements dans leur structure événementielle. Cependant, ce parallèle ne semble pas tout à fait en accord avec l'ensemble de la théorie de Grimshaw, car un nom comme *murder* est considéré comme le nom d'un événement simple malgré son rapport avec un verbe d'achèvement. En outre, un verbe d'activité comme *to strike* 'faire la

¹⁹⁴ La position de Grimshaw est fondée en partie sur l'analyse de Pustejovsky (1988).

¹⁹⁵ Grimshaw ne fait donc pas de distinction entre la variable *e* des verbes d'action et la même variable des verbes statifs. Ce qui est pertinent dans sa position, c'est la présence d'un argument supplémentaire dans la structure argumentale du verbe qui ne peut pas être considéré comme un argument externe (Grimshaw 1990 : 64).

¹⁹⁶ Cela aurait été en accord également avec la terminologie de Mourelatos pour qui les événements subsument ces deux classes de verbes, ainsi qu'avec la position de Davidson selon laquelle les événements dénotent des actions terminées (cf. Pianesi et Varzi 2000 : 34).

grève', par exemple, semble pouvoir donner lieu à un nominal d'événement complexe, comme dans (336).

- (336) a. Then, it was the turn of the factory workers to strike.
'Ensuite, ce fut au tour des ouvriers d'usine de faire grève.'
- b. The striking of the factory workers marked a turning point in the revolution.
'La grève des ouvriers d'usine a marqué un tournant dans la révolution.'

L'emploi du même terme dans le cas des nominaux et celui de la structure événementielle des verbes semble donc résulter d'une simple coïncidence.

La distinction qu'opère Grimshaw aboutit donc à une division des nominaux entre ceux qui possèdent une structure événementielle comme celle des verbes, et par conséquent, une structure argumentale, et les autres. Cette distinction est exclusivement syntaxique, puisque le partage est effectué grâce au comportement syntaxique différent des noms en question¹⁹⁷ sans conséquences sémantiques claires.¹⁹⁸

Parmi les particularités observées dans les noms d'événements complexes, nous pouvons mentionner les suivantes : ils ne se construisent qu'avec l'article défini *the*, autorisent les modificateurs aspectuels au singulier comme *frequent* et *constant* et refusent la pluralisation.

- (337) a. The / *A / *That frequent expression of one's feelings is desirable.
'L'expression fréquente de ses sentiments est souhaitable.'
- b. *The frequent expressions of one's feelings are desirable.

En outre, ils ne peuvent pas figurer dans la position prédicative ni se combiner avec les possessifs temporels. En revanche, ils admettent les mêmes modificateurs aspectuels que les verbes qui leur correspondent comme *in x hours* ou *for x weeks*.

- (338) a. *That was the assignment of the problem.
- b. *This semester's constant assignment of unsolvable problems led to disaster.
- c. The total destruction of the city in only two days appalled everyone.
'La destruction totale de la ville en deux jours a scandalisé tout le monde.'

¹⁹⁷ En ce qui concerne la différence entre les deux types d'arguments externes que peuvent prendre les nominaux, à savoir *R* et *Ev*, nous n'entrons pas dans le détail. Pour plus d'informations, voir Grimshaw (1990 : 63-68).

¹⁹⁸ La remarque de Grimshaw (1990 : 59) concernant la différence entre les noms d'événements complexes et les autres dans les termes de l'analyse sémantique interne de l'événement, possible en présence de la structure événementielle, nous semble beaucoup trop vague pour pouvoir être considérée comme une vraie distinction sémantique.

Par ailleurs, pour Grimshaw, les caractéristiques aspectuelles sont étroitement liées à la présence de la structure événementielle et les différences aspectuelles ne sont donc exprimables que dans les cas où une telle structure est bien présente.

Comme nous l'avons précisé ci-dessus, la plupart des noms en anglais sont ambigus, à l'exception des nominaux en *-ing* qui, eux, ont toujours un comportement de noms d'événements complexes.¹⁹⁹ Pourtant la distinction opérée par Vendler entre deux types de nominaux en *-ing* (*John's singing the Marseillaise* vs *John's singing of the Marseillaise*) n'est pas abordée par Grimshaw. Cependant, ce sont les noms caractérisés par Vendler comme des nominaux parfaits (ceux où le verbe est « bien mort ») qui figurent comme noms d'événements complexes chez Grimshaw. Ces derniers, comme les verbes leur correspondant, posséderaient donc bien une structure argumentale malgré le « décès du verbe ».

La plupart des noms, y compris les noms en *-ing*, ne sont donc « désambiguïsés » qu'en contexte, mais c'est pourtant ce même contexte qui fait partie des différences de comportement des deux classes de noms. On peut alors se demander, dans le cas des noms qui peuvent être considérés comme des noms d'événements complexes aussi bien que simples, si c'est la différence intrinsèque des noms qui se traduit par un comportement différent ou si c'est l'environnement linguistique qui impose la différence comportementale. En d'autres termes, le lexique possède-t-il deux noms *construction*, l'un étant pourvu et l'autre dépourvu d'une structure argumentale, ou s'agit-il d'un seul et même nom ? Dans ce dernier cas, le même nom aura, selon le contexte, soit le comportement des noms résultatifs, soit celui des noms processifs qui gardent encore quelques propriétés verbales, notamment la présence obligatoire des arguments.²⁰⁰

¹⁹⁹ Grimshaw ne mentionne pourtant pas les noms en *ing* qui peuvent avoir une lecture purement résultative comme *a building* ou *a painting*. Par ailleurs, la nominalisation aboutissant aux noms d'événements complexes présuppose la suppression de l'argument externe du verbe (selon la définition de Grimshaw, cf. III.2.1.2), car les noms de ce type doivent posséder leur propre argument externe *Ev* et, par conséquent, l'argument externe du verbe cesse d'être un argument pour les noms en questions. Il découle du raisonnement de Grimshaw que les verbes inergatifs qui ne possèdent pas d'autres arguments qu'externes ne pourront pas donner lieu aux nominalisations pourvues de structure, notamment aux noms en *-ing*. Cependant, tel n'est pas le cas, comme nous l'avons montré précédemment (cf. III.2.1.2). Pour les problèmes liés à la formation des noms en *ing* à partir des verbes inaccusatifs, voir également III.2.1.2.

²⁰⁰ Nous partageons entièrement le point de vue de Van de Velde (à paraître) pour qui, dans le cas des noms à double emploi, avec et sans structure argumentale, il s'agit d'un seul et même nom d'action qui peut figurer dans les constructions à degré différent de substantivation, appelées respectivement « nominalisations inachevées » et « nominalisations achevées ».

Quoi qu'il en soit, la distinction entre les noms d'événements complexes et les noms d'événements simples ne permet pas d'isoler une classe de noms qui désignent des événements et ne fournit pas non plus une définition opératoire d'un événement. Cette distinction témoigne simplement des différences syntaxiques qui peuvent se manifester dans le comportement des noms processifs, autrement dit des noms qui dénotent des entités qui ont une extension temporelle.

2.2.2.3.3.3 Les noms d'événements existent-ils en tant que classe ?

La notion d'événement peut donc paraître très confuse, sans limites strictes et même sans domaine d'application bien défini. Pourtant l'analyse de la variété des positions abordées permet d'aboutir à certaines conclusions généralisantes qui correspondent toutes, plus ou moins, à la réalité, même si cela nécessite quelques précisions ou modifications :

- Les phrases contenant un verbe d'action peuvent dénoter un événement (cf. Davidson *et al.*).
- Les événements subsument les achèvements et les accomplissements et s'opposent aux activités et aux états, *i.e.* aux processus sans bornes (cf. Mourelatos).
- Les événements sont donc des individus pourvus de limites par opposition aux masses (cf. Mourelatos).
- Les noms dénotant des événements sont des noms déverbaux où le verbe a perdu toutes ses propriétés verbales et sont donc de vrais substantifs (cf. Vendler).
- Les noms dénotant des événements ne se distinguent pas des noms dénotant des actions (cf. Vendler).
- Parmi les noms dénotant des événements, il y a ceux qui possèdent une structure argumentale, comme des verbes dont ces noms sont dérivés, et ceux qui n'ont pas de structure (cf. Grimshaw).

2.2.2.3.3.3.1 Dénoter un événement vs être un nom d'événement

Les phrases peuvent, en effet, dénoter des événements, pourvu qu'elles possèdent un verbe d'action, c'est-à-dire un verbe actif, par opposition à un verbe statif. Comme en témoignent les phrases de (339), la reprise anaphorique par le SN *cet événement* est

autorisée dans le cas des énoncés à verbe d'accomplissement aussi bien qu'à verbe d'activité.²⁰¹

- (339) a. On a enfin creusé le tunnel sous la Manche. Cet événement a marqué le début d'une nouvelle époque dans les rapports entre la France et l'Angleterre.
- b. Les cheminots ont manifesté à nouveau hier. Cet événement semble être passé inaperçu aux yeux du gouvernement.

De plus, une telle reprise est également possible à partir des SN contenant des noms dérivés de verbes d'action, qu'ils soient pourvus ou dépourvus de structure argumentale dans les termes de Grimshaw.

- (340) a. L'édification du Palais des Congrès par les ouvriers de plusieurs pays s'est achevée hier. Cet événement marque le début d'une nouvelle époque dans l'architecture du bâtiment administratif.
- b. Une manifestation violente a eu lieu hier place de la Bastille. Cet événement est passé inaperçu.

Cependant, il nous semble nécessaire de faire la distinction entre les SN qui peuvent dénoter un événement et les noms susceptibles d'être considérés comme des noms d'événements. Le contexte où le nom *événement* est employé d'une façon prédicative et où le SN sujet doit être restreint aux noms seuls, *i.e.* sans argument ni complément, permet de vérifier que les noms qui y sont autorisés sont bien des noms d'événements simples selon la terminologie de Grimshaw.²⁰²

- (341) a. *Une édification / un écrasement est toujours un événement.
- b. Une manifestation / un bombardement est toujours un événement.

A partir du moment où les noms doivent pouvoir apparaître dépouillés de leurs compléments, il ne peut s'agir évidemment que de noms sans structure argumentale. Le

²⁰¹ Nous employons le nom *événement* comme terme logique dans son sens large le plus neutre et non dans le sens courant du langage où il signifie quelque chose qui sort de l'ordinaire et qui a une importance particulière, publique ou privée. Le sens courant permet, en effet, la reprise anaphorique par le nom *événement* même des phrases sans verbe d'action proprement dit.

- (i) Pierre est resté au lit toute la journée hier. Cet événement a vite été remarqué par tous les membres de la famille.
- (ii) Mon mari voulait faire du bricolage l'autre jour. Cet événement va sûrement rentrer dans les annales de l'histoire familiale.

La reprise dans les phrases (i) et (ii) semble être autorisée grâce à l'emploi particulier des verbes d'état comme *rester* ou *vouloir* où ils désignent une occurrence de la situation caractérisée par un état en question. C'est le caractère extraordinaire de cette occurrence qui permet d'employer le terme 'événement'.

²⁰² Nous préférons parler plutôt en termes de degré de substantivation, comme le propose Van de Velde (à paraître). Les noms qui peuvent prendre des arguments représentent un degré moindre de substantivation que ceux qui peuvent fonctionner sans arguments en tant que substantifs véritables. Ces deux types de nominalisations sont respectivement appelées inachevée et achevée.

contexte mentionné ne fait rien ressortir d'imprévu. Il est toutefois intéressant dans la mesure où il permet de démontrer que tous les noms capables d'entrer dans des SN qui dénotent des événements ne constituent pas forcément, par eux-mêmes, des noms d'événements.

2.2.2.3.3.2 *Les noms d'événements vs les noms d'actions*

Maintenant que nous avons défini les noms qui peuvent figurer dans des contextes les identifiant comme noms d'événements, il convient de déterminer si ces noms forment une classe de noms d'événements, au même titre que les noms d'individus forment une classe de noms d'individus. Si nous considérons une phrase à prédicat identifiant, comme celle que l'on trouve dans (342), le nom *ours* dénote bien un individu et le référent de ce nom ne peut pas dénoter par exemple une masse (sauf si on massifie le terme en faisant référence à la matière *ours* sans contours propres, auquel cas l'emploi de l'article *un* ne sera pas de toute façon autorisé), ni un état, ni une action.

- (342) a. Un ours est un individu.
 b. *Un ours est une masse / un état / une action.

Toutefois, les noms identifiés comme noms d'événements peuvent également dénoter des actions.

- (343) a. Une manifestation est une action qui montre un certain engagement politique.
 b. Un bombardement est une action qui peut être qualifiée de criminelle.

Comme le démontre Van de Velde (à paraître), les mêmes noms peuvent fonctionner en tant que noms d'actions et en tant que noms d'événements. On ne peut donc pas dire du nom *manifestation* qu'il dénote toujours une entité appelée 'événement', comme on peut dire du nom *ours* qu'il dénote toujours un individu. La conclusion de Vendler n'est donc pas sans fondement. Effectivement, il n'y a pas de noms qui soient « intrinsèquement des noms d'événements » (Van de Velde à paraître). Tous sont aussi en même temps des noms d'actions.²⁰³ Les événements supposent donc des actions, mais les deux notions ne se recouvrent pas. Les noms d'événements ne forment donc pas une classe en soi. Ils font partie des noms d'actions, mais pour qu'on puisse les appeler 'événements', les actions doivent être présentées comme entités pourvues de certaines propriétés.

²⁰³ Nous employons le terme *action* dans son sens le plus large où il dénote tout simplement un procès dynamique.

2.2.2.3.3.3.3 *Comment doit être envisagée une action pour qu'on l'appelle 'événement' ?*

Selon Van de Velde (à paraître), un événement est une action qui est envisagée de la manière suivante :

- comme terminée ou achevée, dotée des limites propres ;
- comme ponctuelle, *i.e.* sans durée ;
- comme dotée d'un ancrage spatio-temporel ;
- comme autonome, complète en elle-même sans rapport avec son sujet.

2.2.2.3.3.3.3.a **Caractère terminé et délimité de l'action**

Comme nous l'avons remarqué précédemment, les phrases contenant un verbe d'action peuvent dénoter des événements. Cependant, une contrainte semble peser sur la reprise anaphorique par le SN *cet événement*. Cette contrainte n'est pas liée au type d'action dénotée par le verbe, puisque les activités sont aussi bien autorisées que les accomplissements et les achèvements, mais elle est de nature aspectuelle. Comme l'a montré Van de Velde (à paraître), une phrase ne se prête pas à une telle reprise si elle relate une action à l'aspect inaccompli.

- (344) a. Les ouvriers sont en train de manifester en masse. ???Cet événement est très inattendu. (Van de Velde à paraître)
- b. Ils continuent à changer les rideaux dans la salle de conférence. ???Cet événement ne passera pas inaperçu.

La même contrainte est valable pour les noms susceptibles de fonctionner comme noms d'événements. Un des contextes qui ne permet pas l'interprétation événementielle des noms d'actions est celui à prédicat aspectuel non-fini.

- (345) a. La manifestation pacifiste continue à se dérouler.
- b. La prochaine action militante va sûrement se dérouler durant quelques semaines.
- c. *Cet événement va se dérouler durant quelques semaines / s'est déroulé en quelques heures.

Les événements sont donc des actions présentées comme terminées et bornées. Pour qu'une activité, action homogène atélique, puisse dénoter un événement, il faut qu'elle acquière des bornes. Sans se transformer en accomplissement ou en achèvement, une activité peut se délimiter non par un terme visé, mais par des bornes temporelles. Ainsi le nom *voyage*, qui dénote une activité forcément bornée par son début et sa fin, et

le nom *marche*, accompagné d'un modifieur temporel délimitant, peuvent figurer dans les contextes événementiels.

- (346) a. Notre voyage a eu lieu en mars.
 b. Cette marche de huit heures est un événement sportif digne d'intérêt.

2.2.2.3.3.3.b Le caractère ponctuel de l'action

Les événements sont des actions visées comme ponctuelles, *i.e.* sans durée. Même si, conformément à la position de Vendler (1967), les noms susceptibles de figurer dans les contextes événementiels acceptent les constructions où leurs référents sont présentés comme pourvus d'une durée (cf. (347a-c)), un tel emploi est incompatible avec une interprétation strictement événementielle (cf. (347d)).²⁰⁴

- (347) a. La dernière manifestation des ouvriers a duré presque toute la journée.
 b. Un bombardement dure en général quelques minutes.
 c. Leur traversée de l'Amérique a pris trois mois.
 d. *Cet événement a duré toute la journée / a pris trois heures.

Les prédicats qui situent les événements appartiennent tous à la classe des achèvements, verbes qui présupposent un franchissement instantané de limite, comme *arriver*, *se produire* ou *survenir*. Le prédicat *avoir lieu*, le plus passe-partout pour les noms d'événements, n'est effectivement compatible qu'avec des circonstanciers de temps qui datent, c'est-à-dire qui « situent ponctuellement dans le temps » (cf. Van de Velde (à paraître)).

- (348) a. *Un bombardement a eu lieu ce matin pendant / en deux heures.

²⁰⁴ Van de Velde (à paraître) signale l'emploi erroné du terme 'événement' combiné avec un prédicat de durée dans les exemples de Grimshaw (1990 : 59), tel que (i).

(i) The event took three weeks.

Quoique Vendler (1967) ne mentionne pas explicitement ce type d'exemple, son raisonnement doit sûrement les autoriser. Selon lui, à partir du moment où les nominaux parfaits sont compatibles avec les prédicats, tels que *to last* ou *to take some time*, rien n'empêche le nom *event* de figurer dans les mêmes contextes syntaxiques. Il faut noter, toutefois, que l'emploi du nom français *événement* et de son équivalent anglais ne se recouvrent pas parfaitement, car le terme anglais possède plusieurs sens dans le langage courant, dont au moins deux peuvent être compatibles avec le prédicat de durée. Dans (ii), le nom signifie une fête ou un événement mondain (dans cet emploi du nom, le terme français peut à la limite être envisagé dans sa durée également), tandis que, dans (iii), ce même terme prend la signification 'une épreuve sportive'.

(ii) The Dursleys were entertaining again. This time, the event lasted a bit longer than last time, let's say two hours.

(iii) The track event stretched over three days.

Cependant, dans son emploi neutre où ce terme peut servir d'hyperonyme aux noms d'événements comme *bombardement*, *manifestation* ou *incendie*, il n'est pas compatible avec les prédicats de durée.

(iv) He swam across the English Channel. *This event took / lasted twelve hours only.

- b. Un bombardement a eu lieu ce matin à dix heures. (Van de Velde à paraître)

Selon Vendler (1967), les événements entretiennent un rapport direct avec le temps et indirect avec l'espace. Ils ont donc une extension temporelle sans avoir d'extension spatiale. Un point de vue semblable figure chez Kim (1966) qui considère que les événements sont localisables dans l'espace de façon « dérivée ». Ce sont les participants qu'on localise d'abord et c'est seulement ensuite qu'on peut localiser les événements par rapport à ces participants (Kim 1966 : 234). Nul ne doute que les événements soient des entités abstraites, envisagées comme séparées de leurs participants, et qu'il n'y a pas de bombardement sans les avions qui larguent des bombes, ni de manifestation sans manifestants. Cependant, comme le signale Van de Velde (à paraître), les événements sont situés dans l'espace et dans le temps, comme tous les individus ; seulement les événements n'occupent pas plus d'espace qu'ils n'occupent de temps. « Leur surgissement est visé comme ponctuel » (Van de Velde à paraître).

2.2.2.3.3.3.c L'ancrage spatio-temporel

L'individuation de l'action implique un ancrage spatio-temporel, ce qui revient à affirmer une existence qui n'est possible qu'une fois une phrase formée. Comme le rappelle Van de Velde (à paraître), une action *tracer un/ce cercle* n'est pas une expression référentielle et ne le devient qu'avec l'emploi d'un temps fini. Un verbe seul ou un SV, *i.e.* un verbe avec ses compléments, n'a pas de valeur référentielle ; seule une phrase en a une. C'est pour cette raison que les phrases (349a,b) sont agrammaticales, tandis que la phrase (349c) est parfaitement bien formée.

- (349) a. *Partir est un événement douloureux.
 b. *Bombarder des villes, même celles de l'ennemi, est un événement atroce.
 c. Bombarder des villes est une action criminelle.

Un événement peut donc être défini comme « ce à quoi réfère une phrase contenant un verbe d'action à un temps fini comportant une affirmation » (Van de Velde à paraître), ou tout simplement comme une action dotée d'un ancrage spatio-temporel.

Cette particularité des événements peut expliquer, par ailleurs, la restriction qui pèse sur l'emploi des circonstanciels de lieu dans les phrases contenant les noms d'interprétation événementielle. Les adverbes qui modifient le verbe ne sont pas autorisés, et seuls les adverbes dits de phrase peuvent se combiner avec les noms

d'événements.²⁰⁵ La position canonique de ces derniers est une position extralinguistique où l'ensemble de la phrase se situe dans leur domaine, position non-autorisée pour les adverbes verbaux. Pour revenir à l'événement du « poignardage » de César par Brutus, nous constatons, avec Van de Velde (à paraître), que le circonstanciel de lieu, tel que *dans le dos*, n'est pas un adverbe de phrase et, par conséquent, ne peut pas se combiner avec un nom d'événement, contrairement à l'adverbe *au Sénat*.

- (350) a. *Dans le dos, Brutus poignarda César.²⁰⁶
 a'. *Ce fameux poignardage a eu lieu dans le dos.
 b. Au Sénat, Brutus poignarda César.
 b'. Ce fameux poignardage a eu lieu au Sénat.

2.2.2.3.3.3.d L'événement en tant qu'individu autonome

Une action est toujours associée à un sujet logique, qu'il soit animé ou non, tandis qu'un événement est plutôt perçu comme une entité complète en elle-même, sans lien avec un sujet quel qu'il soit. Comme nous l'avons signalé précédemment, les noms qui ne manifestent qu'un degré minimal de substantivation, en d'autres termes, qui ne fonctionnent que comme des nominalisations inachevées, ne peuvent pas constituer les noms d'événements. En revanche, les noms complètement débarrassés de leurs compléments peuvent être considérés comme les noms d'événements par excellence. Dans les contextes événementiels, tout lien avec un participant est donc impossible, contrairement aux contextes où référence est faite aux actions.

- (351) a. *Le débarquement des Américains sur la lune a été de leur part un événement sensationnel.
 a'. Le débarquement des Américains sur la lune a été de leur part une action d'éclat. (Van de Velde à paraître)
 b. *Un bombardement est la plupart du temps un événement volontaire.
 b'. Un bombardement est la plupart du temps une action volontaire.

Les événements sont donc des actions visées comme coupées de leurs participants, présentées comme autonomes et, de ce fait, comme ayant un statut d'individu. En conséquence, les noms d'événements peuvent figurer dans les simples phrases d'affirmation d'existence comme des noms d'individus véritables.

²⁰⁵ Les adverbes de phrase sont les prédicats de deuxième degré qui s'appliquent à l'affirmation de la relation sujet-prédicat pour un temps déterminé (cf. Van de Velde à paraître).

²⁰⁶ Nous ne prenons pas en compte l'interprétation emphatique de cette phrase où le circonstanciel de lieu portera la valeur contrastive, par exemple.

(i) Et Brutus poignarda César dans le cœur ! – Mais non, dans le dos ! Dans le dos, Brutus poignarda César !

- (352) a. Il y a un incendie.
 b. Il y a des oursons blancs aux yeux bleus.
 c. Il y a un ours dans mon jardin.

Toutefois, comme l'a démontré Van de Velde (à paraître), le parallélisme entre les phrases existentielles événementielles et celles à noms d'individus véritables est imparfait en ce qui concerne le temps et l'espace. Tout d'abord, le présent de la phrase (352b) est interprété comme indéterminé, englobant en dehors de limites bien définies le passé, le présent et le futur. La phrase postule l'existence d'individus d'un certain type, existence qui ne va pas de soi et qui est affirmée grâce à la construction *il y a*, qui équivaut, dans ce contexte, au verbe *exister*.

- (353) a. Il y a des oursons blancs aux yeux bleus.
 b. Il existe des oursons blancs aux yeux bleus.

Le cas de la phrase (352c) est différent dans la mesure où prédiquer une simple existence d'un individu n'a pas de sens. L'affirmation de l'existence doit donc porter sur l'existence d'un individu dans un endroit particulier, d'où le caractère obligatoire du circonstanciel de lieu.

En ce qui concerne les événements, le présent de la phrase (352a) est forcément interprété comme le présent de l'énonciation. L'acceptabilité de la phrase s'améliore donc si l'on y ajoute le circonstanciel *en ce moment*. Le fait de poser un événement implique une localisation temporelle et spatiale. On ne dira pas que les événements existent, mais qu'ils ont lieu ou qu'ils se produisent.²⁰⁷ Contrairement aux objets qui sont localisés directement dans l'espace, mais seulement indirectement dans le temps, les événements possèdent des coordonnées spatio-temporelles, comme en témoignent les questions de (354b,c).

- (354) a. Un incendie a eu lieu.
 b. Où a-t-il eu lieu ?
 c. Quand a-t-il eu lieu ?

²⁰⁷ Il est intéressant de remarquer que les formules logiques associées aux événements postulent toujours leur existence. La forme logique associée à la phrase *Brutus poignarda César*, $\exists(e)$ [Poignardage(e) & Sujet(B,e) & Objet(C,e)] est paraphrasable par 'Il existe un événement, tel que *Poignardage*, etc.' Une telle approche des événements est assez cohérente avec les données linguistiques qui présentent les événements comme s'il s'agissait de vrais individus.

La possibilité même de formuler ces questions laisse supposer que le lieu aussi bien que le temps sont les attributs d'un événement (cf. Van de Velde à paraître).

2.2.2.3.4 En guise de conclusion

Pour résumer notre position sur les noms d'événements, rappelons qu'il n'y a pas de classe de noms d'événements, car tous les noms qui ont une interprétation événementielle peuvent figurer dans les contextes réservés aux noms d'actions. En revanche, il y a bien des constructions qui exigent une interprétation événementielle et notamment la structure existentielle en *il y a* et celle à expression *avoir lieu*. La langue, qu'elle soit le français ou l'anglais, présente les événements comme des individus autonomes, dotés de limites propres et de coordonnées spatio-temporelles, visés comme ponctuels et s'ordonnant les uns par rapport aux autres comme des points sur l'axe du temps.

2.2.2.4 Les noms météorologiques de procès dynamiques

2.2.2.4.1 Les noms actifs à référent dynamique

Les noms de météores dénotant des perturbations atmosphériques et des mouvements de l'atmosphère ou des déplacements de l'air, en d'autres termes des phénomènes qui impliquent une action, se rapprochent, dans leur comportement, des noms d'actions en général et, dans certains emplois, des noms d'événements en particulier. Le caractère dynamique des phénomènes météorologiques concernés est particulièrement important pour distinguer les noms dénotant ces procès dynamiques des noms d'états météorologiques qui, eux, dénotent des phénomènes statiques.

2.2.2.4.1.1 Les noms dont les référents possèdent une durée

Ces noms météorologiques peuvent dénoter des entités pourvues d'étendue temporelle. Par conséquent, ils se combinent avec les spécifieurs temporels et, comme les noms d'activités ordinaires, désignent des procès homogènes à déroulement continu. Comme nous l'avons déjà signalé dans le cas des noms de précipitations (cf. IV.2.2.2.1.9), cette nature homogène des procès permet leur division en fractions de temps ou l'accumulation de telles fractions, de façon exactement parallèle à ce qui se passe avec les matières, qui se prêtent à une division ou à une accumulation spatiale. Les spécifieurs temporels opèrent ainsi un découpage d'une action perçue de l'intérieur, sans limites temporelles propres.

- (355) a. J'ai fait un voyage agréable à Gênes, sauf que j'y ai eu la fièvre et qu'en revenant nous avons eu en mer 48 heures d'une tempête épouvantable, où du reste les enfants et leur mère ont déployé leur bravoure accoutumée. (G. Sand, *Correspondance*, 1839)
- b. Et ne sont-ils pas libres de la liberté du destin ? Saccagé le jardin des fiançailles en un soir soudain de tornade Fauchés les lilas blancs, [...]. (L. S. Senghor, *Hosties noires*, 1948)
- c. Aux champs, un rayon de soleil ou quelques heures de vent rendent l'air sain et la terre propre. (G. Sand, *Histoire de ma vie*, 1855)

Les noms de météores dénotant des procès dynamiques sont les seuls noms météorologiques qui autorisent l'emploi des noms fonctionnant comme spécifieurs temporels en position de complément. Le passage à une structure à complément implique également un changement d'article. Les noms de météores acquièrent ainsi un article indéfini *un* et dénotent des individus pourvus de limites temporelles propres, définies par le complément temporel. Comme dans le cas des noms d'activités (cf. *marche*), ce passage à l'article indéfini ne produit aucun autre changement de sens que « celui qu'induit le passage de l'absence à la présence d'une limite » (Van de Velde 1995 : 234). Cette présence de limites transforme un procès vu comme homogène en une entité vue comme autonome puisque dotée de contours temporels. Par conséquent, les noms météorologiques susceptibles d'accueillir un complément temporel peuvent dénoter des événements véritables.

- (356) Jeudi 23 janvier. Une tempête de deux jours. Ce matin, avant déjeuner, je regarde au fond du jardin, et je ne vois plus mon grand arbre tout habillé de lierre [...]. (E. de Goncourt & J. de Goncourt, *Journal : mémoires de la vie littéraire*, 1890)

Cette capacité des noms météorologiques en question à dénoter des individus autonomes est à la base de l'emploi des spécifieurs temporels avec ces noms de météores au pluriel. Dans le cas où le spécifieur temporel dénote une fraction de temps trop longue pour une seule occurrence du phénomène atmosphérique en question, le nom de météore s'emploie en effet au pluriel. L'expression dénote ainsi une fraction de temps saturée par un ensemble d'événements.

- (357) Un matin, après quelques semaines de giboulées et de tempêtes, j'entendis dans ma cheminée – au lieu du vent informe, élastique et sombre qui me secouait de l'envie d'aller au bord de la mer – le roucoulement des pigeons [...] (M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, 1920)

2.2.2.4.1.2 Le déterminant *tout le* et le parcours d'une durée

Le déterminant *tout le* ne s'applique qu'aux noms dont les référents peuvent être visés comme une somme de parties (cf. IV.2.2.2.1.4). Dans le cas des procès dynamiques, il s'agit de parties temporelles et le parcours effectué par le déterminant *tout le* porte ainsi sur la durée du phénomène en question.

- (358) a. Nous sommes restés, pendant tout l'orage, à la maison.
 b. Toute la tempête n'a duré que dix minutes, mais les dégâts étaient pourtant énormes.

Un autre moyen linguistique d'effectuer un parcours de la durée des référents des noms météorologiques en question sont les expressions *d'un bout à l'autre* et *du début à la fin* qui portent sur le procès dynamique contenu entre deux limites temporelles.

- (359) L'orage d'hier a été d'un bout à l'autre / du début à la fin d'une violence extrême.

Toutefois, contrairement aux actions ordinaires, quelques procès dynamiques météorologiques peuvent être assimilés aux matières. Les noms dénotant de tels procès peuvent se combiner avec le déterminant *tout le* pour désigner la totalité de la substance précipitée pendant le phénomène en question. Comme dans le cas des noms de matières météorologiques (cf. IV.2.2.2.1.4), la délimitation spatiale de la matière n'est pas nécessaire et le SN *tout l'orage*, en l'absence de toute précision, dénote toute la matière précipitée par l'orage dans l'endroit où se trouve l'énonciateur au moment du discours.

- (360) Je le trouvai sur la terrasse [...], surveillant l'entrée de la tour carrée et recevant tout l'orage sur le dos. (G. Leroux, *Le Parfum de la dame en noir*, 1908)

Cet emploi est cependant limité aux noms météorologiques qui dénotent des phénomènes accompagnés de précipitations, comme *averse* ou *orage*.

2.2.2.4.2 Les prédicats événementiels

Comme nous venons de le voir, les noms météorologiques de procès dynamiques peuvent dénoter des individus autonomes pourvus de limites temporelles propres et entrer ainsi dans des contextes strictement événementiels. On trouve donc ces noms dans les structures existentielles en *il y a* à l'aspect accompli où l'on pose l'existence d'un événement survenu, présenté comme ponctuel et pourvu de coordonnées spatio-temporelles.

- (361) a. Il y avait eu la veille une petite averse. (A. Dhôtel, *Le Ciel du faubourg*, 1956)

- b. Un matin il y eut un orage ; je m'amusais avec tante Lili dans la salle à manger quand la foudre tomba sur la maison [...]. (S. de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, 1958)
- c. Il y eut une tempête. Tout disparut sous l'eau noire. (E. Zola, *La Fortune des Rougon*, 1871)

A nouveau, le constituant locatif semble être bien présent avec des noms de météores, car l'existence des événements en question est postulée pour le *hic* et *nunc* de l'énonciateur, exactement comme dans le cas des verbes météorologiques (cf. III.2.3.3), ce qui rend les noms d'événements météorologiques distincts des noms d'événements ordinaires.

Comme le démontre Van de Velde (à paraître), les événements peuvent être situés dans le temps grâce à un couple copulatif qui se trouve en distribution complémentaire, à savoir *y avoir* et *avoir lieu*. La structure en *il y a* est réservée aux tournures existentielles, tandis que la structure en *avoir lieu* est strictement prédicative. Les noms d'événements météorologiques, comme les noms d'événements ordinaires, acceptent ces deux types de construction et peuvent figurer dans la structure prédicative précédés d'articles indéfinis. La copule *y avoir* suivie d'une localisation temporelle implique qu'un ensemble d'événements contenus dans la période délimitée par le complément temporel, même s'il s'agit d'un moment ponctuel, n'est pas vide et contient un sous-ensemble composé de l'événement en question (cf. Van de Velde à paraître).

- (362) a. Un orage / une tempête / une averse a eu lieu ce matin à l'aube.
 b. Il y a eu un orage / une tempête / une averse ce matin à l'aube.

La localisation spatiale est à nouveau limitée, en l'absence de précisions, à la présence de l'énonciateur et provient du nom météorologique en question.

Les noms météorologiques dénotant des procès dynamiques ne sont pourtant pas homogènes et forment une sorte de spectre qui va des noms comme *averse*, qui n'envisagent le procès que de l'extérieur comme pourvu de ses propres limites, jusqu'aux noms comme *vent*, qui ne dénotent que des procès homogènes sans contours propres. Ce caractère non-délimité du phénomène 'vent' empêche le nom *vent* de figurer dans des contextes proprement événementiels, même pour dénoter un coup de vent, une rafale ou une bourrasque.

- (363) *??Un vent particulièrement violent a eu lieu / s'est produit ce matin.

2.2.2.4.3 Entre les matières et les activités

Comme nous l'avons signalé précédemment (cf. IV.2.2.2.3.3.3.d), l'emploi du temps présent dans la structure existentielle en *il y a*, employée avec les noms d'événements, renvoie au présent de l'énonciation et non au présent indéterminé que l'on obtient avec les noms d'individus dans les phrases hors contexte (cf. *Il y a des cygnes noirs*). Ainsi la structure en question fonctionne comme une structure événementielle, comme dans son emploi avec l'aspect accompli, et pose un événement qui a lieu ou qui se produit, et non la simple existence comme dans le cas des noms d'individus concrets. Dans le cas des événements météorologiques, la localisation de l'événement en question, en l'absence de toute précision, reste, comme on pouvait l'imaginer, liée à l'énonciateur.

(364) Je reste à la maison pour t'écrire, surtout qu'il y a un orage.

Cependant, les noms d'événements météorologiques peuvent figurer dans la structure en *il y a* précédés de l'article partitif et on retrouve ainsi une interprétation d'activité homogène non-bornée.

(365) Je reste à la maison pour t'écrire, surtout qu'il y a de l'orage.

Ce comportement des noms météorologiques en question peut alors être assimilé à celui des noms d'activités ordinaires qui peuvent prendre les articles *un* ou *du* en fonction du point de vue adopté sur une activité dénotée. Le SN *de l'orage* n'envisage donc plus le phénomène 'orage' comme une entité autonome pourvue de limites temporelles, mais comme une activité sans bornes, au même titre que le SN *de la marche*.²⁰⁸ Toutefois, l'emploi de ce dernier est tout à fait exclu dans la structure existentielle en *il y a*. L'énoncé (366a) est agrammatical et ne peut pas signifier qu'une activité particulière a lieu quelque part, tandis que les énoncés (366b,c) à noms d'activités météorologiques sont tout à fait acceptables.

- (366) a. *Il y a de la marche (ici / dans cette forêt).
 b. Ce soir-là il y avait du vent. (A. Dhôtel, *Le Village pathétique*, 1943)
 c. Ces dangers, ce spectre, cette musique, cette odeur de pourriture... et il y a de l'orage. (J. Cocteau, *La Machine infernale*, 1934)

Ainsi les noms d'activités ordinaires ne peuvent pas figurer dans les structures existentielles où ils dénoteraient une activité coupée de tout participant. Les noms météorologiques d'activité, étant dépourvus de participants à la base, sont donc les seuls

²⁰⁸ Pour plus d'informations sur les noms d'activités ordinaires, voir Van de Velde (1995, 1997).

à pouvoir figurer dans les structures existentielles en tant que noms de procès homogène. Cet emploi est en fait réservé aux noms de météores qui dénotent des procès dynamiques envisageables en dehors de leurs limites temporelles. Les noms *averse* et *tornado* ne possèdent donc pas un tel emploi.

(367) *Ce soir-là il y avait de l'averse / de la tornade.

De plus, les noms météorologiques de procès dynamiques peuvent figurer dans la structure en *il y a* en présence du circonstanciel *dans l'air*.

(368) Il y a de l'orage dans l'air. (E. Vogüé, *Les Morts qui parlent*, 1899)

L'emploi de cette construction avec les noms d'action ordinaires aboutit à un fort effet de massification et à une interprétation métaphorique, ce qui n'est pas du tout le cas avec les noms d'événements météorologiques.

(369) a. Il faut descendre dans la cave. Il y a du bombardement dans l'air.

b. Prépare vite tes baskets. Il y a de la marche dans l'air.

Cette structure en *il y a* avec les noms météorologiques de procès dynamiques ne peut plus être considérée comme une véritable structure événementielle. Le comportement des noms de météores en question se rapproche dans ces conditions de celui des noms de matières, car de l'orage dans l'air n'est pas une massification métaphorique comme celle qu'on peut imaginer dans le cas d'un bombardement, ni une activité en déroulement comme dans le cas d'une activité ordinaire, mais bel et bien une saturation de l'espace par les manifestations annonciatrices du phénomène en question, comme s'il s'agissait d'une matière pourvue d'une étendue spatiale. Dans le cas des phénomènes météorologiques qui ne font aucune référence à la matière tangible, la saturation de l'espace peut être comparable à celle qu'on obtient dans le cas des états atmosphériques. Cependant, c'est bien l'aptitude des noms d'états météorologiques à fonctionner comme des noms de matières qui permet un tel emploi.

La structure en *il y a* avec les noms météorologiques de procès dynamiques, comme dans le cas des noms de matières météorologiques véritables, n'exige pas la présence explicite d'un locatif, alors que dans le cas des noms de matières ordinaires l'absence de la localisation rend l'énoncé sinon agrammatical, du moins impossible à interpréter. En effet, l'affirmation de l'existence d'une matière doit porter sur son existence dans un endroit particulier et, dans le cas de la matière météorologique, le simple emploi d'un nom de météore renvoie à la situation de l'énonciation. Toutefois, la présence du circonstanciel locatif *dans l'air*, sans localiser la présence du phénomène en

question, peut être considérée comme localisant, d'une manière précise, la présence de la matière météorologique.

2.2.2.4.4 Les individus à limites propres et leur détermination

2.2.2.4.4.1 L'article *un* et le pluriel à quantification

Dans la mesure où la plupart des procès dynamiques météorologiques peuvent être envisagés de deux manières, soit de l'intérieur sans limites dans le temps, soit de l'extérieur enfermés entre deux bornes temporelles, la majorité des noms correspondant à ces procès peuvent se construire aussi bien avec l'article partitif des entités homogènes qu'avec l'article indéfini *un* des individus autonomes.

- (370) a. Le second jour de leur navigation traînante, un orage couvrit le ciel et ils descendirent dans la cale dont Orazio ferma l'entrée avec des plaques de tôle. (J. Duvignaud, *L'Or de La République*, 1957)
- a'. Mais il fait encore bien chaud. Il va y avoir de l'orage, je sens cela. (Cl. Mauriac, *La Marquise sortit à cinq heures*, 1961)
- b. Il voit par exemple qu'un homme a été tué par un fragment de rocher qui s'est détaché au cours d'une tempête. (H. Bergson, *Les Deux sources de la morale et de la religion*, 1932)
- b'. Tant de choses qu'on imagine quand on est tout seul, et de la tempête dehors ! (G. Roy, *Bonheur d'occasion*, 1945)

Toutefois, parmi les noms météorologiques en question, on trouve des noms qui tendent plus vers l'article *un* (cf. (371a,b)) et d'autres qui tendent plus vers l'article massificateur *du* (cf. (371c)).

- (371) a. Le ciel se couvrait peu à peu, laissant présager une averse, et le soleil ne caressait plus l'or des maillots, ne passait plus ses mains d'orange sur les genoux. (R. Fallet, *Le Triporteur*, 1951)
- b. Une tornade, durant la nuit, avait un peu rafraîchi l'atmosphère ; néanmoins il faisait encore une belle chaleur. (A. Gide, *Voyage au Congo*, 1927)
- c. Des milliers de tours de manège se mêlent dans ma mémoire, je me souviens qu'il fait toujours froid et qu'il y a toujours du vent aux abords des chevaux de bois [...]. (G. Brisac, *Week-end de chasse à la mère*, 1996)

Le SN *un vent* n'est pourtant pas complètement exclu, bien que l'emploi de l'article *un* avec le nom *vent* soit surtout lié à la présence explicite de la modification. Le SN *un vent* peut, d'une part, et de façon très marginale, avoir une lecture événementielle et dénoter une bourrasque ou un coup de vent (cf. (372a)) et, d'autre part, dénoter un type particulier de vent (cf. (372b)) auquel cas le comportement de ce nom se rapproche de celui des noms de matières.

- (372) a. Un vent, une tempête se lève à l'est, clame-t-il. (J. Lanzmann, *La Horde d'or*, 1994)
- b. Crois-moi, ce qu'un vent porte, un autre vent l'enlève ; chaque heure a sa pensée, et chaque nuit son rêve [...]. (A. de Lamartine, *La Chute d'un ange*, 1838)

L'aptitude des noms météorologiques de procès dynamiques à dénoter des événements, c'est-à-dire des individus autonomes, est à l'origine de la formation du pluriel à quantification, impossible avec les noms météorologiques de matières et d'états. La quantification porte alors sur les événements perçus comme ponctuels et capables de se reproduire. Le SN *deux averses* désigne ainsi deux occurrences du phénomène 'averse' posées comme deux points sur l'axe du temps.

- (373) a. Nous reçûmes ensemble deux averses au bois de Boulogne. (J. Michelet, *Journal*, 1860)
- b. [...] nous avons eu deux tempêtes assez fortes depuis huit jours. (A. de Lamartine, *Correspondance générale*, 1833)
- c. Depuis plus d'un mois il ne pleuvait pas, deux orages avaient éclaté dont toute la pluie s'était perdue dans la mer [...]. (H. Queffélec, *Un recteur de l'île de Sein*, 1944)

Le nom *vent* semble être le seul nom météorologique qui puisse se combiner avec les numéraux pour dénoter aussi bien le pluriel des individus que des sous-espèces. Cependant, le cas où il s'agit d'une pluralité d'individus constitue en quelque sorte un prolongement de la pluralité des sous-espèces, car les individus dénombrés sont bien ceux que l'on distingue par leur orientation, laquelle constitue le critère de constitution des sous-espèces. Autrement dit les deux vents présentés comme deux forces qui agissent en même temps sont bien deux types de vent. Il semble donc impossible de quantifier les occurrences du phénomène 'vent' et le référent du SN *deux vents* ne peut jamais être équivalent à celui du SN *deux rafales de vent*.

- (374) a. La gelée noire se produit toujours par le vent nord ou est, ou si les deux vents sont réunis par le nord-est. (H. Tscheuschner, *Prévision du temps sans instrument*, 1919)
- b. Deux vents, l'un, par la cheminée, l'autre, par la fenêtre, courent l'un contre l'autre et sifflent de rage dans ma chambre. (J. Renard, *Journal*, 1910)

2.2.2.4.4.2 L'interrogatif *quel*

Comme les noms d'événements ordinaires, les noms d'événements météorologiques peuvent se combiner avec le déterminant *quel* interrogatif proposant un choix entre des

individus. Cette distinction se fait sur la base d'une identification temporelle, puisque chaque événement autonome possède ses propres coordonnées spatio-temporelles. Les événements météorologiques sont ainsi identifiés par leur date, exactement comme les événements ordinaires.

- (375) a. Quel bombardement a été le plus meurtrier ? – Celui du 15 mai bien sûr.
 b. Le toit a été emporté par un orage / une tempête / un ouragan. – De quel orage / quelle tempête / quel ouragan s'agit-il, Madame ?

Le nom *vent* possède à nouveau un comportement particulier, puisqu'à la place d'un choix entre différentes occurrences temporelles du phénomène 'vent', l'emploi du déterminant interrogatif *quel* propose un choix entre les sous-espèces de ce phénomène, comme dans le cas des noms de matières. Même une spécification temporelle semble renvoyer plutôt au type de vent qui se manifeste à un moment précis dans le temps.

- (376) a. Quel vent souffle le plus souvent chez vous ? – La tramontane.
 b. Quel vent a emporté votre toit ? – Le vent du nord, une véritable tourmente. / ?Celui d'hier matin.

2.2.2.4.5 Les noms véritables à comportement de nominalisations achevées

Comme nous l'avons démontré antérieurement (cf. IV.2.2.2.3.3.3.d), les noms d'événements ordinaires sont constitués par des nominalisations achevées, c'est-à-dire par des nominaux débarrassés de leurs compléments et n'ayant plus aucun lien avec quelque participant que ce soit (cf. la distinction entre les nominalisations achevées et inachevées dans Van de Velde (à paraître)). La plupart de ces noms sont ainsi des noms dérivés de verbes dans lesquels le processus de nominalisation est arrivé à son terme. Les noms d'événements météorologiques se comportent comme des nominalisations achevées, sans pour autant être à proprement parler des noms déverbaux.

Comme les nominalisations achevées, les noms d'événements météorologiques autorisent l'emploi de plusieurs articles, notamment de l'article *un*, tandis que les nominalisations inachevées ne permettent que l'article défini du singulier.²⁰⁹

- (377) a. Le bombardement des grandes villes allemandes par les alliés n'était pas stratégiquement nécessaire. (Van de Velde à paraître)
 a'. *Un bombardement des grandes villes allemandes par les alliés n'était pas stratégiquement nécessaire.

²⁰⁹ Les nominalisations inachevées correspondent globalement aux noms d'événements complexes de Grimshaw (1990) et sont caractérisées surtout par la présence obligatoire de leur compléments. Pour plus de détails sur ce type de nominaux, voir Grimshaw (1990), ainsi que Van de Velde (à paraître).

- b. J'entends venir l'orage[,] je vois le ciel pâlir [...]. (Ch. Trenet, *Chansons*, 1992)
- b'. Dans la nuit, un orage vient de la mer, la boue pèse contre la porte. (P. Guyotat, *Tombeau pour cinq cent mille soldats : sept chants*, 1967)

Comme dans le cas des nominalisations achevées, l'emploi des adjectifs de fréquence impose le pluriel des noms d'événements météorologiques. Les nominalisations inachevées, en revanche, se combinent avec de tels adjectifs au singulier, toujours précédés de l'article défini *le*.

- (378) a. Le bombardement fréquent des civils par l'aviation américaine suscite la colère des Européens.
- a'. *Les bombardements fréquents des civils par l'aviation américaine suscitent la colère des Européens.
- b. Ainsi, Constantinople, déjà froid à cause de sa position montueuse et des orages fréquents de la mer Noire, a des serres de plantes tropicales comme nos pays du Nord. (G. de Nerval, *Voyage en Orient*, 1851)
- b'. *Ainsi, Constantinople, déjà froid à cause [...] de l'orage fréquent de la mer Noire, a des serres de plantes tropicales comme nos pays du Nord.

Enfin, les phrases contrefactuelles exigent l'emploi des noms d'événements météorologiques indéfinis, qui, précédés de l'article défini, de même que les nominalisations achevées, comportent un présupposé d'existence, incompatible avec une lecture contrefactuelle.

- (379) a. L'exposé des faits (par l'avocat) serait une perte de temps. (Van de Velde à paraître)
- b. *L'averse / *la tempête rendrait toutes ces rues désertes.
- b'. Une averse / une tempête rendrait toutes ces rues désertes.

Les noms d'événements météorologiques ont ainsi le comportement des nominalisations achevées, mais contrairement à ces dernières, ils ne sont pas dérivés de verbes et n'ont pas « perdu » tout lien avec leurs participants. Il s'agit de noms véritables, qui dénotent des phénomènes tels qu'aucune division en un prédicat et des participants n'est possible ni même envisageable. Par conséquent, là où un événement 'bombardement' résulte d'une opération mentale qui envisage un événement séparé de ses actants, dans le cas des événements météorologiques, aucune séparation n'est obligatoire ni possible. Les événements météorologiques ne résultent donc pas d'une opération d'abstraction. Les noms les dénotant sont ainsi des noms concrets et non abstraits. Les noms d'événements météorologiques constituent, en effet, des noms d'événements purs, comme l'a remarqué Van de Velde (1995), car ce sont des noms véritables, non dérivés de verbes, dépourvus d'arguments à la base et désignant des

individus concrets autonomes, pourvus de limites temporelles, et qui ne sont pas le résultat d'une opération d'abstraction.

2.2.2.4.6 Les noms météorologiques de procès dynamiques comme noms de forces naturelles

2.2.2.4.6.1 L'agentivité

De même que les noms de matières météorologiques, les noms météorologiques de procès dynamiques peuvent figurer comme agents précédés de l'article défini *le*, surtout dans les nominalisations en *par* (cf. IV.2.2.2.1.4). Ils peuvent ainsi fonctionner comme des noms de forces naturelles dont le référent est présenté comme agissant de sa propre volonté d'une façon autonome.

- (380) a. Il avait plu toute la nuit ; la terre était défoncée par l'averse ; l'eau s'était çà et là amassée dans les creux de la plaine, comme dans des cuvettes [...]. (V. Hugo, *Les Misérables*, 1881)
- b. Si tout ce qui est de l'autre côté des montagnes avait été anéanti par l'orage ? (B. Clavel, *Le Cœur des vivants*, 1964)
- c. De lourdes charpentes se détachent du bord du toit et restent suspendues à un clou, balancées par l'ouragan au-dessus de la rue et enveloppées d'une longue flamme. (V. Hugo, *Le Rhin : lettres à un ami*, 1842)
- d. La destruction de la route par l'orage / par l'averse / par l'ouragan a causé beaucoup de soucis au maire du village.

Cependant, les noms d'actions ordinaires ne sont aptes à figurer dans ce type de contextes agentifs que précédés de l'article défini *le* non générique qui renvoie à une occurrence bien précise de l'action en question et non de l'article générique, comme c'est le cas des noms météorologiques.

- (381) a. De nombreuses villes ont été détruites par le bombardement ??(de la semaine dernière).
- b. La destruction de notre ville par le bombardement *(de la semaine dernière) a pris tout le monde par surprise.

Ainsi l'agentivité, dans le cas des actions ordinaires, est attribuée à un individu précis défini par ses coordonnées spatio-temporelles, tandis que, dans le cas des phénomènes atmosphériques, la force naturelle dénotée par le nom de météore en question est unique et la même dans toutes ses manifestations.

Contrairement aux noms de matières météorologiques, incapables de figurer en position de complément d'agent précédé de l'article indéfini pour dénoter l'action

d'individus séparés et non de l'espèce entière, les noms météorologiques de procès dynamiques ont un tel emploi, comme des noms d'actions ordinaires et de véritables individus. Le SN *un orage* désigne alors une occurrence du phénomène atmosphérique en question, événement ponctuel responsable de l'action effectuée.

- (382) a. Un petit hôtel de Ville-d'Avray, où ils avaient échoué après cette promenade interrompue par une averse. (L. Aragon, *Les Beaux quartiers*, 1936)
- b. [...] un pied juché sur un très haut talon, l'autre recroquevillé, elle avait un peu l'air d'une cigogne battue par un orage. (H. Bianciotti, *Sans la miséricorde du Christ*, 1985)
- c. [...] visité l'ancien poste allemand, à un kilomètre de là, à demi ruiné par une tornade, d'où l'on domine admirablement le pays. (A. Gide, *Voyage au Congo*, 1927)

Les noms météorologiques de procès dynamiques, dans leur emploi agentif, ont donc un comportement double, emprunté, d'une part, aux noms de matières météorologiques et, d'autre part, aux noms d'actions ordinaires.

2.2.2.4.6.2 Les manifestations dynamiques dotées d'une force

La capacité des noms météorologiques de procès à fonctionner comme quantifieurs vient également du fait que ces noms désignent des manifestations de phénomènes dynamiques dotés d'une force. Employés comme quantifieurs, ces noms dénotent alors une quantité importante du référent du nom quantifié, mais surtout une intensité de sa manifestation ou de sa venue à l'existence.

- (383) a. Ils couraient, riaient, chantaient dans un torrent de jeunesse, une tornade de gaieté. (J. d'Ormesson, *Le Vent du soir*, 1985)
- b. L'ennemi appela l'artillerie à la rescousse. Un coup de téléphone, une averse de schrapnells et représailles immédiates de l'artillerie britannique... (A. Maurois, *Les Silences du Colonel Bramble*, 1918)²¹⁰
- c. Il resta tout le long du chemin morne et la tête baissée, préparant un orage de raisons pour le moment où Mariette rentrerait chez elle. (Champfleury, *Les Aventures de Mademoiselle Mariette*, 1853)

²¹⁰ Dans le cas du nom *averse*, on peut également parler d'une sorte de nom collectif qui dénoterait la chute d'une multitude d'individus séparés, comme dans le cas des autres noms de précipitations. Toutefois, contrairement à des noms comme *pluie*, le nom *averse* ne fait pas référence à la matière et ne peut donc pas être considéré comme un nom de substance perçue comme homogène, mais composée en réalité d'individus.

Ce n'est donc pas leur aptitude à dénoter des événements mais leur caractère intensif, lié à la présence d'une force dynamique, qui est responsable du fonctionnement de ces noms de météores comme des quantifieurs. En effet, un tel emploi est facilement envisageable pour les noms d'événements ordinaires dont les référents contiennent cette idée de force ou d'intensité, comme *bombardement* ou *explosion*.

2.2.2.4.6.3 Le caractère intensif et le *quel* exclamatif

Le fait de dénoter des phénomènes dynamiques dotés d'une force explique également la signification que prend le déterminant exclamatif *quel* combiné aux noms de météores en question. Dans les constructions à noms météorologiques de procès dynamiques, comme dans le cas des autres noms météorologiques, ce déterminant possède une signification intensive.

- (384) a. [...] elles regardaient le ciel noir et disaient : "Dieu ! quelle averse nous aurons sur la route de Mazerolles [...]". (Z. Oldenbourg, *Les Cités charnelles ou l'histoire de Roger de Montbrun*, 1961)
- b. Au-dehors l'ouragan redoublait de furie... – Quel orage ! reprit Polidori en tombant assis dans un fauteuil et en appuyant son front dans ses mains. (E. Sue, *Les Mystères de Paris*, 1843)
- c. Quelle trombe ! Quel ouragan ! (J. Tardieu, *Le Témoin invisible*, 1943)

Cependant, contrairement aux véritables noms intensifs, la signification du *quel* exclamatif avec les noms météorologiques de procès dynamiques n'équivaut pas à celle du déterminant quantitatif *que de* ou *beaucoup de*. En effet, l'emploi de ce dernier au singulier est exclu avec les noms en question et sa présence impose le pluriel de ces noms qui fonctionnent alors comme des noms d'événements ordinaires. Le déterminant exclamatif *quel* tire les noms météorologiques de procès dynamiques vers les noms purement intensifs, tandis que le déterminant *que de* leur rend le statut de noms d'événements.

- (385) a. Que de tempêtes nous avons traversées, couverts de la même égide céleste ! à combien de ravages nous avons résisté en nous serrant l'un contre l'autre [...]. (G. Sand, *La Comtesse de Rudolstadt*, 1843)
- b. Que d'orages ! Du matin au soir, en dépit des persiennes closes, on entend le crépitement presque imperceptible du gravier sous le soleil torride [...]. (G. Bernanos, *La Joie*, 1929)

Le nom *vent* fait pourtant exception à la régularité décrite ci-dessus et constitue le seul nom de procès dynamique pour lequel il y a une véritable abolition de la distinction entre qualité et quantité. Le déterminant *quel*, employé avec ce nom, est

alors synonyme à *que de* ou à *beaucoup de*. La phrase averbale exclamative *quel vent !* signifie donc que le vent est fort, ce qui revient à dire que beaucoup d'air est déplacé, sens véhiculé directement par *que de vent*. Ce comportement du nom *vent* est alors en accord avec le fait qu'il ne peut pas dénoter d'entités autonomes, *i.e.* événements, et ne désigne qu'un procès homogène dépourvu de limites. Il s'agit donc d'un pur nom d'activité. En effet, certains noms d'activités ordinaires possèdent également ce caractère intensif et le SN *quel travail* renvoie à la même intensité de l'activité dénotée que le SN *que de travail* (cf. Van de Velde 1995, 1997).

- (386) a. Quel vent ! Le bruit devenait assourdissant, les feuilles volaient en furie.
- b. -Le temps était sec. Beaucoup de vent et un soleil d'hiver. (J. Barbey d'Aurevilly, *Memorandum (Premier)*, 1838)
- c. Quel travail (=que de travail) il a fallu pour que le projet aboutisse !

2.2.2.4.7 Les noms en marge *foudre* et *tonnerre*

En marge des noms météorologiques de procès dynamiques se trouvent deux noms en rapport avec le même phénomène électrique, à savoir le nom *foudre* qui dénote à proprement parler une décharge électrique et le nom *tonnerre* qui dénote la manifestation sonore du premier phénomène. Ces deux noms semblent se construire de préférence avec l'article défini *le*,²¹¹ comme si leur emploi était réservé surtout à l'expression de forces naturelles agissantes. Effectivement, ils figurent très souvent dans des contextes agentifs et sont parfois associés tous les deux à la force destructrice de l'orage.

- (387) a. Il n'est pas difficile de concevoir comment l'homme a découvert le feu : la nature l'a mis en évidence dans les incendies des forêts occasionnés par le tonnerre [...]. (Bernardin de Saint-Pierre, *Harmonies de la nature*, 1814)
- b. [...] les feux de l'incendie allumés dans les forêts par la foudre brilloient encore dans le lointain [...]. (F. de Chateaubriand, *Génie du christianisme ou Beautés de la religion chrétienne*, 1803)
- c. La destruction d'un arbre par la foudre / le tonnerre est un spectacle extraordinaire où la peur se mêle à la fascination.

Les noms météorologiques de procès dynamiques peuvent alors dénoter des activités homogènes aussi bien que des individus autonomes pourvus de limites temporelles propres, fonctionnant alors comme les nominalisations achevées.

²¹¹ Toutefois, le nom *tonnerre* peut aussi s'employer avec l'article partitif quand il dénote un bruit.

(i) Ce n'est pas du tonnerre, ça, c'est de la toux. (V. Hugo, *Les Misérables*, 1881)

Contrairement à ces dernières, ils constituent des noms véritables, et non dérivés de verbes, noms concrets, car ils ne résultent pas de l'opération de l'abstraction grâce à laquelle un événement est pensé comme séparé de ses participants. Etant des noms de forces naturelles dotées d'intensité, accompagnées de précipitations ou de déplacements de l'air, ces noms météorologiques peuvent avoir également le comportement des noms intensifs (cf. notamment la signification intensive de l'exclamatif *quel*), mais aussi celui des noms de matières (cf. la structure existentielle en *il y a* en présence du circonstanciel *dans l'air*).

2.2.2.5 Les noms d'individus

Le vocabulaire météorologique possède également quelques noms tels que *arc-en-ciel*, *éclair* et *nuage*, qui ne dénotent pas directement le temps qu'il fait, mais tout simplement des phénomènes naturels qui se produisent dans l'atmosphère.

- (388) a. Quel temps fait-il ? – *Un arc-en-ciel. / #Il y a un arc-en-ciel.²¹² / *Il fait un arc-en-ciel.
- b. Quel temps fait-il ? – *Un éclair. / #Il y a un éclair. / *Il fait un éclair.
- c. Quel temps fait-il ? – *Un nuage. / ??Des nuages. / *Il y a un nuage. / ?Il y a des nuages. / *Il fait un nuage. / ??Il fait des nuages.

Ces noms désignent des phénomènes perçus comme des objets concrets pourvus de contours spatiaux propres, même si les référents de ces noms, à l'exception du nom *nuage*, ne possèdent pas *stricto sensu* d'étendue spatiale.

Dans la mesure où il s'agit de noms d'individus concrets, dénotant des entités discontinues ayant une existence indépendante, les noms en questions se construisent avec l'article indéfini *un* et permettent facilement le pluriel à quantification.

- (389) a. Il ne m'est pas plus venu dans l'idée de me fâcher [...] qu'il ne me vient dans l'idée de blasphémer contre le soleil lorsqu'il se couvre d'un nuage. (Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*, 1832)
- a'. Pour ne rien voir, le ciel ferma ses yeux d'étoiles, et la lune prenant deux nuages pour voiles, toute blanche de peur de l'horizon s'enfuit. (Th. Gautier, *Albertus ou l'Âme et le péché*, 1833)
- b. Je revis soudain, comme dans la lumière d'un éclair, la sombre salle des assises, le fer à cheval des juges chargé de haillons ensanglantés [...]. (V. Hugo, *Le Dernier jour d'un condamné*, 1829)
- b'. Le souvenir de ses dettes passa devant les yeux de Mme Rabourdin et l'éblouit, comme si elle eût vu deux éclairs consécutifs [...]. (H. de Balzac, *Les Employés*, 1844)

²¹² Les énoncés précédés du symbole # ne sont pas à proprement parler agrammaticaux, mais ils ne peuvent pas constituer des réponses à la question posée.

- c. Après une pluie fine, le soleil est apparu et un arc-en-ciel s'est dessiné sur le pont d'Iéna. (R. Sabatier, *Le Chinois d'Afrique*, 1966)
- c'. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abyme. (F. de Chateaubriand, *Génie du christianisme ou Beautés de la religion chrétienne*, 1803)

2.2.3 Quelques prédicats caractéristiques des noms de météores

Le caractère hétérogène des noms météorologiques ressort à nouveau de leur manière de se combiner comme sujets avec des prédicats verbaux. En fonction de la variété des interprétations possibles, les noms de météores peuvent accepter certains prédicats et en refuser certains autres ou sélectionner une lecture différente d'un même prédicat.

2.2.3.1 Le verbe de mouvement tomber

Le verbe *tomber*, employé avec les noms météorologiques, possède deux lectures différentes. D'une part, il peut dénoter un déplacement des substances du haut vers le bas, c'est-à-dire une chute d'objets dans l'espace, d'autre part, il est en rapport avec l'idée de la force du phénomène et signifie la baisse de l'intensité en associant également la disparition du phénomène avec un mouvement vertical, mais cette fois-ci sur l'échelle de l'intensité.

Comme on pouvait s'y attendre, les noms météorologiques qui peuvent dénoter les matières se combinent facilement avec le verbe *tomber* et sélectionnent la première lecture de ce verbe, à savoir celle où il désigne un déplacement dans l'espace des masses en question.

- (390) a. La lune avait disparu, dans un ciel d'encre, d'où tombait une bruine glacée. (E. Zola, *Nana*, 1880)
- b. La neige tombe, dans une féérique harmonie. Chaque flocon est gonflé de silence et d'apaisement. (R. Sabatier, *Le Chinois d'Afrique*, 1966)
- c. Entre deux bourrasques, une averse tomba, drue, cinglante. (E. Zola, *La Terre*, 1887)
- d. Le givre tombait, et l'on s'en retourna vers Yonville. (G. Flaubert, *Madame Bovary*, 1857)
- e. Dites-vous [...] que les hommes [...] ont gelé tous leurs pieds dans leurs espadrilles trouées, qu'on ne peut plus avancer, que le brouillard tombe, qu'il faudrait retourner aux bateaux et attendre les bottines [...]. (B.-M. Koltès, *Quai ouest*, 1985)

Comme nous pouvons le constater en nous appuyant sur les exemples (390a-c), pour les noms de précipitation, c'est l'idée de chute qui l'emporte sur les autres caractéristiques du phénomène. Le fait que le nom *bruine* ne dénote pas à proprement parler la matière

précipitée ou que le nom *averse* ne signifie qu'une chute violente sans faire référence à la matière n'intervient pas dans le fonctionnement de ces noms avec ce prédicat de mouvement. Dans le cas des noms de matières statiques (cf. (390d,e)), qui *a priori* ne dénotent pas des masses qui peuvent se déplacer, le mouvement désigné par le verbe *tomber* est associé à l'apparition du phénomène, apparition présentée dans la langue comme provenant du ciel ou, de toute façon, d'en haut. Ainsi le verbe *tomber* fonctionne avec ces noms plutôt comme un verbe inchoatif.

La signification de chute est sélectionnée par les noms *éclair* et *foudre* qui, combinés au verbe *tomber*, dénotent des phénomènes présentés comme des individus agissants. Quoiqu'un éclair n'effectue pas de mouvement en tant que tel et que le phénomène 'foudre' ne soit qu'une décharge d'électricité, la langue perçoit ces météores comme agissant dans l'espace où leur manifestation est associée au déplacement spatial d'un individu, à nouveau du haut vers le bas. Le nom *tonnerre* semble avoir le même comportement quand il est employé dans le sens de 'foudre'.

- (391) a. Comme cet homme, éventré par l'éclair blanc tombé sur l'arbre ; l'escorte redescend sous la pluie les gradins de la montagne. (J.-M.-G. Le Clézio, *Le Déluge*, 1966)
- b. La foudre tombe. Si près, on croirait qu'elle les vise, va tomber sur eux. (Cl. Roy, *La Traversée du Pont des Arts*, 1979)
- c. Elle partit par un affreux orage, pendant lequel le tonnerre tomba sur son passage, au dôme des invalides. (J. Michelet, *Journal*, 1848)

Quoique, dans tous ces emplois, le verbe *tomber* signifie un déplacement d'entités matérielles dans l'espace, il manifeste des différences aspectuelles selon le type du nom météorologique avec lequel il se combine. Comme nous l'avons déjà noté ci-dessus, combiné avec les noms de matières statiques, le verbe *tomber* a un caractère inchoatif et dénote le début de la manifestation du phénomène en question. Par conséquent, la différence aspectuelle entre son emploi au présent ou à l'imparfait et celui au passé composé, par exemple, ne concerne que l'apparition d'un météore. En d'autres termes, le brouillard qui tombe est un brouillard qui est en train de s'installer, tandis qu'un brouillard qui est tombé est un brouillard qui est bien en place.

Employé avec les noms de précipitation, ce même verbe fonctionne plutôt comme un verbe d'activité et non comme un verbe télique (cf. III.1.5.5.2), puisque le sujet de ce verbe dénote une masse continue. La différence aspectuelle entre l'imparfait et le passé composé est donc tout à fait autre que dans le cas des noms de matières

statiques. L'inaccompli entraîne une signification où le phénomène est perçu dans son déroulement, tandis que l'accompli dénote la borne de la manifestation du phénomène. Ainsi la neige qui est tombée n'est plus une précipitation, mais de la neige par terre, et l'averse qui est tombée est une averse terminée. La même différence s'observe dans le cas des noms *éclair* et *foudre*, mais leur individualité et leur ponctualité redonnent au verbe *tomber* son caractère télique de verbe d'achèvement.

La deuxième lecture du verbe *tomber*, en relation non pas avec l'espace, mais avec l'intensité, est disponible avec quelques noms d'états atmosphériques, comme *chaleur*, et avec les noms de déplacement de l'air, comme *vent*. Ces noms intensifs dénotent des phénomènes dont la manifestation en son début est associée à un accroissement de l'intensité et la fin à une baisse de l'intensité ou de la force. Ainsi le commencement du phénomène 'vent' peut être rendu par l'énoncé (392a) et sa disparition par l'énoncé (392b).

- (392) a. Mais soudain, en l'espace de quelques instants, ce fut la nuit : d'énormes nuages investirent le ciel, un vent violent se leva, une pluie drue, brutale, s'abattit sur nous. (M. de Grèce, *La Nuit du sérail*, 1982)
- b. De temps à autre, la serviette éponge autour du cou, je vais jusqu'à la porte et regarde le sable nu : il fait beau, mais le vent tombe. (A. de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, 1939)

Ne dénotant rien d'autre qu'une force naturelle qui se manifeste par un déplacement des masses d'air, le phénomène 'vent' est perçu lui-même comme un mouvement et ne peut donc pas littéralement tomber. Cependant, la montée en puissance d'une force, mais aussi sa diminution sont traduites souvent linguistiquement par une métaphore de mouvement vertical. C'est ainsi que la colère peut monter et tomber aussi bien que le vent ou la chaleur.

Dans le cas du nom *chaleur*, la « montée » peut être associée soit à une échelle mesurable en degrés, soit à la perception de la chaleur comme un air chaud qui monte de bas en haut. Dans le premier cas, il s'agit donc de la montée du mercure entraînée par la hausse de la température, montée qui sert de mesure chiffrée à la chaleur, tandis que dans le second, il s'agit plutôt du déplacement effectif de l'air ou de la sensation liée à un tel déplacement.

- (393) a. C'a été un voyage de quatre jours pour aller et de cinq pour revenir, à chameau, et par une chaleur qui, au milieu de la journée, montait à 45 degrés Réaumur. (G. Flaubert, *Correspondance*, 1850)

- b. De la vallée une chaleur montait par vagues ; l'air vibrait sur les champs [...]. (A. Gide, *La Tentative amoureuse*, 1893)

Cette double signification trouve son écho dans l'emploi du verbe *tomber*. D'une part, la chaleur qui tombe peut signifier que la chaleur diminue et cette baisse de température fait diminuer le niveau du mercure. D'autre part, la chaleur qui tombe peut présenter la chaleur comme descendant du ciel, auquel cas le verbe *tomber* est associé, à nouveau, à un déplacement de l'air ou à la perception de la chaleur, mais cette fois-ci allant de haut en bas.

- (394) a. La mer immobile, figée, comme durcie dans une chaleur lourde qui tombait du soleil, s'étalait sous un ciel infini. (G. de Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1882)
- b. Il faisait parfaitement beau, la chaleur tombait, les orages annoncés par Mme Lyons n'avaient pas éclaté. (P. Nizan, *La Conspiration*, 1938)

Etant donné que le froid fait descendre le niveau du mercure au fur et à mesure que l'intensité du phénomène s'accroît, l'emploi du verbe *tomber* avec le nom *froid*, pour signifier la diminution de l'intensité, est impossible. En revanche, la signification selon laquelle le froid se manifeste comme provenant du haut est parfaitement plausible. Le nom *soleil*, dans sa signification d'état atmosphérique, autorise également cet emploi du verbe *tomber*.

- (395) a. Dehors, le vent s'était brusquement calmé, un froid humide tombait du ciel gris. (E. Zola, *Germinal*, 1885)
- b. La chaleur était accablante, un soleil ardent tombait d'aplomb, blanchissant les marches, dont la réverbération chauffait le péristyle d'un air lourd et embrasé de four [...]. (E. Zola, *L'Argent*, 1891)

Il semble donc que les noms intensifs d'états météorologiques peuvent être, dans leur emploi avec le verbe *tomber*, assimilés en quelque sorte à des noms de matières. Nous retrouvons ainsi la signification du verbe *tomber* liée à la chute de masses continues.

Ces deux significations du verbe *tomber* avec les noms intensifs entraînent également des différences aspectuelles. En lecture intensive, disponible avec les noms *chaleur* et *vent*, le verbe fonctionne comme un verbe d'achèvement, tandis que, dans la lecture proche de celle des noms de matières, *tomber* se comporte à nouveau comme un verbe inchoatif.

Les noms d'individus, comme *nuage*, ou de perturbations atmosphériques, comme *orage*, ne se combinent pas avec le verbe *tomber*, car les sèmes nécessaires leur

manquent : ils ne désignent ni matières, ni chutes, ni états atmosphériques dont l'intensité a des degrés différents.

2.2.3.2 Les prédicats spatiaux

2.2.3.2.1 Les prédicats verbaux (*re*)couvrir et envelopper

Contrairement aux verbes de mouvement, les verbes spatiaux opèrent une division des noms météorologiques en fonction de leur capacité à désigner des matières qui peuvent se situer dans l'espace par rapport à d'autres entités. Le verbe (*re*)couvrir, dénotant surtout une relation entre deux surfaces en contact, et le verbe *envelopper*, qui signifie plutôt une relation entre des entités à trois dimensions, exigent tous les deux des noms dont les référents sont perçus comme ayant une étendue spatiale.

Dans le cas des noms de météores, le verbe (*re*)couvrir s'emploie avec les noms qui peuvent désigner des matières et surtout des matières au repos. Par conséquent, les noms de matières statiques, comme *brouillard* ou *givre*, se combinent facilement avec ce verbe, ainsi que les noms de substances résultant de précipitations, comme *neige*.

- (396) a. [...] le capitaine M'Clintoch [...] et son interprète d'inupik, Carl Petersen, lèvent les bras en direction d'un groupe d'Esquimaux qui sort d'un brouillard épais couvrant tout l'horizon, et vient vers eux sur des traîneaux tirés par des chiens (G. Percé, *La Vie mode d'emploi : romans*, 1978)
- b. Le givre qui couvrait les arbres du jardin miroitait aux pâles rayons d'un soleil d'hiver [...]. (P.-A. Ponson du Terrail, *Rocamboles, les drames de Paris*, 1859)
- c. Pour la première fois depuis des lustres la neige couvrait la campagne et la côte bretonne d'une couche appréciable. (M. Tournier, *Les Météores*, 1975)

En revanche, les noms de précipitation qui ne peuvent que difficilement dénoter la matière précipitée statique, comme *pluie* ou *bruine*, ne se combinent que marginalement avec le verbe (*re*)couvrir. La sélection opérée par ce verbe est donc identique à celle des spécifieurs spatiaux de l'horizontalité, comme *couche* ou *nappe*.

- (397) a. La bruine recouvrait Valence et ruisselait doucement sur les oranges. (A. Malraux, *L'Espoir*, 1937)
- b. Il pleuvait. [...] Des voitures se garaient. D'autres, en stationnement, étaient couvertes de pluie. (J.-Ph. Toussaint, *La Salle de bain*, 1985)

Il faut noter que, si la phrase (397a) est acceptable, c'est parce que la bruine peut recouvrir des objets de façon dynamique comme une matière en vol, matière qu'on peut qualifier de bruine, car il s'agit d'un type de précipitation.

L'emploi de *(re)couvrir* est possible également avec le nom *nuage*, qui désigne une entité pourvue d'étendue spatiale, puisque perçue comme un objet autonome doté de contours propres.

- (398) Un immense nuage recouvrait le sommet de la montagne et la rendait encore plus mystérieuse et inaccessible.

L'incompatibilité des noms d'individus, comme *arc-en-ciel*, avec ce verbe ne tient qu'à des raisons pragmatiques. Résultant d'une réfraction des rayons de soleil, le phénomène 'arc-en-ciel' ne peut ni couvrir, ni voiler, ni cacher quoi que ce soit, du simple fait qu'il est transparent. En revanche, l'impossibilité de combiner ce verbe avec les noms de perturbations atmosphériques et ceux d'états est tout à fait prévisible et découle de l'absence du sème 'matière' dans la signification de ces noms dont les référents sont dépourvus d'étendue spatiale.

La sélection opérée par *envelopper* est assez proche de celle de *(re)couvrir*. Toutefois, dans la mesure où le sémantisme du verbe *envelopper* présuppose que l'entité en question est perçue comme une substance environnante, une sorte de milieu qui entoure les objets, la distinction entre les noms de matières dynamiques et statiques joue un rôle inverse. Les noms ne dénotant que des substances statiques figurent donc difficilement avec le verbe *envelopper*, tandis que les noms de matières dynamiques se combinent facilement avec lui. Ce n'est même pas tant le caractère statique de la matière qui empêche les noms comme *givre* ou *verglas* d'entrer dans la structure en question, mais l'impossibilité d'envisager leur référent autrement qu'en contact avec une surface. En effet, le nom *brouillard* qui dénote une substance statique en suspension, est parfaitement compatible avec *envelopper*.

- (399) a. [...] après vingt heures de ballottements, de somnolences lourdes et de réveils empâtés, Gaspard et ses compagnons débarquèrent dans un vague pays gris, froid, brumeux, où une pluie fine les enveloppa tout de suite. (R. Benjamin, *Gaspard*, 1915)
- b. [...] entourés de sommets pâles et luisants, enfermés, bloqués, ensevelis sous la neige qui monte autour d'eux, enveloppe, étreint, écrase la petite maison, s'amoncelle sur le toit, atteint les fenêtres et mure la porte. (G. de Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1886)
- c. [L'homme] était étrangement pareil à cette bruine affreuse qui nous enveloppait : insaisissable et créateur d'obscurité. (P. Mille, *Barnavaux et quelques femmes*, 1908)
- d. Le brouillard qui vient du Pacifique nous enveloppait et nous aurions pu nous croire en pleine mer, comme il m'était arrivé en Bretagne [...]. (M. Mohrt, *Vers l'Ouest*, 1988)

Cependant, le verbe *envelopper* présente surtout comme intérêt, pour l'étude des noms de météores, sa capacité à faire fonctionner les noms d'états atmosphériques comme des noms de matières. De même que les verbes comme *tomber* ou *monter* qui permettent d'assimiler les états comme *chaleur* ou *froid* à des matières provenant de quelque part et s'installant en tant que milieu environnant (cf. IV.2.2.3.1), le verbe *envelopper* traite les noms *chaleur*, *froid* et même *soleil* comme si leurs référents étaient des masses pourvues d'étendue spatiale.

- (400) a. Puis le temps commençait à changer : vers midi, une chaleur grasse enveloppait les champs et les arbres accablés [...]. (J. Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, 1944)
- b. Au cœur de l'Angleterre concentrée et résolue, un froid glacial nous enveloppait. (Ch. de Gaulle, *Mémoires de guerre, L'Appel (1940-1942)*, 1954)
- c. [...] comme on dit qu'un regard est posé, uni, serein, sans hâte aucune, sans nulle fièvre, sans nulle froideur : un soleil qui enveloppe sans opprimer. (Ch. Du Bos, *Journal*, 1925)

La présence du modifieur *grasse* dans l'énoncé (400a), renforce justement l'idée que le nom *chaleur* a un comportement de nom de matière. En outre, un autre nom intensif, *vent*, manifeste exactement le même comportement.

- (401) Sur cette esplanade hors les murs, il soufflait un vent aigre, qui lui enveloppait méchamment les jambes, entre ses bottes rouges et sa minijupe de cuir noir. (J. de Romilly, *Les Œufs de Pâques*, 1993)

2.2.3.2.2 Les prépositions spatiales *dans*, *sous* et *sur*

Si les prédicats verbaux spatiaux permettent d'isoler les noms météorologiques dénotant des matières, ainsi que les noms qui peuvent leur être assimilés, les prépositions spatiales opèrent parfois une double division. D'une part, elles sélectionnent des noms qui se comportent comme des noms de matières et qui dénotent ainsi des substances localisées dans l'espace par rapport auxquelles on peut situer d'autres entités. D'autre part, elles peuvent se combiner avec des noms qui tendent vers une interprétation événementielle, fonctionnant ainsi comme des prépositions temporelles.

Quoique capable d'emplois temporels (cf. *sur le coup*, *sur le soir* dans le *Grand Robert*), la préposition *sur* combinée avec les noms de météores a un usage limité aux rapports strictement spatiaux. Elle est donc exclue dans le cas des noms qui ne dénotent pas des matières susceptibles d'être perçues comme d'éventuels supports à d'autres

entités. Son emploi est ainsi réservé aux noms dénotant des matières météorologiques statiques.

- (402) a. [A]vez-vous jamais vu, le matin, un lièvre sortir des sillons fraîchement ouverts par la charrue, courir quelques instants sur le givre argenté, puis s'arrêter dans le silence [...]. (G. Bachelard, *La Poétique de l'espace*, 1957)
- b. Elle craignait qu'il n'ait fait une chute sur le verglas. (C. Paysan, *Les Feux de la Chandeleur*, 1966)
- c. [...] leurs corps [...] se laissent tomber, tous entremêlés sur les toiles de tentes déroulées sur la neige par les sentinelles de nuit [...]. (P. Guyotat, *Tombeau pour cinq cent mille soldats : sept chants*, 1967)
- d. Quand je faisais un pas le matin sur la rosée de la grande avenue, il me semblait que la terre et l'eau se lamentaient. (E. Quinet, *Allemagne et Italie*, 1836)

La préposition *sous*, qui possède un sens contraire à celui de la préposition *sur*, se combine, en revanche, avec la plupart des noms météorologiques, indépendamment de leur capacité à dénoter des matières véritables. Dans le cas des noms météorologiques de matières statiques, l'interprétation de la préposition *sous* est tout à fait canonique, car elle marque la position en bas par rapport à la matière météorologique en question.

- (403) a. Je me promenai le long d'un lac invisible sous le brouillard [...]. (M. Barrès, *Un homme libre*, 1889)
- b. C'est un devoir non moins grave pour l'abeille de se lever de bonne heure et d'assister au moment où la fleur qui sommeillait sous la rosée pénétrante [...] s'éveille, revient à elle-même. (J. Michelet, *L'Insecte*, 1857)

Dans le cas où le nom en question dénote une substance précipitée, l'interprétation reste spatiale, mais change légèrement. En effet, le rapport entre une entité donnée et un type de précipitation n'est plus d'une nature statique, exprimée en termes de position, mais dynamique, puisque cette entité se trouve exposée à la chute de la matière en question.

- (404) a. Nous acceptons tout : les relèves sous la pluie, les nuits dans la boue, les jours sans pain [...]. (R. Dorgelès, *Les Croix de bois*, 1919)
- b. [...] sa si jolie figure blonde semblait parée ainsi pour s'envoler avec les sarcelles, par le ciel gris, sous la grêle. (G. de Maupassant, *Notre cœur*, 1890)

Les noms comme *neige*, qui peuvent dénoter aussi bien de la matière au repos que de la matière précipitée, aboutissent ainsi à une interprétation ambiguë. La lecture appropriée est donc choisie en fonction du prédicat de la phrase.

- (405) a. [...] de vagues sentiers marqués çà et là par de petits tas de pierres les reliaient entre elles ; ils disparaissaient l'hiver sous la neige. (M. Yourcenar, *Un homme obscur*, 1982)
- b. Il n'a pas entendu, il court, Stéphane dans ses bras, sous la neige. (M. Charef, *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, 1983)

En fait tous les noms de matières, qu'ils puissent dénoter une matière précipitée ou non, en combinaison avec la préposition *sous*, se rapprochent des noms de précipitations qui dénotent une matière météorologique en chute.

- (406) Nous l'avons accompagné à la gare, à minuit, sous le verglas. (J. Giraudoux, *Simon le Pathétique*, 1926)
- En vérité il grelottait de froid sous la rosée du matin, mais plus personne, jamais, ne le réchaufferait. (M. Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, 1967)

De plus, cette interprétation n'est pas réservée aux noms de matières météorologiques. Quand ils sont précédés de la préposition *sous*, la plupart des noms de météores peuvent être assimilés aux noms de matières précipitées, car les phénomènes dénotés se présentent comme des masses descendant du ciel auxquelles on peut être exposé (cf. également IV.2.2.3.1 sur le verbe *tomber*). Ainsi les noms de procès dynamiques (cf. (407a,b)), y compris ceux qui ne comportent pas directement l'idée de substance parmi leurs sèmes, de même que les noms d'états (cf. (407c,d)) assument le comportement des noms de matières.

- (407) a. J'ai laissé Paris sous l'averse ; je trouve ici le plein azur. (A. Gide, P. Valéry, *Correspondance*, 1942)
- b. Accrochés imperturbablement au sol, les monastères avaient tenu bon sous l'ouragan. (P. Rousseau, *Histoire des transports*, 1961)
- c. Et pendant plus d'une heure, sous la chaleur, Napoléon resta sur son cheval blanc, dans sa tenue de colonel des grenadiers [...]. (P. Rambaud, *La Bataille*, 1997)
- d. Et puis, très tard, quand les autres, les voisines, étaient couchées et ne pouvaient plus la voir, elle descendait ; sous le froid, sous la pluie, elle s'en allait comme une insensée attendre aux coins des rues [...]. (P. Loti, *Mon frère Yves*, 1883)

Contrairement à la préposition *sous* qui possède deux lectures spatiales dans le cas des noms de météores, les orientant tous vers les noms de matières précipitées, la préposition *dans* distingue les noms de matières statiques des autres noms de météores, capables de dénoter des phénomènes pourvus d'étendue temporelle. L'emploi

proprement spatial de cette préposition est ainsi limité aux noms dénotant des matières météorologiques au repos.

- (408) a. Déjà échelonnées derrière la fenêtre, elles s'efforçaient de voir au dehors, mais elles réussirent à peine à racler dans le givre de la vitre un rond de la grandeur de la main. (G. Guèvremont, *Le Survenant*, 1945)
- b. Dès les premiers pas qu'il fit en enfonçant profondément dans la neige, il en trouva la confirmation [...]. (M. Tournier, *Le Roi des Aulnes*, 1970)
- c. Marchant toujours et toujours dans le brouillard à travers lequel filtrait, à grand'peine, la lumière bleue du gaz, je suis tombé dans un dédale de petites rues mal odorantes. (J. Michelet, *Sur les chemins de l'Europe*, 1874)

En revanche, dans la mesure où la plupart des noms météorologiques dénotent des phénomènes susceptibles d'être perçus comme des manifestations dans le temps (cf. IV.2.2.2.1.9, IV.2.2.2.2.7, ainsi que IV.2.2.2.4.1.1), la préposition *dans* combinée à ces noms prend une valeur temporelle, synonyme de la préposition *pendant*.²¹³ Une période de temps est ainsi caractérisée par la présence du phénomène atmosphérique en question et le rapport instauré par la préposition *dans* concerne donc une entité donnée qui se trouve à l'intérieur de cette période temporelle.

- (409) J'avais dans l'âpre hiver, dans le vent, dans le givre, Dans l'orage, l'écume et l'ombre, écrit un livre [...]. (V. Hugo, *L'Année terrible*, 1872)

Pour qu'une entité puisse « se trouver à l'intérieur » d'un phénomène atmosphérique, il faut que ce phénomène soit perçu ou bien comme substance matérielle saturant l'espace, ou bien comme une manifestation dynamique qui possède une durée dans le temps. Il est donc tout à fait envisageable d'avoir une lecture spatiale de la préposition *dans* avec les noms météorologiques qui ne dénotent pas *stricto sensu* une matière. Dans ce cas, les référents de ces noms sont assimilés à des masses et les noms se rapprochent à nouveau des noms de matières.

- (410) a. Car enfin, si la nature est là, avec un certain paysage, avec ce Colisée baignant dans le soleil, c'est qu'il s'est arrêté devant eux, c'est qu'il les a élus. (R. Huyghe, *Dialogue avec le visible*, 1955)

²¹³ La préposition *pendant* est beaucoup plus restreinte et ne se combine pas facilement avec les noms météorologiques de matières, par exemple.

(i) Il y a, pendant la pluie, une certaine obscurité qui allonge tous les objets. (J. Joubert, *Pensées, essais, maximes et correspondance*, 1824)

(ii) *Il y a, pendant la neige, une certaine obscurité qui allonge tous les objets.

La préposition *dans* semble donc combler cette lacune laissée par la préposition *pendant*. Toutefois, les conditions imposées par ces deux prépositions sur la structure de l'intervalle et sur la nature de l'inclusion ne sont pas les mêmes. Pour une analyse détaillée des prépositions *dans* et *pendant*, voir Berthonneau (1989, 1991, 1999).

- b. Toi, te penchant hors du command-car, d'un coup de bâton, tu lui brises les reins et votre convoi plonge en vibrant dans l'orage. (P. Guyotat, *Tombeau pour cinq cent mille soldats : sept chants*, 1967)
- c. On [n']entendait que des gros mots dans le boucan que faisait l'auto, le battement des roues dans la pluie et dans le vent qui se jetait contre notre portière par bourrasques. (L.-F. Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932)

Ainsi, la préposition spatiale *dans* fait ressortir l'aptitude des noms de météores à fonctionner, plus ou moins tous, aussi bien comme des noms de matières que comme des noms de procès dynamiques à étendue temporelle.

2.2.3.3 Les structures existentielles *il y a* vs *il fait*

Comme nous l'avons signalé auparavant (cf. IV.1.3), le français possède une structure existentielle réservée aux états atmosphériques, à savoir la construction impersonnelle à verbe *faire*. Ainsi, la prédication de l'existence dans le cas des noms de météores est possible soit à l'aide de la construction en *il y a*, pour des noms de matières et d'événements, soit à l'aide de la construction en *il fait*, pour des noms d'états.

Rappelons toutefois quelques particularités de la structure en *il y a* avec les noms météorologiques par rapport aux noms ordinaires. L'emploi de cette structure avec les noms de matières météorologiques n'exige pas la présence explicite d'un locatif, tandis que, dans le cas des noms de matières ordinaires, son absence, dans des phrases hors contexte, entraîne l'agrammaticalité de la phrase. La simple présence d'un nom de météore renvoie à la situation du discours. La structure existentielle prédique ainsi l'existence d'une matière météorologique en question dans un lieu interprété, en l'absence de toute précision, comme le *hic* de l'énonciateur.

- (411) a. En contexte : Il y a du vin, si tu veux.
 a'. Hors contexte : Il y a du vin *(dans cette cave) / *(dans cette bouteille).
- b. Aujourd'hui encore, trentième jour du printemps, notre petite Madeleine [...] se plaint du froid. Il y a de la neige, en effet, et tous les rugissements ne remplaceraient pas un sac de charbon. (L. Bloy, *Journal 1 : Mon journal*, 1900)

Une autre particularité des noms météorologiques de matières dans la structure en *il y a* est liée à l'aptitude de ces noms à fonctionner comme les noms d'événements. Tandis que l'emploi de cette structure avec les noms de matières ordinaires est difficile avec l'aspect accompli, il est tout à fait possible avec les noms de matières météorologiques. Ces derniers signifient alors une occurrence du phénomène atmosphérique en question et la structure existentielle prédique, par conséquent, que ce

phénomène a eu lieu, comme dans le cas des noms d'événements, ce qui est impossible dans le cas des noms de matières ordinaires.

- (412) a. La neige tomba si abondamment et il y eut un tel verglas par-dessus, que je me souviens d'avoir pu, de la rue de Tournon, gagner l'école Alsacienne [...]. (A. Gide, *Si le grain ne meurt*, 1924)
- b. Cet hiver-là fut très dur. Il y eut de la neige [...]. (B. Clavel, *Celui qui voulait voir la mer*, 1963)
- c. Nous avons dîné ensemble. ???Il y a eu du vin.

De même que les noms d'événements ordinaires, les noms d'événements météorologiques peuvent figurer dans la structure existentielle en *il y a*, mais, à nouveau, leur particularité se trouve dans la présence implicite du locatif liée à l'emploi des noms météorologiques mêmes. Ainsi l'énoncé (413a) se distingue de l'énoncé (413b) de la même façon que l'énoncé comportant un verbe météorologique se distingue de celui comportant un verbe d'activité ordinaire (cf. (413c,d) ainsi que III.2.3.2).

- (413) a. Il y a un orage d'été. (M. Lange, *Les Cabines de bain*, 1982)
- b. Il y a un incendie en ce moment.
- c. Il pleut.
- d. Une maison brûle.

En outre, les noms météorologiques de procès dynamiques peuvent être perçus comme dénotant des activités en déroulement (cf. IV.2.2.2.4.3). Ils peuvent ainsi figurer dans la structure existentielle précédés de l'article partitif des procès homogènes.

- (414) a. Les mouches tournaient aussi sur elle parce qu'il y avait de l'orage et la voisine les chassait avec un éventail en papier. (P.-J. Jouve, *La Scène capitale*, 1935)
- b. Il y avait du vent aussi ; on l'entendait hurler dans les ravins avec une voix profonde. (P. Loti, *Madame Chrysanthème*, 1887)

Cette même structure en présence du circonstanciel *dans l'air* fait fonctionner les noms météorologiques de procès dynamiques comme des noms de matières. Les noms de météores en question dénotent alors des substances qui se situent directement dans l'espace.

- (415) a. Il y avait, comme on dit, de l'orage dans l'air. (G. de Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1884)

Dans le cas des noms d'états météorologiques, l'emploi de la structure en *il y a* n'est envisageable que dans le cas où l'état de l'atmosphère en question est perçu comme substance, auquel cas le nom le dénotant prend un article partitif.²¹⁴

(416) [...] quand il y avait du soleil, on s'asseyait sous la tonnelle et l'on causait. (G. Flaubert, *La Première éducation sentimentale*, 1845)

La structure en *il fait*, réservée aux états, semble compatible avec la plupart des noms météorologiques. En effet, la plupart des noms de météores peuvent dénoter des états de l'atmosphère dans la mesure où ils dénotent le temps qu'il fait.

- (417) a. Au dehors, il faisait une pluie terne et fine, semée de neige [...]. (Villiers de L'Isle-Adam, *Contes cruels*, 1883)
- b. Il faisait du brouillard, mais il ne pleuvait plus. (Ch.-F. Ramuz, *La Grande peur dans la montagne*, 1926)
- c. Quand il fait de l'orage, Pointu n'a qu'à y appuyer ses deux pattes de devant pour l'ouvrir et entrer. (J. Renard, *Journal*, 1910)

Une contrainte pèse cependant sur l'emploi des noms de météores dans la structure en *il fait* : les noms qui y figurent doivent être accompagnés de l'article le plus massificateur possible, l'article partitif, car le phénomène dénoté doit être présenté comme un état, c'est-à-dire comme une grandeur homogène sans limites, omniprésent, mais sans véritable étendue spatiale ou temporelle. Dans le cas des noms d'individus véritables, comme *nuage*, l'article du pluriel serait le seul article capable d'un effet massificateur, mais l'emploi de la structure en question avec ce nom, même au pluriel, semble très marginal.

(418) Il était tard. La nuit avait déjà envahi la ville. ???Il faisait des nuages et la solitude était encore plus pénible que d'habitude.

Le fait que la structure en question pose l'existence d'un état fondé sur la présence dans l'atmosphère d'une matière la rend inappropriée à l'expression des phénomènes délimités spatialement ou temporellement. Ainsi la différence principale entre les énoncés (419a) et (419b) réside dans la possibilité de délimitation du phénomène dans le cas de la structure en *il y a*, qui présente le phénomène 'brouillard'

²¹⁴ Nous ne prenons pas en compte ici les emplois non-météorologiques des noms d'états où la structure en *il y a* peut être autorisée. Cependant, la possibilité d'employer ces noms dans la structure existentielle résulte également de la capacité des noms en question à fonctionner comme des noms de matières. L'énoncé (i) comporte ainsi un nom de qualité, qualité envisagée comme une matière portionnable contenue dans « un lieu ».

(i) Il y a de la chaleur dans son sourire.

comme matière susceptible d'être délimitée, tandis que la structure en *il fait* présente le même phénomène comme état non-délimitable.

- (419) a. Il y a du brouillard (d'ici jusqu'à la colline).
 b. Il fait du brouillard (*d'ici jusqu'à la colline).

La structure en *il fait* est également incompatible avec toute délimitation dans le temps, même si le phénomène atmosphérique sur lequel porte la prédication de l'existence reste non-délimité et homogène.

- (420) a. Il y a eu deux heures de pluie ce matin.
 b. *Il a fait deux heures de pluie ce matin.

2.2.4 L'hétérogénéité homogène

Pour conclure, disons que les noms de météores forment une classe à part, délimitée par la nature des référents eux-mêmes : ces derniers sont tous des phénomènes naturels qui se produisent dans l'atmosphère de façon non-cyclique et qui caractérisent le temps qu'il fait. Comme nous l'avons montré, le comportement des noms de météores oscille autour de trois pôles, celui des matières, celui des états et celui des événements, et ce en fonction des propriétés physiques des phénomènes dénotés. De plus, quelques noms en marge de la classe manifestent un comportement de noms d'individus véritables. Toutefois, malgré son hétérogénéité, la classe des noms météorologiques possède ses caractéristiques propres qui la distinguent des autres noms du lexique.

Tout d'abord, la majorité des noms météorologiques peuvent fonctionner comme noms de matières, car le temps atmosphérique, ou l'état de l'atmosphère, est souvent présenté comme milieu ambiant dans lequel le monde est plongé. Ensuite, la plupart des noms de météores possèdent un comportement de noms intensifs, dans la mesure où ils désignent, tous, des forces naturelles dotées de différents degrés d'intensité dans leur manifestation. Enfin, ces noms se rapprochent tous des noms d'événements, car ils dénotent des phénomènes atmosphériques qui se produisent de façon autonome et sont susceptibles d'être perçus à l'intérieur de limites temporelles qui leur sont propres. Il s'agit donc d'une classe de noms qui possèdent simultanément des propriétés des noms de matières, des noms d'états et des noms d'événements ; certains noms de cette classe peuvent, de plus, se comporter comme des noms d'individus véritables.

Les noms de météores ont une autre particularité : ils sont tous des noms concrets, qu'ils soient en rapport avec des adjectifs ou des verbes qui leur

correspondent. Par conséquent, les noms de météores sont des noms intensifs et des noms d'événements qui ne résultent pas d'une opération d'abstraction à la suite de laquelle une qualité et un état sont envisagés séparément de leur sujet et un événement est présenté comme débarrassé de ses participants. Le support forme un tout avec la qualité qui lui est attribuée dans le cas des noms d'états atmosphériques, tandis que les événements météorologiques constituent un tout, toute division en participants et en prédicat n'étant ni possible ni même envisageable.

De plus, les noms météorologiques s'accompagnent tous, comme les verbes météorologiques, d'une référence locative implicite, liée, en l'absence de toute précision, au *hic* de l'énonciateur. Dans le cas des noms de matières ordinaires, la substance dénotée par le nom possède sa propre localisation, indépendante de l'énonciateur, en tant que matière concrète localisée quelque part dans l'espace. Dans le cas des noms d'états et d'événements ordinaires, c'est le sujet des états dénotés ou le(s) participant(s) des événements dénotés qui donnent des « coordonnées spatiales » à ces entités abstraites, coordonnées spatiales, à nouveau, sans lien nécessaire avec l'énonciateur. Or, dans le cas des noms de météores, la manifestation des phénomènes dénotés n'a d'existence, par défaut, qu'en tant que temps atmosphérique ou état de l'atmosphère perceptible au moment même de l'énonciation au lieu exact où se trouve l'énonciateur. Par conséquent, la localisation des météores, malgré leur existence objective autonome, n'a pas de réalité en soi indépendamment de l'existence d'un sujet observateur. Le temps qu'il fait ne dénote donc pas l'état de l'atmosphère en général, mais, en l'absence de toute précision, le temps qu'il fait au *hic* et *nunc* du sujet parlant.

Enfin, les noms de météores peuvent tous fonctionner comme des noms agentifs, car ils dénotent des forces naturelles qui surgissent et agissent d'une façon autonome et quasi-volontaire. Leur emploi agentif au singulier précédé de l'article *le*, article défini qui ne correspond ni à l'article de la totalité, ni à l'article anaphorique, les rapproche des noms propres. Les noms de météores peuvent donc être considérés comme des noms propres de forces de la nature, emploi qui les caractérisait déjà, et de façon très nette, à l'époque du proto-indo-européen où ces noms faisaient partie des noms actifs.

V. CONCLUSIONS

Après une analyse détaillée des systèmes verbal et nominal des expressions météorologiques, il nous reste à tirer des conclusions globales sur le fonctionnement sémantico-syntaxique du lexique des phénomènes atmosphériques. Ce lexique, qui forme un ensemble bien délimité grâce à ses référents, phénomènes naturels se produisant dans l'atmosphère, n'a pas été examiné ici dans son exhaustivité. Il s'agit là d'une démarche tout à fait consciente, car, contrairement au point de vue courant, ce lexique n'a rien de chaotique ni d'imprévisible, mais constitue un ensemble parfaitement régulier, structuré en fonction de la perception des propriétés physiques des météores dénotés. L'analyse effectuée à partir des membres les plus représentatifs de l'ensemble s'applique donc à tout l'ensemble et permet de prédire le comportement des éléments laissés dans l'ombre par le présent travail. Ainsi le nom *humidité*, étant en relation avec l'adjectif *humide* et dénotant un état de l'atmosphère, devrait posséder les caractéristiques des noms comme *chaleur* ou *froid* (par exemple l'aptitude à se construire avec un nom de mesure exacte aussi bien en position de spécifieur qu'en position de complément : *90% d'humidité* vs *une humidité de 90%*).

Le lexique météorologique occupe une place singulière, car les verbes météorologiques aussi bien que les noms de météores possèdent certaines propriétés qui les distinguent des autres unités linguistiques. Le fait que les verbes météorologiques dans beaucoup de langues soient tous impersonnels a contribué à une certitude erronée, à savoir que les verbes météorologiques forment une classe homogène. Or, comme nous l'avons vu au cours de ce travail, les verbes météorologiques manifestent la même hétérogénéité que les noms leur correspondant et enferment dans leur sein des verbes d'activités, comme les verbes de précipitation, à côté de verbes d'état ou de changement d'état, comme *geler*. Les propriétés physiques hétérogènes des météores sont responsables du caractère hétérogène des verbes et des noms leur correspondant ; le fait qu'il s'agisse de forces naturelles autonomes se manifestant par le temps qu'il fait rend unique et particulier le comportement de ces verbes et noms. Rappelons que les verbes météorologiques ne possèdent aucun argument dans leur structure argumentale, sauf peut-être une place réservée à un constituant locatif. De plus, les noms météorologiques sont tous des noms concrets qui gardent un rapport avec un locatif lié au moment de l'énonciation et peuvent, enfin, acquérir le comportement des noms de matières, d'états,

d'événements et d'activités et prendre à eux seuls toute une palette de comportements syntaxiques de noms ordinaires.

L'analyse étymologique des unités du lexique météorologique nous a permis de découvrir que des noms de forces naturelles se trouvent à la base ultime des formations. En diachronie, d'une étape de la langue à une autre, mais aussi en synchronie, d'une langue à une autre, l'expression des phénomènes météorologiques alterne entre structures verbales et nominales, parce que les phénomènes dénotés ne se prêtent pas à la décomposition habituelle en prédicat et participants. Ainsi se trouve confirmée l'idée de Ruwet (1990) sur le conflit entre l'expérience synthétique que nous avons des phénomènes atmosphériques et les exigences analytiques posées par la syntaxe.

Un phénomène atmosphérique n'est en effet qu'un noyau où aucune distinction entre une chose et sa manière d'être n'est ni possible ni envisageable. Le verbe et le nom désignent en fait la même réalité décomposée artificiellement par les langues en sujet et prédicat. Toutefois, l'emploi d'un verbe contenant un sème météorologique, comme *pleuvoir* par exemple, vide le sujet de son contenu et entraîne l'emploi d'un sujet explétif sans rôle argumental, comme le pronom *il*, tandis que l'emploi du nom météorologique vide le prédicat de son contenu et aboutit à l'emploi de simples verbes d'existence. Les verbes employés avec les noms météorologiques pour désigner les mêmes phénomènes que ceux dénotés par les verbes météorologiques ne font effectivement qu'attribuer l'existence au référent du nom en question. Dans le cas d'énoncés comme *la pluie tombe*, le verbe *tomber* n'est pas vraiment un prédicat de mouvement attribué au sujet *la pluie* comme dans l'énoncé *Jacques tombe*, mais un simple verbe d'existence dont la négation annule l'existence du sujet. Ainsi la négation dans le cas du sujet *Jacques* annule l'attribution du prédicat *tomber*, mais n'affecte pas l'existence du sujet. Or, la négation dans l'énoncé *la pluie tombe* annule l'existence même du sujet *la pluie*. Nous retrouvons ici l'idée déjà présente dans la Grammaire de Port-Royal, à savoir que le verbe *pleuvoir* enferme le nom *pluie* avec un simple verbe d'existence (1660 : 88). La même idée est à la base de proverbes comme *on ne peut pas empêcher le vent de venter* qui montrent bien que le vent qui ne vente pas n'est pas du vent au même titre que la pluie qui ne tombe pas n'est pas de la pluie.

Le but du présent travail se limitait à l'examen du fonctionnement global du lexique météorologique français dans la langue courante. Il serait toutefois intéressant de vérifier si dans la langue technique de la météorologie, où les propriétés physiques des phénomènes atmosphériques sont décortiquées scientifiquement, les noms et les

verbes météorologiques fonctionnent de la même façon que dans la langue de tous les jours.

Une autre question qui mériterait une attention particulière concerne le comportement du verbe *faire* pour dénoter des états atmosphériques. En effet, ce verbe, considéré comme le verbe prototypique des verbes d'action, figure tant dans la forme impersonnelle avec les états météorologiques que dans les structures à SN pour dénoter des activités. Comme le montre Van de Velde (1997), la syntaxiforme *faire + du + N_{activité}* peut tirer le verbe *faire* « du côté de l'être » (1997 : 393), comme dans l'expression *faire de la poterie*. De même, lorsqu'elle est employé avec les états atmosphériques, la forme réfléchie du verbe *faire*, *se faire*, n'est rien d'autre qu'un inchoatif dénotant 'devenir' (cf. *il se fait nuit*), ce qui revient à dire que le verbe *faire* tout seul est un verbe signifiant 'être'. Il serait donc intéressant de se livrer à une étude contrastive entre le français et des langues comme l'anglais qui réservent le verbe *être* à l'expression des états atmosphériques (*it is marvelous weather*) ; en outre, on pourrait comparer l'emploi météorologique du verbe *faire* avec d'autres emplois où il se rapproche du verbe *être*, comme dans les énoncés *Paul voudrait faire pompier* ou *Marie faisait Phèdre hier soir*.

Enfin, le fonctionnement du lexique météorologique dans d'autres langues que le français mériterait d'être étudié, ce qui permettrait de voir en détail comment chaque langue fait ressortir l'hétérogénéité homogène des verbes météorologiques et des noms de météores et ainsi aboutir à une typologie des langues dans le domaine de la météorologie. Ce serait en particulier l'occasion de vérifier si la perception synthétique des phénomènes atmosphériques trouve son expression dans d'autres langues et si les verbes employés avec les noms de météores fonctionnent bien comme de simples verbes d'existence (cf. en russe *sneg ne idet* [neige ne va] qui annule l'existence du phénomène 'neige').

En outre, bien que la plupart des langues permettent d'exprimer les phénomènes atmosphériques par des constructions nominales ainsi que verbales, nous sommes tentés de parler d'un système dominant dans le traitement de ces phénomènes. Nous pouvons effectivement constater que le français, l'anglais et le russe par exemple réservent des structures différentes pour exprimer un intervalle temporel occupé par un phénomène météorologique. Le français peut utiliser aussi bien des verbes météorologiques que des noms (*après toute une matinée de pluie / après qu'il a plu toute la matinée*), tandis que l'anglais n'accepte que la structure à verbe (*after it has rained all morning long / *after*

a morning long rain), le russe n'acceptant de son côté que le nom correspondant avec un prédicat existentiel (*posle togo, kak vsë utro šël dož d' / *dož dilo* [après cela que tout matin allait pluie / *pleuvait]). Notre hypothèse est que la langue russe opérerait principalement avec un système nominal, tandis la langue anglaise se servirait plutôt d'un système verbal. Le français présenterait alors un cas de système mixte, et occuperait ainsi une position intermédiaire entre ces deux langues. Il serait intéressant d'examiner cette hypothèse en détail pour voir si les tendances manifestées par chaque langue dans l'expression des météores peuvent servir à décrire le système dominant d'une langue dans sa globalité.

VI. BIBLIOGRAPHIE

- ALLEN, R.L. (1966) *The Verb System of Present-Day American English*. The Hague : Mouton.
- ANDERSON, J.M. (1971) *The Grammar of Case. Toward a Localistic Theory*. Cambridge : Cambridge University Press.
- ANDERSON, M. (1983-1984) "Prenominal Genitive NPs", *Linguistic Review* 3-1, Sept., 1-24.
- ARISTOTE (1976) *Les Météorologiques*, trad. par J. Tricot. Paris : Vrin.
- ARISTOTE (1952) *Meteorologica*, trad. par H.D.P. Lee. Cambridge : Harvard University Press.
- ARNAULD, A. & C. LANCELOT (1660) *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*. Ed. 1969. Paris : Republications Paulet.
- ARNAULD, A. & P. NICOLE (1662) *La Logique ou l'art de penser*. Ed. 1992. Paris : Gallimard.
- BACH, E. (1981) "On Time, Tense and Aspect: An Essay in English Metaphysics", in : Cole, P. (ed.) *Radical Pragmatics*. New York : Academic Press, 63-81.
- BACHE, C. (1982) "Aspect and Aktionsart : Towards a Semantic Distinction", *Journal of Linguistics* 18, 57-72.
- BALLY, CH. (1932) *Linguistique générale et linguistique française*. 4^e éd. 1965. Editions Francke Berne.
- BECHEREL, D. (1996) « Comparaison des structures N₀ – de N abstrait / N₀ adj. *Un homme de courage / Un homme courageux* », communication au colloque de Dunkerque 1992, in : Flaux, N., Glatigny, M. & D. Samain (éds) *Les noms abstraits, histoire et théories*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 337-348.
- BELLETTI, A. (1988) "The Case of Accusatives", *Linguistic Inquiry* 19, 1-34.
- BENINCA, P. & G. CINQUE (1992) « Sur l'ambiguïté structurale des verbes météorologiques en italien », in : Tasmowski, L. & A. Zribi-Hertz (éds) *De la musique à la linguistique : hommages à Nicolas Ruwet*. Ghent : Communication and Cognition, 155-162.
- BENNINGER, C. (1999) *De la quantité aux substantifs quantificateurs*. Paris : Librairie Klincksieck.
- BENNIS, H. (1986) *Gaps and Dummies*. Dordrecht : Foris.
- BENVENISTE, E. (1966) *Problèmes de linguistique générale*, I. Paris : Gallimard.

- BENVENISTE, E. (1974) « Mécanismes de transposition », in : *Problèmes de linguistique générale*, II. Paris : Gallimard, 113- 125.
- BENVENISTE, E. (1984) *Origines de la formation des noms en indo-européen*. Paris : Librairie d'Amérique et d'Orient.
- BERTHONNEAU, A.-M. (1989) *Composantes linguistiques de la référence temporelle. Les compléments de temps, du lexique à l'énoncé*. Thèse de doctorat d'état, Université de Paris VII.
- BERTHONNEAU, A.-M. (1991) « Pendant et pour. Variations sur la durée et donation de la référence », *Langue française* 91, 102-124.
- BERTHONNEAU, A.-M. (1999) « A propos de *dedans* et de ses relations avec *dans* », *Revue de Sémantique et Pragmatique* 6, 13-41.
- BERTHONNEAU, A.-M. (2001) « **J'ai acheté un maillot de bain cet été, il_i était beau* ou pourquoi ne peut-on reprendre par *il* un nom temporel introduit dans un circonstanciel de temps ? », in : Amiot, D., De Mulder & N. Flaux (eds) *Le Syntagme nominal : syntaxe et sémantique*. Artois Presses Universitaires, 333-354.
- BESSEMOULIN, J. & R. CLAUSSE (1957) *Vents, nuages et tempêtes*. Paris : Librairie Plon.
- BIRJULIN, L. A. (1993) « Sintaksièeskoe predstavlenie russkogo impersonala (tipa *svetaet*) : k istorii i teorii voprosa », *Russian Linguistics* 17-2, 181–203.
- BLOCH, O. & W. VON WARTBURG (1996) *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris : Presses Universitaires de France.
- BOISACQ, E. (1950) *Dictionnaire étymologique de la langue grecque étudiée dans ses rapports avec les autres langues indo-européennes*. Heidelberg : Carl Winter – Universitätsverlag.
- BOLINGER, D. (1973) “Ambient *it* is Meaningful Too”, *Journal of Linguistics* 9, 261-270.
- BOLINGER, D. (1977) *Meaning and Form*. Londres : Longman.
- BOONS, J.-P., GUILLET, A. & C. LECLERE (1976) *La Structure des phrases simples en français. Constructions intransitives*. Genève / Paris : Librairie Droz.
- BOSVELD-DE SMET, L. (2000) « Les syntagmes nominaux en *des* et *du* : un couple curieux parmi les indéfinis », in : *De l'indétermination à la qualification. Les Indéfinis*. Arras : Artois Presses Université, 17-116.
- BRANDL, J.L. (2000) “Do Events Recur ?” in : Higginbotham, J., Pianesi, F. & A.C. Varzi (eds) *Speaking of events*, 95-104.
- BREAL, M. (1882) *Mélanges de mythologie et de linguistique*. Paris : Hachette.

- BRESNAN, J. & A. ZAENEN (1990) "Deep Unaccusativity in LFG", in : Dziwirek, K., Farrell, P. & E. Mejías-Bikandi (eds) *Grammatical Relations : A Cross-Theoretical Perspective*, 45-57.
- BRUNOT, F. (1953) *La Pensée et la langue*. Paris : Masson.
- BUCK, C. D. (1949) *A Dictionary of Selected Synonyms in the Principal Indo-European Languages*. Chicago / London : The University of Chicago Press.
- BURZIO, L. (1986) *Italian Syntax. A Government-Binding Approach*. Dordrecht : D. Reidel Publishing Company.
- CADIOT, P. (1988) « De quoi ça parle? A propos de la référence de *ça*, pronom-sujet », *Le Français moderne* 56-3/4, 174-192.
- CHAFE, W.L. (1970) *Meaning and the Structure of Language*. Chicago / London : University of Chicago Press.
- CHANTRAINE, P. (1977) *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. Paris : Klincksieck.
- CHISHOLM, R.M. (1970) "Events and Propositions", *Noûs* 4, 15-24.
- CHISHOLM, R.M. (1990) "Events Without Times. An Essay on Ontology", *Noûs* 24, 413-428.
- CHOCHEYRAS, J. *et al.* (1985) *Autour de l'impersonnel*. Grenoble : ELLUG.
- CHOMSKY, N. (1970) "Remarks on Nominalization", in: Jacobs, R.A. & P.S. Rosenbaum (eds) *Reading in English Transformational Grammar*. Waltham : Ginn & Co, 184-221.
- CHOMSKY, N. (1981) *Lectures on Government and Binding*. Dordrecht : Foris.
- CHOMSKY, N. (1986) *Knowledge of Language: Its Nature, Origin, and Use*. New York : Praeger.
- ÈERNYX, P.J. (1993) *Istoriko-étimologičeskij slovar' sovremennogo russkogo jazyka*, 2 volumes. Moskva : Russkij jazyk.
- COMRIE, B. (1976) *Aspect : an Introduction to the Study of Verbal Aspect and Related Problems*. Cambridge : Cambridge University Press.
- CORBLIN, F. (1991) « Sujet impersonnel et sujet indistinct : *il* et *ça* », in : Maillard, M. (éd.) *L'Impersonnel. Mécanismes linguistiques et fonctionnements littéraires*, 139-150.
- CORBLIN, F. (1994) « Existe-t-il un 'ça' impersonnel en français ? », *L'Information Grammaticale* 62, juin, 45-47.
- COTTE, P. (1996) *L'explication grammaticale de textes anglais*. Paris : Presses Universitaires de France.

- CULIOLI, A. (1974) « A propos des énoncés exclamatifs », *Langue française* 22, 6-15.
- DAHL, Ö. (1981) “On the Definition of the Telic-Atelic (Bounded - Nonbounded) Distinction”, in : Tedeschi, P.J. & Zaenen, A. (eds) *Syntax and Semantics 14 : Tense and Aspect*. New York : Academic Press, 79-90.
- DAHL, Ö. (1985) *Tense and Aspect Systems*. Cambridge : Cambridge University Press.
- DAL', V. (1994) *Tolkovyj slovar' ž ivogo velikoruskogo jazyka*, 4 volumes. Réimpression de l'édition de 1903-1909. Moskva : Progress.
- DAMOURETTE, J. & E. PICHON (1911-1940) *Des mots à la pensée*. Paris : Ed. d'Artrey.
- DARDEN, B. (1973) “What rains?”, *Linguistic Inquiry* 4-4, Fall, 523–526.
- DAUZAT, A., DUBOIS, J. & H. MITTERAND (1993) *Dictionnaire étymologique et historique du français*. Paris : Larousse.
- DAVID, J. & G. KLEIBER, eds (1988) *Termes massifs et termes comptables*. Actes du Colloque organisé par le Centre d'Analyse Syntaxique de l'université de Metz (26-27 novembre 1987). Paris : Klincksieck.
- DAVIDSON, D. (1967) “The Logical Form of Action Sentences”, in : Rescher, N. (ed.) *The Logic of Decision and Action*. Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 81-95.
- DAVIDSON, D. (1969) “The Individuation of Events”, in : Rescher, N. (ed.) *Essays in Honor of Carl G. Hempel*. Dordrecht : Reidel, 216-234.
- DAVIDSON, D. (1980) *Essays on Actions and Events*. Oxford : Clarendon Press.
- DE BOER, C. (1947) *Syntaxe du français moderne*. 2^e éd. 1954. Leiden : Universitaire pers Leiden.
- DE CAMPOS LEYZA, E. (1874) *Analyse étymologique des racines de la langue grecque pour servir à l'histoire de l'origine et formation du langage*. Bordeaux : Imprimerie générale d'Emile Crugy.
- DE CARVALHO, P. (1991) « L'Impersonnel : un 'effet de sens' ? Sur les 'impersonnels météorologiques' du latin », in : Maillard, M. (éd.) *L'Impersonnel. Mécanismes linguistiques et fonctionnements littéraires*, 37-45.
- DEGLIN, L.B., BALONOV L.JA. & I.B. DOLININA (1983) « Jazyk i funkcional'naja asimmetrija mozga », *Uèënye zapiski Tartusskogo universiteta*, v. 635.
- DELAMARRE, X. (1984) *Le vocabulaire indo-européen. Lexique étymologique thématique*. Paris : Librairie d'Amérique et d'Orient.
- DESCARTES, R. (1637) *Discours de la méthode*. Ed. 1899. Paris : Hachette.

- DESSAUX, A.-M. (1976) «Déterminants nominaux et paraphrases prépositionnelles : problèmes de description syntaxique et sémantique du lexique », *Langue française* 30, 44-62.
- Dictionnaire Hachette Encyclopédique* (1997) Hachette Livre.
- DOWTY, D. (1972) “Studies in the Logic of Verb Aspect and Time Reference in English”, *Studies in Linguistics* 1. Doctoral Dissertation, University of Texas at Austin.
- DUBOIS, J. *et al.* (1999) *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Paris : Larousse-Bordas.
- DZIWIŃEK, K., FARRELL, P. & E. MEJÍAS-BIKANDI, eds (1990) *Grammatical Relations : A Cross-Theoretical Perspective*. Stanford : The Center for the Study of Language and Information, Stanford University.
- Encyclopædia Universalis* (1989) 23 volumes. Encyclopædia Universalis France S.A.
- ERNOUT, A. & A. MEILLET (1932) *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*. 4^e éd. 1994. Paris : Klincksieck.
- FELLENS, J.-B. (1928) *Manuel de météorologie, ou explication théorique et démonstrative des phénomènes connus sous le nom de météores*. Paris : Roret.
- FILLMORE, C.J. (1968) “The Case for Case”, in : Bach, E. & R.T. Harms (eds) *Universals in Linguistic Theory*. New York / Chicago / San Francisco : Holt, Rinehart and Winston.
- FLAUX, N. & V. MEISSNER (2002) « La quantification métaphorique dans les groupes nominaux », communication à la journée d'étude *La métaphore, entre langue et texte*, Arras.
- FLAUX, N. & D. VAN DE VELDE (2000) *Les noms en français : esquisse de classement*. Gap / Paris : Ophrys.
- GAK, V.G. & J. TRIOMPHE, dirs (1991) *Dictionnaire français-russe*. Moskva : Russkij jazyk / Paris : Librairie du globe.
- GALMICHE, M. (1988) « Massif / comptable et inversement », in : David, J. & G. Kleiber (eds) *Termes massifs et termes comptables*, 63-77.
- GAMKRELIDZE T.V. & V.V. IVANOV (1995) *Indo-European and the Indo-Europeans. A Reconstruction and Historical Analysis of a Proto-Language and a Proto-Culture*. Berlin / New York : Mouton de Gruyter.
- GARDES-TAMINE, J. (1986) « Verbes pronominaux et unipersonnels », *L'Information grammaticale* 30, juin, 41-44.
- GARDIES, J.-L. (1975) *Esquisse d'une grammaire pure*. Paris : Vrin.
- GAREY, H. B. (1957) “Verbal Aspect in French”, *Language* 33, 91-110.

- GLARE, P.G.W., ed. (1997) *Oxford Latin Dictionary* (OLD). Oxford : Clarendon Press.
- GRANGE C. & L. HAEGEMAN (1989) “Subordinate Clauses: Adjuncts or Arguments. The Status of *het* in Dutch”, in : Jaspers, D., Klooster, W., Putseys, Y. & P. Seuren (eds) *Sentential Complementation and the Lexicon. Studies in Honor of Wim de Geest*. (Linguistic Models Series). Dordrecht : Foris, 155-173.
- GREVISSE, M. (1969) *Le Bon Usage*. 9^e éd. Gembloux : Duculot.
- GRIMSHAW, J. (1990) *Argument Structure*. Cambridge : MIT Press.
- HAEGEMAN, L. (1991) *Introduction to Government and Binding Theory*. Oxford / Cambridge : Blackwell.
- HARRIS, W.T. & F. STUGES ALLEN, eds (1921) *Webster’s New International Dictionary of the English Language*. Springfield, Mass. : G.&C. Merriam Company.
- HELDNER, C. (1989) « Le Sujet grammatical dans la construction impersonnelle », *Studia Neophilologica* 61-1, 89-115.
- HERIAU, M. (1980) *Le verbe impersonnel en français moderne*. Lille / Paris.
- HIGGINBOTHAM, J. (1983) “The Logic of Perceptual Reports: An Extensional Alternative to Situation Semantics”, *Journal of Philosophy* 80-2, 100-127.
- HIGGINBOTHAM, J. (1984) “Les compte rendus de perception”, *Grammaire générative et sémantique* (=Communications 40). Paris : Seuil, 149–180.
- HIGGINBOTHAM, J. (1985) “On Semantics”, *Linguistic Inquiry* 16-4, Fall, 547-593.
- HIGGINBOTHAM, J., (2000) “On Events in Linguistic Semantics”, in : Higginbotham, J., Pianesi F. & A.C. Varzi (eds) *Speaking of events*, 49-79.
- HIGGINBOTHAM, J., PIANESI F. & A.C. VARZI, eds (2000) *Speaking of Events*. New York / Oxford : Oxford University Press.
- HILTY, G. (1959) « *Il* impersonnel. Syntaxe historique et interprétation littéraire », *Le Français moderne* 27-4, 241-251.
- HORN, L. R. (1980) “Affixation and the Unaccusative Hypothesis”, *Papers from the Regional Meetings of the Chicago Linguistics Society* 16, 134-146.
- IMBS, P., dir. (1971) *Trésor de la Langue Française*, 16 volumes (TLF). Paris : Editions du CNRS.
- IONESCU-RUXANDOIU, L. (1983) “Atlas Linguarum Europae (ALE), Map 006, ‘Bad Weather’: A Commentary”, *Revue roumaine de linguistique* 28-3, May-June : 253-262.
- JACKENDOFF, R. (1983) *Semantics and Cognition*. Cambridge : MIT Press.
- JESPERSEN, O. (1924) *The Philosophy of Grammar*. Ed. 1992. Chicago / London : The University of Chicago Press.

- JESPERSEN, O. (1928) *A Modern English Grammar on Historical Principles*, III. Heidelberg : C. Winter.
- JONES, M. A. (1988) "Cognate Objects and the Case-Filter", *Journal of Linguistics* 24-1, Mar, 89-110.
- KEGL, J. & C. FELLBAUM (1988) "Non-Canonical Argument Identification", *Proceedings of the West Coast Conference on Formal Linguistics* 7, 187-202.
- KENNY, A. (1963) *Action, Emotion and Will*. New York : Humanities Press.
- KERLEROUX, F. (à paraître) « Sur quels objets portent les opérations morphologiques de construction? », *Lexique* 16.
- KIM, J. (1966) "On the Psycho-Physical Identity Theory", *American Philosophical Quarterly* 3-3, July, 227-235.
- KIM, J. (1969) "Events and Their Descriptions: Some Considerations", in : Rescher, N. (ed.) *Essays in Honor of Carl G. Hempel*. Dordrecht : Reidel, 198-215.
- KIM, J. (1973) "Causation, Nomic Subsumption, and the Concept of an Event", *The Journal of Philosophy* 70, 217-236.
- KLEIBER, G. (1981) *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*. Paris : Klincksieck.
- KLEIBER, G. (1987) *Du côté de la référence verbale : les phrases habituelles*. Berne : Peter Lang.
- KLEIBER, G. (1988) « L'opposition *massif / comptable* et les adjectifs », in : David, J. & G. Kleiber (eds) *Termes massifs et termes comptables*, 267-292.
- KLEIBER, G. (1990) *L'article LE générique. La généricité sur le mode massif*. Genève : Droz.
- KLEIBER, G. (1992) « Cap sur les topiques avec le pronom *il* », *L'Information grammaticale* 54, juin, 15-25.
- KLEIBER, G. (1994) *Anaphores et pronoms*. Louvain-la-Neuve : Duculot.
- KURODA, S.-Y. (1979) *The 'w'hole of the doughnut. Syntax and its boundaries*. E.Story - Scientia P.V.B.A.
- LEVIN, B. (1993) *English Verb Classes and Alternations*. Chicago / London : The University of Chicago Press.
- LEVIN, B. & M. RAPPAPORT (1988) "Non-event *-er* Nominals: A Probe into Argument Structure", *Linguistics* 26, 1067-1083.
- LEVIN, B. & M. RAPPAPORT HOVAV (1995) *Unaccusativity: at the Syntax-Lexical Semantics Interface*. Cambridge : MIT Press.

- LANGENDOEN, D.T. (1966) "Some Problems Concerning the English Expletive 'It'", in : *Report 13, The Ohio State University Research Foundation Project on Linguistics Analysis*, 104-134.
- LEBEAUX, D. (1986) "The Interpretation of Derived Nominals", in : Farley, A.M., Farley, P.T. & K.-E. McCulloch (eds) *Papers from the Regional Meetings of the Chicago Linguistics Society* 22, 231-247.
- LEPORE, E. & B. MCLAUGHLIN, eds. (1985) *Actions and Events: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*. Oxford : Blackwell.
- LIDDELL, H.G. & R. SCOTT (1996) *A Greek-English Lexicon (L&S)*. Oxford : Clarendon Press.
- LITRE, P.-E. (1978) *Dictionnaire de la langue française*, 4 volumes. Chicago : Ed. Encyclopædia Britannica Inc.
- LURAGHI S. (1993) "Prototypicality and Agenthood in Indo-European", in : Andersen H. (ed.) *Historical Linguistics 1993. Selected Papers from the 11th International Conference on Historical Linguistics*. Los Angeles, 16-20 August 1993. *Current Issues in Linguistic Theory* 124. Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, 259-268.
- MCCAWLEY, J. D. (1981) "A Selection of *there*-insertion verbs", The University of Chicago (inédit).
- MCCLURE, W. (1990) "A Lexical Semantic Explanation for Unaccusative Mismatches", in : Dziwirek, K., Farrell, P. & E. Mejías-Bikandi (eds) *Grammatical Relations : A Cross-Theoretical Perspective*, 305-318.
- Malaja Sovetskaja Encyklopedija* (1958-1960) 10 volumes. Moskva : Bolšaia Sovetskaja Encyklopedija.
- MAILLARD, M. (1985) « L'impersonnel français de 'il' à 'ça' », in : Chocheyras, J. *et al. Autour de l'impersonnel*, 63-118.
- MAILLARD, M., éd. (1991) *L'Impersonnel. Mécanismes linguistiques et fonctionnements littéraires*. Actes du Colloque tenu à l'Université Stendhal de Grenoble du 17 au 19 mai 1990. Grenoble : CEDITEL.
- MAILLARD, M. (1991) « Vers une théorie unitaire de l'impersonnel », in : Maillard, M. (éd.) *L'Impersonnel. Mécanismes linguistiques et fonctionnements littéraires*, 227-254.
- MAILLARD, M. (1994) « Concurrence et complémentarité de *il* et *ça* devant les prédicats impersonnels en français contemporain ou comment distinguer une phrase asubjectale d'une phrase à sujet indistinct ? », *L'Information Grammaticale* 62, juin, 48-52.
- MALLORY, J.P. & D.Q. ADAMS, eds (1997) *Encyclopedia of Indo-European Culture*. London / Chicago : Fitzroy Dearborn Publishers.

- MANTHA, S. & I.A. MEL'CUK (1984) « Phénomènes atmosphériques dans le dictionnaire explicatif et combinatoire du français moderne (DEC) : essai de description d'un champ lexical (neuf vocables du français) », *Revue québécoise de linguistique* 13-2, 271-323.
- MARANTZ, A. (1984) *On the Nature of Grammatical Relations*. Cambridge : MIT Press.
- MARTIN, R. (1983) *Pour une logique du sens*. Paris : Presses Universitaires de France.
- MARTINET, A. (1986) *Dès steppes aux océans. L'indo-européen et les « Indo-européens »*. Paris : Editions Payot et Rivages.
- MARTY, A. (1918) *Gesammelte Schriften*. Halle : Abteilung.
- MASSAM, D. (1990) "Cognate Objects as Thematic Objects", *Canadian Journal of Linguistics* 35-2, 161-190.
- MEILLET, A. (1948, 1951) *Linguistique historique et linguistique générale*, I-II. Paris : Champion.
- MEL'CUK, I. A. (1974) "O sintaksièskom nule", in : *Tipologija passivnyx konstrukcij, diatezy i zalogi*. Leningrad : Nauka.
- MENDEZ-NAYA, B. (1995) "HIT and ðAET Anticipating Subject Clauses in OE. True Syntactic Equivalents?", *Neophilologische Mitteilungen* 96-1. Helsinki : Modern Language Society, 23-37.
- MOIGNET, G. (1981) *Systématique de la langue française*. Paris : Editions Klincksieck.
- MONTAGUE, R. (1969) "On the Nature of Certain Philosophical Entities", in : Thomason, R.H. (ed.) (1974) *Formal Philosophy*. New Haven : Yale University Press, 149-187.
- MONTMARQUET, J.A. (1980) "Whither States?", *Canadian Journal of Philosophy* 10, 251-256.
- MOURELATOS, A. (1978) "Events, Processes, and States", in : Tedeschi, J. & A. Zaenen (1981) *Syntax and Semantics* 14. *Tense and Aspect*, 191-212.
- NAPOLI, D.J. (1988) "Subjects and External Arguments : Clauses and Non-Clauses", *Linguistics and Philosophy* 11-3, 323-354.
- OŽEGOV, S.I. (1989) *Slovar' russkogo jazyka*. Moskva : Russkij jazyk.
- PARSONS, T. (1985) "Underlying Events in the Logical Analysis of English", in : LePore, E. & B. McLaughlin (eds) *Actions and Events: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, 235-267.
- PARSONS, T. (1990) *Events in the Semantics of English. A Study in Subatomic Semantics*. Cambridge : MIT Press.

- PAYKIN, K. (2001) « Les noms en *-ing* en anglais dans le domaine de la météorologie », communication au colloque des jeunes linguistes, Dunkerque.
- PAYKIN, K. (2002) « Evénements, états et substances : un essai météorologique », *Cahiers Chronos* 10, 183-199.
- PERELTSVAIG, A. (1999) “Two Classes of Cognate Objects”, in : Shahin, K., Blake, S. & E.-S. Kim (eds) *The Proceedings of the 17th West Coast Conference on Formal Linguistics*. Stanford : Center for the Study of Language & Information, 537-551.
- PERRY, J. (1993) “Thought Without Representation”, in : *The Problem of the Essential Indexical and Other Essays*. New York : Oxford University Press, 205-225.
- PERLMUTTER, D. M. (1978) “Impersonal Passives and the Unaccusative Hypothesis”, in : *Proceedings of the Fourth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*. University of California, Berkeley : Berkeley Linguistics Society, 157-189.
- PESETSKY, D. (1995) *Zero Syntax. Experiencers and Cascades*. Cambridge : MIT Press.
- PEŠKOVSKIJ, A. M. (1956) *Russkij sintaksis v nauènom osvešèenii*. Moskva : Gosudarstvennoe uèebno-pedagogièeskoe izdatel'stvo.
- PETIT, S. (2000) *La Concurrence entre noms en -ing et noms dérivés autrement*. Mémoire de DEA, Université Lille 3.
- PFÄNDER, A. (1963) *Logik*. 3^e éd. Tübingen : Max Niemeyer.
- PIANESI, F. & A.C. VARZI (2000) “Events and Event Talk : An Introduction”, in : Higginbotham, J., Pianesi, F. & A.C. Varzi (eds) *Speaking of Events*, 3-47.
- PICABIA, L. (1994) « Le sujet locatif en comorien », *Recherches Linguistiques de Vincennes* 23, 45-64.
- PICOCHÉ, J. (1994) *Dictionnaire étymologique du français*. Paris : Le Robert.
- PINCHON, J. (1981) « Les Verbes impersonnels météorologiques », *Français dans le monde* 21-160, 96-97.
- PINKER, S. (1995) *The Language Instinct*. New York : Harper Perennial.
- POLGE, H. (1977) « Faiseurs de pluie et verbes unipersonnels », *Revue des langues romanes* 82, 237-255.
- POSTAL, P.M. & G.K. PULLUM (1988) “Expletive Noun Phrases in Subcategorized Positions”, *Linguistic Inquiry* 19-4, 635-670.
- POTEBNJA, A. A. (1968) *Iz zapisok po russkoj grammatike. Ob izmenenii znaèenija i zamenach soušèestvitelnogo*, III. Moskva : Prosvešèenie.
- PUSTEJOVSKY, J. (1988) “Event Semantic Structure”, ms., Brandeis University.

- QUINE, W.V.O. (1960) *Word and Object*. Ed. 1997. Cambridge : MIT Press.
- RAMBEAU, E. (2002) “Valence et conversion à l’épreuve de la pluie, de la neige et du vent », in : Chuquet, J. & M. Paillard (dirs) *Travaux linguistique du CERLICO 15. Morphosyntaxe du lexique : catégorisation et mise en discours*. Presses Universitaires de Rennes, 261-274.
- RAMSEY, F.P. (1927) “Facts and Propositions”, in : Mellor, D.H. (ed.) (1990) *Philosophical Papers*. Cambridge : Cambridge University Press.
- RAPPAPORT, M. & B. LEVIN (1988) “What to do with È-roles”, in : Wilkins, W. (ed.) *Syntax and Semantics 21. Thematic Relations*. San Diego: Academic Press, Inc., 7-36.
- RECANATI, F. (2002) “Unarticulated Constituents”, *Linguistics and Philosophy*, 25-3, June, 299-345.
- RICE, S. (1988) “Unlikely Lexical Entries”, *Proceeding of the 14th Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society*, 202-212.
- RIZZI, L. (1986) “Null Objects in Italian and the Theory of PRO”, *Linguistic Inquiry* 17-3, 501-557.
- ROBERT, P. (1989) *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française (le Grand Robert)*, 9 volumes (GR). Paris : Le Robert.
- ROTHSTEIN, S. (1983) *The Syntactic Forms of Predication*. Doctoral Dissertation, MIT.
- RUDNEV, V.P. (1997) *Slovar’ kul’tury XX veka*. Moskva : Agraf.
- RUWET, N. (1972) *Théorie syntaxique et syntaxe du français*. Paris : Le Seuil.
- RUWET, N. (1986) “On Weather Verbs”, *Papers from the regional Meetings, Chicago Linguistic Society* 22-1, 195-215.
- RUWET, N. (1986) « Note sur les verbes météorologiques », *Revue québécoise de linguistique* 15-2, 43-56.
- RUWET, N. (1988) « Les verbes météorologiques et l’hypothèse inaccusative », in : Blanche-Benveniste, Cl., Chervel, A. & M. Gross (éds) *Grammaire et histoire de la grammaire. Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*. Aix-en-Provence : Publications de l’Université de Provence, 383-402.
- RUWET, N. (1990) « Des expressions météorologiques », *Le Français moderne* 58, 43-97.
- SAL’NIKOV, N. (1977) “Bezliènye predlož enija tipa *Kryšu sorvalo vetrom*”, *Russian Linguistics* 3, 3-4, Oct.-Dec., 271-292.
- ŠANSKIJ, N.M., IVANOV, V.V. & T.V. ŠANSKAJA (1971) *Kratkij étimologièeskij slovar’ russkogo jazyka*. Moskva : Prosvešèenie.

- ŠAXMATOV, A.A. (1925) *Sintaksis russkogo jazyka. Uèenie o predlož enii i o slovosòetanijax*. Leningrad : Académie de Sciences de l'URSS.
- ŠÈERBA, L.V. (1957) *Izbrannye raboty po russkomu jazyku*. Moskva : Prosvešèenie.
- SEEFRAZ-MONTAG, A. VON (1981) "Subjectless Constructions and Syntactic Change", in : Fisiak, J. (ed.) *Historical Syntax*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- SEPPÄNEN, A. & R. SEPPÄNEN (1978) "On the Non-Anaphoric Use of the Pronoun *It* (Part 1)", *Neuphilologische Mitteilungen* 79-3. Helsinki: Modern Language Society, 276-284.
- SIMPSON, J. & E. WEINER, eds (1989) *Oxford English Dictionary*, 20 volumes (OED). Oxford : Oxford University Press.
- STALMASZCZYK, P. (1999) "A Note on English Weather Verbs", *Acta Universitatis Lodzianensis, Folia Linguistica* 38, 81-88.
- SWAN, M. (1980) *Practical English Usage*. Ed. 1995. Oxford : Oxford University Press.
- TASMOWSKI-DE RYCK, L. (1985) « *Faire* Infinitif », in : L. Melis *et al.* *Les Constructions de la phrase française*. Belgium : Communication and Cognition, 223-367.
- TAYLOR, B. (1977) "Tense and Continuity", *Linguistics and Philosophy* 1, 199-220.
- TAYLOR, K. (2001) "Sex, Breakfast, and Descriptus Interruptus", *Synthese* 128, 45-61.
- TEDESCHI, P.J. & A. ZAENEN, eds (1981) *Syntax and Semantics 14 : Tense and Aspect*. New York : Academic Press.
- TENNY, C. & J. PUSTEJOVSKY (2000) "A History of Events in Linguistic Theory", in : Tenny, C. & J. Pustejovsky (eds) *Events as Grammatical Objects: The Converging Perspectives of Lexical Semantics and Syntax*, 3-37.
- TENNY, C. & J. PUSTEJOVSKY, eds (2000) *Events as Grammatical Objects: The Converging Perspectives of Lexical Semantics and Syntax*. Stanford, California : CSLI Publications.
- VAN DE VELDE, D. (1995) *Le spectre nominal. Des noms de matières aux noms d'abstractions*. Louvain / Paris : Peeters.
- VANDE VELDE, D. (1996) « *Du et des* comme clitiques et ce qui s'ensuit », *Cahiers de Grammaire* 21, 125-133.
- VAN DE VELDE, D. (1996) « La détermination des noms abstraits », communication au colloque de Dunkerque 1992, in : Flaux, N., Glatigny, M. & D. Samain (éds) *Les noms abstraits, histoire et théories*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 275-287.

- VAN DE VELDE, D. (1997) « Un dispositif linguistique propre à faire entrer certaines activités dans des taxinomies : FAIRE + DU + NOM D'ACTIVITE », *Revue de linguistique romane* 243-244, 369-395.
- VAN DE VELDE, D. (2000) « Les indéfinis comme adjectifs », in : *De l'indétermination à la qualification . Les Indéfinis*. Arras : Artois Presses Université, 203-272.
- VAN DE VELDE, D. (à paraître) *La Construction des événements*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.
- VAN PETEGHEM, M. (1991) *Les phrases copulatives dans les langues romanes*. Wilhelmsfeld : Gottfried Egert Verlag.
- VAN PETEGHEM, M. (1994) « Il vs ce/ça en construction impersonnelle », in : Flament-Boistrancourt, D. (éd.) *Théories, données et pratiques en français langue étrangère*. Lille : Presses Universitaires de Lille, 95-111.
- VENDLER, Z. (1957) "Verbs and Times", in : *Linguistics and Philosophy* (1967), 97-121.
- VENDLER, Z. (1967) *Linguistics in Philosophy*. Ithaca, NY : Cornell University Press.
- Vents et nuages, le temps qu'il fait* (1994) Paris : Gallimard jeunesse.
- VERKUYL, H. J. (1972) *On the Compositional Nature of the Aspects*. Dordrecht : D. Reidel.
- VERKUYL, H. J. (1989) "Aspectual Classes and Aspectual Composition", *Linguistics and Philosophy* 12-39, 39-94.
- VERKUYL, H. J. (1993) *A Theory of Aspectuality*. Cambridge : Cambridge University Press.
- VINOGRADOV, V.V. (1972) *Russkij jazyk. (Grammatičeskoe uèenie o jazyke)*. Moskva : Vysšaja škola.
- WAHLÉN, N. (1925) *The Old English Impersonalia. Part I. Impersonal Expressions Containing Verbs of Material Import in the Active Voice*. Göteborg : Elanders Boktryckeri Aktiebolag.
- WEEKLEY, E. (1921) *An Etymological Dictionary of Modern English*. London : John Murray.
- WILLEMS, D. (1985) « La construction impersonnelle », in : L. Melis *et al.* *Les Constructions de la phrase française*. Belgium : Communication and Cognition, 167-222.
- WILLIAMS, E. (1981) "Argument Structure and Morphology", *Linguistic Review* 1, 81-114.
- WILLIAMS, E. (1985) "PRO and Subject of NP", *Natural Language and Linguistic Theory* 3-3, 297-315.

- WINTHER, A. (1975) « Note sur les formations déverbales en *-eur* et en *-ant* », *Cahiers de lexicologie* 26-1, 56-84.
- XOLODOVIC, A. A. (1974) “Miscellanea Marginaliaque (Ešèjo raz o zalogax i diatezax)”, in: *Tipologija passivnyx konstrukcij, diatezy i zalogi*. Leningrad : Nauka.
- ZUBIZARRETA, M. L. (1982) *On the Relationship of the Lexicon to Syntax*. Doctoral Dissertation, Cambridge, MIT.
- ZUBIZARRETA, M. L. (1987) *Levels of Representation in the Lexicon and in the Syntax*. Dordrecht : Foris.